

Études sur l'Espagne Séville et l'Andalousie

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

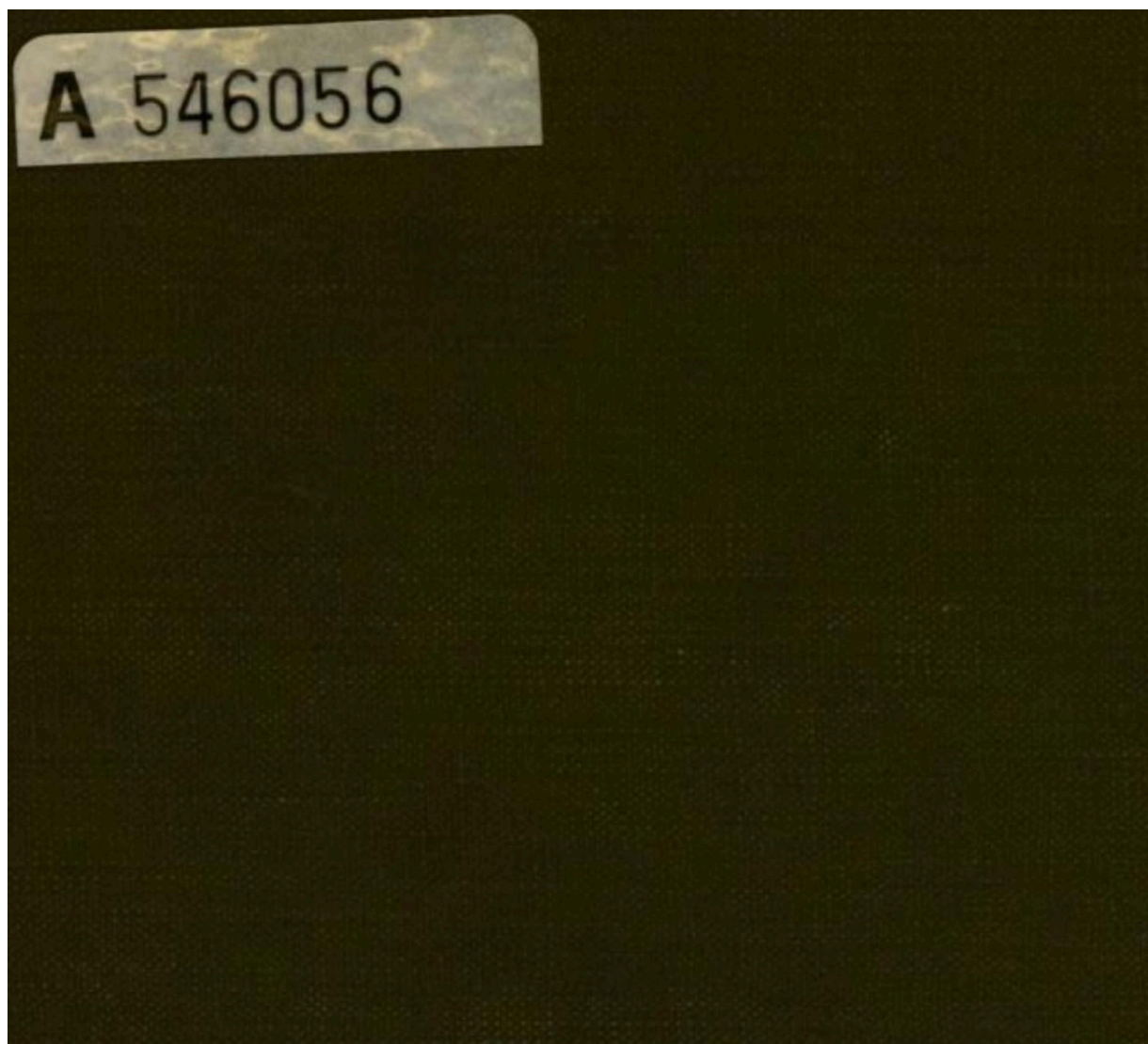
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

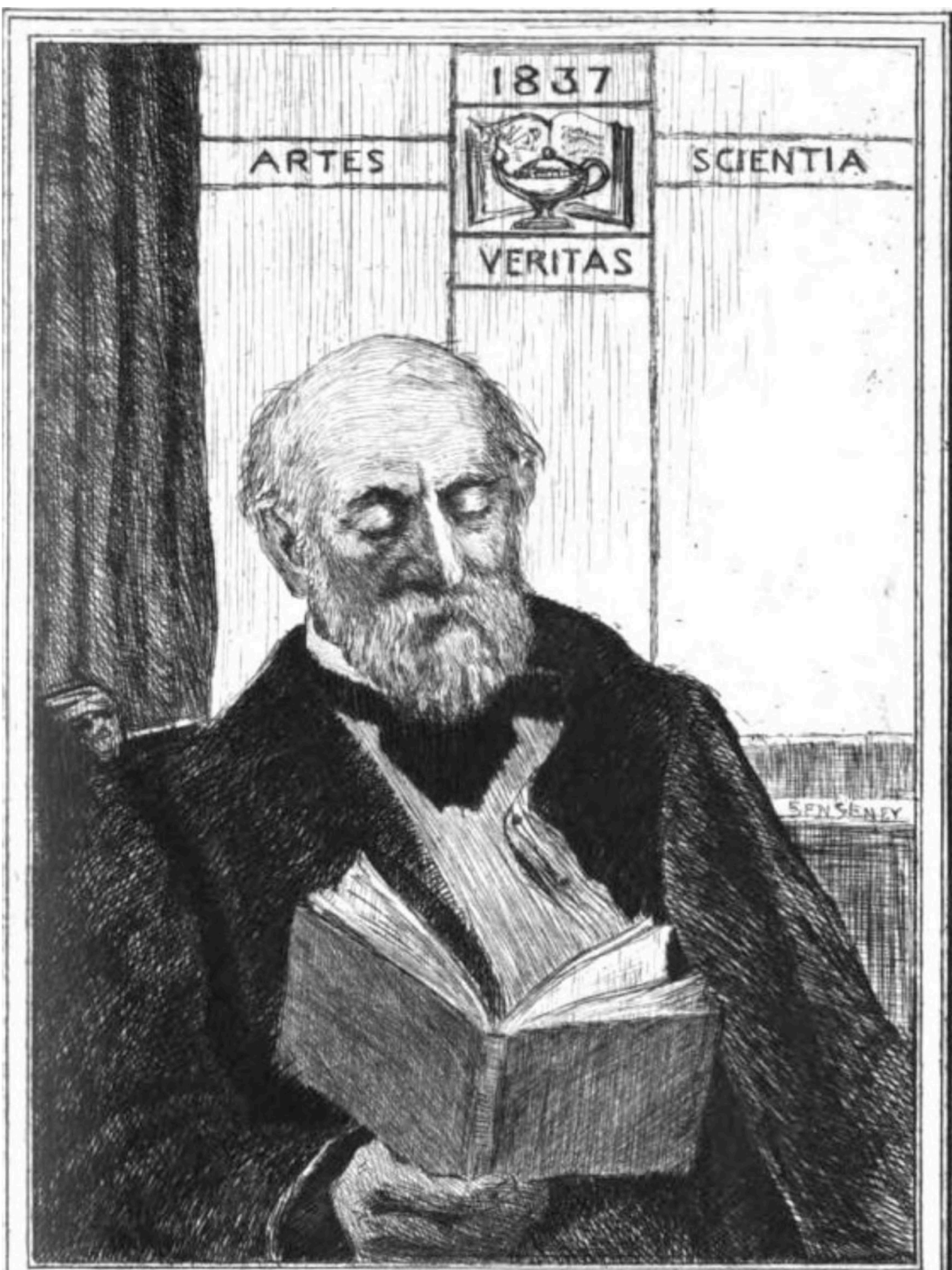
The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

Google



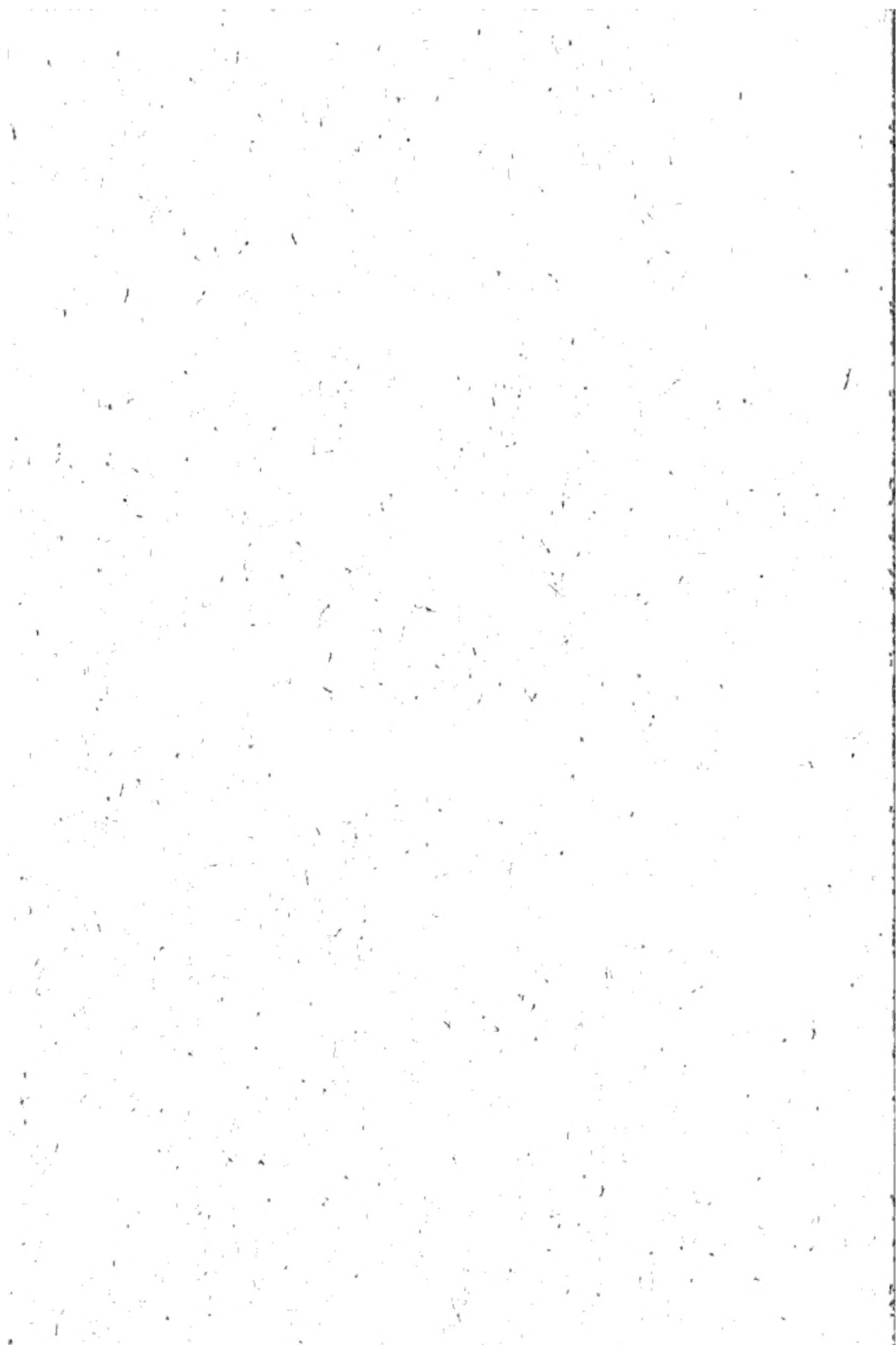
The text on this page is estimated to be only 5.60% accurate

HMVERSITY OF MICfflGAIf ■ MBEAUY



The text on this page is estimated to be only 1.25% accurate

i l l BHHTnWP o ! hv GoOg



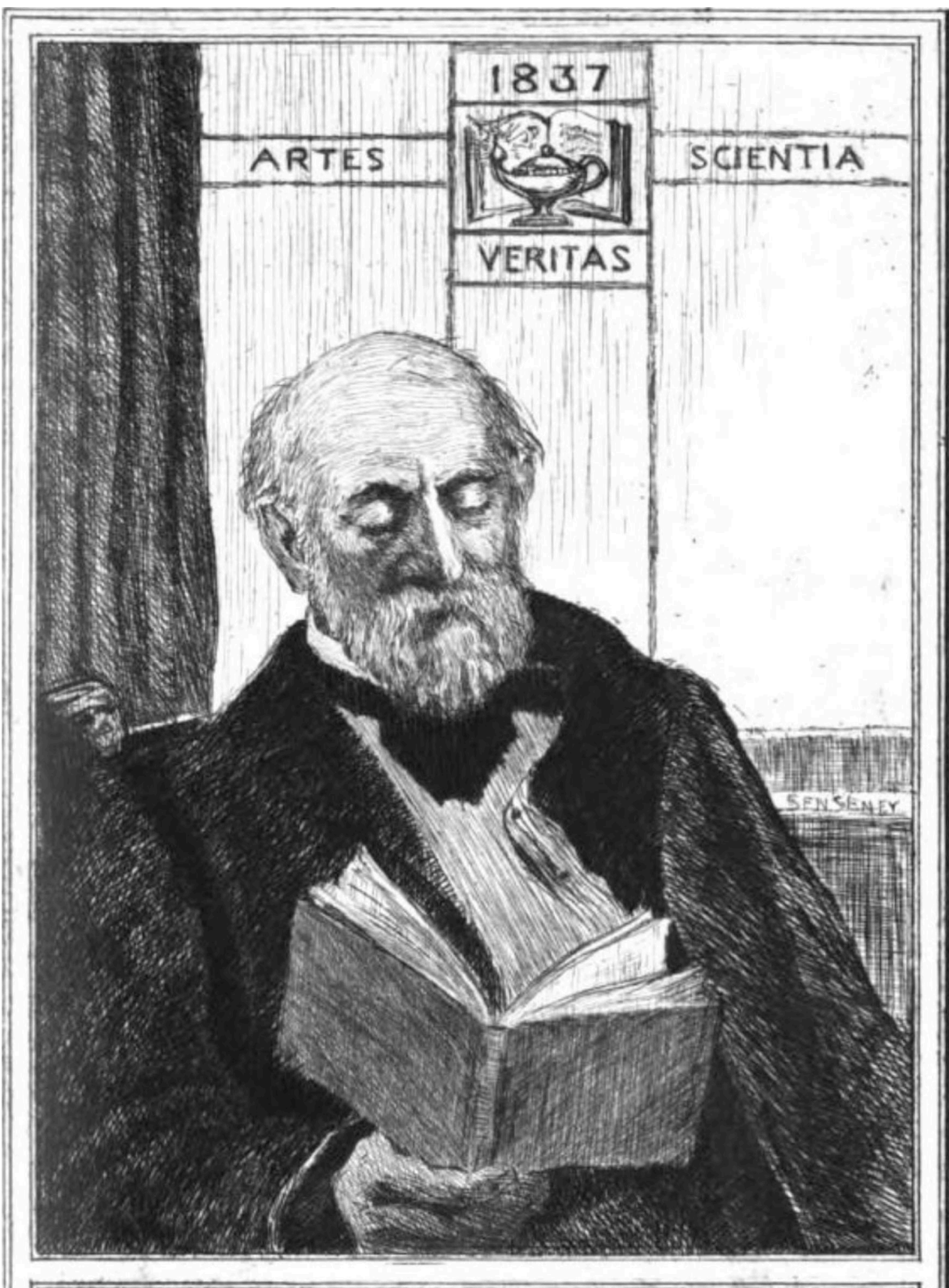
The text on this page is estimated to be only 6.67% accurate

Digitized by Google

ÉTUDES L'ESPAGNE

The text on this page is estimated to be only 7.57% accurate

raivE»siTY or MICmGAN . HENRY VIGNAITB LİBRART



DP

302

A 46

L35



The text on this page is estimated to be only 9.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

Digitized by Goog

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

ÉJUDES L'ESPAGNE

The text on this page is estimated to be only 7.56% accurate

I PAEIS. — IMI'. binon lUgOK ET UUMP.i HUt D EAFUaTU.
1. è Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

ÉTUDES L'ESPAGNE - SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE — If Ah
ANTOINE DE LATOUR II ». ♦ PARIS LOUËL LÉVY FRÈRES,
LIBRAIRES-ÉDITEURS 106 VIVIBKHB, 3 BIS. . 1855 L*8Uteur elUM
éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction. Digitized

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

Digitized by Googl :

The text on this page is estimated to be only 17.85% accurate

ETUDES * SUR L'ESPAGNE SÉVILLI; ET L'ALCÁZAR DE SÉVILLE
LA MAISON DE PILATE La maison de Pilate. — Origine de ce nom. Origine
de la maison elle-même. — Pèlerinage de don Fadrique de B0) eTa. — La
maison de Pilate à Jérusalem. — Retour de don Fadrique. — Aspect de la
maison. — Première cour. — Grand patio de marbre. — Le prétoire de
Pilate. — La chapelle. In coëni. Souvenirs de l'Évangile, de l'Apocalypse et
de la bible. — Les pains de Suzanne. — Le jardin. — Les cendres de Trajan.
— Sculptures romaines du moyen âge. — L'escalier. — Souvenirs de la
Passion de J. C. ~ Les stations du chemin de la croix. * L'Alcazar n'est pas
le seul palais moresque que possède Séville, le seul monument de l'époque
de la décadence de l'art arabe qui garde encore tant de charme.

425251 Digitized by Google

s SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE quoique ayant perdu déjà une grande partie de cette élégance délicate dont l'Alhambra est le chef-d'œuvre. En sortant de l'Alcazar, il faut aller visiter la maison de Pilate : après le palais des rois, celui des Médina-Celi. Tel est, en effet, le nom étrange que porte à Séville le palais qui leur est venu des ducs d'Alcala, la maison de Pilate. Quelle est l'origine de ce nom? C'est une histoire que j'ai eu de la peine à démêler. Ce que j'ai trouvé de plus clair dans les récits qui courent à ce sujet, le voici : Don Fadrique Enríquez de Ribera, premier marquis de Tarifa, étant allé en pèlerinage à Jérusalem, en l'année 1518, laissa sa maison inachevée et dans l'état où la lui avait léguée son père, don Pedro Enríquez de Ribera. Vous me demanderez peut-être de quel crime don Fadrique allait demander pardon au tombeau de Jésus-Christ. Je crois que la piété seule l'y conduisait. Il revint au bout de deux ans et encore tout rempli de l'image des saints lieux. Il fut étonné de trouver à sa maison commencée de singulières analogies avec celle du préteur romain. Plein de cette idée, il s'attacha sans doute à modifier le plan primitif suivant l'image qu'il avait gardée dans l'esprit, et le palais, en s'achevant, reçut naturellement de la voix populaire le nom qui lui est resté, et qui fut aussi donné à la place où il est situé. L'imagination populaire allait plus loin : elle voulait que le ciment des murs eût été pétri de la terre même de Jérusalem. Comment savoir aujourd'hui jusqu'à quel point était poussée la ressemblance ? (La maison de Pilate, dit Digilized by Google

KA MAISON DE l'ILATE M. de Cliateaubriani] dans l'Itinéraire, est une ruine d'où l'on découvre le vaste emplacement du temple de Salomon et la mosquée bâtie sur cet emplacement. a Jésus-Christ, ayant été battu de verges, couronné d'épines et revêtu d'une casaque de pourpre, fut présenté aux Juifs par Pilate : « Ecce homol i> s'écria le juge, et Ton voit encore la fenêtre d'où il prononça ces paroles mémorables » La maison de Pilate, dont le vrai nom est le palais des Afanes, occupe Tangle d'une petite place, à quelques pas de la porte de Carmona, dans la partie orientale de Séville. Au dehors, peu d'apparence. Mais TOrient m'avait accoutumé aux merveilles intérieures cachées sous un extérieur humble et modeste. Ici seulement un léger balcon de pierre ciselée, courant le long du mur, m'avertissait que l'art avait passé par là, et que je ne perdrais pas tout à fait mon temps si je frappais à une petite porte percée dans la porte principale. Je lisais d'ailleurs sur ce mur les glorieux noms des anciens maîtres, don Pedro Enriquez, Adelantade-major d'Andalousie, et doña Cptalina deRibera, sa femme, et don Fadrique Enriquez de Ribera, leur fils, qui semblaient placés là comme pour inviter le passant à entrer. Je n'eus pas même la peine de heurter à cette porte dont j'ai parlé, l'ayant trouvée ouverte. Je franchis donc le seuil et me vis dans une première cour irréguliérc, percée de fenêtres inégales, encadrées dans des festons de vigne» (lui formaient, en retombant, un berceau naturel. Sous cet abri, deux personnes prenaient nonchalamment le

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

4 SÉVILLÈ ET L'AKDàLOUSIE frais, un vieux serviteur des Medina-Celi et un enfant. J'avais à peine pris le temps de denianiler à visiter la maison, que déjà le portier (car ce n'était pas, hélas ! le capitaine des gardes de Medina-Celi) s'était levé pour m'accompagner, suivi de l'enfant cliargéd'un trousseau de lourdes clefs presque aussi vieilles que l'édifice. J'arrive à temps : le duc actuel Je Mcdina-Geli sera à Séville dans quelques jours. Hâtons-nous donc de visiter le palais du marquis de Tarifa et du vice*roi de Naples, don Per Afan dellibera, pendant que leur dernier dei>cendânt se repose un moment à Garmona. J'avoue cependant qu'il ne m'eut point déplu d'être surpris par lui dans Tune des galeries désertes du palais. Sa présence eût donné un peu de vie à ces ruines, et ce grand nom y aurait éveillé l'écho des grands souvenirs. Mon guide prend sur la droite, et nous traversons un élégant péristyle lurmé d'un double rang de colonnes de marbre, pour entrer dans le grand patio du palais. Ce patio ne le cède guère en beaut(; à celui de l'Alcazar, et n'a pas moins de soixante-deux pieds de long sur soixante de large. ' Cette admirable cour est entourée d'une galerie formée de vingt-quatre arcs qui retombent sur un nombre égaido jolies colonnes de marbre. Celle première galerie est surmontée d'une seconde aussi de marbre, et formée du même nombre d*arcs et de colonnes. La cour est simpiemeni dallée en bnques, mais au centre murmure une belle fontaine, soutenue par quaire dauphins de marbre, et couronnée d'une tête de Janus. Le mur qui

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

hk MAi50^ DE PILATE 5 tau ie ioQd de la galerie est revêtu, tout à Tentour, à une hauteur de dix pieds» de riches azulejos, et au-dessus incrusté des plus capricieuses arabesques. Celles de l'Alcazar, moins bien conservées, ont aussi moins de variété. De distance en distance le mur offre un certain nombre de niches ornées des bustes de quelques empereurs romains. J'y cherchai tout naturellement celui de Trajan, et j'y rencontrai aussi celui de Tibère, sous qui Pilate jugea le Christ. Dans ce grand concile d'empereurs, Charles-Quint ne messied pas. Son buste, placé au-dessus de la porte d'entrée, donne sa vraie date au monument, et dit assez pourquoi, sous la main pesante de ces rudes arabes listes du seizième siècle, l'art arabe n'a plus sa merveilleuse délicatesse. Aux quatre angles de la cour, se dressent quatre statues colossales, également de marbre et d'un assez grand caractère : une Pallas guerrière, qui s'appuie encore sur le tronçon de sa lance brisée; une Pallas pacifique, une Cérès, le nom de la dernière m'est échappé : ce sont tous débris de l'antiquité et du fléau, donnés la plupart, au seizième siècle, par le pape Pie V, à don Per Afan Enriquez de Ribera, vice-roi de Naples, « pour dé* livrer la ville sainte, dit le chroniqueur Ortiz de Zuniga, de ces restes de son paganisme, n Sur les quatre faces de ce patio s'ouvrent de vastes appartements. Celui de droite est une grande galerie formant un carré long, et couverte d'azulejos et d'arabesques : elle a gardé le nom de prétoire de Pilate. Sur ses anciennes portes, bien conservées, se lit, sculpté Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

6 SfiYILLE ET L'ANDALOUSIE en légende dans des caiacières gothiques, le Credo tout entier : éelatante revanche du coadaïuné contre âon juge. Dans le mur du nord, qui fait face à la porte d'entrée, est rancienn chapelle, charmant oratoire» d^ne coupe très-élégante, et dont la voûte gotliique est couverte d'arabesques, singulier et agréable mélange des deux systèmes opposés, des deux civilisations rivales. A côté de la porte et en dedani» de cette chapelle, je remarquai une petite colonne de trois pieds de haut, plantée en terre. La traditiuu veut que, pour être flagellé, le Sauveur du monde ait été attaché à cette colonne. Elle est aussi un don du même pape. Sur Taulel, de chaque côté du tabernacle, sont les portraits, assez bien peints, de deux prélats de la maison d*Alcala, dont le .vieux tronc a reneuri sous les jeunes rameaux des ducs de Medina*Celi« Le troisième côté du patio, celui qui regarde le prétoire, donne également accès dans une longue galerie, plus délabrée que les autres. Ses magnifiques portes, remplacées par une grille médiocre, pourrissent délaissées dans un coin des mines. On me fit traverser à la hâte cette galerie et quelques autres pièces dépouillées de leurs antiques ornements, et je respirai en me retrou* vant sous un porti(|ue extérieur, suuieuu par des colonnes de marbre, et s^ouvraat sur un petit jardin, dont les orangers en fleurs me rappelaient du moins Téternelle jeunesse de la nature, à côté des ruines que le temps amoncelle sans cesse dans le domaine de la vie humaine. Digilized by Google

• LA MAISON DE PILOTE 7 En respirant un air pins pur, on aime à se recueillir un moment pour mettre en ordre les souvenirs confus que l'on vient de traverser. Hais que d'autres pages de l'Evangile j'avais encore à relire, mêlées, comme les premières, aux souvenirs de l'antiquité profane et des guerres de ritalie si bizarrenien associés! Quelques pas encore, et j'allais rencontrer ceux de la Bible. L'élégante colonnade où je m'arrêtai d'abord était encombrée de sculptures antiques, les unes à terre et jetées péle-mêle, d'autres abritées par des niches, d'autres placées sur des colonnes de toute grandeur, rangées le long du mur. Je fus frappé de la beauté d'un buste Alexandre, le type connu de ses médailles. Assui cinent c'est là un original ; pour être une simple copie, il porte trop fortement empreint sur le front et dans le regard le sentiment de l'empire du monde. Tout à côté, et par une de ces rencontres que le hasard se permet quelquefois, est uoe admirable lùie du Clcopàtre. Mais elle me parut bien grandiose pour être vraiment celle de cette petite Cléopàire que peignirent en traits si vifs Plutarque et Shak^peare. Ainsi que je l'ai dit, le jardin est petit et rempli de cette sombre et épaisse verdure qu'on se piait ici à opposer aux rayons d'un soleil ardent. Pendant que j'allais rêvant le long de ces allées étroites et prolonde^, un cyprès élancé du sein des myrtes et des buis me lit tout à coup souvenir d'une anecdote dont ce jardin aurait été riiumble théâtre. On raconte donc que, parmi les antiquités rapportées d'ilalie par don Per Afan de Ribera, se Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.39% accurate

SŒYILLE KT L'AUDÀLOUSIE trouvait Tunie qui contenait les cendres de l'empereur Trajan. Une main maladroite ayant brusquement retourné l'urne dans ce jardin, elle s'ouvrit et les cendres s'échappant se répandirent sur la terre, où on ne put les recueillir, ce qui ne suppose pas un désir bien vif de le faire. Ainsi, par une autre de ces bonnes fortunes du hasard dont Je parlais tout à l'heure, les cendres de Trajan seraient venues se mêler à celles de ses obscurs compatriotes, dans cette terre d'Âudalousie, leur nourrice commune. Le jardin est entouré de bâtiments beaucoup plus modernes que le reste de l'édifice, et qui, par eux-mêmes, ne méritent aucune attention. L'un d'eux, à droite, a été converti en une espèce de musée. J'y vis un grand nombre de fragments antiques, quelques-uns des beaux temps de Rome, un torse d'homme d'un travail admirable, une petite Vénus, dont je ne parlerais pas, si on ne l'eût citée; en revanche, deux statues mutilées et sans têtes de quelque autre déesse, d'une exquise beauté. Parmi tous ces débris, je cherchai vainement l'urne qui avait contenu les cendres de Trajan ; et je ne trouvai rien. Mais il reste de ce grand nom une éloquente épitaphe : le panégyrique de Pline. Je m'arrêtai devant la porte d'un second bâtiment, qui fait angle avec le premier, pour considérer deux statues à genoux ; les deux du moyen âge, l'une prie, les mains jointes, pendant que l'autre lit dans un livre ouvert depuis trois siècles à la même page. Ce sont sans doute les images des anciens maîtres. Vous, les héritiers

Digilized by Google

LA MAISON .D£ PILATE 9 de ces grands noms, hâtez-vous d'apprendre à tourner cette page immobile, pour lire sur le revers les devoirs nouveaux du nouvel âge! Au fond du jardin, entre ces deux bâtiments, une petite grotte, formée de roches artificielles, a pris le nom de Bains de Suzanne. Est-ce encore un souvenir du pèlerinage? Depuis longtemps les canaux engorgés n'amènent plus l'eau dans la grotte et la copie, comme l'original, si toutefois l'original a laissé des traces, est elle-même devenue une ruine. Il me restait à visiter la partie supérieure du palais; on y monte par un escalier très-beau très-bien conservé, et dont la cage rappelle en petit, par sa forme et par sa richesse, l'admirable coupole de la salle des Ambassadeurs, à l'Alcazar. Je ne touchai qu'avec respect les grandes marches foulées par tant de personnages illustres. Quand j'arrivai au premier étage, mon guide appela mon attention sur une petite embrasure terminée par une étroite fenêtre et servant, à droite, de dossier à un banc revêtu d'azulejos. — Voilà, me dit-il, où saint Pierre était assis quand il renia Jésus, et voilà, ajouta-t-il en me désignant de l'autre côté un judaïsme grillé, perdu dans la confusion, voilà (ni se tenait la servante qui le reconnut, mais l'Évangile contrariait bien un peu ces petits arrangements de la tradition ; mais je me contentai de sourire, et gardai mon doute pour mes lecteurs, si j'en ai. Le scepticisme, en quoi que ce soit, est-il donc une si bonne chose qu'il se faille hâter de le répandre? A force de raconter la même chose depuis quarante années, le

10 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE

boAhomme a fini sans doute par oublier que ce qu'il montre aux voyageurs n'est que la copie de la maison Irés-problématique elle-même de Pilate. Si jamais il en venait à douter de ce qu'il racoille, je ne voudrais pas ((u'on eût à me le reprocher. L'étage où je me trouvais est à la hauteur de la seconde galerie du patio. Un assez grand nombre d'appartements s'ouvrent sur cette galerie occupée aujourd'hui par l'administration des Medina-Celi. Hélas ! oui, il faut bien le dire à la fin : les Medina-Celi avaient jadis des hommes d'armes, des pages, des chapelains, des gentilshommes. Dans ce siècle prosaïque, ils n'ont plus que des employés dont l'unique souci est de cueillir et de vendre les oranges de leurs huertas, les blés de leurs cortijos. Quand je me retrouvai dans la rue, mon guide, qui me suivait encore, me fit remarquer sur une muraille en retour, une fenêtre avec un balcon de pierre : — « C'est là, me disait-il, que Jésus (fut montré au peuple avec la couronne d'épines et le sceptre de roseau ! Au-dessous était une autre fenêtre : c'était celle de la prison où le Christ fut gardé pendant quelques heures » L'illusion du brave homme semblait augmenter avec la durée de ma visite. Mais en quoi sa religion ne s'égare pas, c'était dans son culte pour la glorieuse maison de ses maîtres. Il en parlait d'un air grave et qui le tirait de la foule des cicéroniens ordinaires. Je fus touché de trouver * La huerta est le verger et le potager, le Gobierno est la ferme de l'Andalousie. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

LA MAISON DE PILATE 11 jusque dans la loge du concierge le
cuhe des grands souvenirs. Avant de meretirer, je me retournai une dernière
fois ▼ers la porte, comme pour saluer la mémoire de mes hôtes, encore
débouta mes yeux sur le seuil Cette porte est d'un beau dessin. Au-dessus de
Tinscription espa<» gnole qui donne sa date à la maisoD, on lit ces belles
paroles: « NISI DOMINUS EDIFICAVERIT DOHUH, IN VANUM
LABORAUERUfiT QUi EBIFICAKT £AM : SUB IJMBfiA ALARUM
TUARUM PROTEGE NOS, » Au-dessus encore se trouvent trois fois
répétées les cinq croix de Jérusalem que les Ribera avaient ajoutées à leurs
armes, avec c^tte légende en castillan : ff Le 4 août f 519 il entra dans
Jérusalem. » De tous ces titres, le marquis de Tarifa n'avait voulu garder que
celui*là. Au-dessous, à gauche de la porte, je vis encore une croix en
marbres de différeUcs couleurs. Le chroniqueur don Ortis de Zuniga
m'avait appris rhtstoire de cette croix. A son retour de la terre sainte, d'où il
rapportait la mesure des quatorze stations du Christ dans sa marche vers le
Calvaire, don Ep* riquez do Ribera voulut en conserver à Stiville un
souvenir et une image; et cette croix de marbre, attachée au mur de sa
maison, marquait le point de départ du douloureux sentier. La dernière halte
était préciséDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

13 4S£VILLE KT L'ÂNDÂLUÎSIK ment à lâ Gruz del Caiapo.
L'iadifférence publique a laissé s'effacer les traces intermédiaires. Je lis
encore dans Zuniga que le marquis de Tarifa voulut être lui-m[^]me
l'historien de son pieux voyage. Il l'écrivit et l'imprima ; mais je ne Tai
rencontré nulle part. On aimerait à le comparer à l'iiiaéraire. Digitized by
Googl

The text on this page is estimated to be only 19.83% accurate

♦ II LOPE DE RUE Oft. ORKIIIES OU THÉÂTRE ESPIñNOL

La place de Dona Elvire. — Les commencements de Lope de Rueda. ~ Le poète batteur d'or. — Ses roprésenlatioiis à Ségovie et à Madrid. — Sa mortel sa sf^pulture. — Les ouvrages de Lope de Rucda. — Opinion de Cervantes et dcMoratin, — Ses intermèdes. — heu Olives, — Ses comi^dies. ~ Armelina. — Médora ; li aduclion d'une scène. Les Mépriset, — Eufemia. — Analyse et extraits. — Conclusion. Un jour que je me promenais au hasard dans ce fouillis de Fues éiroites qu'on nomme la Mcreria, j^arri* vai dans une peiite place appelée de Duàa Elvire. Je ne sais pourquoi ce nom me frappa. Entourée de bâtiments ' de peu d'apparence, cette place n'avait rien, au premier abord, qui dût la faire remarquer : mais la régularité de ses proportions (elle forme un carré long), et cette circonstance, que l'on ne pouvait y pénétrer que par un seul côté, lui donnaient une certaine physionomie, et en faisaient un réduit qui n'était pas sans quelque mystère. La première impression ne m'avait pas trompé : à peine Digitized by Google

14 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE avais-je fait quelques pas, que inaperçus, par-dessus les maisons, à gauche, une des tours de l'Alcazar; à droite, le clocher et le dôme de l'Hospice des Yénérables, où Murilio peignit plusieurs de ses chefs-d'œuvre, et un peu plus loin, enfin, quelque chose de la Giralda. C'était plus qu'il n'en fallait pour animer la solitude de cette place, où l'herbe croissait si épaisse, que le pied du passant n'y éveillait aucun écho ; je sentais que ce lieu n'avait pas toujours été aussi désert, et que le silence en y semblait aujourd'hui si grand que parce que, autrefois, il avait dû s'y mener un grand bruit. J'avais eu le temps d'oublier cette petite place, lorsque, un jour, feuilletant un volume dépareillé du vieux théâtre, j'eus, en tête de plusieurs comédies : Représentées à Séville, dans la huerta de Doña Elvire. Ce fut pour moi un trait de lumière : je poussai plus avant, et bientôt j'appris que la place et la huerta ne faisaient qu'un, et que, dans cette huerta, était née, un beau jour, comme un fruit naturel au climat de l'Andalousie, la comédie espagnole. C'était là que le Tfaespis de l'Espagne, don Lope de Rueda, avait dressé ses tréteaux. Le prédécesseur des Vega et des Calderon est un enfant de Séville, et, à ce titre, il mérite aussi de nous arrêter un moment. Lope de Rueda appartient à la première moitié du seizième siècle. C'est de 1540 à 1560 qu'on le voit parcourir l'Espagne, et promener de Séville à Valladolid ses acteurs et ses comédies. Un siècle avant Molière, il eut quelque chose du génie de notre grand comique, et fut, comme lui, poète, acteur et chef de troupe. C'était un

Digilized by GoOgI

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

LOPE DE RUEDA fS simple ouvrier, un batteur d'or* U y a encore à Séville, à Tufi des angle» de la place San Francisco, une rue qui s'appelle la rue de Batihaja, la rue des batteurs d'or. i'a« vais bien de la peine, quand je passais par là, à me retenir de jeter un coup d'oeil de ce côté. Lope de Rueda naquit sans doute non loin de cette rue» il dut y travailler du moins, et plus d'une fois, je pense, la rêverie arrêta le marteau dans sa main, quand, par hasard, son regard se portait sur ce pan de la cathédrale qui se laisse apercevoir au fond de la rue. Je me figure que le batteur d'or était un de ces joyeux flis du peuple de Séville, qui mêlent toujours aux plus vulgaires habitudes un peu de poésie. Enfants, ils dansent, au Corpus, devant le saint sacrement, ou se suspendent, au péril de leur vie, à la corde des cloches de la Giralda. Plus tard, ils s'échappent, la nuit, du logis paternel pour voir entrer dans la place les taureaux qu'ils y verront tuer le lendemain. A vingt ans, ils passent d'éternelles heures, ensevelis dans leurs manteaux, sous les balcons et contre les grilles des fenêtres. Ces mains qui se sont durcies à forger le fer, à tailler la pierre, retrouvent sur la guitare une merveilleuse légèreté; ces lèvres qui s'ouvrent si impétueusement aux imprécations de la colère, sauront parler, au besoin, le plus doux langage des vers. Arrêtez-vous, un moment, à la porte d'un atelier, et regardez sortir ces jeunes artisans : ils ont la légère démarche de Toiseau. La veste jetée sur Tépaale, on dirait que, par la grâce et la mobilité de leurs attitudes, ils invitent tout ensemble et défient le pinceau du peintre. Ainsi fut sans doute Lope de Uueda, Digitized by Google

16 SÉVILLÈ ET yÂNDÂLOUSIË et son imagination reçut cette éducation familière de la vie. Il est du moins certain qu'il n'en reçut jamais d'autre. Ou voudrait savoir (x)mineiii d'ouvrier il devint poète, ou même, si, en devenant poète, il ne resta pas ouvrier; si ce fut l'amour qui éveilla son génie, ou simplement rinstitut de Tart et le goût de la liberté. Plus d'un essai sans doute timidement tenté précéda l*époque où Cervantes enfant, où le célèbre secrétaire de Philippe II, Antonio Ferez, le retrouvèrent brillant et populaire sur les lliL'iires de Valladolid et de Madrid. Mais, sur ces hum- . bles commencements, comme sur Topoque de la plus grande renommée de Rueda, on ne peut que faire des conjectures. Nul doute, cependant, qu'il n'ait commence par jouer ses pièces dans la huerta de Doila Elvire. Plus tard, quand il eut forme sa troupe de gens avides comme lui de voir des pays nouveaux, il alla à GordouOi poussa jusqu^à Grenade, jusqu^à Valence. Peu à peu enhardi par le succès, il s'approcha de Madrid, s'arrêtant d'abord à Ségovie* Il s'y fit voir, en 1557, à Toccasion de la translation du saint sacrement à la nouvel le cathédrale. n Dans Taprès-midi, raconte don Diego de Colmenares^ le chroniqueur deSégovie, après vêpres chantées, et sur un théâtre dressé dans Téglise même, le maître Valle et ses répétiteurs firent réciter à leurs écoliers beaucoup de vers latins et espagnols, en l'honneur de la fête et du prélat qui avait proposé des prix considérables pour les meilleurs; ensuite, la compagnie de Lopede Rueda, comédien fameux de cette époque, représenta une jolie Digitized by Google

LOPE DE RUEDA 17 pièce, après quoi la procession fit le tour du cloître merveilleusement orné. » Voilà donc en Espagne, comme en France dans nos mystères, le théâtre associé aux pompes du catholicisme, avec cette différence essentielle, que Lope de Rueda, non plus que ses contemporains, ne demandait pas à l'Écriture sainte le sujet de ses comédies. De Ségovie à Madrid la route n'est pas longue. La cour venait de se fixer dans cette dernière ville, en 1561. Lope de Rueda dut y suivre. Hais, à Madrid, où représenta-t-il ses pièces? A Séville, nous savons que c'était dans la huerta de Doña Elvira. On dressait là quelques planches. Un velarium, comme chez les Romains, couvrait, sans doute, aux heures de soleil, le théâtre et les spectateurs, et devant un public debout, sur ce théâtre improvisé, Lope de Rueda venait, sous les traits de Gargilou d'Alameda, les valets de ses pièces, jeter au nez des gens de piquantes vérités, dont Molière, passant par là, n'eut pas manqué de faire son profit. A Madrid, le corral de la Cruz et celui du Principe étaient alors la unique ressource des comédiens. C'était là qu'ils donnaient leurs représentations au profit de deux confréries consacrées au soulagement des pauvres, celle de la Passion et celle de la Solitude. Les générations suivantes virent s'agrandir et s'orner ces modestes réduits de la muse comique, et ils sont devenus, sous les mêmes noms, les deux théâtres nationaux de Madrid. On ignore la date positive de la mort de Lope de Rueda, mais on sait qu'il mourut à Gordoue. Cette veuve des califes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

IB SÉVILLŕ ET L'AIIDALOUSIE déwma au pauvre comédian
ub singulier honimir. On n'eut pas^ comme pour Molière, à mendier pour
ses restes l'aumône à^m peu de terre : il fut inhumé dans la eathé» drale.
Quelle sépulture pour un poète! J ai vainement cherobé dans la mosquée la
pierre qui garde ses os« Hais le témoignage de Cervantes ne permet pas de
douter du fait. i(Lope de Kueda, dit*il, mourut à Cordoue, et . comme un
homme fameux qu'il était, et excellent dans son art, on Tenterra dans la
cathédrale, entre les deux chœurs« » Étrange contraste I La catholique
Espagne serait-elle donc plus tolérante que nous? J'ai cru parfois m'en
apercevoir. Voilà un comédien enseveli sans façon dans une église.
CaMeronfutchanoine de Tolède. Lape de Vega, devenu prêtre après son
double veuvage, etmême, si je ne me trompe, &milier de Tinquision,
continua à écrire pour le théâtre. J'ai visite à Tolède le couvent où vécut le
moine Tirso de liolina Je pense avec douleur que sous le ciel de TEspagne
personne n'aurait eu le courage de condaomer a un silence de douze ans le
génie de Racine. Revenons à Lope deRueda.Sisavieetsa personne nous
échappent en grande partie, nouspouvonsdu moins l'étudier à
aieedanssesœuvres. Peu de temps après sa mort, en ^567, un autre poule,
son ami, comme lui auteur dramatique, mais qui de plus était libraire, Juan
de Timoneda, imprima è Valence tout ce qu'il put rassembler des œuvres
éparses de ce rare esprit. Malheureusement on ne trouve plus ce recueil, et
c'est d'autant plus regrettable, qu'en tête de Tune des comédies se voyait le
portrait de Lope de Rueda. Digiiiized by

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

LOFB DE RDEDA i «9 Il y avait dans G&.volume quatre comédies proprement dites, quelques dialogues de bergers, et uu certain nombre de petites esquisses» vives et animées, qu*on appelait des /?fl505. Les dramaturges modernes trouveront peut-être que c'est là un mince bagage, mais c est celui d'un vrai poète comique* Cervantes rappelle quelque part le grand Lope de Rueda. il est» aux yeux de Lope de Vega, le père delà comédie espagnole» et) il y a eînqaante ans» Moratin en pariait encore avec une estime singulière. N Lope de Rueda, .dit Cervantes» était admirable dans * la poésie [lastorale. et dans ce genre, ni alors, ni depuis, • personne ne Ta surpassé. Quoique mon extrême jeunesse ne me pem^t pas alors de former un jugement solide sur ie mérite de ses vers» à en juger par quelques-uns qui me sont restés dans la mémme» et que je retrouve aujourd'hui dans Tâge mûr» je ne puis que m*en tenir à ce que j'ai dit. » Ces vers que Cervantes avait retenus étaient sans doute ceux qu'il a insérés dans Tune de ses comédies» les batm d'Alger. En voici qoelques-^uns : « Répandes-voiiis; mes chères brebis, par les prairies et les garennes; broutess les bwbes savoureuses; ne redoutez . pas rapproche des nuits orageuses; ne craignez rien des nuées menaçantes. Allez^ exemples de crainte et bondissant de joie. N'ayez aucun souci de la dent des louves affamées, voraces>et laroucbes. Venez» légères et dociles» et rummant le long des ravins» offrir vos molles toisons aux bergers du voisi* nage et au tranchant des ciseaux. » 11 y a là» ce me semt|le» nn assez vîf sentiment de la nature» assez pour jus-» Digitized by Google

to seVILLE ET L'ANDALOUSIE tifier r loge de Cervantes, ei ce que dit aussi Lope de Vega, qui parle de notre poêle comme d'un heureux imitateur de Tb oerite. Les bergeries de Lope de Rueda, généralement écrites en vers, ont presque toutes été perdues. On n'en connaît plus guère qu'une seule. Elle a pour titre : les Gages d'amateur, Ménandre et Simon,  pris de la même bergère,  aumerent tour à tour les gages qu'ils ont reçus d'elle. Au milieu de la querelle, la bergère survient avec son Uuuptau. Ils la prennent pour juge. Mais elle se r euse avec une modestie qui n'est sans malice, et se retire. Il y a trop d'esprit peut-être en certains détails, mais Tensemble a de la grèce et de la fraîcheur. Ce n'était là toutefois que le côté le moins original du talent de Lope de Rueda. La poésie pastorale avait déjà eu, en Espagne, son interprète illustre dans la personne de Garcilaso de la Vega. Le véritable instinct de Lope de Rueda. le portait à la comédie. La comédie est déjà tout entière en germe dans ces petits tableaux pleins de verve, que nous appellerions des proverbes, et qui alors servaient d'intermèdes à des pièces plus développées. Il y a là déjà une science du cœur humain, une entente des caractères, un entrain de dialogue qu'on n'avait encore vu que dans la Célestine, qu'on ne devait plus revoir que dans le Don Quichotte. Cervantes, obéissant aux habitudes un peu p dantesques de son temps, et aussi par respect pour la muse, a cru devoir ne se souvenir que des vers de Lope de Rueda. Mais croyez bien qu'il se divertit autrement à ces vives images de la vie réelle. En réagissant, à sa manière, contre la part trop

Digilized by GoOgl

LOPE UL: RUBDA SI grande que, dans ses créations, le génie espagnol a toujours fait à l'imagination, Lope de Hueda commençait l'œuvre de Cervantes. Lope de Rueda n'avait eu qu'un modèle, celle immonde Célesine, roman dialogué, qui est dans la littérature espagnole, mais avec plus de Kcence, ce qu'est le Pantagruel dans la nôtre, c'est-à-dire un je ne sais quoi plein de sel, de verve, de naturel, écrit dans une prose, excellente, et qui, sous la plume d'un homme de génie, serait aisément resté la langue de la comédie. Mais déjà les livres de chevalerie commençaient à corrompre le goût public, en poussant les imaginations sur une pente qui ne leur était que trop naturelle. C'est à peine si, entre la Celestine et les ouvrages de Rueda, il se trouve un nom à citer, celui de Bartolome Terres Naharro. Naharro n'écrivit (ju'en vers, et l'influence de l'Italie, où il vécut longtemps, est visible dans ses comédies, qui d'ailleurs ne sont pas dépourvues d'une certaine délicatesse. L'une d'elles, la Sera (imy est écrite en quatre langues, le latin, l'italien, l'espagnol et le limousin, qui alors passait aussi pour une langue. Nous devons à pareille fantaisie de Plaute de connaître quelques mots de la langue punique. Lope de Rueda ramena la comédie dans les sentiers moins capricieux de la vie ordinaire. Il lui fit parler l'excellente prose de la Célesine, mais avec une retenue qui me permet ici de traduire et de citer. Entre différents pesos, tous remarquables sous quelque rapport, je choisirai, pour le donner tout entier, celui Uigit

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

!tt SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE qui a pour litre les Olives. On y verra mieux ce qu'il y avait déjà d'invention (Jiiginaie, d intentions comiques, d'observation fine chez le batteur d'or de Séville, et comme il savait prendre la nature sur le fait. Cette petite esquisse n a que quatre personnages ; To<mvio, un vieux bûcheron ; Agueda de Tornegano, sa femme; Mencigiieia, leur fille, et un voisin/ Alqja* La scène se passe à la porte du bûcheron. TORUVIO. Dieu me soit en aide I quelle tempête j ai essuyée pour descendre dn ravin icil J'ai cru que le ciel voulait s*écrouler et les nuages s'en venir en bas. Et maintenant Dieu sait ce que madame ma femme m*aura préparé pour souper. Que la peste Tétouffe! Petite, m'^ntends-tu? Mencigiela ! Bon ! voilà que tout dort à Zamora. Agueda de Tumegano, in'eniendà-iu? MENCIGUELA. Jésus! père! vous voulez donc enfoncer la porte? Toauvio. Voyez ia belle raisonneuse! El où est votre mère, senorat ' MEMCIGUBIA. A. deux pas, chez la voisine; elle a été l'aider à apprêter quelques écheveaux de fil Toauvio. Quo le diable vous embrouille toutes deux avec vos écheveaux l Cours l'appeler. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

LOPË 0£ RUETiA S8 AGUEI^A. H Là, là, l'honime aux
iiiystres! Pwrce qu'il vieûl de faire un méch^Bi fagot, le roi n'est pas son
maître. TORUYIO. Ooi-dà! ceci vous semble un méchant fagot, seilora? Je
vous jure cependant que nous avons été deux à le charger» votre filleul et
moi, et que ce n*a pas été sans peine. AGUEDA, Le beau malheur ! et
comme vous voilà trempé i Toauvio,. Trempé comme une soupe, femme l
Mais, au nom du m Ciel, faites que j'aie à buuper. AGtJGDA. Eh ! que
diable puis-je vous donner, si je n'ai rient MENCIGUELA. Jésus! père,
comme ce bois était mouillé! TORUVIO. Oui» ojttta mère va me dire que
c'est la rosée du matin. ACCEDA. Cours, petite, accommode une couple
d'œufs pour le souper de ton père, et ensuite tu feras son lit. Et je parie, mon
homme, que vous avez encore oublié ces jeunes plants d^oliviers que je
vous avais tant prié de mettre en terre. Tomivio. Êt à quoi ai-je perdu mon
temps, si ce n'est, à faire ce que vous m'aviez demandé? Diyitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.72% accurate

^ SëVILLË et LAr4i)ÀLOli61£ 46UEDil. Suffit, mon homme, et où les aves^vous plantés, ces oliviers? » TOHLVIO. A deux pas» près des figuiers, dans cet endroit où, s'il vous en souvient, je vous pris ce baiser. IIEIIGIGUEJUL. Père, vous pouvez venir souper, tout est, prêt. AGOEDA. Mon mari, savez-vous Tidée qui me vient? c'est que ces oliviers que vous venez de planter pourront bien, d'ici à six ou sept ans, donner quatre ou cinq boisseaux d'olives, et qu'en continuant ainsi à planter, tantôt à droite, tantôt à gauche, d'ici à vingt ou trente ans, vous aurez tout de même un beau bois d'oliviers. TORUVIO. Femme, c'est la pure vérité; cela fait un joli bois. ÀCIJEDA. Écoule, mon homme, sais-ui a quoi je songe / Je cueillerai les olives» tu les chargeras sur rànnon, et Menciguela ira les vendre à la place. Mais prends garde, petite, ne va pas les donner à moins de deux réaux le picotin. 10 au V lu. Comment, deux réaux! Et la conscience? et Talcade du marché? qui ne manquera pas de nous mettre à IV mende î U suffit de demander quatorze ou quinze cuartos le picotin. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

LOPE D£ RUËDâ S5 AGUEUA. Tais-toi, moa homme. Ces oliviers soni de Tespèce de ceux de CordQue. TORUVIO. Et quand ils seraient de Tespèce de ceux de Cordoue; il suffît d'en demander ce que] ai dit. AGUEDA. Voyons, ne me romps pas la tête. Ecoute-moi bien, petite. Je te détends de les donner à moins de deux réaux le picotin. TORiVIO. Comment l deux réaux? Avance ici, petite. Combien demanderas-tu? li£«CI6U£LA. Ce que vous voudrez, mon père. TORUVIO. Quatorze ou quinze cuartos. HEKCI£LbiA. Je le ferai, mon père. A(>L KIJA. Comment I je le ferai» mon père. Ici, petite. Combien demanderas-tu t MEMCIGUELA. Ce que vous ordonnerez, ma mère. AGUEDA. Deux réaux. TOKLVIO. • Comment, deux réaux? Kt moi je vous promets que si vous ne fait^ ce que je vous commande, je vous donII. 2 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.53% accurate

26 SÉVILLE Eî LAiNDALOUSIE nerai, pour le nioiûs, deux cents coups de sangle. Voyons, combien demanderas-tu? MEKCIGUELA. Ce que vous dites, mon père. TOKUVIO. Quatorze ou quinze euartos. Ainsi ferai-je, mon père. AGDEDA. Comment l ainsi ferai-jc, mon père. Tiens l liens! voilà pour t'apprendre à faire ce que j'ordonne. TORUVIO. Allons, laisse cette petite. mekcigii:la. Ah! ma mèrel Abl mon père ! on me tue. ALOJA. Qu'y j(i*t-il donc, voisins? Qu'avez*vous à maltraiter ainsi cette enfant? Ah l seigneur, c'est ce méchant homme qui s'est mis dans la tête de vendre les choses moins qu elles ne valent, et qui veut ruiner ma maison. Des olives grosses comme des noix! T0Ri:VI0. Je jure par les os de mes pères qu'elles ne sont pas seulement grosses comme des semences de pi né ▲ guëda. Quesié Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.20% accurate

LOVE DE RUEDA «7 TORimO* Que non* iLLOJA. Voyons, ma chère voisine, faites-moi le plaisir de me laissez entrer chez vous^ et j'éclaircirai le fait* AGUEDA. Éclaircissez ou décidez, comme il vous plaira. ALOIA. Allons, voisin, où sont ces olives apportez-les ici, je VOUS les achèterai, quand il y en aurait vingt boisseaux. TORirviO. Que non, la chose n'est pas ce que .vous croyez ; les olives ne sont pas à la maison, mais dans l'héritage. ALOIA. Apportez toujours, je vous achèterai le tout et à un prix raisonnable. UEJSCIGUELA. Ma mère veut qu'on les vende deux réaux le picotin. ALOJA. C'est bien un .peu cher. TORUVIO. Ne trouvez-vous pas? ' MERCIGUELA. Et mon père» quinze cuartos. ALOIA. Voyons d'abord réchantillon. TOftUVIO. Dieu me soit en aide, seigneur; Votre Grâce ne veut point m'entendre. J'ai renouvelé ce matin un plant d

oDigitized by Google

28 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE

oliviers, et ma femme dit que, d'ici à cinq ou six ans» il rapportera quatre ou cinq boisseaux d'olives, qu'elle les cueillera, que je les chargerai, que la petite ira les vendre, et qu'il est juste qu'elle en demande deux reaux le picotin. Je dis que non, elle dit que si, et de là est venue la querelle.

ALOJA. Oh ! la bonne querelle ! s'en vit-il jamais de pareille ? Les oliviers sont à peine en terre, et déjà la fille songe à porter les olives au marché.

MENCIGUEIA. Avais-je tort, seigneur ?

TORUTIO. Essuie tes larmes, fillette. Seigneur, c'est un bijou que cette enfant-là. Va, je te promets une robe sur les premières olives qui se vendront.

ALOJA. Allons, voisin, rentrez chez vous, et tenez-vous en paix avec votre femme.

TORUVIO. . Bonsoir, seigneur voisin.

ALOJA. Il est sûr que l'on voit aujourd'hui dans le monde des choses qui étonnent. Les oliviers ne sont pas encore filantes, et on s'est battu pour les olives ! Voilà, ce me semble, un petit chef-d'œuvre, et je vous demande si on pourrait mettre en scène d'une manière plus piquante cette charmante et éternelle légende de la

Digitized by Google

laitière et le pot au lait. Le rêve de Perrette a-t-il rien perdu dans ce cadre nouveau? Ceci est de tous les temps et de tous les pays. C'était vrai hier, ce sera vrai demain, vrai à Paris, vrai à Séville. Quoi donc? n'était-ce pas hier, et à Séville, que Ton me racontait la querelle de deux jeunes époux qui, le lendemain de leurs noces, se prirent aux cheveux pour savoir où Ton placerait le berceau de l'enfant à venir? hélas! qui, une fois durant sa vie, n'a vendu les olives de Lope de Rueda? Tous les pasos de ce dernier ne sont pas d'un goût aussi délicat, ils appartiennent plus communément au genre de la farce. Ce sont des friponneries de valets, des tours d'écoliers, des maris dupés et contents, des amours de la rue et du carrefour; mais partout éclate le génie de la comédie. il y a loin, je le sais, de ces courtes ébauches à la comédie véritable. Celles de Lope de Rueda, comparées à ses intermèdes, me donnent de celle-ci une preuve éclatante. Tous les défauts du pays et du temps y abondent, les incohérences, le décousu de l'action, les données absurdes. Mais cette vigueur de la conception première, cette suite dans l'analyse des caractères, cette intelligence de la logique des passions humaines, cet art de mettre en lumière dans le même cadre les humeurs les plus diverses, tout en maintenant l'harmonie de l'ensemble, ces dons si rares dont Lope de Rueda paraît dans le même homme un effort de la création intellectuelle, n'est-ce rien, dites-moi, d'en retrouver le germe heureux dans les ouvrages improvisés d'un artisan du seizième siècle? 2. Digitized

so SÈVILLE ET L'ANDALÛSIË Oû a voulu faire honneur à Lope de Rueda de certain perfectionnement dans l'exécution de ses comédies ; par exoni[ile, la division en actcb ou en journées et l'invention du prologue. Mais il est certain que Naharro s'en était avisé avant lui. Au reste, si' Lope de Rueda a tenu peu de compte de cette division régulière, il a pourtant ménagé dans le développement de l'action certains repos naturels, puisque les pasos et les bergeries avaient surtout pour but de distraire Tesprit du spectateur, durant ces intervalles de la comédie. Des quatre comédies de Lope de liueda, Armelina est la première en date, et c'est aussi la première, en Espagne, où la magie ait joué un rôle. C'est, du reste, un tissu d'aventures incroyables, où les travestissements, les ressemblances, les surprises, les enfants volés par les bobémiennes, ne laissent pas m moment respirer le spectateur. Mais à travers tout cela court déjà le dialogue vif et naturel qui a été le don particulier de Lope de Rueda. Medora a les mêmes défauts, mais aussi les mêmes qualités de style. Il semble même que fa verve comique du poè'te, dégagée de la magie, se retrouve ici plus limpide et plus pleine. J'y trouve du moins un certain Gargullo qui pourrait bien être de la famille de Scapin : le lecteur en jugera. Ce Gargullo a pris sur le fait une Gitana au moment où elle vient de voler à un marchand son argent et ses bijoux. Il promet de se taire^mais à condition qn'il partagera le butin. La Gitana consenti mais, pour dei outer la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

L'UPÉ DÈ KIJfi>A 31 justice, elle propose de commencer par mettre en terre les bijoux et TargeDt. Et comme au fond elle ne se soucie nullement de partager avec Gargullo, elle a remplacé les objets volés par des charbons et des ordures. Gargulio trompé lui prête, pour Taider à fuir» un œuet la chaîne d'or de son maître, et de plus, pour se déguiser, il lui {elle son manteau sur les épaules, tant il est impatient de la voir partir. Mais à peine a-t-elle tourné les talons, que le drôle revient à la cachette, bien décidé à ne pas laisser le trésor commun exposé à tomber dans les mains du premier venu, et voici comment il s'explique : a Or sus, arrêtons-nous un moment avant de déterrer ce bienheureux trésor, afin que si la femme revient sur ses pas, elle voie que je suis sincère et que je tiens exactement ma parole. Holà! gens du voisinage, vous tous qui faites des cercles et des conjurations pour découvrir les trésors cachés, venez voir Theureux Gargulio qui, sans conjurations ni cercles, et sans robe de magicien, va trouver un trésor qui le fera riche le reste de sa vie. Voyons d'abord ce que je vais faire de tout cet argent. La première chose que je ferai sera de me bâtir une maison dans le plus bel endroit de la ville. J'en ferai peindre le dedans et le dehors à la romaine et dans le goût grotesque. J'aurai soin que Ton m'amène sur-le-champ une jolie voiture pour me promener. Je Taltellerai de chevaux blancs. Laissez faire à moi : j'aurai ma livrée, qui sera rouge et blanche, c'est-à-dire diamants et rubis. Je ferai massacrer tous mes parents; je donne au diable le dernier vivant. Me voyant riche, ils ne man

The text on this page is estimated to be only 6.71% accurate

^"««iem pas de souhaiter ,, un pas grave, une Z, ^ la rue i ""i à qui
ie iT '^^•""•nce noble • et T' """"""^wi l"" je daignerais rend». ' ^ ""«nlieuivii,,
-irons p ':rc ciel, all,,«eivos«!LT'- le vJ'^ ««"tes les feaéut» du fî^^T
ouvrer""": l" " V a dans cette boun» biLi' ^ ""^ « compter reux moi-même
qui ai s,.? •^""«"euse, et p/,/? ««"o..avoici,, Vol^ J;j;-ver. ^"«n. - cec, toat-
pui^,;;^";^^ Mais «ces ordures me coûu,n,l tu «'-arbonl^ «ntonboonet! Le j
'm"!""*^ ^ -on Ob! pauvre, pauvreGargulio e^^mn ""^ j« ^-isî voleuseî... . "
""«"-J* donc que c'était une ;."»' ^= nos m^^r^ir.zT""""- ^ I »n d-.,^ J "
ProjeB do ce v^^, Digitized by Google

LOPË DE K13£DÂ 33 manesque origine. Elle offre le même luxe (raveniures embrouillées, inextricables, que les précédentes pièces. Mais le style s'est, avec le même bonheur, préservé des défauts de la fable et a gardé sa franchise naturelle. Je n'en dirai pas davantage, impatient d'en venir à la dernière, et de beaucoup, à mon gré, la meilleure des quatre eomédies, la seule qui, à travers bien des invraisemblances encore, offre du moins, dans son ensemble^ un intérêt touchant et soutenu. Comme ses trois ainées, cette comédie porte un nom lie femme, £u/mta. Lefond en est fort simple. Leonardo et Eufemia sont deux orphelins. Tôte à tête avec la pauvreté dans la froide maison de ses pères, le jeune homme forme le dessein d'en sortir, et d'aller au loin tenter la fortune. Sa sœur vent le retenir, et cherche à le toucher par rimage des dangers où va la livrer son absence. Mais Fambition parle plus haut que la tendresse fraternelle, ou, pour mieux dire, c'est pour venir en aide à sa sœur que Leonardo est devenu ambitieux. Il quitte le pays, et bientôt nous le retrouvons le secrétaire et presque l'ami d'un grand seigneur. Dans la familiarité de cette liaison nouvelle, il lui est arrivé de parler de sa sœur, de sa beauté, de ses boimes qualités, et le coeur du jeune seigneur s'est ému. Valiano, c'est son nom, éprouve déjà le désir de voir Lufemia. Cependant Paulo, un autre serviteur de Valiano, jaloux de la faveur de l'étranger, par une fable habilement présentée, parvient à perdre dans l'esprit de son maître le irere et la sœur à la fois. Leonardo est condamné à mourir; mais Eufemia, informée Uigit

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

84 SÉVILLE ET L'ANDALOUS
Sie de toute eette intrigue, prend
rësolûment son parti, et vient elle-même plaider sa cause et démasquer le
calomniateur« Touehé de son oonrage, Vaiiano épargne le frère et épouse la
sœui*. C'est, dans le fond, aussi simple que je vous le dis. Mais la
singularité des mœurs espagnoles relève de vifs incidents et de piquants
détails la simplicité première de ce canevas. La séparation du frère et de la
sœur est vraiment touchante, lia situation est à peine indiquée. Mais le
drame est déjà là. ' ^ . B(JF£IIU. « Te voilà donc toujours résolu à partir,
sans savoir de quel coté? C'est une chose bien cruelle. Tu es mon frère et je
ne te comprends pas. Ali ! malheureuse! quand je songe à ce parti que tu as
pris sans retour, j'ai toujours présente à mes yeux Fimage de la mort de nos
chers parents. Âb! mon frère, as-tu oublié le jour où mourut notre père, et
comment il me recommanda à tes boins, comme une pauvre femme que
j'étais et plus jeune que toi? Ne fais pas cela, Leonardo, mon frère; aie pitié
de cette pauvre sœur inconsôléi^, qui se recommande à toi de toute la force
de ses justes prières. iEOMA&DO. Chère et bica-aimée Eufemia, ne
cherche pas à empdcher par tes larmes attendrissantes oeque fai résolu
depuis tant lie jours. La mort seule pourrait rcmpêcher. Ce que Je te
demande à mon tour, c'est de te comporter Digilized by Google

LOPÈ DE RUEDA en tout comme une sage et vertueuse jeune fille que le sort a séparée et privée de Tappui paternel. Je n'ai plus qu'une chose à te dire, c'est que de partout où j'é serai mes lettres viendront te visiter. Maintenant, pendant que j'irai entendre la messe, fais que ce garçon s'occupe de ce que je lui ai commandé, celle auit. seFBMU. Va, mon frère, et dans tes prières demande à Dieu qu'il me donne la résignation dont j'aurai besoin pour supporter ton absence. Il y a là tout un tableau de famille qui aurait peine à sortir plus achevé du pinceau délicat d'un maître. On voit d'ici la pauvre maison. On voit le jour naissant qui en éclaire la solitude, après une nuit où ni le frère ni la sœur il ont dormi; ou assiste aux silencieux apprêts de ce départ. C'est bien ainsi que doit parler une jeune fille qui va demeurer seule dans ce monde, rempli pour elle de pièges inconnus. C'est sur ce ton affectueux, mais un peu impatient, que doit répondre l'ardeur mal contenue du jeune homme. Il n'y a pas jusqu'à ce trait naïf de la messe qui n'ajoute à la vérité de Tensemble, en donnant sa date au tableau. Leonardo est parti, et le poète le devance dans la ville où se dénouera l'aventure. Ici se place une scène épisodique mal liée à l'action, que je citerai néanmoins pour montrer avec quel sentiment du comique véritable Lope de Rueda a su réduire à la taille d'un valet fanfaron et poltron le capitaine de l'ancienne comédie. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

.36 SÉVILLIÈ ET L'ANDALOUSIE Vallejo, le valet querelleur, a provoqué Grimaldo, le jeune page de son niaïue. Je laisse de côté force injures inutiles à citer et difficiles à traduire, pour en venir au moment où le dialogue devint plus serré. GRIMALDO. Sus 1 je suis pressé. VALLfiJO. Seigneur Polo, relâchex-moi un peu ces jarretitoes. POU). Attendez un moment, seigneur Grimaldo. VALLEJO. Maintenant, senez-mui un peu Taiguil lotte du côté de Tépée. POLO. Est-elle bien ainsi ? VALLEJO. A présent, arrangez-moi une relique que vous trouve- . rez du côté du cœur. POLO. Je n'en vois aucune. VALLEJO. Comment, je n'ai pas ma relique? POLO. Assurément non. VALLEJO. J aurai oublié à la maison, sous mon oreiller, ce à quoi je tiens le plus, une chose sans laquelle je ne me. bats jamais. Attends-moi ici, mon petit rat. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.41% accurate

37 GKIMALDO. En avani plutôt» poltron I VAIXEJO* SachesE
pourtant, entêté que vous êtes, que si je vais la chercher, c'est un peu plus de
temps que vous aurez à vivre. Permettez maintenant» seigneur Polo, que
j'adresse à ce semblant d'humu^e les questions auxquelles je suis obligé
pour Tacquit de ma conacienoe. POLO. Qu*avez>vous i lui demander?
parlez. VALLEJO. Laiasez-'moi faire ce que je dois. Combien y a*t*il de
temps, chétive hiroadelle, que tu ne t'es confessé? GRIHALDO. Et de quel
droit m adresses-tu une pareille questiun, coupeur de bourse ? VALLEJO.
Seigneur Polo, voyez si ce pauvre garçon a quelque chose à mander a so^
père, ou s'il veut faire dire queU qnes messes pour le repos de son âme. Je
connais son père et so nière, frère Vallejû, et s'il arrive malheur, je sais où il
demeure. ■ VALLEJO. Et comment se nomme son père? POLO.. Que
vousiuqiortc son uour? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

38 SE VILLE EX L'AINDALOUSIË TAIXEIO. Poursavoir à qui j'aurai ^ius tard à rendre compte de sa mort. POLO. Allons, brisons là, c'est une lioxite. Ne savez-vous pas qu'il s'appelle Luis deGfimaldo? Lois de Qrimaldo? POLO. Oui, Luis de GrimaMo. VALLUO. Que medilea-vous là f POLO. liien plus. Donc, seigneur Polo , prenez celte épée^ et me i'en« foDceK, le plus avant que vous pourra, dans le côte droit. Quand vous aurez exécuté sur moi cette sentence, je vous en dirai la raison* 'polo. Moi, seigneur I que Dieu me garde de faire pareille chose, et d*ùter la vie à qui ue m'a jamais offensé. vallejo. bien donc, si vous êtes trop mon ami pour le iaire» qu'on aille me chercher un certain Piedrahrta à qui j'ai tué, de ma propre main, le tiers de sa famille, et que cet homme, qui est mon ennemi mortel, assouvisse sur moi sa fureur. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

LOI'E DE HUËDA • 39 POLO. Pourquoi? VALLEJO. Vous me demandez pourquoi? Ne dites-vous pas ^ue celui-ci est le de Luis deGrimaido, alguazil mayorde Lorcaf » POLO. De lui-même. VALLEJO. / • * Malheureux que je \$uis l Eh i qui m'a cent fois sauvé de la potence, si ce n'esile pùrede ce brave jeune homme? Seigneur Grioialdo, prenez cette épée, et vous-même ouvrez cette poitrine, arrachez-moi le cœur, fendez-le en deux, et vous y trouverez écrit le nom de votre père, de Lais de GrimaMo. GHIUA1J>0. Comment? je n'y comprends rien* VALLKJO. Je ne voudrais pas vous avoir tue pour tous les saints do paradis et pour toute la solde que me donne mon maître. Sortons d'ici; je veux employer toujt ce qui me reste à vivre à servir ce jeune homme pour tout ce que j'ai dit sans le connaître. 6AI1IAL0O* . Laissons cela, frère Vallejo; vous me retrouverez quand il vous plaira. ▼ ALLEIO. Alluusl et, pour sceller notre nouvelle connaissance, entrons dans la taverne de Halara. J*ai là quatre réaùx

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.76% accurate

40 ShVILLh hl LA.NDALUISIL que je veux de[^]ieuser jus(|u au dernier ochavo S pour faire honneur à Grimaldoy qui est pour moi plus que mon sei< gneur. CRIMALDO. Grand merci, frère; gardez vos réaux pour les employer ù ce qu'il vous plaira. Mon maitre peut vouloir rentrer à la maison : vous me retrouverez toujours. VALLEJO. Seigneur, je suis votre inférieur, et ne puis qu'attendre vos ordres. Adieu. Avezrvous vu, sei|;neur Polo, le ton gaillard du petit drôle? * POLO, H a toute la mine d'nn garçon qui « de Thonneur. .Mais allons, il est tard. Qui est resté pour garder la mule? VALLKJO. Le petit laquais. Ah ! Grimaldico, Gnaialdico, tu peux bien te vanter d'avoir échappé à la mort, en te faisant cuiiiiiciue a moi. Mais prends bien garde de ne pas recommencer à broncher le moins du monde. Tous les Grimaldos de la terre ne pourraient t'eni pêcher de rendre sous mes coups ce pauvre petit souille qui se mêle encore sur tes lèvres au lait de ta nourrice. Voilà, certes, une admirable scène, et Molière en personne ne Teût pas conçue autrement. Cependant la pauvre Eufemia pense à son frère absent. Depuis longteuips elle n'a reçu aucune nouvelle, * L'ucliavo cunespoml à peu pics à un ccnliiuc.^ ■ m Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

LOPK IIK IIUEUA 41 et ce silence l'inquiète. Dne bohémienne, qui vient demander Taumune à sa porte, lui offre le secours de son art. Hais Eufemia craint de l'interroger. La vieille en dit assez cependant [mur la préparer aux tristes nouvelles qu'elle va recevoir. Cette scène de la bohémienne est jolie, et met en relief ta maTice de cette race singulière, plus habile encore à observer qu'à deviner. La paix sois sur votre maison ! Que Dieu le garde, noble seilora, que Dieu te garde ! Une petite aumdne, s'il te plaît, visage d'or, visage de fiancée toujours nouvelle. Donne, si tu veux que Dieu te rende heureuse et accomplisse tous tes souhaits. L'aimable figure, IVimable figure. CaiSTIdiA. Ne pouvez-vous demander de la porte t Ah ! chère sefiora, (quelle race incommode ! Au Heu d'attirer sur soi et sur sa pauvreté la compassion des gens, ils s'en font haïr par leurs importunités sans fin. AN A. TaiMoi, bavarde; tais-toi, bavarde. Fais-moi plutôt la chante, au nom de Dieu, et je le dirai ta bonne aventure ei celle de ta maîtresse. La mienne ! Ah i malheureuse, quelle bonne aventure peut-il y avoir pour celle que la mauvaise fortune accueille en sortant du sein de sa mère ? AN A. Faix, paix, digne seûora. Mets là seulement un ochavo et tu vas voir merveilles. Uigit

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

42 SÉVILLE ET LANDÂLOUSIE EUFEMU. Que peut ouïr cella qui a toujours eu aussi peu de eon[^] solalion dans ce monde qu'elle y a trouvé en foule les soucis, les misères et les ennuis? GRISTIHA. Âb! chère seâora, donnez-lui quelque chose et écoutons un peu toutes les im(kBrtinences que débitent d'ordinaire les gens de cette espèce. Ecoute, écoute, beo de pie. Nous en savons plus qu'on ne croit, quand nous voulons. EDFEMIA. Finissons; tiens, (luanc lui ceci, et qu'elle s'en aille. CRISTIHA. Bien ; mais, avant de s'en aller, il faut qu'elle nous dise Ta venir. EUFEMIA-: Laisse-la partir; je n'ai pas le cœur à ces badinages. ANA. Calme[^]toi, calme-toi, gentille seâora, etnetetourmenie pas av£int l'heure; Tavenir te prépare assez d[^]ennuis* EUFEMiA. Je le crois, et cette fois tu as deviné juste. CRÎSTINA. Ne vous affligez pas, obère se&ora, ce qui sort de la bouche de ces femmes n'est que moqueries et mensonges. AN A. tio pot de fard que tu as caché dans la petite armoire aux graines, est-ce aussi une moquerie? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

LOPE UK RUED4 4S GRISfINA. A.hî seîiora! cette femme a des yeux derrière h tête. Puisse ma mère dormir en paix, comme il est sûr qu'il n'y a rien de plus vrai dans le monde! EUFEMU. Comment! c'est possible) la ehose serait vraie? cristiha. Aussi vrai que nous sommes iei« Continue, sœur. Je ne voudrais pas te faire rougir devant ta maîtresse. CHJSTINA. Je n'ai garde de le faire, sur mon âme; et que pourrais-tu dire qui portât préjudice à mon honneur? Veux-tù que je le dise t Parle, et finissons-en. AK.\. ■ Ces deux tourterelles, que tu fis croire à ta maîtresse que le chat les avait mangées, où se mangèrent-elles? CRISTINA. Voyez de quoi elle va se souveniri C'était avant le départ du seigneur Leonardo. AXA. D accord. Hais ce fut au pied de Tescalier que tu les mangeas avec le garçon d'écirie. Ah l tu sais bien que je ne dis en tout que la vérité. CAiSTIlfA. Maudite femme I que la terre m'engloutisse, que la * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

44 SÉVILLIS ET L'ANDALOUSIE terre m'engloutisse!

Elleranraitvudeses yeux, qu'elle ne dirait pas plus vrai. A»A. Quant à toi, seïora, tu as loin d'ici une personne qui te chérit, et quoiqu'a présent elle soit dans les bonnes grâces de son maitrer, il ne se passera pas bien du temps (|u'elle ne se voie en danger de perdre la vie, par suite d'un complot que des traîtres ont ourdi contre elle. Mais rasôui e-ioi; bien que tu sois la cause innocente de tout, Dieu, qui est le véritable juge et qui ne permet pas qu'au* cune perfidie demeure longtemps cachée, saura bien découvrir toute la vérité. EUFEHIA. Air! pauvre de moi! et c'est, dis-tu, à cause de moi que cette personne se verra en péril? et quel autre sera-ce que mon frère bien-
airaé l Infortuné que je suis ! ÀiNA. Pour moi, seilora, je n*en sais pas davantage. Mais tu as vu que, dans ce que j'ai dit à ta suivante, il n'y avait pas de mensonges. Adieu, je m'en vais. Si j'appr^ais quelque chose, je viendrais t'en faire part. Adieu. CRISTIHA. Et à moi, tu ne me diras pas si je dois me marier ou rester fille? ANÂ. Tu seras la femme de neufs maris, et tous vivants. Que Dieu te console, seilora. EDFEMIA. Tu n'as rien de plus à me dire en ce qui me concerne, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

I.OPE DE ItDEUA 45 el me laisses incertaine de ma perle ou de mon salut? Je ne sçai rien de plus. Seulement, ton épreuve ne sera pas tellement longue que, dans le milieu du plus extrême danger, la prudence et la fortune ne changent toutes choses, et que vous ne demeuriez tous aussi contents, aussi joyeux que puisse vous rendre la miséricorde divine. La scène du dénouement est admirable, intéressante, mais très-hardie et d'une liberté de langage que les mœurs espagnoles peuvent seules autoriser. Ce sont pourtant ces mœurs que je voudrais faire connaître. J'essayerai donc de traduire encore cette scène, en retranchant quelques passages. Le traître Paulo triomphe et le supplice de l'Oenardo s'apprête. Mais la trahison a compté sans le courage d'Eufemia. Toutes ces Espagnoles ont dans les veines quelques gouttes du sang de Cécilia. Eufemia se présente déguisée : RUFEMIA. Noble seigneur, je suis étrangère chez toi, et te demande justice. VALU. Je me rejouis infiniment qu'il soit en mon pouvoir de vous être utile. Quand d'ailleurs vous ne seriez pas étrangère, la grâce et le bon air de toute votre personne suffiraient pour que chacun s'empresse à vous offrir ses services. Demandez tout ce qu'il vous plaira. Pour ce qui est de la justice que vous réclamez, rien ne vous sera refusé. 3. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

4li SÉVILLK ET L'ANDALOUSI K KUPEHfà. Justice, seigneur! j'ai été indigoement outragée. OatragéeT 61 sur mes terrdsî C'est une chose qae je Be supporterai pas. VALLUO. Allons, seigneur, que touie voUt^ niai^ou prenne les armes, et laissez-moi faire. Vous verrez si je mets longtemps à retourner tous les coins de la ville, et ù y mettre Tordre.

▼ ALUMO. Paix, Yailejo. Parlez, seilora. Quel est Tbomme qui vous a outragée? Seigneur, le traître que je vois près de toi. PAULO. . Moil Ypus moquez* vous, señiora ? ou si c est un passe* temps que vous prenez avec les gens? ♦ EUFËMIA. Je ne me moque pas, traître.. . La dernière nuit que tu as passée avec moi, tu ui as volé un bijuu uèb-^recieux que j'avais sous roreiller de mon lit. PAULO. Que dites-vous là, senora? Vous me prenez sans doute pour un autre, je ne vous connais pas et ne sais qui vous êtes. Comuiî^nt pouvez-vous me reprocher une chose que, de ma vie, je n'ai songé à faire ? * EUFEMIA. Ah l traître, ce n'était pas assez de t' emparer de ma Digitized by

The text on this page is estimated to be only 20.18% accurate

LOI>Ë 1>R RITEPA 47 perRoiine san<(veôir encore me dérober mon bien \ YALIAKO. Réponds, Paulo, ce que dit celle dame, est-ce vrai ? PAmiO. Je dis, seigneur, quec'eslla plasgraude nii^tosture du monde. Je ne la connais, ni ne Tai vue de ma vie. ElJFeliU. Ah ! seigneur, ce traître le nie pour ne pas me rendre ce qu'il m'a dérobé. PAULO. Ne donnes ce nom de traître à personne. S'il y a ici uno trahison, de qui peut-elle venir, que de vous qui affrontez à qui de sa vie ne vous a vue? EUFEIU. Seigneur, faites-lui jurér de dire l|i vérité? VAUAKO. Bousez la main sur votre épée, Paulo. PAULO. Je jure, seigneur, tout ce que Ton peut jurer, que je n'ai jamais dormi avec celle-ci, que je ne sais ni où est sa maison, ni qui elle est, ni ce dont on parle. Donc, traître, quêtes oreilles entendeptce quêta bouche infernale a proféré : iei> propres paroles te condamnent. PAIXO. De quelle manière? que disHu là? qu'est*ce que je te dais? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.58% accurate

48 SI[^]VIII.E ET L'ANIHALOUSIE - FUFElilA. Parle[^] raisérabie, si tu ue \m cuiinais pas, coiiHuent as-tu pu témoigner contre moi d*Qne si grande fausselé? PADLO. Témoigner de quoi? celto femme est folie. ËUFËMU. Moiy folle? n*as-tu [)as dit qae ta avais dormi avec moi? PAULO. Moi, j'ai (lit cela? Seigneur, si cela est, que je sois justement condamné, et que je meure honteusement, ici même, devant vous, de la main du bourreau. EUFEMIA. . Mais si tu n'as pas dormi avec moi, perfide, d'^où vient alors Taffreux scandale né en ce lieu mémo du témoignage que, sans méconnaître, tu as porté contre moi? l»Al I.U. Va-t'en au diable, avec ton témoignage et tes sornettes. K.riFEMIA. ' Dis-moi, homuie sans loi, n'as-tu pas dit que tu avais dormi avec la sœur de Leonardo? FAULO/ Oui, je Tai dit, et j'en ai donné les preuves. EUFEMJA. Et ces preuves, comment te les es*tu procurées? et maintenuut que me voici devant toi, moi, la sœur de Leonardo, comment ne me i[;onnais-tu pas, si, à t'entendre, Lu as si souvent dormi avec moi? Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

49 VAUANO. Il y a ici une grande trahison, si je commence à oom* prendre. Tout s'explique alors, le traître prend la place de l'innocent sur Téchafaud. Leonardo est ramené dans les bras de sa sœur^ et un brillant mariage est pour celle-ci la récompense de sa tendresse fraternelle et de son audacieux stratagème. Convenons pourtant qu'il est beaucoup de jeunes filles qui ne voudraient pas, à ce prix, acheter un mari ; mais les imaginations méridionales n'y mettent pas la même façon. Avais-je donc si grand tort de m'associer à tous les éloges décernés, de l'autre côté des Pyrénées, au père du théâtre espagnol, et de prononcer le grand nom de Molière à l'occasion de Lope de RuedaY > Uigitized

The text on this page is estimated to be only 20.55% accurate

III L'ÉTOILE DE SÉVILLE DE LOPE DE VEGA K. C. C. '1
Andalousie. — Légende de l'Étoile de Séville. — La vision de Btislav
lavera. Le père Moaiemafor. — Le drame de Lope de Vega. L'amateur
Trigaeros. — Analyse et extraits de l'Étoile de Séville. — Caractère de
l'œuvre de Lope de Vega. L'Espagne a eu deux Cid, celui qui connaît le
monde entier, le vaillant époux de Chimène, don Rodrigue de Bivar, et
celui que Séville appelle encore avec orgueil le CM d'Andalousie» Sanclio
Ortiz de las Roëlas. J'avais sa lue dans Burgos et je retrouverai quelque
jour à Valence la trace partout vivante du premier; je m'empressai de
chercher à Séville celle du second dans la maison encore debout des lavera.
Si le Romancero a immortalisé les amours héroïques de Chimène et de
Rodrigue, Lope de Vega a sauvé de l'oubli l'autre Chimène, doña Estrella de
Tavera, ou, pour parler comme la légende et le poète» l'Étoile de Séville. '
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

i. KTOILË DK SKYILLE 51 La légende, la voici : Le roi don Sanche le Brave avait été frappé de Tes* trême beauté de duna Eslrelia de Tavera, sœur de Bil^U>s, un des régîdors de Séville, et fiancée à nn autre régîdor, don Sancho Orliz de las Uoëias, que ses exploits avaient fait aumommer le Gid andalous. Jeune, ardent» libéral, don Sanche trouva aisément parmi les femmes de doila Ëstrella une suivante iolidéie. Ce fut^ dit-on, une esclave maure qui Ini ouvrit la porte secrète de la maison. Mais Bustos, vigilant gardien de Thonneur des Tavera, ayant entendu quelque bruit, accourut Tépée à la main, et força le roi à regagner la rue. Bustos, dans le Liësonlre de cette, retraite précipitée, n'avait pas eu le temps de re* connaître le roi, mais celui-ci avait fort bien reconnu Bustos, Aveuglé par la colèrp, le roi veut du u)ême coup écarter une surveillance incommode et punir ce quMI ose bien appeler son injure. Mais il fallait, à lout prix, que la vengeance restât secrète. Il chargea du soin de Taccomplir don Sancho Ortiz de las Roëlas. Ortiz offrit aveuglément son épée, et quand il apprit qu'il allait avoir à combattre dans le même adversaire son ^mi et le frère de sa fiancée, Tbooneur ne lui permettait plus de reiueiire répée au fourreau. Il avait juré de venger le roi et de se taire; il tint parole, et tua Bustos. tuant du même coup son bonheur. Arrêté, jeté en prison, et condamné à mourir, il garda devant la mort un silence héroïque. Le caractère du roi don Sanchie autorise à penser que, revenu à des sentiments plus dignes de lui-même, ce prince révéla noblement un secret si noblement gardé, liaison ne Diyitized

The text on this page is estimated to be only 22.93% accurate

5â SKViLLK El L'A.NiiALUliSii:: sait si la volonté royale qui dénoua si lieureuseuient le drame des amoars de Rodrigue ae trouva pas doâa Estrella plus inflexible *iue Cliiiiène. VoUà toute la légende. Héduite à ces simples termes, elle est encore si dramalique, que j'ai gramrpeur, je Tavoue, queTimagioation populaire, à qui je l'ai demandée, iié distingue plus bien aujourd'hui la tradition primitive de Tœuyre deLopc do Vega. Une chose pourtant me rassure, c'est que Lope de Vega, si différent d'ailleurs de Shaks[jeare, malgré d'apparentes analogies, a cela de commun avec Tauteur d'Uamlet et d'Henri VI, que, dans les drames qu'il emprunte à la l'hruiiiiuc ou à lliisloire, il accepte volontiers les faits tels que la tradition les lui donne, sauf à les animer du 'souffle de sa puissante interprétation. Il me sera donc permis d'espérer que cette fois, comme en lieàucotkp d'autres, la muse aura simplement répété le récit populaire. Une fois en possession de la légende, il s'agissait de retrouver le théâtre du drame. L'Alcazar en avait vu quelques scènes. Mais les plus pathétiques s'étaient passées dans la maison même de doîSa Estrella et deBustos Tavera. Ceste maison qui ne la connaissait à Séville? Mats le chemin qui y conduisait, ce n*était pas le premier venu (jui pouvait me l'indiquer, et celle fois encore j'avais affaire à cette insouciance andalouse qui souvent déjà avait donné à mes humbles recherches littéraires le charme attrayant d'une aventure. Sur une vague indication, je me plongeai, le (Mvur joyeux, dans un dédale de rues tortueuses, à la poursuite de TÉtoile de Sévilla. 1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

i;étoile de séyillm 55 J'arrivai ainsi devant San -Pedro, dont la petite tour n'est pas sans quelque ressemblance avec la Giralda (quel architecte, en Andalousie, n'a voulu faire sa Giralda?). lieux vieux prêtres causaient sous le porche de l'église* l'un d'eux, le père Montemayor, savant jésuite, dont les sermons attiraient grand monde à la cathédrale, me voyant passer le nez au vent, m'appela pour me demander ce que je cherchais. Je fus d'abord un peu embarrassé pour répondre; mais on a tant reproché à ces pauvres jésuites d'être trop indulgents aux faiblesses humaines, qu'il me sembla qu'une faiblesse littéraire devait aisément trouver grâce devant un père de cet Ordre, qui d'ailleurs portait le nom du célèbre auteur de *In Diane*. Je trouvais, en outre, assez piquant de me faire montrer par un tel guide la maison de doña Estrella. Ilalice perdue, r^r le bon Père s'était tout d'abord et obligeamment offert à me conduire lui-même. Nous voilà donc cheiiii* nant de compagnie. Depuis quelques mois la rue avait changé de nom et pris celui de Biislos Tavera. Chemin faisant, tout en cherchant à surprendre, dans les souvenirs de mon grave cicérone, ce qu'il savait de la légende, oti plutôt comment il savait la légende, dans un pays où chacun accommode un peu les traditions à sa guise, je réédifiais dans ma pensée la tragique maison que j'allais voir. Sans doute elle aura gardé, dans son aspect, je ne sais quoi de sinistre qui raconte à tous les regards la cruelle aventure de ses anciens maîtres. Non ; il était écrit que, sous ce soleil éclatant, les plus sombres chroniques ne se per* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

54 SKVILI.Ë ET L'ANDÀLOUSIË pëtueraiënt que par des monumeDts pleins de grâce et de lumière. La maison dé Bustos a la riante physionomie de toutes les belles maisons de Séville ; elle a ses colonnes de marbre autour desquelles Tair circule avec la même fraîcheur; Teau y retombe dans des bassins de marbre avec le même murmure, et si on ne lisait le nom des anciens maîtres, écrit en lettres de fer dans la grille qui ferme l'entrée de cette maison, on ne la distinguerait guère de tant d'autres qui ont abrité des destinées vul* gaires. Cette maison appartient aujourd'hui à M. le marquis de Moscoso, un descendoni par les femmes de cette illustre race. Le marquis était absent, mais un serviteur s'empressa de nous ouvrir. Je me trouvai dans un large vestibule, conduisant à un patio de marbre entouré de colonnes, sur lesquelles reposait une galerie supérieure entièrement vitrée; touchée des rayons du soleil, celte galerie renvoyait à la cour des reflets de lumière d'une éclatante splendeur. Sous le vestibule, à gauche, un bel escalier de marbre menait aux appartements. Je cherchai sur les degrés les traces qu'y laissa jadis le corps sanglant de Dusto6, lorsqu'il fut apporté sous les yeux de sa sœur ; mais il y a des siècles que ces voûtes ont répète les gémissements d'Estrelia, et aucun de ces murs ne semble en avoir gardé Técho. De l'autre coté du patio, à peu prés en face de la porte d'entrée, une autre grille sépare ce patio d'un petit jardin, le même sans doute où Eslrella se promenait le soir avec Ortiz, au temps paisible de leurs amours. Un peu Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

I/ÉTOILF: D^l SÈVILLÈ 55 à gauche, dans un coin, est une petite basse-cour dont la porte étroite et basse s'ouvre sur un carrefour désert. C'est par cette porte que le malheur entra dans la maison des Tavera ; car ce fut celle que Tesclave maure ouvrit à l'autre don Sanche, au roi. Mais, encore une fois, rien dans cette belle et riante maison n'entretient l'imagination du grand drame dont elle fut en partie témoin. Il est tout entier aujourd'hui dans Lope de Vega et c'est là maintenant que nous allons le chercher. Ce sujet allait bien au génie épique de Lope de Vega. Il y pensait peut-être, quand il écrivait dans son *Nouvel Art dramatique*: « Les événements où l'honneur est intéressé sont les sujets qu'il faut préférer, parce qu'ils émeuvent puissamment les âmes, n'est-ce, en effet, que ce drame, sinon la tragédie même de l'honneur? J'en avais jadis lu, et dans quelques citations que j'en avais lues, je croyais déjà respirer l'air de la vieille Espagne. Mais, à Séville même, le croira-t-on? il était moins facile encore de trouver l'œuvre du poète que la maison de Théron. L'Étoile de Séville ne fait [H]iut partie d'une belle édition en vingt volumes de Lope de Vega, qui existe à la bibliothèque Colombière. Cependant à force de remuer de vieux livres, l'obligeant bibliothécaire, don José Fernandez, finit par découvrir chez un de ses amis, non pas l'Estrella de Lope, mais le Sancho Ortiz de Maria de Triguero. »[^], c'est-à-dire l'original refondu ; car, ainsi que notre Corneille, Lope de Vega n'a pas eu seulement des ennemis, il a eu aussi des arrangeurs. Le travail de Trigueros n'est pas trop maladroit

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.40% accurate

SKVILLt: ET L'A NDA LOUSI K en lui-même. Cet homme a assez IK«l)ilemenl ronverii en cioq acies les trois journées de i œuvre primai ve. Sous sa main savamment profane, le drame énergique et naïT e^l devenu une tragédie régulière, qui n'est dépourvue ni d*éléganee ni d'intérêt. Hais don José Fernandez ne fait pas les choses à doirii, et daus la hibliutiieque de don Adolfo de Castro, l'ingénieux écrivain, si digne de la bonne fortune qu'il a eue, dit-on, récemment, de découvrir le Buscapie de Cervantes, il découvrit lui-même, à Cadix, une édition américaine de TEstrella originale. Je n'ai pas craint d insister sur ces détails, en apparence futiles : la bibliographie est ici de l'histoire. Comme tous les drames de Lope de Vega, TEstrella est divispf en trois journées. Au moment où com menée la première, le roi vient d'entrer à Sé ville. Ëncore ému de Faccueil quMI a reçu des habitants, il en remercie les Alcades. C est <ie ce jour seulement qu'il se sent roi deCastille. « M'est avis qu*avec votre aide je pourrais bien me faire roi de Gibraliar. qui dort indolemment dans ses colonnes. Que la fortune me seconde, el j'aurai soin (ju'il se souvienn de moi. >» Sur ces ûères paroles, les alcades se retirent, et le roi demeuré seul avec don Arias, son confident, lui parle des beaux yeux qu'il a remarques aux balcons de Séville. Le langage s'abaisse tout à coup avec la situation, et du héros de tout à Theure il ne reste plus qu'un jeune homme léger et passionné. Arias passe en revue, avec nombre de pointes, où le soleil et la lune jouent leur Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

L'tTUILE l)t SLVILLJt rùle habiiuel, tous les ciiarmaïUs visages
qui vieuneiU de sourire aa vainqueur; mais le roi n'en a vu qu'un seul. LK
ROI. J'en ai remarqué une, pleine de. grâce, et de celle-là tu n'en as rien
dit.... Quelle est donc celle que j'ai admirée à son balcuû, ei devant qui j'ai
Oté mon ciiapeau avec quelque lenteur? Suit une descripliou détaillée de
cette beauté, descriptiob où le soleil vient encore en aide à Timagination du
jeune roi. AIUAS. Seigneur, m'y voici.... On la nomme FÉtoile de Séville....
Son nom est doiîd Ëstrella de Tavera-, cette merveille de beauté, Séville la
nomme son Étoile. Et le roi ne manque pas de se réjouir de sa buniie étoile
qui Tamène à Séville* Je passe ici une foule de jeux de mots, tous inspirés
par le nom de la sœur de Bustes. Puis le roi reprend : Quel ordre vas-ta
donner^ Aria\$, pour que je la voie et lui parle? ARIAS. Cette étoile le sera
favorable, eu dépit du soleil. (Le soleil, on Je comprend bien, c'est Bustes,
qui est, lui, un soleil d'honneur et de vertu.) Tu peux combler le frère de
grâces; il n'est honneur si farouche qui résiste aux traits de la faveur :
es\$aye5^-eD; la libéralité défait et abaisse de plus grands obstacles. Si tu lui
donnes et qu'il accepte, il se lie et se voit obligé à payer ce que tu lui auras
dunué C v^i une dette écrite sur le biouze. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

58 SÈVILLJi EX LAiNDALOUSIE Le roi fait mander Bustos, et Arias se retire pour cliercher les moyeas d'ouvrir à son maître la maison de doila Estrella. Le roi, demeuré seul, se retrouve en présence des devoirs de la royauté. Le gouverneur d'Arcbidona a péri en défendant sa place contre les Maures. Le fils du défunt» don Gonzalez de Ulloa, et un autre vaillant capitaine, Fernan Ferez de Medina, se disputent la survivance. La scène est pleine de noblesse. Tous deux ont mérité d'être choisis; mais déjà les mauvais conseils d'Ârias ont germé dans le cœur du. roi, et c'est à un autre qu'il réserve le gouvernement d'Arcbidona. Sur ces entrefaites Bustos arrive, étonné de l'Uonneur que lui fait le roi de rappeler devant lui. Cette surprise redouble, quand le roi lui annonce qu'il Ta nommé général de la frontière d'Arcbidona. Bustos s'étonne de plus en plus, et s'écrie avec une naïve hardiesse ; « Mais, seigneur, en quelle guerre ai-je donc eu Tbon*^ neur de vous servir? » Et il se défend d'accepter. Consulté alors par le roi, il lui conseille sagement d'envoyer Fernan de Medina, (jui est UQ capitaine expérimenté, à Archidona, et de donner à Gonzalez de Ulloa, qui est jeune, l'emploi de Hedina. LE ROI. C'est bien ; vos bons conseils me couvrent de confusion.;.. Vous êtes un vrai gentil lioaune, et je veux désormais que vous ayez rang à ma cour et dans mon palais. Je vous veux près de moi. Lies vous marié? Digiiiized by

The text on this page is estimated to be only 18.98% accurate

L'ÉTOILE DE SKVILLE ^9 BUSTOS. Seigneur, je tiens lien de mari à ma sœur, et je n'ai pas voulu me marier que je ne lui eusse auparavant donné un époux. LE ROI. Je m'en acquitterai mieux que v^us, Bustos. Elle se nommet..« ttlSTOS. Æstrella. ♦ LE KOI. A une étoile si belle quel autre époux donner que le .valeil? fiUSIOS. Ce n^est qn'un homme, sire, que je désire pour mon Esrelia ; elle n'est pas une étoile du ciel. LB ROI. Je la veux marier moi-mcmc, el à un homme dv^im d^elle. Et le roi embrasse Bu2»los. Celui-ci se retire tout pensil. Cette subite faveur Tinquière. Nons suivrons avec lui le drame dans sa maison. Nous y tironvons Ortiz qui s'entretient amoureusement avec sa iianc c. Le contraste de cette duucc causerie avec rorage que nous avons vu se former à. TAlcazar a quelque chose qui émeut. On voudrait moins de pointes dans la conversation des deux amants. Mais, eu vente, depuis que j'écoute les Andalouses, et que je regarde aux singulières ileui:> de rhétorique qu'elles aiment à semer dans le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.14% accurate

eo SÉVILLK ET V-Î^DALOISlt langage de la ^iabbloii, uiome
sincère, je m'accoutume à ce bel esprit de Tamour en Espagne. Au milieu de
celte conversation, si semblable à celle que l'on peut entendre, à Séville, aux
fenêtres grillées des maisons, entre Bustos encore tout agité. BUSTOS. Ami
Sancho. ESTEELLA. Mon Dieu 1 qu'est-ce cecit SANCHO. Vous» avec cet
air mélancolique? fiUSTOS. C'est la tristesse ei la juie qui me mettent en
souci. Rentrez chez voui», Ëstreila. Voyez comme la situation se pose
nettement, chaque fois que la passion lait irruption dans le drame.
BVSTOS. Sancho Orliz de las ñoëlas SAKGNO. Vous ne m'appellez plus du
nom de frère! Et Bustos raconte à son aini tous les soupçons qui sont entrés
dans son âme. Cette idée du roi de marier Estrella à son gout «'tonne à son
tour Sancho Ortiz, et Tindigni». Il s'emporte en paroles amères qui, tout à
Tiieure, ne feront que mieux ressortir sa muette obéissance au roi. Que la
douleur me tuel Je disais bien : Le tçmps n*a pas une heure de beaulé
durable; la tristesse et les larDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.46% accurate

L'ÉT01L£ DE SËVILLE 61 mes sont Tombre de ia joie. Et si le roi voulait faire viuleûce à la loi? SaBcho Ortiz Je roi est leroi, il faut setatreet se résigner. Se taire et se résigner I ce &oni les deux mots de tout le drame. Paroles tragiques! c*est la sentence même de Bubi!)^ adressée par la victime à soo meurtrier. *8A]!|GH0. Dans une occasion îîi cruelle, qui dune sera patient? qui se résignera? ÿyrao, qui viens troubler mes douces fiançailles, au milieu des applaudissements ^e Séville, puisses-tu ne pas jouir du trône de Ca:>tiiei Tu niérUes bien ce surnom de Sanche le Brave, je viens de le recon* naître à tes oeuvres ; mais, par ta cruauté, tu mérites aussi celui de cruel. Que Dieu abaisse ta gloire, et ne te laisse []as juuir du trône de Caslille. Allons, sortons de Sëville, allons à Gibraltar, perdre la vie en son honneur. tt ici le Gracioso. giiite par ses lazzi le beau mouvement de cette scène. J'accepte, si Ton veut, la théorie dramatique de Lope deVega, et avec lui j'admets que, dans le drame, ainsi que dans la nature, le rire puisse être mêlé aux larmes, le plaisant au sublime, mais non de telle façon que le contraste blesse au lieu de charmer. Cependant le roi, qui suit sa fatale pensée, vient avec Arins visiter Bustos. BUSTOS. lue telle laveur! un si grand honneur! votre altesse dans ma maison ! It. 4 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

02 SÉVILLE EX L'ANDALOUSIE LE ROI. J'allai⁸ par les rues, ainsi déguisé, pour voir Séville. Ou m'a dli, en pasàaul, que cette maison était la votre, et j'ai voulu la visiter, car on la dit fort belle. BCJSTOS. C'est le logis d'ua simple écuyer. LE ROI. 4 Entrons. BUSTOS. Seigneur, elle ne convient qu'à mon humble fortune, et la vôtre a'y saurait tenir. Pour un si grand personnage, elle serait trop étroite, et on s'étonnera dans Séville, quand on y saura que vous venez me visiter. LE ROI. Je ne viens pas pour la maison Bustos^ je viens pour vous. ' HUSTOS. C'est là, seigneur, une faveur signalée; et si pour moi vous venez ici, il n'est pas juste que je vous obéisse; il est malséant que le roi vienne visiter le vassal, et que le vassal le pèrmette et y consente ; je suis le domestique et le vassal, et s'il vous plaît de me faire cet honneur, c'est dans TAIcazar que je dois vous voir; les faveurs ne font trop souvent (ju auirer une aileulion malveillante, quand le soupçon l'accompagne. LE ROI. Le soupçon ! quel soupçon? BOSTOS. On dira, bien qu'il n'en soit rien, que vous êtes venu », Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

03 dans ma maison pour voir ma sœur, et la bonne renommée qu'elle s'est acquise, elle est en grand péril de la perdre ; Tbonneur est un pur cristal qu'un soufleur ternit. JLE AOI. Puisque me voici, je voudrais vous entretenir d'une affaire. Euiruns. BUSTOS. Nous le pouvons faire, chemin faisant, si vous le permettez. Rien n'est prêt dans ma maison... Et le roi, dont l'obstination échoue contre ce respect non moins obstiné, se laisse reconduire au palais. Hais il a laissé Arias pour essayer d'entrer par ruse dans la place. Cependant le nom du roi, entendu de la maison, attire Estrella sur le seuil. Elle accourt étonnée, suivie d'une esclave maure, et se trouve en présence de don Arias. La préaence de Matilda, cette esclave maure, appelée à jûuer un si gland l ûle dans le drame, est ici d'ailleurs un trait heureuse de couleur locale. BSTREkU. Que di^ là, MatildaV HAfflLDA. Que c'était bien le roi, saûora. C'était lui, en effet, et il ne faut pas s'étonner si les rois suivent une étoile. Il venait à votre maison, attiré par tant de charmes; car, s'il est roi de Castille, la reine de beauté, e Vsi vous. Le roi don Sanehe, que pour sa . bravoure invincible le vulgaire et les Maures, qui tremDigitized

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

rt4 SKV ILLK ET L'AIⁱ D A Lu USI E blent au bruit de son nom, ont surnutné le Brave, Jon Saoehe a vu, à son baïcou, cette beauté divine. Et il lui lait, au nom du roi, les pins brillantes promesses. ARIAS. Quelle est ta réponse? ESTRELLA. Ma réponse? la voici. Et elle lui tourne le dos. ARiAS. Arrête, arrête... ESTREⁱ I.A . A de si indignes messages, c'est mon épaule qui répond . Et elle se retire. Mais Fesdave est restc^e, et le tentateur trouvera près d'elle un accès plus facile. C'est le moment que tout esclave attend, même le plus dévoué en apparence, pour se venger du maître, même le plus doux. Le roi peut venir à l'heure; Bustes, suivant sa cou* tume, sera dehors à se divertir... u Je le mettrai, cette nuit même, dans le lit d'Estrella. » Arias s'en va joyeux reporter cette bonne nouvelle au palais, et congédie les courtisans pour que le roi soit plus libre de sortir. Parmi les courtisans se trouve Bustes, encore tout étourdi «Je la faveur qui le poursuit. Mais ses soupçons ne le quittent pas, et il s'étonne de sentir qu'il manque quelque chose à sa reconnaissance. Ainsi se termine cette première journée. Connaissez

Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.03% accurate

L'ÉTOILÉ DE SÉVILLE 65 VOUS au théâtre une exposition plus complète? En effet où les caractères se dessinent tout d'abord [dus fièrement? Le drame, contenu jusqu'ici de scène en scène^ n a plus qu'à s'échapper de la main puissante du po^te. La seconde journée nous amène devant cette petite porte dont je parlais en commençant. Voilà par où entrait Tesclave maure, me disait le bon jésuite, qui peut-être ne croyait pas que sa robe lui permit de savoir bien exactement cette histoire. Le spectateur, qui sait mieux qui doit outrer par cette porte, y trouve Matilda et avec elle y attend le roi. Il arrive avec don Arias. MATILDA. Il vaut mieux que vous entriez seul : tout dort déjà dans la maison. LE ROI. Et Estrella? MATILDA. Elle dort aussi, et la chambre où elle dort est obscure. Le roi remet alors à Tesclave l'argent, prix de la trahison, avec le titre qui lui assure la liberté, et se dispose à passer outre. ARIAS. Ainsi tu te hasarde:» seul aujourd'hui? LE ROI. Mais si, en effet, je me hasarde, et il n'y ait pas sûreté pour moi, ne vais-je pas avec moi-même? Va-t'en. ARIAS. Où vais-je attendre^ 4. Digitized

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

66 SÉVILLÉ ET L'ANDALOUSIE LE ftoi. Un peu à récftit, dans quelque rue, où je puisse eisément te retrouver. ARIAS. J^entrerais à Saint-Marc. (Saint-Marc, en effet» est à deux pas de la maison de Tavera, et hier encore, la rue de Bustes portait le nom de cette ^lise.) LE iior. A quelle heure revient Bustos? «ATILDà. Toujours à Tbeure où les oiseaux saluent l'aurore, et cette porte demeure ouverte jusqu'à son retour. Et le roi suit Tesclave dans le jardin. Mais celui qui ne devait revenir qu'au point du jour et avec le chant des oiseaux, ram^'iic piii (jueUjue pressentiment inquiet, rentre plus tôt que de coutume. Il appelle à grands cris ses gens. L'esclave, qui Tentend, s'arrête et revient sur ses pas, toujours suivie du roi. BUSTOS. Qui est là? hE ROI. Un homme. RUSTOS. Un homme à cette heure I et dans ma maison! Son nom? LE BOI. Ecarte- loi. BUSTOS. Vous êtes peu courtois. Si Ton passe, il faudra passer Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.87% accurate

VttOILE DE SÉVILLE 67 par la pointe de celle épée. Celle maison esl sacrée : qu'impone 'i je ia proianerai. LB AOI. Rengaine ion épée. BUSTOS. CommeuU que je rengaine, quand l'appartemeni de ma sœur est profané de la sorte? Qui vous êtes, je veux le savoir, ou ici même je vous tue. LE ROI. Je ne suis pas le premier venu, laisse-moi passer. BUSTOS. Je suis ici dans ma maison, et ici c'est moi qui commande. LE UOI. Laisse-moi passer; prends garde; je suis homme de bon lieu, et si je me trouve en ta maison, ce n'est pas pour l'offenser, mais pour accroître ton donneur. BUSTOS. Est-ce ainsi que s'accroît Thonneur t LE BOI. Je prends Ion honneur à mon compte, msTOS. 11 esl mieux sous la garde de cette épée. Si c*esl mon honneur qui vous touche, pourc^uoi venir sous le masquât Est-ce pour m'bonorer que vous vous souvrâz le visaget pour me faire honneur que vous vous cachez? Voire terreur est un aveu ; allons, Tépée à la main, ou, vive Dieu ! je vous lue* LE ROï. Selle façon de s'expliquer. Digitizea by Google

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

SÉVILLt KT L ANDALOUSIE BI'STOS. Ici je vous tue, ou c'est vous qui me tuez. IR ROf. Je lui dirai qui je suis... Arrête, je suis le roi. BtrSTOS. Mensonge! (Le roi veut uie ijeiire.) Seul, déguisé et sans suite, cela ne peut être, et c'est une grossière offense (juo vous laites à Son Altesse; car vous lui prêtez un crime qui est une insigne bassesse. Le roi outragerait ses vassaux! Voilà dont je m'offense encore, et pour cela encore je veux vous tuer, car c est me délier de nouveau. LE ROI. Je buis le roi, te dis-je. BUSTOS, ComiiioiiL le [Duis-je croire, quand les actions sont si peu d'accord avec le nom? Le roi est celui qui donne rhonneur, et c'est mon déshonneur que tu poursuis. Vous reconnaissez, n'est-il pas vrai? ta grande école où Corneille a pris le secret de ce vif et puissant dialogue. Mais bientôt cette scène, si fièrement commencée, se gâte, et le spectateur a hâte de voir les épées se croiser et couper court aux subtilités. Au cliquetis du fer, les valets accourent avec des flambleaux, et Bustos, qui a bien reconnu le roi, le laisse échapper à dessein. L esclave infidèle payera pour le grand coupable, et il en sera fait liininc et prompte justice. Le roi rentre au palais, le cœur plein de honte et al* téré de vengeance. Bustes a osé lever la main sur son roi : Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

L'ÉTOILE l»E SKVILLt: oy il fautqu'ii meure. Mais la main qui dirigera le cuu|i doit rester inoonnue. LE ROL À qui coniiier ce secret? ARIAS. A moi. LE ROI. Je ne veux point te mettre en péril. ARIAS, Et si j'ai à l'offrir un homme vaillant, un grand soldai, uii hérobo illustre, qui a fait trembler le Maure sur son orgueilleux rocher de Gibraltar, qui de mille a.ssauts est revenu vainqueur, jamais vaincu! Et maintenant, à Sévilie, sa bravoure et son audace Tout placé au premier rang. C*esl le soleil des guerriers. Ui ROf. Et tu le nommes? ARIAS. Sancho Ortiz de las Roëlas, et, de plus, le Oid d'Andalousie. LE ROI. Fais-le-moi venir sur Theure. Voici le jour qui veut se lever. ARIAS. Viens plutôt te reposer. LE ROI. Quelle couche. Arias, peut désirer celui qui a été offensé et qui aime? Fais-moi venir cet homme sur Theure. Uigit

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

70 SÉVILLE ET L'AiM) ALO IS IE ARIAS. Je vois à la porte de
l'Aicâzar un corps que balance le vent. LE ROI. Un corps, dis-tu ? Que
sera-ce ? ARIAS. Ce ne peut être un simple hasard. LE ROI. Regarde qui ce
peut être ? ARIAS. C'est cette petite esclave » avec le papier dans les mains.
LE ROI. Tant de fureur ! ARIAS. Un tel outrage ! LE ROI. Je tuerai le frère
et la sœur, si Séville remue. * ARFAS. Il faut d'abord faire enlever ce corps,
et le faire enterrer en secret et avec décence ; voilà donc comme on perd le
respect. Tavera ne peut vivre davantage. La scène suivante se passe dans la
maison de Bustos. Celui-ci s'est hâté de réveiller sa sœur, pour lui raconter
l'événement de la nuit. Il la presse de hâter son mariage avec Sancho Ortez.
Quant à lui, menacé du courroux du roi, il ne peut échapper que par la fuite,
Bustos avait raison. La vengeance du roi ne devait pas

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

L tiUILK DE SÈVILLE 71 se laire attendre. Nous l'avoûs laissé
impaUeut de voir arriver Ortiz. On lui annaoce qn*il est là. LE UÛl.
L'amoar est plein de ménagements; voici déjà la pilié qai me rend llche.
Dans ce papierseellé je Hens son nom et l'arrêt de sa mort. Cet autre dit que
c'est moi qui ai commandé de le tuer. De cette façon le meurtrier sera
justifié. Fais-le entrer et laisse-nous seuls. AEIAS. Seuls) LE ROI. Seuls. Je
veux qu'il voie que ce secret, je serai seul à le savoir. Je vais l'appeler. LE
noi« Je vois déjà, o aiaaur l que <;e n'est guère là une action digne de moi,
ni un glorieux trophée. (Entre Sancho Oriiz.) SA1<1GU0. Que Votre
Altesse me permette de lui baiser les pieds. LE UOl. Levez-vous, ce serait
vous faire injure ; levez-vous* SANCRO. Seigneur. * LE ROI. Tu es un
cavalier accompli... SAKCUO. Ne vous étonnez pas, seigneur, si je me
trouble ainsi ; je ne suis point un orateur. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

n SÉVILLE ET LAM)ALUUS1E Lh bien, dis, que vois-lu eu
moi? SAKCHO. La mdjesié et la valeur, et, pour tout dire, une image de
Dieu : car le roi ngit i\ rimitation de Dieu, et, nprès Dieu, c'est en vous que
j'ai foi. Je me voue ici, seigneur, à accomplir votre loi souveraine. LE ROI.
Coiuaent vous soulez-vous? SANCHO. Jamais je ne m'étais sculi comblé d
bonneurs comme aujourd'hui. LI-: KOI. Je vous aime, don Sanclio, pour
votre prudence et votre bon vouloir. Vous êtes en souci, et désirez savoir
pourquoi je vous ai mandé ici. le vais vous le dire, el m'assurer si j ai en
vous, un vaillant soldat. Il est un homme qu'il faut que je lue secrètement, cl
c'est vous seul que]*en veux cliarger ; car ici je vous préfère à tou^j. ^
SAKCHO. * Il est coupable? LË UOf. Sans doate. SAKCJIO. Et 8 il est
coupable, pourquoi le tuer secrètement? Votre jiisii(0 pool Talteindre aussi
sûremeul devant tous. ^ sans lui donner la mort en secret. L accuser ainsi^
c'est Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.57% accurate

L'ÉTOILE SÉVILLK 73 VOUS accuser vous-même. C'est laire
eatendre que vous le faites tuer sans qu'il Tait mérité. Si ce malheureux no
s'ejJt rendu coupable envers vous que d'une faute légère, seigneur, je vous
demande sa grâce. L£ HOI. Ce n'est pas pour le défendre que vous êtes
venu, Sancho Ortiz, mais pour lui donner la mort; et, si je lordonne en
cachiipt le bras qui frappe, c'est quesans doute il importe à mon honneur de
le tuer de cette manière. Celui qur a commis le crime de lèse majesté a*(-il
mérite de mourir? SAI«iCUO. Par le feu. Liù liOL. si c'est là le crime de cet
homme? SANCHO. Qu'il meure sur-le-cbamp ! c'est moi qui vous le
demande, et, s'il en est ainsi,, seigneur, je tuerai mon propre frère, et sans la
moindre hésitation. LE aoi. DonneHonoï ta parole et ta main. SAMeilO. Et
avec elle mon âmé et ma foi. . LE ROI. Tu peux le surprendre el le tuer.
SAKCHO. Seigneur, étant soldat et lioelas, tu veux de moi faire un traître!
Moi lui porter un coup prémédité l C'est . u. , 5 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.02% accurate

74 SKVILLE KT I/ANUALOUSIK corps à corps que je veux le tuer, en présence de Se* ville eutièro, sur la [>lace ou il ans la rue. Car qui tue sans provoquer et sans combattre, celui-là personne ne Texc use. VA celui qui meurt par trahison est plus honoré que celui qui tue ainsi. «r Tue-le donc comme tu voudras! i» s'écrite le roi. Et il lui remet le pa[])ier qui doit lui servir de sauvegarde; mais Ortiz le déchire et ne veut que la parole du roi. Il ne demaile pour récompense (|ue la main de celle qu'il aime et qu'il ne nomme pas. Le roi la lui accorde d'avance et lui remet, en partant, le second billet qui contient le nom de la victime. 11 ne Ta pas ouvert encore, qu'il reçoit un message de Bustos, qui lui permet enfin d'épouser sa sœur. Ortiz se livre aux transports de isa joie. Hais, se souvenant tout à coup delà promesse qu'il a faite, il ouvre le fatal billet, et y lit le nom de son frère, de son ami. Suit un long et pathétique monologue où revient sans cesse comme un refrain lugubre : t Sancho, celui que tu dois tuer est Bustos lavera, n L'honneur et Tamour se livrent un combat violent dans cette âme héroïque. Mais dans l'Espagne du treizième siècle, c e^t rhonneur qui remportera. Qui oserait manquer à la foi * jurée? qui oserait désobéir au roi? Ortiz ne lui disaît^il pas lui-même tout à l'heure : a Je vois en vous une image de Dieu ? » Parole qui trouble jusqu'au fond de Tâme, i]uaud on pense de quel coup sera frappée dans ce cœur loyal sa foi chevaleresque. Le héros s'est à peine alferoi dans sa sublime et cruelle resolution, (jue Bustos accourt, plein de joie, au-devant de son ami; mais Ortii le reçoit Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

LBT0IL£ DE Si:VILLI!: 75 avec UD défi amer, et le iorce à mettre l'épée à la main. On dirait qu'il craint que son courage ne tienne pas contre Taccent ému d'une voix si chère, et qu'il veuille >e -hâter d'accomplir une promesse dont le fardeau Técrase : Bustos tombe, frappé à mort. BVSTOS. Je SUIS mart> arrête! SANGHO. Abl) étais hors de moi, et c'est dans Tégarement de ma raison que je t'ai blessé. Mais maintenant que je l'ai retrouvée, cette raison, tue-moi, frère, je t'en conjure. BDST0S« Frère, je laisse dona Estrella à vos soins. Adieu ! Je ne connais rien, au théâtre, de plus beau que cette mort, de plus pathétique que cette loi à lamitié qui survit, pour ainsi dire, à Tamitié même. Ortiz veut se tuer lui-même sur le corps de Bustos; mais les alcades, accourus au bruit des épées, le désarment et Tarrêtent. Ortiz continue à s'accuser devant eux eL se nomme le Gain de Séville. Don Arias, qui rftde pour épier la vengeance du roi, accourt aussi et s'écrie : AHIAS. Qu'est-ce ceci C'est le coupable même qui se charge de lui répondre par ces mélancoliques paroles dqnt Ârias seul doit comprendre tout le sens : Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

■ 76 SÉVILLE ET L'ALFONSO p SAINTE. Une triste chose, ce que peuvent faire, en ce inonde, une parole donnée et accomplie et un amour msensé* Retourne dire au roi» mon seigneur, que les gens de Séville ont la parole dans la main, comme tu vois... On conduit le meurtrier au château de Triana. Ce château, qui fut depuis le palais de l'inquisition, est aujourd'hui démoli ; mais quelques habitants de Séville l'ont vu encore debout, et ses puissantes assises servent, dans les grandes eaux, à protéger Triana contre les dé* bordements du Guadalquivir. Cependant Estrella, qui ignore encore ce qui vient de se passer, est occupée, dans sa maison, à se parer pour riiymen qui se prépare ; scène naïve dont le contraste émeut. A chacun des élans de cette innocente coquetterie déjeune fille, on aiiend avec angoisse le moment où va éclater la terrible nouvelle qui chemine par les riies de Séville, cl on frissonne malgré soi, lorsqu'à deux idprises la suivante dit à sa maitresse, qui n'y prend pas garde :« Il me semble que j*entends du monde. > Rien ne peut arracljer ce pauvre cœur à sa douce contemplation. Il faudra, pour réveiller de son rêved^amour, que le sang de son frère rejaillisse jusque sur sa robe de fiancée. Cependant la rumeur augmente, le bruit se rapproche. « J'entends un grand bruit de gens dans le patio« m II mèm semJ>le aussi que] entends du monde en haut de l'escalier. » Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

L'ETOILE DE SKVILLE 77 Quel cœur peut résister au plaisir?..
. Mais qu'est-ce ceci? Entre toi les deux avec le corps. PEDRO DE
CADS. Les désastres et les malheurs sont faits pour les hommes ; cette vie
n'est qu'une mer de larmes. Le seigneur Bustos l'avra est mort.
ESTRELLA. Sort ennemi ! PEDRO. La consolation qui vous reste, c'est
que le cruel meurtrier » Sancho Ortiz de las Roelas, est arrêté, et que
demain, sans faute, justice sera faite. ESTRELLA. Laissez-moi, race
ennemie! vos langues sont pleines du courroux des enfers. Mon frère est
mort! et c'est Sancho Ortiz qui Ta tué! Ah! qui peut le dire? ah! qui peut
l'entendre et ne pas mourir? Je vis, mais je ne suis qu'un marbre. Ah! jour
de malheur! Voilà mon étoile, amis! Ah! s'il est encore quelque pitié parmi
les hommes, tuez-moi! PEDRO. La douleur lui a ôté la raison, et ce n'est pas
sans cause. ESTRELLA. Ah! mon étoile est une étoile de malheur! Mon
frère est mort, et celui qui l'a tué, c'est Sancho Ortiz ! Cette scène met fin à
la seconde journée. Dès le commencement de la troisième, les alcades
viennent rendre

Digitized by Google

78 SÉVILLÉ ET L'ANDALOUSIE compte au roi du tragique événement. Le meurtrier avoue son crime. Il avait juré de tuer Bustos, et il a tenu parole ; mais il se refuse obstinément à dire à qui et pourquoi il avait promis. Cette héroïque obstination émeut le roi, qui voudrait le sauver, mais sans se découvrir lui-même. On sent dans ses paroles, tour à tour bienveillantes ou sévères, la cruelle hésitation de son âme. On sent que dans cette âme, un moment égarée, mais naturellement grande, le châtiment a commencé, et que déjà le héros se relève par le remords. Ce qui suit est bien de nature à éveiller en lui ce remords. LÉO. Il ne se plaint de personne ? farfane de hibee. De personne, seigneur... Il dédaigne de rejeter la faute sur autrui, et n'accuse que lui-même... Maintenant, c'est Estrella, comme Clíemte dans le Cid, qui vient demander justice du meurtre de son frère. Mais elle le fait en termes affectés. Elle finit cependant avec une simplicité plus digne de la situation. ESTRELLA. J'ai perdu un frère, j'ai perdu un époux, je demeure seule au monde, et, si tu ne remplis ton devoir de roi, tu ne trouveras personne pour t'absoudre. Fais-moi justice, seigneur, livre-moi le meurtrier ; accomplis ainsi ton obligation, et laisse-moi le sien de le juger. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.50% accurate

L'ÉTOILE DE SÉVILLE 79 Le roi répond par des compliments qui ne sont guère - de saisQQ en un pareil moment, puis il remet à Estrella un anneau qui doit lui ouvrir les portes du château de Triana. Il lui conseille cependant de ne pas se montrer impitoyable, et il se retire pour chercher, de son côté, quelque moyen de sauver SanchoOrtiz. Le poète a devancé Estrella au château de Triana, où nous retrouvons Ortiz s[^]entretenant de vers et de musique avec son écuyer Glarindo, qui est le Gracioso de la pièce, et écoutant de joyeux couplets sur la mort. Entrent li[^]âkades. PEDRO. Est-ce le moment, seigneur, de s'occuper de musique? SATÎCUO. Qu'a de mieux à faire un prisonnier pour se consoler dans sa peine ? FARFA£i« Quand la mort menace d*heure en heure et qu'on attend Tinexorable sentence de ses juges, se divertir à écouter de la musique! SANGHO. Je suis le cygne antique, et j'attends la mort en chantant. ' FARFAIf, L'heure est venue. SAHGHO. Je vous baise les pieds et les mai us pour les nouvelles que vous m'apportez. Jour doux à mon attente! Uigit

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE PEDRO. Sancho Ortiz de las Roelas, vous confessée que vous avez donné la mort à Bustos Tavera? SâMCHO. Oui, je le confesse ici hautement ^ cherchez des châtiments barbares, inventez de nouveaux tourments, qui fassent oublier, en Espagne, et Phalai is et Hexence. FABFAIf. Vous l'avez tué sans qu'il vous en eût donné motif) SANCHO. Je Tai tuç, ceci je le confesse; quant au motif, je le taïs. Si quelqu'un le sait, qu'il le dise. J'ignore pour quelle cause il est mort. Je ne sais qu'une chose, c'est que je Tai tué sans la savoir. PEDiLO. Mais le tuer sans motif, c'est trahison, ce semble? SANCHO* Il faut qu'il en ait donné motif, puisqu'il est mort« PEDRO. A qui? SAKCHO. A qui m'a mis dans Tétat où je suis, qui est l'extré* mité dernière. P£DRO. Qui donc? SANCHO. Je ne puis le dire, car il m'a commandé le secret Roi par mes actions, je dois Ti tre aussi par mon silence, et. Uigitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

L'ÉTOILE D'É.SÉVILLÉ 81 [J]out nie faire mourir, il vous suffit que je laie tué, sans que vous me demandiez pourquoi, survient Arias.
àEIAS. Seigneur Sancho Ortiz, je viens ici au nom de Son Atiesse, vous prier d'avouer qui a été la cause de cette téméraire entreprise. Qui vous Ta fait commettre, des amis^ des ieoimes, des parents, quelque puissant de la terre, quelque grand de ce royaume? Avez-vous de sa main un papier, une garantie, quelque chose d*écriil ou de signé t Montrez-le sur Theure, et faites ce que vous devez. sàkcho. Si je le fais, seigneur, je ne ferai pas ce que je dois. Dites à Son Altesse, ami, que ce que je promets, je le tiens, et que s'il est don Sancbe le Brave, je suis don. Sanche au5si. Dites-lui qu'il m'était facile d^avoir un papier, mais il m'a vu le mettre en pièces; comment me le demande-t-il? Oui, j'ai tué Bustes Tavera, et je pourrais me tirer d'embarras, mais je ne veux pas, pour ne manquer à parole donnée* Je tiens la mienne en roi; j'ai fait ce que j'avais promis; que celui qui a promis aussi fasse ce que je fais. Que celui-là fasse en parlant ce (jue j'ai fait en agissant. ARIAS. Si vous avez dans la bouche de quoi vous justifier, c'est folie de ne le point faire, SANCHO. ie suis qui je suis, et, é^nt qui je suis, je reste moi-même en me taisant, et je fais bonté à quelqu'un 5. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

82 SRYILU!; KT i;ANDALOUSiř qui se tait. Que celui-là montre qui il est, en agissant comme doit agir qui il est, et, de la sorte, nous agirons^ lui et moi, ea gens tels que nous. ABUS. Je vais le dire à Son Altesse. Il faut, convenons-en, que le roi ait bien compté sur le grand cœur d'Ortiz pour le mettre à une telle épreuve. Aussi rien, selon moi, ne mel en plus haute lumière le caractère héroïque du personnage, et cette scène, en apparence inutile et cruelle, était indispensable au drame. mïe ajoute d'ailleurs à Tintérêt, en nous faisant assister à toutes les hésitations du rot, et en nous faisant craindre pour cette noble vie qu'il a mise en péril et qu'il semble vouloir abandonner, quand d'un mot il pouvait la sauver. Arias se retire, et Sancho Ortiz se relruu\ e seul avec récuyer Clarindo, qui recommence à lui débiter mille folies. Saneho lui-même se laisse entraîner à lui répondre sur le même ton. Mais il lui échappe ça et là quelque trait hardi de fierté castillane qui relève la situation, et qui brille con^me un éclair daus la nue. Parmi ces extravagants propos, apparaît Estrella voilée, et suivie d'un alcade. ESTRELLA. Livrez-moi sur l'heure le prisonnier* l'alcadb. Voici le prisonnier, senora ; suivant Tordre du roi, je le remets entre vos mains. Seigneur Sancho Ortiz, le roi nous commande de vous livrer k cette dame. Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

L'ÉTOILE DE SÉVILLE 85 ESTHtLLA. Seigneur, venez avec moi. SA^CUO. Merci de votre pitié, si e'est pour me tuer.; la mort est tout ce que je désire. KSTRELLà. Votre main, et venez... Une fois liors de la prison, EsLrelia ajoute : Maintenant, vous êtes libre, Sancho Ortiz, adieu ! Vous le voyez, j'use envers vous de clémence et de compassion. Adieu, tant est fini. Vous êtes libre, qu'attendez-vous? Qu'est-ce encore / pourquoi cettebé^ilalion ^C est perdre tempsque de s'attarder. Allez, un cheval vous attend, à Faide duquel vous pourrez vous échapper. Le valet a de l'argent pour la route. 8AKGH0. Sejiora, laissez-moi vous baiser les pieds. * ESTRELLA. Allez, ce n'est pas Theure. SANGHO. Je pars avec un regret. Que je sache du moins qui m'a délivré, pour savoir qui je dois remercier d'un tel bienfait. ESTRELLA. Une femme, une amie, qui^ maîtresse de votre liberté, vous la rend, adieu ! SANCUO. Je ne m'en vais pas d'ici, si vous ne me dites qui vous lêtes ou si vous ne vous découvrez le visage.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

81 ^ SÉVILLE hT L*AI4DAL0I)SIE EîTBELLA. Je n'en ai pas le lubir. SAHCHO. Je veux vous payer ma vie cl aussi ma liberté; je veux connaître à qui je dois un si grand bienfait pour le reconnaître. ESTIUM.A. Je suis une femme de noble maison, pour dire plus, la femme qui vous aime le plus au monde, et à qui vous voulez le plus de mal ; adieu I SANCHO. Non, je reste si vous ne vous découvrez sur-le-champ. ESTRELLA. Partez donc, je suis... i£Ue se découvre.) SAMCHO. Senora, Estrella de mon àmoî ESTR£LLA. Oui, je suis Estrella, Fétoile qui te guide et qui marche devant ta vie. SANGHO. Toi, si éblouissante et si belle, avec ion plus cruel ennemi l tant de pitié envers moi i Traite-moi plus cruellement, car ici la rigueur est pitié; fais qu'on me donne la mort. ESTRELLA. Mou amour est plus noble et plus grand, et je te donne la vie. SLUGHO, Tu veux me délivrer, moi, je m'en vais à la mort. Si Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

L'ÉTOILE DE SÉVILLE 85 ttt a^s comme qui tu es, je dois agir
comme qui je suis. ESTRELLA. Pourquoi mourir? SAKCHO. Pour le
venger. ESTRELLA. De quoi? SANCHO. De ma traliison. ESTRELLA.
r4*est cruauté. SANCHO. C'est prudliùmie. fiSTRELU. Tu n'as plus de
partie adverse. SANCHO. L'amour est ma partie. ESTRELLA. C'est
m'offenser. SANCHO. C'est te chérir. ESTRELLA. Me chérir, et comment?
SAfICHO. En mourant. ESTRELLA. Ecoute. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

86 SISVILLE ET L*ANDALOUSI£ SANCHÓ. Qu as-tu à me
diret BSTRELLA. Où vas-iu? SARGHO. A la mort, car, si je vis, ma vie
t'offense... ESTBELLA. Es'to dans ton bon sens? SANGHO. Je suis dans
mon honneur^ et je t'offense en vivant. ESTUKLLA. Cours donc, insensé,
va mourir! Je saurai mourir comme toi ! Ce serait méconnaître ces vives et
soudâmes natures du Midi, que de s ctonner trop de ces rapides
mouvements de ràme, où le cri altéré de la colère et de la ven* geauce fait si
vite place aux élans généreux du dévoue* ment et de la passion. Ce n'est pas
dans le théâtre espagnol qu'il faut chercher ces profondes et patientes
analyses ou se plaît chez nous la pensée. Voilà pourquoi certaines parties du
Cid ont tant étonné ses premiers juges ; Corneille les avait laissées trop
espagnolesî encore. Vraies en elles-mêmes, elles Tétaient moins pour nous
que pour le grand poète, dont le génie avait vécu dans la familiarité de la
muse ibérique* C*est aussi à l'Espagne, mais à TEspagne chevaleresque,
qu'appartiennent ces scrupuleuses délicatesses de rhonneur. Arias, qu'elles
étonnent, et que tout à Theure Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 28.39% accurate

L'ÉTOILL Dii SLVILLK 87 elles Yunt gagner lui-même, court racuiter au roi Timpitoyable résolution de don Sanche. Alors dans le cœur du roi commence une lutte violente qui nous reconcilie avec lui; il a promis[^] et il voudrait tenir sa parole. Hais, sHI laisse voir qui a poussé la main du meurtrier, ne va-t-il pas se rendre odieux à ses sujeis et prêter des armes contre lui-même à son neveu rebelle, qui déjà le traite de tyran, et au pape qui le menace de ses foudres? Ce combat est plein de grandeur, et ce qui l'élève encore, c'est que du moment où l'honneur est en jeu, Famour du roi a disparu; la pensée de Thonneur a tout envahi .[^]Artas lui-même, Thomme aux méchants conseils, prend parti pour la conscience de son maître et pour la vie d'Ortiz, et, par un conseil qui rachète tous les autres, il exhorte le roi à dire la vérité. Mais les plus nobles cœurs ont toujours quelque dernière faiblesse où se réfugie rhumanité. Si le roi pouvait désarmer la justice et obtenir des juges qu'ils se contentassent de i exil de don Sanehet il lui donnera le commandement de quelque frontière, s'acquittant ainsi tout à la fois envers Thonneur et envers lui. Cet expédient peut tout arranger. C'est le moment où ralcade de Triana vient apprendre au roi que, vainement sollicité par doïla Estrella, Sancho Qrtiz a refusé la liberté, et est revenu de lui-même frapper à la porte de sa prison. Il a bien iallu la lui ouvrir, et de nouveau il attend la mort. LE ROI. Je n*«i jamais vu peuple plus héroïque, ni plus chréDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

fi» SÈVILLE ET L'ANDALOUSIE tien que c^lui de cette ville. Arrière, bronzes, mtrbres et statuas! l'alcade. La femme disait, seigneur, quĩ^lle lui rendait la liberté; mais jamais il n'a voulu l'accepter, sachant qu'elle était la sœur de Bustes Ta/era, à qui il a donné la mort. LE ROI. Ce que tu me dis là m'étonne plus encore. Ces gens-là, dans leurs grandeurs, offensent la nature même. Cellei, quand tout lui permet d'être ingrate, lui pardonne et le délivre, et lui, pour reconnaître cette généreuse réso* lu lion, s'obstine à relotirner mourir.... Pedro de Caus, allez prendre Sancho Urtiz, et me l'amenez en grand secret à TAlcazar, dans ma voiture, sans escorte et sans bruit. Après le départ de Pedro de ('ans, les autres alcades, qui sont ici les juges, rapportent au roi la sentence. Le roi, toujours préoccupé du désir de sauver l'accusé sans se livrer lui-même, leur recommande la clémence, souvent préférable à la justice même. Mais les juges paraissent peu disposés à Tindulgence. Organe de la justice royale, ils en doivent compte au roi lui-même. Le roi peut faire grâce; mais, au-dessus du roi, il va Dieu qui commande aux rois, et qui fait passer les diadèmes du front d'un Saiil sur l'humble tête d'un David. Le roi n'a plus qu'une ressource, c'est d'essayer sur chacun des juges en particulier la séduction de sa parole. Oigitized by

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

LiéTOILE DE SÉVILLE 89 LE ROI. Don Pedro de Guzmaniiy
écoutez un mot de vous à moi. Que me commande Votre Altesse? LE ROI.
En donnant la mort à Oniz, ami don Pedro, vous neendez pas la vie au
mort, et, pour éviter le dernier malheur, î*aimerais mieux le voir exilé à
Gibraltar ou à Grenade, où il pourra trouver à mon service une mort
volontaire. Qu'eu dites-vous? GUZIIAII. Je suis don Pedro de Guzman, et
vous avez à vos pieds ma personne, ma vie, mes biens et mon épée. LE
PiOî. Venez dans mes bras, don Pedro de Guzman, je n'at* tendais pas
moins d un noble cœur. Allez, et m'envoyez, je vous prie, sur Theure, Farian
de Ribera. <AiNiit.)La flatterie abaisse les montagnes. FARFAiN. Me voici
à vos pieds. LE ROI. Farfan de Ribera, j'étais en peine de voir mourir
Sancho Ortiz. Hais voici qu'on parle déjà de changer la mort en un exil,
châtiment plus long, car il durera autant que sa vie. Votre avis me manque
pour terminer, par un arrêt dans ce sens, une chose aussi importante.
FARFAN. Votre Altesse peut commander à Farfan de Ribera sans que rien
Tarrête. Ha loyauté non plus ne s'arDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate

90 SÉVILLE KT L'ANDALOUSIE rêtera devant rien pour le service de Voire Altesse. LE EOI. C'e|t bien, vous êtes un Ribera en qui Taube fait éclore les fleurs des plus rares vertus qui vous ornent et vous ^ceompagnent. (Les alcades se retirent.) J'ai bien mené la cliuse. Yoilà Sancho Ortiz qui échappe a la liiort, et ma promesse remplie sans que Ton sache rien. Je l'enverrai commander sur quelque frontière, où il Uouvera tout ensemble un exil et sa récompense. (Les alcades leairenL) Sire, la sentence est signée, et il n'y manque plus que rapprobation de Votre Altesse. LE ROI. Cette sentence sera telle que je la pouvais attendre de si nobles magistrats, (n Ht.) « Nous voulons et ordondonnons quill ait la tête tranchée en place publique, » Et voilà la sentence que vous avez signée et que vous m'apportez! Et voilà, ô mauaatsl comme vous tenez la parole donnée à votre roi, vive Dieu ! FARFAN. Ce qu^il a promis, le dernier de nous le tiendra au péril de sa vie et les armes à la main, dès quMl aura déposé sa vara d'alcade ^ Hais, tant qu'elle sera dans nos mains, toutes les puissances humaines, le ciel ni la terre, ne feront faire ou dire chose malséante à aucun de nous. GVZVAlf. Commandez-nous comme vassaux; mais, comme alca' Lu Tara est, en Espagne Ja vcr<::e qui est le signe de l'autorité eîvilf!.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

L'ÉTOILÉ DE SÉVILLI!; 91 des supérieurs, ne nous demandez rien d'injuste. Car ceux-ci portent la vara, les autres ont la main libre, et rayuntamiento de Séville est ce qu'il est. LE ROI. G est bien, il bufiit; vous me couvrez tous de con# fiisioB. Entrent Arias el EsCrella. AKIâS. Voici Estrella que j'amène. LE ROI. Don Arias, que dois-je faire t Que me conseille-lu, parmi tant de cruelles incertitudes? ÉDtrent Talcade, Sancho OrtU et Clarindo. L^ALCADE. Voici également Sancho Ortiz* SAMCHO. Sire, que ne mettez-vous fin par la mort à mes malheurs, par votre rigueur à mes disgr&ces? J'ai tué Buslus iävera, tuez-moi; meure celui ^ui lue. Sire, en faisant justice, vous ferez miséricorde. LE ROI. Attends; qui t'a commandé de lui donner la mort'/ ftANCHCHO. Un papier écrit. LE ROI. De qui? SA?iCUO. Si le papier parlait, le papier le dirait, c'est chose évidente et claire; mais les papiers mis en pièces ne rendent que des paroles confuses : je ne sais qu'une chose, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate

92 SÉVILLÈ ET L'ANUALOUSJE c'est que j'ai donné la mort à
Thomme que j'aimais le plus, parce que je Tavais promis; mais Estrella
attend ici à tes pieds que je meure courageusement, et ce n'est pas encore
assez pour sa vengeance. LB noi. Estrella, je vous ai mariée avec Tuik des
grands de ma maison; jeune, bien fait, prince en Castille et seigneur de
Selva, et, en récompense, nous implorons de vous le pardon de celui-ci et
notre grâce : il ne serait pas juste de refuser. , ESTRELLA. Èb bien donc,
sire, si je suis mariée, que Sancho Ortiz soit libre, el que ma vengeance ne
s'accomplisse pas! SAKCHO. Ainsi, tu me pardonnes, parce que
SonÂitessse te marie? . ESTRELLA. Oui, c'est pour cela que je te pardonne.
SAKCHO. Ainsi, tu te trouves vengée de ton offense? ESTRELLA. Vengée
et satisfaite. SAKCHO. Alin donc que tes espérances se réalisent, j'accepte
la vie, bien que j'eusse préféré mourir. LE ROI. Va donc! Digitized by

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

L'ËTOiLË i)K SÉVILLE 05 FABFAR. [Menez garde, ^re, Séville
va se trouver offensée, il faut qu'il meure. LE ROF. Que ferai-je pour me
justifier et coDtenir ce peupieï ARIAS. Parlez. LE ROI* Séville, cesi rauï
qu'il faut mettre à mort, car c'est moi qui ai été la cause de ce meurtre. C'est
moi qui l'ai commandé, et ceci doit suffire pour justilieï cei lionioie.
SANGUO. Mon honneur n'attendait que cette justification. Oui, le roi
m'avait ordonné de le tuer ; jamais je n'aurais frappé un coup si terrible, si le
roi ne me Feût conimaiidé. LE HOI. Je dis que c'est la vériié. PARFAN.
Séville se déclare satisfaite; car, pour l'avoir fait tuer, il faut bien qu'il vous
en ait donné sujet. LE ROI. La noblesse de Séville me laisse dans l
adaiiraïon. SAMGHO. Moi» je pars pour l'exil, mais en réclamant l'effet
d'une autre parole que vous m'avez donnée. LE ROI. Je la tiendiai.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

d4 « SÉVILLE Xi' AiSi) Ai. OUSIE SA^CUO. Je vous priai de
m'accorder pour femme celle que je vous demuuderais. LIS fiOI. Il en fut
ainsi. SA2«CUO. Je vous demande donc aujourd'hui dofia Æstrella.
BSTRELIA. Sauchó Ortiz, je suis mariée. SANGHO. Mariée?
ÆSTKBIiLA. Oui. SANCHO. Je suis mort. LE ROI. Æstrella^ j'ai donné ma
parole. Je suis le roi, el je dois la tenir. Qtt'avez-vous à me répondre?
ESTEËLLA« Qu'il soit fait suivant votre gré, je sais à loi. SANGHO. Je
suis à elle. LE HOi. Que manque-t»il à cette union? sAricuo. Le parfait
accord. ESTHELLA. Il ne pourra jamais exister entre nous. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

L'ÉTOILB: de SÉVILL£ 95 SANCULO. C'est aussi inon
seatinienl, et, pour celle raison, je te rends ta parole. Je te rends la tienne.
Car de voir sans cesse à ma table et dans mon lit le meurtrier de mon frère«
ce serait pour moi trop de peine. SAKiCIIO. Comme pour moi, de me voir
sans cesse aux côtés de la sœur de celui que j'ai tué injustement, le
chérissant comme moi-même. KSTRELLA. Ainsi nous resterons libres?
SAÎiCIIO. Oui. Adieu ! Adieu ! Attends encore* ESTftELU. SANCULO.
ESTBËLLA. Celui-là ne peut être mon époux qui a tué mon frère, bien que
je le chérisse et Taclore. (EUe m; leUre.j SAKGUO. Et moi, sire, je Taime
trop aussi, pour (|u'il me soit permis de i épouser. LE ROI» ' Noble loi 1
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

96 SÈVILLE ET L'AMÉLOUSIÈ ARIAS. Noble constance !
(:lauim)o. À mes yeux pure folie 1 LE ROI. Tous ces gens-ci me
confondent. GCZMAIf. Voilà le peuple de Scville. LB ROI. Je veux la
marier, et la marier comme elle le mérite. Et, pour clore le drame, Clarindo
vient, au nom de Lope de Vega, offrir au public cette tragédie, qui doit
donner à l*Étoile deSéville un renom immortel. Je n'ai pas voulu
interrompre le mouvement de ces dernières scènes pour m^arrêter à relever
toutes les beautés que le poète a semées, comme en courant, dans son
admirable dialogue. Il est, d'ailleurs, un certain pathétique que cliacun seul
do prime saut, sans i]ue la critique ait besoin, au passage, de le ir.arquer du
doigt. Mais on pourra rechercher, comme je Fai d'abord fait moimême, si le
poète a bien tiré de son sujet tout ce qu'il contenait^ et s'il n'a pas laissé de
côté de merveilleuses sources d émotion qui ne demandaient qu'à jaillir.
Mettez, par exemple, à la place de Lope de Vega un de nos modernes
habiles, il ne manquera pas d'ajouter encore à la force du pathétique et de la
situation, en instruisant don Saneio, une fois mort Bustes, de la cause pour
laquelle le roi Ta fait mourir, c'est-à-dire de la passion de Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

L'ÉTOILE DE SÉVILLE 97 celui-ci pour doña Estrella. Avec ce secret éclatait, pour ainsi dire, un drame nouveau et plus terrible. D'où vient que Lope de Vega n'a point voulu voir (car de croire qu'il ne l'ait point aperçu c'est chose impossible) un moyen si naturel d'accroître l'intérêt en rendant le combat plus vif et plus complote la victoire de l'honneur? J'ai cru, un moment, je l'avoue, que le génie de Lope de Vega avait dormi, cette fois, du sommeil du bon Homère. Mais un instant de réflexion m'a fait mieux comprendre l'intention du poète. Lope de Vega, qui a été un vaillant soldat avant que d'être un honnête chanoine, élevé dans ce milieu de l'héroïsme castillan qui, de temps à autre, produit encore un don Juan d'Autriche, sait jusqu'où peut aller cet héroïsme, mais il sait aussi qu'il court risque de se briser contre l'impossible, et il aura craint avec raison que Sancho Ortiz ne devînt invraisemblable, et pourtant, que son dévouement touchât moins, si avec la crainte d'une mort presque ignominieuse il lui eût donné encore la jalousie à combattre et à vaincre. Mais c'est précisément sur cette jalousie que je compte, s'écriera la théorie moderne, [pour produire de grands effets dramatiques ! Oui, mais vous avez compté sans le génie de l'Espagne. Ce qui aujourd'hui vous paraît tout simple ne pouvait entrer dans la pensée de Lope de Vega. A cette idée qu'il n'a tué son ami que pour apaiser auprès de sa maîtresse l'accès à un rival, Sancho Ortiz est dans la nécessité ou de s'élever à un héroïsme plus qu'humain, ou de l'enier, avec la foi de toute sa vie, celle de tout son pays et de tout son siècle. II. 04 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

SÉVILLÈ ET LANOALOUSIE De ces deux allernaiives le poète a dédaigné la première roraine invraisemblable, et son sens, profond cment espagnol, a reculé devaot la seconde, c Après Dieu, disait toulà i*heure Saiicho Ortiz, c^esi au roi que j'ai foi. » El celle religieuse parole était alors le cri de TEspagnc entière. Lope de Vega pouvail-il doue, sans blesser mortellemeni cette religion de la niuûarchie, présenter aux regards un homme tombaol tout à coup du haut de celle croyance lulélaire, et justîRë d'avanee dans son apostasie parle crime même de ses dieux ĩ C eût été pour les contemporains un spectacle à la fois irop douloureux el trop iianii. Ce drame, tel qu'il se poserait aujourd'bui devant nous, s'est peut-être un moment laissé entrevoir au poète dans sa terrible grandeur. Mais Lope de Vega se sera hâté de fermer les yeux devant un abime plein d'une périlleuse fascination. Il a préféré jeter un voile sur la nudité de la royauté; et tous, poète, spectateurs et personnages, se sont dil comme les alcades : « Pour que le roi ait fait mourir Buslos, il faut bien qu'il en ait eu sujet. » Et tout a été dit. I^uUe part, à mon sens, Lope de Vega n*avail ouvert une perspective plus profonde dans le cœur de la vieille Espagne. Âi-je dit la vieille Espagne? 11 me semble qu'en y regardant de près il ne serail pas injpussible de renconiier, même dans notre siècle, quelque fait analogue; TEspagne, répétons-le, nesl bien commentée que par elle-même. Parti>ut on la retrouve iidéle à son génie antique, dans les palais de Madrid comme dans le drame de Lope de Vega et sur le seuil de la maison de Bustos#

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

IV LE DON JUAN DE TIRSO DE MOLINA Le couvent de San Francisco. — La statue du Commandeur. — La tradition de don Juan. — V Allée foudroyée. — Analyse du Convite de piedra de Tirso de Molina. ^ Comparaison entre ce drame et la comédie de Molière. Un jour, je suivais machinalement une centaine de forçats des presidios qui, armés de différents outils, et escortés de quelques soldats, défilaient sur la place de San Francisco et devant le palais de Ayuntamiento. Arrivée à l'extrémité de la place, la bande prit par la rue de los Manteros, et, vers le milieu de la rue de los Catafanos, elle disparut, à gauche, par une petite brèche pratiquée dans la muraille. J'entrai à la suite, et me trouvai dans un vaste préau, au milieu d'un grand amas de ruines, où se confondaient, dans un pittoresque pêle-mêle, des arcs à demi écroulés, des pans de murs lézardés, des voûtes entr'ouvertes, des chapiteaux de marbre et des fûts de colonne épars sur le sol» des monceaux de ; ; . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

100 SÈVIL.LÈ ET L'AMDALOUSIÈ briques rompues, parmi lesquelles reluisaient des azulejos d'un bleu vif. De distance en distance, Toeil se reposait sur un peu de verdure, ou allait chercher dans quelque coin un palmier élancé, un cyprès d'un vert mal, deux ou trois vieux orangers, et, au pied d'un reste de muraille, une haie d'aloès et de figuiers de Barbarie. Tout cela, c'était l'ancien Couvent de San Francisco. Fondé, dit-on, par Ferdinand III (mais qui n'a pas fondé, à Séville, le saint conquérant?), ce couvent fut en partie, détruit par un incendie vers le milieu du siècle passé, et maintenant ses derniers débris achèvent de disparaître dans cet autre incendie qu'on appelle une révolution. Mais à ce nom de San Francisco, je me rappelai tout à coup que c'est dans ce couvent qu'une ancienne tradition a placé la scène fantastique qui termina la vie et les aventures amoureuses de don Juan. On assure, en effet, que dans ce monastère les Ulloa possédèrent une chapelle où le Commandeur avait sa statue. Avec une telle légende, quelles ruines ne seraient belles? A dater de ce jour, je revins plus d'une fois visiter celles de San Francisco. J'espérais que le hasard finirait par me découvrir quelque épave des Ulloa, et dans le moindre éclat de pierre sculptée je cherchais quelque chose qui me fût illusion d'un fragment de la statue du Commandeur. Mais le hasard fut inexorable, et il fallut me contenter de l'apparition d'une jeune fille dont la physionomie naïve et rêveuse tout ensemble partagea ma pensée entre le souvenir de doña Ana et de Cielita de Zerline. J'allai donc chercher ailleurs les premiers vestiges de la poétique légende. Je la retrouvai tout en

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

DON JUAN l'homme, ineffaçable et vivante, dans le drame de Tirso de Molina : le Séducteur de Séville ou le Convie de pierre* La maison de Bustes Tavera m'a fourni une occasion naturelle d'introduire le lecteur dans le drame épique de Lope de Vega. Je ne laisserai pas échapper ici celle de lui présenter (à ma manière et après tant d'autres) Tirso de Molina, l'un des génies les plus originaux du théâtre espagnol* On ne sait presque rien de la vie de Tirso de Molina, Ce nom d'abord n'était pas le sien. Il s'appelait Fray Gabriel Téllez» et» comme on le voit, il était moine. Un critique distingué, don Eugénie de Ochoa, le fait naître, ' avec assez de vraisemblance» vers 1570, c'est-à-dire sept ou huit ans après Lope de Vega, et trente ans environ . avant Calderon. Il prit l'habit, en 1620, au couvent de Notre-Dame de la Merci, à Madrid. Élu, en 1645, commandeur du monastère de Soria, on croit qu'il y mourut trois ans plus tard, âgé de soixante-dix-huit ans, après s'être acquis une grande renommée (Je prédicateur, de théologien et de poète* Le poète seul a survécu, et, il faut le dire, si le sentiment religieux, qui anime certains passages de ses comédies, fait quelquefois souvenir de son habit, plus souvent encore la liberté de son langage, la hardiesse des situations, le piquant des caractères, l'entrain du dialogue, le font oublier, et attestent, si on peut parler ainsi, la grâce et la fraîcheur d'une imagination éminemment laïque. Arrêtons-nous au Convie de pierre, et d'abord à la citation elle-même. Don Juan Tenorio, d'une illustre famille 6. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.99% accurate

IOÏ SÉVILLK ET L ANDALOUSIE (les viugt-quatre de Séville, donna la mort, une nuit, au commandeur d'UHoà, dont il avait enlevé la fille. Le com« mandeur fut enterré dans le couvent de San Francisco, où sa famille avait une chapelle. On suppose que les moines, pour mettre un frein aux déportements de don Juan, que la distinction de sa ualssauce mettait à l'abri des poursuites de la justice ordinaire, Tattirèrent, la nuit, dans leur couvent, d'oii on ne le vil plus ressortir. Le lendemain, le bruit se répandit par la ville que don Juan . était entré dans le couvent pour insulter au tombeau du commandeur, et que la statue elle-même, descendant de son piédestal, avait entraîné don Juan jusque dans l'enfer. A côté de cette légende populaire, sans doute la tradition avait aussi conservé le souvenir de quelques-uns des crimes qni attirèrent sur don Juan ces terribles représailles. De ces éléments divers Tirso de Holina composa le drame, ou, pour parler comme les Espagnols, la comédie que je vais es>ayer de mettre en regard de celle de Molière. . Il paraît que, même avant Tirso de Molina, le-Convié de pierre aurait eu déjà son poète en Espagne. Mais je suis porté à croire que YAteista fiilminado (l'Athée foudroyé) n'était que la légende même diaioguee, uae espèce de romance qui ressemblerait à Tœuvre de Tirso de Molina comme les chansons du Romancero ressemblent au Cid de Guillem de Castro. Laissons donc toute sa gloire à Tirso de Molina. Je ne parlerai pas davantage de lord Byron ni de Mozart. J'ai bien assez déjà d'avoir affaire à Molière. C'est à Naples d'abord que nous trouvons don Juan. Digitized by Google

DON JUAN 103 Il n'en est pas à ses débuts, car il n'est venu en Italie que pour se soustraire aux suites de quelque aventure galante. Hais à Naples, comme à Séville, aucune femme ne lui est sacrée. Sous le nom et le déguisement d'Octavio, il s'est introduit chez la fiancée de celui-ci, la duchesse Isabelle, et, après Tavoir abusée, il veut lui échapper à la faveur de la nuit. Isabelle reconnaît son ' erreur et pousse un cri. Le roi accourt et fait arrêter Isabelle et son ravisseur par Tambassadeur d'Espagne, un autre Tenorio, oncle de don Juan. Gomment la maison d'isabeiiie est-eile si voisine du palais du roi, comment cet ambassadeur se trouve-t-il là à point nommé? Peu nous importe à nous. Le théâtre, en Espagne, en était encore à ses commencements, et même, à mesure qu'il avancera, il faudra bien s'accoutumer à de plus grandes invraisemblances. Je laisse de côté le détail de la question littéraire, et m'attache particulièrement, d'une part, au développement de la fable, de l'autre, à l'analyse du caractère principal. Je me borne à montrer comment Tirso de'Molina, le premier, a mis en luuiière cette belle légende, et ce que, d'après lui, les autres en ont tiré. Cependant don Juan se démasque, et don Pedro Tenorio, qui dans son prisonnier rencontre son neveu, favorise son évasion. Don Juan, en quelques mots, triomphie de ses scrupules. Monseigneur et oncle, je suis jeune, et vous l'avez été, et, puisque vous avez su ce que c'est que Tamour, TaDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

m SÉVILLE £T L'ANDALOUSIE mour, chez moi, doit trouver grftce près de vous. Vous voulez sav oir la vérité, je vais vous la dire ; j ai Uonipc, j'ai possédé la duchesse Isabelle* DON PEDRO. N'achève pas! arrête! Comment l'as-tu trompée? Parle doucement et serre les lèvres. DON JLAN. I feint d'être le duc Octavio... DON l'KIHiO. Pasuu mot de plus,tai- to^ j'ensai^irop, jo suis perdu! Êt Toncle lui rappelle que déj.à il a été exilé d'Ës* pagne pour un crime semblable. Don Juan s'élance par le balcon, et le voici sur la rouie de Séville, laissant don Pedro se tirer d'affaire comme il pourra. Celui-ci. au surplus, s'en acquitte en vrai diplomate : il accuse Ûûlavio et se charge de larrêter lui-même. Mais suivons sur la mer la fortune de don Juan. Sur Tune des eûtes de TEspagne, Tisbé, une jeune pôèheuse, est assise, une ligne dans la main, à quelques pas de sa cabane. Devant les îlots orageux, elle chante les tranquilles douceurs de l* indifférence. Il y a dans cette longue tirade, qui n'est exempte, iraiileiirs, ni <le pointes, ni de subtilité, je ne sais quel parfuui de brise marine qui fait souvenir de Théocrite et de ses deux pé« cheurs. Hais pourquoi la chanson s'est-elle arrt^tée tout à coup? C'est que la jeune fille a aperçu à Thorizon deux hommesqui,du puni d un navire eu détresse, se précipitent dans la mer. L'un d'eux va périr, son compagnon Digitized by

DON JUAN 105 le ressaisit et le sauve. Tisbé, de son côté, appelle au se* cours. Le noyé, on le devine, n'est autre que don Juan. Cette apparition^ venant^ comme une ironie de la des* tinée, interrompre la douée chanson de Tisbë, ne laisse pas que d'émouvoir. On voit déjà menacée et perdue cette charmante sécurité qui triomphait en un si aimable abandon. Le valet de don Juan, celui qui vient de le sauver, que Molière nommera Sganarelle, et Mozart Leporello, s'appelle ici Catalinon. Il quitte un moment son maître pour aller chercher les pécheurs. Don Juan, toujours éva* noui, est resté seul avec Tishé. C'est le serpent engourdi de la fable de la Fontaine. Peu à peu cependant, à l'appel d'une voix de femme, il sort de son évanouissement. TISBÉ. Revenez à vous, seigneur cavalier. DON JUAN. Où suis-je? TISBÉ. Vous le voyez, dans les bras d'une femme, Pauvre Tisbé! Don Juan n'avait pas besoin de ces dangereuses paroles pour l'encourager à une séduction nouvelle. Cependant les pécheurs accoururent et s'empressent autour du naufragé. C'est à qui pourra se rendre plus agréable à Tisbé en le secourant. Mais celle-ci n'est déjà plus l'insensible de la veille. Quelques mots, un regard de don Juan, ont suffi pour troubler la sérénité de son âme. Cette révolution soudaine se décèle par l'expression d'un retour délicat que Tisbé fait sur son propre cœur. * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate

100 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE CORfDON. Que faut-il faire, Tisbé? Ordonae, et il n'est, au moment même, ni plaine, ni montagne, terre ni mer, feu ni air, qui puisse arrêter celui qui t aime. Tissé. Oh î que liier encore je méprisais ces douceurs î et aujourd'hui voilà que je sens que leurs idvres nementenipast Et elle fait porter don Juan dans sa propice cbaumiére. Vous croirez peut- (^tre qu'il va se laisser toucher par une si naïve compassion -, mais dans la première scène» dès sa première parole, on Ta vu, don Juan est un homme sans pitié. IUAK, k Gatalinon. Un mot. CATALINON!!!. J'écoute. DOU JUAN. Siellc le demande qui je :iuis, réponds que lu ne sais pas. CATALINON. Vas*tu m'apprendre ici ce que j ai à faire? non!<r. Je meurs d'amour pour la belle chasseresse. Cette nuit même, je la possède. Qu'on ne s'y méprenne pas, cependant, Catalinon n'est pas plus endurci que Sgana relie. Coirinie ce dernier, il se transforme devant son maître en fanfaron de vice ; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.76% accurate

1>UiN JUAk 1U7 mais à cfaai|ue instant son bonnéle nature se révolte et réclame en faveur des victimes. C'est à Séville, maintenant, que nous irons attendre don Juan. Le commandeur don Gonzalo de Uiloa, un des grands noms de la marine d'Espagne, et qui se lit encore au front d'une des rues de Séville, arrive de Lisbonne, où il a été envoyé en ambassade. Il raconte longuement au roi ce qu'il a vu dans la capitale du Portugal. Cet interminable récit peut avoir son mérite poétique, son intérêt pour Tantiquaire, et je compte bien m'en souvenir la première fois que je retournerai à Lisbonne; mais dans le drame, c'est un Lois-d œuvre qui arrête Taction. Le nom de doïia Âna lui rend tout a coup Tessor. Î-K ROI, au Commuudeur. Tu as des enfantsï DON GONXALO. Seigneur, une fille d'une rare beauté. LE ROI. Je veux la marier de ma main. D0^' GONZALO. h votre gré, sire; j'accepte pour elle. Mais cet époui quel est-il? LK HOI. 11 est de Séville, quoique absent de ce pays, et se nomme don Juan Tenorio. DON GOWZALO. Je vais en porter la nouvelle à doïia Ana. Que lait don Juau pendant que la Lonlé paternelle du Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

108 SÉVILLË £T LÂiNjiÂLOUSIli: roi s'occupe ainsi de son établissement? En scélérat accompli, avant même d'avoir consommé le crime, il prépare les moyens d'échapper au ressentiment de la victime. CAIAUAO.N. Tu persistes donc à vouloir séduire Tisbé? DON JUAN. Séduire et tromper sont chez moi une vieille habitude. Que me demandes-tu, sachant que c'est là mon métier? Ouï, je sais que tu es le fléau des femmes. DOA JUAM. Je meurs d'amour pour Tisbé« Une belle fille! CATALIJNON. Belle manière de payer son hospitalité l DOK JUAXN. Imbécile l' C'est ce que Ut Enée avec la reine de Car- * thage. CÂĬALIJHON. Vous qui trompez les femmes et vous on jouez de la sorte, vous le payerez un jour, et de la vie! DOfi JUAN. Un jour, c'est encore loin. GATALUtOK. Je vois s'avancer rinfortuncc. nOM JUAN. Va, et prépare les^ montures. CATALlNOiN? Pauvre femme! voilà une hospitalité bien payée 1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

m A ces iroids et cruels arraagements succède une scène d'amour, presque aiissUôt suivie de Tindigiie victoke el de la fuite do don Juan, Cependant les pêcheurs^ qui ignorent ce qui se passe dans cette cabane, hier encore si pure, chantent devant le seuil ; tf lia belle enfant est sortie pour la pêche. Elle a tendu îses lilets; mais au lieu de poissons, ce sont les àraes qu'elle prend, i Tout h coup la porte s'ouvre, etTisbé s'élance en rriant au feu et à la trahison. KItte raconte, en termes que Ion voudrait plus simples, et qui, moins emphatiques, toucheraient davantage, sa déplorable aventure. Les pêcheurs dédaignes triomphent un peu d'abord de cette triste chute. Ce cruel sentiment est dans la nature; mais la pitié est aussi dans le cœur humain, et c'est la pitié qui remporte. Ici hnit la première journée. Don Juan arrive enfin à Séville. Mais avant lui y était parvenue la nouvelle de sa dernière escapade de Naples. C'est son père lui-même, le vieux don Diego, que nous retrouverons plus tard, aussi grave, aussi sentencieux que le don Louis de Molière, c'est lui qui raconte au roi la chose, au moment même où celui-ci lui annonçait son intention de marier don Juan avec la lille du cumniaiideur. Au lieu d'épouser doiia Ana, don Juan, exilé de nouveau, iia à Lebrija méditer sur les suites ordinaires qu'entraîne Tinconduite. En attendant, on cherchera un autre époux pour doiia Ana, et voici justement Octavio qui arrive de Naples, comme pour dégager la parole royale. Au lieu de Taider à venger Isabelle, on le eonso-» 7 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

HO 5KVILLK ET I/ANDALOUSIË l«iti de sa perte. Mais UiDt que don Juan n^esi pas parti, il ne peut y avoir de joie pure pour un man, ni pour un fiancé. A Naples, les deux jeunes gens étaient grands aniii». ils se retrouvent avec plaisir et se quittent en se faisant mille protestations de service. Â don Octavio suc*, oôde le marquis de la Mota. Celui-ci aime dona Ana, sa eonsine, et prétend aussi à sa main. Don Juan se fait donner par lui les nouvelles de Sëville. Que sont deve* nues les beautés de son temps t Et Inès, et Constance, et Julio, et Théodora? Et peu è peu le marquis, devenu trop eonliant) hisse échapper le secret de son cœur. Il aime dona Ana, et il en est aimé. Il n^en faut pas davantage pour inspirer à don Juan un violent désir de la séduire. Le hasard, qui trop souvent se range du côté des méehauls, lui fournit aussitôt Toccasion. Le marquis s'é*ioigne un moment, et, à travers une grille,-une main incunnue glisse à don Juan, demeuré seul, un billet destiné au marquis. C'est doûa Ana elle-même qui, ap* prenant que le roi la marie à un autre, donne à son amant un dernier rendez-vous ; en quels t< nues, je n'oserais traduire. Le marquis revient, et don Juan, en lui rëf^itant le contenu du billet, au lieu de remettre le billet même, a bien soin de retarder d'une heure le rendez-vous donné. C'est lui qui, à l'heure marquée, s y . trouvera. Cependant le père de don Juan, mécontent de voir que son mdigne lils rend inutiles les bontés du roi, le cherche par toute la ville, et, le rencontrant là, lui adresse de sévères paroles qui ne sont guère écoutées. I out le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

I>0^ JUAN in teaps que dure la liarangup, don Juua De songe qu'aux moyens de tromper le marquis. Celui-ci revient avec une troupe de musiciens. Maiâ son perfide rival sait encore Fécarter adroitement, et entre en son lieu dans h maison» Presque aussitôt ii en ressort^ poursuivi par duûu Ana, qui 6*est aperçue à temps, du moins à ce qv'it semble, que duD Juau ueai pas le marquis. Aux cris de son honneur menacé, le commandeur accourt « Tépée à la main, et ferme le passage au ravisseur. Hais Tépée qui aircte don Juan est tenue par un bras trop débile. Le vieillard tombe, en menaçant encore son meurtrier. Il saura le retrouver un jour. Cependant le marquis, qui attendait à Técart, entend les cris de dons Âna, et accourt en s*ëcriant : « Dieu me soit en aide I J'entends du bruit sur la place de rAlcazar. A cette heure, qu'est-ce que cela peut être? » Le bruit desëpées attire, en effet, sur la place le mayor* dome du roi, qui n'est autre que don Diego, le père de don Juan^ Il arrête aussitôt le marquis, comme, en pareille occurrence, don Pedro, son frère, a arrêté Oclavio. Ces vieui Tenorio ont la main malheureuse. Le roi luimême sort de son palais, et renvoie durement le marquis devant la justice. Et don Juan, qu'est-il devenu ? Il chemine tranquillement sur la route de Lébrija. Lc'brijn est une très-ancienne ville sur les bords du Guadalquivir, entre Jerez et Scville» Oubliant Isabelle, Tisbé, dolla Ana et tantd'auDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

Ires, (iuli Juan s'éloigne, muius pour obéir au roi que fK)ur
chercher de nouvelles aventures, et j'admire ici comment le génie inépuisable
de Tirso de Molina sait varier une situation au fond toujours la même.
Aminta est le véritable original de Charlotte et de Zerlina. Elle aime Patricio
et le va épouser. Mais je crains fort pour le pauvre Patricio, car, de fortune,
voilà don Juan qui se montre entre les arbres. Patricio, qui est bien aussi le
type primitif de Pierrot et de Mazseto, sent aussitôt le danger : « C'est le
diable qui me Tenvoie ! Mais de quoi vais-je m'affliger ? Bienvenues soient
à mes douces noces toutes les âmes de la terre ! Avec tout cela un cavalier
à ma noce, c'est d'un méchant augure* » Don Juan s'approche et trouve la
fiancée à son gré. Flatteries de celui-ci, coquetterie de celle-là, et jalousie de
l'autre, c'est toute la charmante scène de Mozart : elle met fin ici à la
seconde journée. Au commencement de la troisième^ Patricio promène
autour de sa chère les soucis de sa jalousie. Il rencontre don Juan, qui,
pour l'écarter de son chemin, ne trouve rien de mieux que de lui annoncer
qu'il a séduit sa fiancée. Le paysan gémit et s'éloigne. Le bonneur outragé
fait taire en lui Tamour. Mais don Juan a menti et se vante, Aminta est
encore fidèle. Troublée par les doux propos de l'étranger, elle cherche
partout son fiancé » comme pour se réfugier dans ses bras : < Tout le jour
mon pauvre Patricio a été plongé dans la mélancolie. Tout n'est ici que
jalousie et confusion. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

UUiN JUAN IIS Vois quel malheur est le nùire 1 Quel est, dis moi, ce cavalier qui me ravit mon époux? L'impudeur, en Espagne, est devenue clievalerie. Laisse-moi, je me sens toute honteuse. Maudit soit ce cavalier qui vient me prendre ma joie!)» Son père lui-même s'est laissé alltîcier aux traîtreuses paroles de don Juan. Quant à celui-ci, il n'a pas encore atteint son but criminel, que déjà, comme dans l'acte des pécheurs» il s'occupe de l'abandon de sa victime. GASEr«iO. Vous dites bien» c'est mon âme que je vous offre dans la jeune fille. ■ , DON JUAN* Dis jilutùl likon épouse. — CaUlinon, selle les chevaux! CATALINO.N. Pour quelle heure? DON JI^AN. Pour le lever de l'aurore» qui, demain, en se levant» va mourir de rire de ce bon tour. CATALI.XO.N. Seigneur, à Lébrija d'autres noces nous attendent. Sur votre vie, achevez vite celles-ci. DON JUAN. Le meilleur de mes tours sera, à coup sûr, celui-ci. Le meilleur» peut^tre, don Juan, mais certainement le dernier, car il est temps que IVxpition aiiive. Nous allons voir bientôt se lever, une à une, pour demander ' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

114 SLIVILLK ET L'ANDALOUSIE réparation ou vengeance, toutes les victimes de cet homme. La duchesse Isabelle quitte Naples et accourt la première. Elle apparaît[^] un moment, accompagnée de Fabio, son écuyer, entre Tarriigone et Valence. Dans quelques jours elle sera à Séville. FABIO. ' Ici près, une pêcheuse soupire tendrement et se lamente, et doucement pleure. Elle marche de ce côté, sans doute pour t'aborder. Pendant que j'appelle tes gens, vous gémirez plus doucement ensemble. Cette pêcheuse, en effet, c'est la pauvre Tisbé, qui s'est aussi mise en chemin pour aller demander justice au roi. La rencontre de ces deux femmes est vraiment touchante. XISB£. Maudit soit le bois qui le premier chercha sa route sur ton amer cristal, ô mer! ISABE£XE. Pourquoi te plains-tu si tendrement de la mer, ô belle pêcheuse? TİSBÉ. J'ai mille raisons de m'en plaindre. Bienheureux qui, ainsi que vous, pendant qu'elle est en proie à la tourmente, se rit de sa fureur! ISABELLE. Moi aussi j'ai à me plaindre de la mer. D'où es-tu? mva. De ces cabanes, que tu vois battues des vents.... Oigitized by

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

DON JUAN llo Ri peu y peu la pauvre fille, encouragée par la pitié qu'elle rencontre dans Télangère, confesse sa faute, le crime et l'abandon de don Juan. TISBJB. Avec cette espérance de l'avoir pour époux, celle qui dédaigna ces humbles cotes se laissa prendre au piège du séducteur. Malheur à la femme qui se fie à un homme! Il s'en alla ensuite et me laissa; voyez si c'est juste que je me venge. ISABELLE. Tais-toi, femme maudite! éloigne-toi, tu m'as donné la mort! Hais c'est la douleur qui te fait parler, la foute n'est pas à toi; achève l'histoire. TISBÉ. Plût à Dieu, en effet, que la faute ne fut pas mienne! Malheur à la femme qui se fie à un homme! Mais qui l'accompagne? TISBÉ. Anfriso, un pécheur et mon pauvre père, le témoin de mon malheur. ISABELLE. Il n'est pas de vengeance qui convienne si bien à ma triste fortune; viens avec moi. TISBÉ. Malheur à la femme qui se fie à un homme! Ces sortes de refrains sont familiers au théâtre espagnol, et quelquefois ils y produisent un grand effet. Cependant la fatalité semble amener don Juan au

deDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

116 SÉVILLE £T L'ANDALOUSIE vaut de sa deslin^ . Revenu
secrèlemeiit à Sëville, il y §ent confusémeni rotage s'amasser sur i>à tête.
11 entend déjà dans ie lointain ce concert de voix menaçantes, qui de toutes
parts s'élèvent contre lui; il en est importuné, et, comme pour s'étourdir, il
raille encore et défie le châtiment. Ils arrivent ainsi, lo maître et le valet,
Tun raillant toujours, Tautre toujours gémissant H remontrant, devant le
tombeau du commandeur. # DOM JUAK, ' Quel est ce tombeau?
CATALhNOiN, C'est là qu'est enterré doa Gonzalo. DOxN Jt'AN. Celui à
qui j'ai donné la mort? On lui a fait une belle sépulture. Le roi Ta
commandé ainsi. Mais que dit cette inscription? DON <(Le ijllis lu} al des
chevaliers attend ici que le Seigneur le venge d'un traître. » J'aime assez la
plaisanterie. (7est de moi que vous pn'îteiulez vous venger, bon vieux, barbe
de pierre?... Je vous attends cette nuit, à dîner, dans mon hAtellerie. Là,
nous pourrons ferrailler à loisir, si la vengeance est de votre goût, cliOi»e
assez difficile pourtant, si, comme vous, votre épée est de pierre. Dans Tirso
de Molina, la statue ne répond pas. Le prodige, au moment où il éclatera,
n'en paiaira que Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate

IM>N .11] A ^ 117 plus terrible. Don Juan, qui a déjà onbKë
Tinvitation et le convive, rentre et se met à table. Mais presque aussitôt un
coup violent retentit sur la porte. Un valet, envoyé pour ouvrir, revient muet
d'épouvante. Don Juan commande à Catalinon .d'aller voir ce qui en est.
Mais les remords de celui-ci ne lui en laissent pas le courage. Complice
forcé de son maître, il a peur pour lui-même ; « Et si c'est la justice,
seigneur? » A bout de prétextes, il obéit en s'écriant : « C'en est fait du
pauvre Catalinon ! Et si toutes ces femmes abusées viennent se venger de
nous deux! » Mais il rentre plus épouvante que le premier : il a reconnu le
commandeur. Don Juan se lève alors lui-même, et, une bougie dans une
main, son é\iée dans i autre, il sort et rentre en montrant le chemin à son
formidable convive/ Il a déjà retrouvé toute son audace. DON JUAM. Qui
va là? DON ^;o.^ZALu. C'est moi.]>0N IUAN. Qui êtes-vous? DON
GONZALO. . L'honorable cavalier qjue tu as invité à souper. DON JUAN.
U y a à souper pour deux, et fussiez-vous mille, il y aurait assez pour tous.
La table est mise, s^eds-toi. Au milieu de l'épouvante générale, don Juan
soutient assez résolûment son personnage ; il fait les honneurs, 7. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 26.95% accurate

H8 SKVILLK ET LA.NDALOySIK il offre à boire, il encourage les chanteurs; mais tous les éclats de celte gaieté factice vienueut se briser coute le silence glaoé do commandenr. Il y a même de oea mots qui décèlent dans les replis secrets de Tàme de don Juan un commencement de terreur. A chaque couplet qui vient inviter les convives a Toubli des soucis de ce monde, Gatalinon, au contraire, répète à son maître le nom de Tune de ses victimes. Quaud il en vient à doïla Ana : a Silence» dit don Juan» il y a ici quelqu'un qui souffre pour elle et qui attend Tlieure de se venger. » Lorsqu'il semble que le jeu a assez duré, le commandeur fait signé qn*il veut demeurer seul avec don Juan. DOIS JI AN. Voici la porte fermée; j'attends, dis, que vera4u? ombre, fantùQie ou vision I ton àme est-elle en peine, et cherches-tu une satisfaction à tes maux; dis*le, et je t*engage ma parole de faire ee que tu auras commandé. Jouis-tu de la vue de Dieu ? étais^tu^en état de péché, quand je te donnai la monï Parle, j'attends ta réponse. On sent dans ces paroles, prononcées à voix basse, (ju'ici don Juan parle sérieusement, et qu avec les morts le grand séducteur de Séville est, malgré ses airs fanfarons, moins à Taise qu'avec les femmes. On sent courir dans tout ce dialogue je ne sais quel frisson de la tombe qui fait penser aux premières scènes d^Hamlet/ OOK fiONZALO. Me tiendras-tu parole en gentilhomme? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.80% accurate

DON JUAN 119 .l ai «Iti riiuiieur, et je liens ma parole en
genlilliomme. DO^ GONZALO., ■ Donne-moi (a main et n'aie peur. DON
JLAN. Que dis-tu làt moi, de la peur? tu serais Tenfer en personne que je
n'hésiterais pas à te donner la main. La voici. nON COKZALO. Par cette
parole et par cette main» demain ^ à dix heures, je t^aitendsà souper;
viendras-tu? DON JDAN. y^&i crû que tu allais requérir chose plus
difiicile; demain, je suis ton hôte. Où faut-il aller? IK>N GONZALO. A ma
chapelle. DON JliAN. Irai-je seul? DON fiONZALO. Non, vous deux, ei
tiens ta parole comme j ai tenu la mienne. DON JUAN. Je la tiendrai ; je
suis Tenorio. DON GONZALO. Moi, je suis Ulloa. DON JUAN . J*irai
sans faute. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.39% accurate

m SKVILLK KT LAISliiLOUSJK D0.\ r.O.NZALO. J y compte;
adieu. DON JCAK. Attends, que je t'éclaire. DON GOIfZàLO. r/esi iuuile,
je suis en état de i^vâce. Ce rapide dialogue seiaii-ii, je le demande, déplacé
ttans Corneille ou dan\$ Shakespeare? Le commaDdeur se reUre, les yeux
fixés sur ceux de don Juan, qui ose encore soutenir ce regard ; mais à peine
a-t-il cessé de le seniir sur lui, que son audace cède aussitôt et l'abandonne. ,
Que Dieu ,u ass.sie ' loul mon corps est baigné de sueur, et.je sens mob
cœur qui se glace au fond de ma poitrine. Quand il a pris ma matn. il l'a
serrée d'une uHe force, que j ai cru que l'enfer me brûlait; et quand il a
parlé, son haleiuc était si froide, qu'elle semblait un souffle de l abime. » Il
ira toutefois à la chapelle d Ulloa, ne fûi-^e que n- .,r épouvanter Séville.
L'orgueil est toujours le fond de ces caractères-là. Dans Tintervalk don
Octavio a appris de tout le monde que le ravisseur d'Isabelle n'esiaulre que
don Juan. Dans son indignation, il court demander au Roi la permission de
rappeler en champ clos; mais cette généreuse impétuosité vient se heurter
contre la hauteur du vieux don Diego. La duc de Naples se mesurer avec un
comte de Castille! car le Roi a donné ce titre à don Juau. Digitized by
CoogI(

The text on this page is estimated to be only 21.27% accurate

TH>N JUAN 121 DON DIEGO. pour cela, non*, son sang illustre et si glorieux... LE ROI. Bon Diego! liOii DIEGO. Seigneur ! nO.N tMTAVIO. Qui e»-lu, toi qui oses parler de ta sorte en présence i\u roi? DON DIEGO. Lin homme qui se tait parce que le roi le lui. onlonne; autrement il t'eût répondu avec cette épée. DON OCTAYIO, Tu es bien vieux. DON DIK(;0. Je fus jeune autrefois, eu Italie, et à vos dépens, lion épée se fit connaître à Napies et à Milan. DOJi OCTAVIO. Mais depuis ton sang s'est glacé. Qu'importe je fus« il faut dire : je suis. aO^ DIK(iO. Donc je fus et je suis. Le Roi apaise la querelle et sort avec don Diego. Quant à don Octavio* le hasard se charge de lui amener sa vengeance. Aminta aussi s'est mise en route, comme Tisbé, comme Isabelle, pour chercher don Juan, et c'est ' à don Octavio qu'elle s'adresse pour le retrouver. Pendant que (Ion Oclavio cherche, les moyens de faire, servir cette rencontre à ses projets, le Roi, de son cAté. louDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.30% accurate

m SKVILLI!: Et L'ANDALOUSIE joiii*s occupé de Tn»rier don
Junn. songe à lui ilonner Isabelle. Uau Juau, qui a revu Isabelle, se laissera
épouser sans trop de peine; mais, pour le moment, il a autre cbose en tête.
GATALIiOIK. On vous attend, il est déjà tard. DOM JUAN. 9 Nous avons
autre chose à faire, encore qu'on nous attende. CATALINON. Quoi donc?
nOJtf JUAN. Souper avec le mort. CATAUMON. Folie des folies! DON JI
AK. Ne sais-tu pas que j'ai donné ma parole? CATAU?(ON. Et quand tu y
manquerais, qu'importe? Une figure de marbre a parole à te demander?
ÛOSi JIIAN. Ce mort pourra dire tout haut que je suis un infâme.
CATAUNON. L'église est close. DOM JUAN. Appelle. GATALtNON. A
quoi bon? Qui nous ouvrira? Tous les sacristains sont endormis. Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

DON JUAN m Appelle À cette petite porte. Elle est ouverte.
*DON JUAN. Entre donc... Qui va là? DON GONZALO. C'est moi.
GONZALO. C'est fait de moi. DON GONZALO. Je suis le mort, ne
t'inquiète pas. Je ne croyais pas que tu me tiendrais parole. Tu es si habitué à
te jouer de tout le monde ! DON 41 A«. Me prends-tu pour un lâche t DON
GONZALO. Oui» car tu te sauvas devant moi. cette nuit où tu pie tuas.
DON JUAN. Je le fis pour éviter d'être reconnu, mais aujourd'hui me voici
devant toi; parle vite, que veux-tu de moi? POr^i GONZALO. Que tu
soupes avec moi. DON JUAN. Soupons. DON GONZALO. Il faut pour
cela que tu soulèves cette tombe. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.28% accurate

m SKVII.1.K ET l/AMiALOUSIfc. nos iVAX, Si tu le veux, je
soulèverai encore ces piliers. Tu es brave. DON JUAN. Le courage est dans
mon sang, dans nva chair. IIOK r«0N9SAI«0. Sied S* toi. DOr< JUAN. Où
donc? CATALIiOJ!» . Voici deux pages noirs qui viennent avec denx
sièges. Entrent deux individus vêtus de noir avec des sièges. mu JIAK, à
Calahnon. Assieds-toi* CATALLN0iN. Moi, Seigneur? J'ai mangé tout à
Theure. OOiN GONZALO. Ne réplique pas. CATALINON. Je ne réplique
pas. Que Dieu me tire de ce mauvais pns! Quel est ce plat, seigneur? D0>
GO.NZALO. Un plat de scorpions et de vipères. CATALI.NOJi. Joli platl
DOH GONZALO. C'est là notre pùture ordinaire. ^AdonJuan). Tu ne
manges pas? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

DON JUA.N rij liON JUAN. Je mangerdis quand tu me
doDoerais de Taspic, et aûtantd'aspies que Tenfer en contient. DOiN
GOISZM.O. J ai aussi mes ehanleiirs. Quel via boit-on ici? fM>M
GONZàLO. Goûte-le. CATALIKOK. * C'est du fiel et du vinaigre (jue ce
vin. DON GO»ZALO. C'est le vin qui sort de nos pressoirs. On chante : «
Sachez-le, vous (lui jugez les grands châtiments de bieu : il n'est point
d'échéance (lui n'arrive et de dette qui ne se paye. » CATALiNO.N. Vive
Dieu! ceci va mal ! Je crois entendre cette chanson. C'est de nous, je crois,
qu elle parle. DOiN JUAN. Un frisson brûle ma poitrine* liOS chants
reprennent : « Tant qu il vit en ce monde, nui ne doit dire : u J'ai du temps
devant moi. L'échéance vient si vite î » DON JUAN. Je n'ai plus fuiui, fais
emporter la table. DON «ONZALO. l>onne-moi celte main; que crains-tu?
Donne-moi la main. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

m SÉVILLR ET I/AMUALOUSIE DON JUAN. Que dis-tu? Moi
craïudreï iMaisje brûle; ne mé brûle dooc pas de ce feu qui te dévore. D0>
<;ONZALO. Ce feu D*esl rieu près de celui que tu as cherché. Dieu, doD
Juan, dont les merveilles sont impénétrables, a voulu que tu expiasses tes
fautes par la main d'un mon. S'il est fait ainsi, c'est que telle est la justice
de Dieu : A chacun il sera demandé le compte de ses œuvres. DON J[7AN.
Je brûlc; ne me serre pas si loi i. ou je le tuti d'un coup de dague Mais je
m'épuise» hélas! à donner dlnutiles coups d'épée dans Tair. De quoi se
plaint ta fille? i^ile a vu, à temps, le stratagème. DON GONSALO.
Qu'importe? T intention était claire. DON 4V.KJi, Laisse, que j'appelle un
prêtre, pour me confesser el m'absoudre. DON GONZALO. H n'est plus
temps, tu y penses irup tard. DON JUAN. Ail î je brûle, le feu me dévore, je
meurs. DON GONZALO. Telle est la justice de Dieu. A cliacuu il est
demandé le compte de ses œuvres. Et le pauvre Catalmou, contrit et
épouvanté, court raconter au roi et à don Diègue ce terrible dënoûment lies
crimes de son maître. Mais, avant que le cluilimeni Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

liON JUAN m soil connu. Ton et Taulfe, le roi ei le père, voient défilér devant eux, deinaDdant justice à grands cris^ toutes les victimes de don Joan. PATRICIO. D OÙ vient, seigneur, que l'on tolère de tels excès et qu'il sou permis à vos gens de venir insulter les niisorables? TISBÉ. Seigneur, si Votre Altesse ne fait justice de don Juan Tenorio,)%ai, tant que je vivrai, m'en plaindre à Dieu et aux hommes. AHIKTA. Je viens réclamer mariage de don Juan Tenorio. Il doit à mon honneur cette réparation. Il est noble et ne saurait me la reftiser. Ordonne que ee mariage ait lieu. Le marquis de la Mota eniin, injustement arrêté, vient à son tour se défendre d'avoir tué le commandeur et dénoncer le vrai coupable* LE ftOI. Est-ce assez d'infamies? Prenez-le, et que sur-le champ on le tue. BON DIEGO. Pour prix tle mes services, faites-le prendre, et qu'il expie ses fautes, afin que la foudre du ciel ne tombe pas sur moi, qui suis le père d'un si méchant fils. Il est temps que Catalinon vienne et raconte la lin tragique de don Juan. On a beau le savoir mort, ce concert de malédictions qui précède le récit y répand une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

m SÉVILLÈ ET L'ANDALOUSIK <^pou vante nouvelle et en rend la rooralttë pliis saisissante. Tel est le drame de Tirso de Molina, dans sa forte et rapide simplicité. H y a bien» ça et là, quelques plaisanteries peu décentes, quelques ressouvenîrs d'une érudition prétentieuse, mais ce sont vestiges du mauvais goût de Tépoque et du pays, et qu'un trait de plume efface, comme je l'ai fait en traduisant: du reste, peu d'incidents iuuiiles, les scènes marchent droit au but ; les caractères sont marqués d'un petit nombre de traits énergiques ou touchants, et celui de don Juan, en particulier, est d'un relief net et vigoureux. Ce n'est pas encore Tathce : Tiuquisition n'eût pas permis d'exposer vivante, aux yeux d'un public espagnol, cette audacieuse négation : l'horreur même du déiioûment ne lui aurait pas paru suffi<nnie pour compenser le scandale d'un tel spectacle. Non, ce n'est pas encore Tuthée : il se cache encore sous le masque du libertin sans règle, du voluptueux insouciant, fresl à Molière qu'il appartiendra un jour de soulever ce masque» de présenter dans toute sa lumière ce côté profond du type, encore voilé dans Toeuvre primitive. Mais, ici déjà, il se laisse soupçonner en plus d'un endroit, et on peut dire que tous les don Juan que la fantaisie poétique a tour à tour évo(|ués, au théâtre, dans Tépopée, dans la musique, étaient déjà tout entiers en germe dans le premier, celui de Tirso de Molina. Est-ce là, je le demande, une gloire médiocre! Un autre poète espoi^nol, venu un siècle plus tard, don Antonio de Zamora» a fait aussi son don Juan.

£n Digitized

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

voulant faire autrement que Tirso, a-t-il fait mieux? Son drame jouit encore d'une certaine réputation ; mais il t^l bien loin, à mon sens, de celui de Tirso, dont il serait, suivant M. de Ochoa, une heureuse imitation. « li n'est pas d'échéance qui n'arrive, ni de dette qu'il ne faille payer. » dette maxime menaçante, que nous avons OUI chäüei dans le sépulcre du commandeur, forme le titre même du don Juan de Zamora. Zamora a voulu faire voir à sa manière comment le ciel demande compte au libertin de sa dette ; il a commence par s'emparer de toutes les données, de tous les personnages de son devan ier, mais |)uur les précipiter ensuite et les confondre dans une actron beaucoup moins simple, et, par cela même, moins grandiose et moins émouvante, bon imagination se joue dans une muiuiude infinie de surprises et d'épisodes, sous lesquels trop souvent disparaît I uuitc de la pensée, et qui ne pouvait qu'affaiblir leffet de cette grande menace qui, dans Tirso de Molina, giüiide de scèno en scène, jusqu'au moment où, dans la dernière, elle éclate comme la foudre. Je ne trouve pas[^] d'autre part, que les personnages primitifs aient ici beaucoup gagné à changer de noms et même de costume. Mêlés de trop près à l'action, ils en acquièrent une importance qui atténue d niuant celle du caractère principal, et ceux qui ne tiennent dans le drame qu'une plac« épisodique viennent encore ajouter à celte confusion de ronsemble. Ceux qui appartenaient plus essentiellement au sujet ont singulièrement perdu de leur beauté idéale. Ne valait-il pas mieux, [»ar exemple, laisser dofta Aiiia

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

190 SKVILLè: KT L ANUALODSIE (tans lombre où se dessine à peiae sa tooeliaote figure* (jue de l'en faire soilir ^i maliu uieusementl ï Isabelle est restée à Naples, mais elle n'est que trop remplacée par une certaine Bëatrix^ dont les plaintes et lee gémisse* ment§ fatiguent plus ils ue tuucliCDI. line chanteuse des raes, la Pispireta, a pris la place de cette douée fille du laboureur, de celle poétique pêcheuse des côtes delà mer, qui, dans ïiiso de Molina, ouvraient au drame des pi'i spectives pleines de charme et de fraîcheur. Don Juan lui-même, dans ie drame prinmif, avait, jusqu^en ses excès les plus coupables, je ne sais quelle grâce, qu on se défend d'aimer, mais qui, en de pit do lui-même, gagne un peu aussi le spectateur, et qui toucherait moins les femmes, si elle ne se faisait ainsi sentir à tout le monde. On se rend malgré soi complice de la longue patience du roi, de Taveugle tendresse de dbn Diego, et quand» sous la main brûlante du commandeur, don Juan demande le temps de se confesser, et un prêtre pour l'absoudre, on sait bon gré au poète d'avoir brisé enfin cette volonté inflexible, et on espère que Dieu ne dira pas comme la statue: il est trop tard. Chez Zamora, au contraire, don Juan n Oât plus qu'un libertin vulgaire, qui, loin dMntéresser pour son compte, diminue plutôt l'intérêt qui devait naturelleuieiU s'allacher aux victimes. Au dénoûment, lorsqu'il demande grâce et se re*^ pent, un ne voit plus en lui qu'un libertin pris au piège, et ses plaintes ne touchent pas. 11 n'appartient guère à un étranger, j'en conviens, de nier les qualités que les compatriotes de Zamora s'obstinent à reconuaitre dans « Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

1)0. N JIAN comédie; mais ils m'accorderont du iiiuias ijue, d*UDe sorte de drame religieux, une espèce de Prométhée espn* gnol, un véritable auto sacramental, en un mol, Zamora n'a fait sortir qu'une comédie de cape et d'épée. Où sera» je le répète, l'effet tragique de Papparition de la statue, au souper de don Juan, si, pendant cette scène, d'autres . incidents, des incidents purement humains, un assassin, par exemple, caché dans une fenêtre, et couchant don Juan en joue, viennent excijter la curiosité et partager les émotions des spectateurs? La statue du commandeur devient alors une machine de théâtre, et rien de plus. HAtons*nous doncd'arriver à Molière pour retrouver toute la grandeur du sujet. Né au sein.d^une eivitisation plus avancée, et dans un siècle plus libre, Molière ne s'est pas arrêté à la surface des choses. Avec dette pénétrante intuition de la logique des caractères, qui était le secret de son génie, le grand contemplateur est allé interroger dans toute sa profondeur cette âme légère et corrompue de don Juan, [U)ur lui arracher son dernier mot, pour y surprendre son dernier blasphème ; et derrière le libertin, il a hardiment découvert Timpie; il Ta amené au grand jour» et fait revivre dans une suite de scènes, tantôt fortes, tantôt gracieuses, mais toujours marquées de cette touche inexorable dont le Tartufe devait, ce semble, avoir épuisé toute la puissance. Une analyse sommaire est ici indispensable pour bien faire voir comment une idée se transforme et se déve* loppe entre les mains de UuUei e. Hais analyser le i< esDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

13<> SÈVILLE ET L'ÂNDALODSIE lin de Pierre peut paraître une impertinence adressée au lecteur. Je ne sache pas toutefois un autre moyen de montrer à quel point d'une part l'œuvre française est née tiel'opuvre espagnole, elde I autre tout ce qu'un génie tel que Molière sait encore trouver» après la moisson, dans le domaine d'autrui. Le drame de Tirso de Molina (Hiumience à iVaples, se continue sur les grands chemins, se noue et se dénoue à Séville. Molière se irauspoi te en Sicile et il y reste. On se demande pourquoi, et si la loi de Tunité de lieu lui faisait une règle de choisir Tun ou Pautre pays, pourquoi il ne s'est pas décidé en faveur de celui auquel revenait (le dru il la h'gende. Serait-ce donc à cause de cette circonstance que les Italiens auraient prétendu que Molière avait pris don Juan ehezeux, car ils ont aussi leur Convié Je pierre/ tiien de luieuxétabii, au contraire, quel origine espagnole de don Juan; de Séville il aura pu naturellement passer en Italie : les occasions ne lui ont pas manqué. Mais quoi de plus invraisemblable que de supposer que ' Molière a pu le chercher ailleurs qu'en Espagne, loi qui, à Texemple de Rotrou et desder.x Cr.rneille, a tant de fois puist'î à la même source? Ce qui aujourd liui est incontestable, c'est qu'à partir de cette rénovation éclatante du type primitif don Juan a cessé d'appartenir exclusivemeot a TEspagne pour appartenir au monde entier. Ce n'est plus don Juan Tenorio, ou don Juan de Marana, c'est don Juan. Au lever du rideau, le spectateur apprend que doàa Elvire, abusée par don Juan, sous promesse de mariage Digitized by CoogI(

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

i . bon Jli.\> iâô (ce sont bien là Ic^ lucuus du doa Juua i^uc nous cuoDaissons) , vient reclamer de lui la foi promise. Dès les * premières paroles des deux valets, on sent qu'on respire un autre air : on a les deux pieds mv la terre. Aux vives ei étranges allures d'uu monde quelque peu fantastique ont succédé les habitudes plus régulières d'une société élégante et ordonnée, et tout d'ajord on se deiiaande si Molière ne sera pas un peu bien embarrassé de son fan* \()me lorsqu'il aura à le produire. Son public est encore assez loin do Tépoque où l'ombre de iNinus doit iaue I sourire pour le moins les contemporains de Voltaire: mais déjà, du temps de Molière, amener sur la scène une staluequi marche et qui parle, c'est courir le risque i de n'effrayer que les enfant^. Rassurons -nous, Molière, qui connaît Fiiomme de son époque comme celui 1 de tous les siècles, se garde bien, dès le début, de fait c porter Tiiitérét sur ce personnage de la légende. Il a un sentiment trop vif des choses réelles pour compter fort sur ce moyen. Non, il développera si profondément le < caractère de don Juan, que le spectateur, entraîné, séduit, ne.lui demandera pas autre chose, et, quand don Juan aura comblé la mesure, ce même spectateur éprouvera une telle indignation, une telle impatience de voir enfin châtier tant de scélératesse, qu'il acceptera, sans trop y regarder, toute maiiii levée pour punir. La stalue elie-mémD sera la bienvenue, et les crimes auront été si grands, don Juan aura jeté à la justice céleste un si éclatant déti , que cette singulière manifestation de lu colère du ciel n'aura plus rien d'invraisemblable. Hais, tt. 8 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

ShVILL ET L'ANDALOUSJi:: VU attendent que vieuille i
l'œuvre de ce hardi et terrible dénouement, ce que fera Molière, c'est une
comédie, une incertaine comédie de caractère. ' J'ai laissé les deux valets
instruisant le spectateur, ou, pour mieux dire, s'instruisant eux-mêmes de
Pétal des choses. Survient don Juan, qui d'abord a reconnu Técuyer d'Elvire.
Il se doute bien que c'est lui qu'on cherche, eh; mais que lui apporte? Il a
déjà un autre amour en tête, et, pour s'en justifier, il fait à Sganarelle, dont
la haine l'encourage, un vif et séduisant éloge de Tinconstance. C'est,
dans toute sa grâce dangereuse, le don Juan amoureux, celui de Tirso de
Holina; c'est le côté jeune et moins haïssable du caractère. Molière eût
craint de blesser le sentiment délicat des esprits de son temps en leur
présentant tout d'abord l'autre côté, il ne veut pénétrer que par degrés dans
les secrets replis de cette âme profonde; il n'en montre, pour commencer,
que la surface polie, élégante, attrayante même, si on osait en convenir.
Cependant, dès ces premières scènes, l'impie déjà s'est laissé voir. On
surprend sur ses lèvres telles paroles d'une ironie inexorable, d'une audace
déjà satanique. a Mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré! —
Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi. .. — El ne craignez-vous
rien, monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuez il y a six
mois? — El pourquoi craindre / ne l'ai-je pas bien tué? » Ainsi nous savons
que le commandeur est mort il y a six mois déjà de cela. Avec la division
des genres, comme elle existe sur notre théâtre, Molière, écrivant une
comédie i i Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

• DOIS JUAPi 135 ne pouvait se peroieUre <r ensanglanter la scène. Il a plaée ailleurs, ainsi que je Tai dit, la vie et l'intérêt de sa création. Pendant que don Juan se prépare à mener à fin une autre aventure, Elvire survient. Elvire, qui ne la reconnaît? c'e^t l'Isabelle deTir»o de Molina. Les paroles d'Ëlvire sont nobles et -empreintes d*une certaine fierté grave qui n'exclut pas la tendresse, car il y a de Taniour encore dans cette âme blessée. Comment y répond don Juan 2 Par une plaisanterie du meilleur comique, il charge le pauvre Sganarelle de déduire les raisons de son départ précipité, et quand, sévèrement rappelé i lui-même, il ne peut se dispenser de répondre, il laisse voir clairement tûut ce qu'il y a d'impiété cachée au fond de son libertinage. « Sache, lui dit Elvire, que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même ciel dont tu te joues me saura venger de ta pertidie. € — Sganarelle, le ciel ! » Et cette réponse de don Juan termine le premier acte. Le caraetère de don Juan se pose déjà tout entier, mais de prolii seulement, amoureux, hardi, railleur, spirituel, d^à se jouant du ciel comme des femmes, déjà même hypocrite, mais tout cela encore dans de rapides et fugitifs éclairs. Ce qui se montre complet dès ce premier acte, c'est le caractère de Sganarelle. .le regarde comme une des plus heureuses conceptions de*^ Molière, dans cet Ardre de personnages, ce valet complice involontaire et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

136 SÉYILLK ET LANDALOUSIK forcé (le son maitre. Dans les autres comédies de Molière, le valet est d'ordinaire le mauvais génie du fils de famille, il donne les mauvais conseils et il aide à les pratiquer. Il emporte le dernier scrupule et trouve cent stratagèmes pour tirer de Targent d'un père avare, pour éconduire un rival, pour enlever une maîtresse. Ici le contraire arrive ; c'est le maître qui corrompt le valet, c'est le valet qui moralise. Là où abondent d'habitude le vice, le mensonge, la cupidité, tous les mauvais instincts de l'ignorance, l'honneur celtique élève sa voix et réclame. Mais comme, après tout, Sganarelle est toujours, au fond, de celle race ingénieuse mais corrompue des Scapins, après qu'il a bravement parlée il prend peur de son maître et se résigne, c'est trop peu dire, il met la main à l'œuvre. Rien de plus original que cette lutte de la droiture et de l'intérêt dans une conscience naturellement honnête mais timide. L'infamie de don Juan en éclate au[^]i davantage. Au second acte, on a vu [ici] que don Juan, ayant voulu surprendre en mer le nouvel objet de sa passion, a failli périr dans les flots. Il se noyait sans quelques paysans qui se sont trouvés fort à propos sur la côte. Même chose advient, comme on a vu, au héros de Tirso de Molina. Dans l'imitation, comme dans l'originat, don Juan reconnaît ce service en cherchant à séduire la fiancée de celui qui a le plus contribué à le sauver. Mais • à cela se réduit l'emprunt. Le mérite de l'exécution appartient tout entier au poète français. D'abord, au lieu d'une jeune fille, il y en a deux, et entre autres scènes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.58% accurate

DON JUAN 157 cliarmantes» amenées par la jalousie des paysans, ce u est pas une des moins piquantes que celle où don Juan eon«
tinue de iromper en face les deux paysannes à qui sépa* rément il a promis mariage. Au troisième acte, nous voyons enfin se foi uicr Torage. Don Juan apprend qu'on le cherçiie, et se voit forcé de changer d'habit pour échapper à ceux qui le poursuivent. Mais, en changeant d'habit» il a gardé les mêmes sentiments. Son impiété même, devenue plus audacieuse, se résume dans cette insolente profession de foi ; a Je crois que deux et deux sont quatre» et que quatre et quatre sont huit. » L'atiiée n'ira jamais plus luinsans tomber dans la folie même. Hais contre cet excès de Torgueil et de rincrédulilé protestent I iiiiuiinjaabh^ bon sens du peuple par la bouche de Sganarelle, et Thumble et pieuse résignation du pauvre, parcelle ilu vagabond Francisque, dans cette admirable scène qui effaroucha si fort le grand siècle, et qui forme, à mon gré, un sublime contraste. Mais patience 1 voici la vengeance qui se hâte. Ce sont d'abord les deux frères d'Elvrre, (jui cherchent le ravisseur de leur sœur. Dans le drame espagnol, il faut bien eu convenir, le fiancé d*[sabelle, venant de Naples pour se venger, est un amantsi froidementaimé, qu il s attache inévitablement à son personnage une tejnte imperceptible de riilicule. La poursuite des deux frères a quelque chose de plus sérieux. Mais don Juan, sans le connaître et sans Atre connu, a sauvé Tun d eux, et cette circon.siaiK e fait rentrer, pour un temps du moins, l'épée dans le fourreau. Vous voyez bien que conseils, prières, menaces, 8.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

138 SÉYILLÈ ET L'ANDALOUSIE le fer même dans des mains
vaillantes, tout se brise contre cette poitrine d'airain, et que, pour la
dompter, si (lie peut être domptée, il faut un bras plus fort que celui de
l'homme. Hais Dieu, dont les voies sont impénétrables, pour parler le
langage chrétien de Tirso de Molina, assignera lui-même le coupable
au-devant de la vengeance. Quel est ce superbe édifice que je vois entre ces
arbres? Bon! c'est le tombeau que le commandeur faisait faire lorsque vous
le tuâtes. Cette première apparition de la statue ne produit pas un grand
effort dramatique. Hais le sang-froid philosophique de don Juan et les
naïves frayeurs de Sganarelle donnent à cette scène un relief qui amuse du
moins et qui intéresse l'esprit, s'il ne saisit pas fortement l'imagination. Peu
à peu» cependant, l'incrédule lui-même perd quelque chose de son audace.
Il le sent bien, car il s'écrie : a Allons, sortons d'ici. — Voilà de mes esprits
forts! » dit Sganarelle, et par sa bouche c'est la logique qui le dit. Il semble
qu'avec la terrible statue le drame devrait prendre possession de la scène.
Hais Molière^ avec son sens exquis, et qui sait le parti discret qu'au dix-
septième siècle, en pleine France, il faut tirer d'un revenant, n'a ^arde
d'abandonner, pour les aventures dramatiques la veine comique du sujet.
Les premiers actes nous ont

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.06% accurate

DON JUAN 139 montré don Juan vif, séoiiilianl» libertin, mais brave et retenant encore dans le vice même une certaine grandeur. Le quatrième le va faire voir aux prises avec ses • créanciers : c'est la dégradation qui commence. Qui a oublié la scène de M. Diaiaiiiche? C'est par là surtout que le don Juan de Molière entre fortement dans les réalités de son époque. A côté du fils débauché, endetté, à bout d'expédients, Tépoque donnait aussi à Molière, qui n'i garde de le négliger, le père digne, hautain, chevaleresque. Le vieux gentilhoiiuue parle inutilement, et se retire indigné. Là où sa sévère tendresse n'a rencontré • que du persiflage, Tavertissement pieux et détaché de Téponse abandonnée sera-t-il plus heureux? Elvire l'essaye, sans trop Tespérer, et n'obtient pas davantage. Mais^ sous ses voiles de deuil, ses grâces languissantes lui ont rondtt ans yeux de don Juan quelque chose du charme qui Ta perdue. Du moment qu'elle semble vouloir retourner à son couvent et se replacer sous la garde de C8 Dieu qu'elle se repent d'avoir quitté, comment ne raûimerait-elle pas les feux éteinis" do don Juan? Cet homme sera jaloux du ciel, et il est encore tenté d'ai* - mer Elvin^ pour le seul plaisir de remporter deux Ibis sur Dieu même. Mais la résolution d'Elvire est sérieuse, et sa dernière visite n'était que le suprême effort de Tamour vaincu, mats encore compatissant. Ce quatrième acte se termine par le souper oii don Juan, qui ne Tat* tendait guère, il faut le dire, reçoit assez Gèrement le commandeur, La scène est plus rapide, moins approfondie que celle de Tirso de Molina; j'en ai dit la raison. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

iiuiiei o giisse de nouveau à côté du drame et court à la comédie. On se souvient que, dans l'une des premières scènes, dans la première entrevue d'Elvire et de don Juan, celui-ci, se souvenant à propos qu'il a lire Elvire d'un couvent, lui dit ; « Il m'est venu des scrupules, madame, et j'ai ouvert les yeux de Tàrae sur ce que je faisais. » En l'écoutant parler de la sorte, le spectateur s'écrie ; il ne lui manque plus que d'être hypocrite ! Ce trait, en effet, eût manqué à son caractère, si Molière eût oublié de l'y mettre. C'est par où don Juan met le comble à sa scélératesse. Poursuivi, traqué de toutes parts, il n'a plus qu'un refuge, c'est la vertu de son vieux père. Quelques paroles d'une piété affectée lui rendront cet appui. Et Molière, qui avait déjà tout le Tartufe écrit dans son portefeuille, trouve encore dans son génie assez d'observations et de couleurs pour peindre un autre Tartufe, si différent du premier. Rien de plus neuf que la scène où don Carlos vient provoquer le nouveau converti, et dans laquelle ce dernier, à bout de pieuses raisons, accepte le cartel en ces termes : « Je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite rue écartée qui mène au grand couvent. Mais je vous déclare, pour moi, que ce n'est pas moi qui veux me battre ; le ciel m'en défend la pensée, et, si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera, à C'est Tartufe gentilhomme. Mais ce n'est pas à l'épée de don Carlos qu'est réservé l'honneur d'un si légitime châtiment. Avant don Carlos, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

I>0;N .11 AN 141 Jon Juan avait défié le ciel même, et c'est le commandeur que Dieu a chargé de relever et de punir cet insolent défi. Dans Tirso de Molina, la douleur physique, peut-être un retour sur lui-même, ont aigri à don Juan un cri de repentir. Chez Molière, don Juan meurt sans remords. Le remords ici serait invraisemblable. Voilà comment, à un quart de siècle de distance, mais sous des cieux tout différents et au soleil de deux civilisations qui se développent simultanément sans se ressembler, une même idée fleurit et mûrit. La différence des deux types tient moins encore à la diversité du génie des deux écrivains qu'à l'opposition de l'esprit des deux nations. En Espagne, don Juan, débauché, railleur et seulement sceptique, devait rester un personnage à demi fantastique, le héros d'une légende. En France, Timothée Logitje voulait que le sceptique devînt un impie, un athée. Sous l'inspiration créatrice de Molière, il a épuisé toute sa destinée morale. Depuis le jour où je suis entré pour la première fois au milieu des ruines de San Francisco, l'œuvre de destruction, commencée en 1831, ne s'est pas arrêtée un jour : le marteau du galérien a frappé sans relâche les vieilles murailles; Ce vaste préau se nettoie et s'organise pour devenir une promenade. Les colonnes de marbre, couchées dans la poussière, se relèveront pour orner quelque salon officiel de Tayuntamien. Les pierres sculptées formeront les assises d'une immense galerie destinée à reproduire celle du Louvre Royal. Les azulejos des chapelles, recueillis avec soin, revêtent déjà les parois

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.11% accurate

Uii SÉVILLF. KT I/AND A LOUSI E intérieures d'une
coudupalaisdeSan Telmo.Tout ce qui fut ranûque moDastère ira se
transformant ainsi au gré de Tan, de l'esprit, des habitudes modernes, et j'ai
vu le dernier paiiuier de la tiuerta des moines transplimtc dans les jardins de
la Chartreuse de Triana, mutilée, elle aussi, ai devenue, hélasl une fabrique
de laïeucc. C'est ainsi qu'à notre exemple TEspagne procède au* jourd liui
de la puésie à la prose. Dans un petit nombre d'années, San Franciseo sera
la placee la plus animée de Sév i Ile, la place marchande, comme on dit. M.
Dimanche y tiendra sa boutique, et don Juan lui-même viendra allumer sa
cigarette au bec de gaz qui 'aura remplacé les lampes d'argent du sanctuaire.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.23% accurate

V ■ VRILLO ET L'ECOLE DE SÊMILLE U Musùc. — î/ancieu couvnl de la Merced. — Tableaux et sculptures. — LV'cok' de Sdvillc. — Se^ couimencements, spu fondateur, Juau Santlio de Cuâtio. — Alejo Fcuiandez et ses disciples. — Luis de Vai'gas; les fresques de la Ginlda. Antonio de Arfian. « A quoi se bornait la peinture à cette époque. — Ses procédés. Accroissenenls que pi'end réoole sous les élèves de Luis Femaudei. — Deri-era le Vieux — Sa vie et ses œuvres. — Francisée Pacheco, ses ouvrages et son ^ndre Vêlasques. — Le licencié Juan de las Boelas. — Zurbaran; caractère de ses œuvres. — Les deux Gastillo. — I.e maître de Murillo. — Bartolome EstelMn Murillo. — Ses condisciples, Àlonso Cano etredni de Noya. — La naissance de MnriUo. — Son enfance. — Sa vocation irrésistible. — Ses études et ses progrès rapides. — Ses premier» travaui. — La Feria et ses peintres. — Pedro de Mbya revient de Flandre. — Ses récits enSanunent I Imagination de Hurillo.— Comment Hurillo secrée des ressouices.-^Il part pour ritalie. — S'arrôte à Madrid. — Y rencontre Velasquez. — Travaille deux ans sous sa direction. — Son retour à SéviUe. — Il y est diargé de peindre le eonvent de San Francisco. — Sa première manière. — Son mariage. Sa seconde manière. — Peintures de la caliiédrale et de la Cbarité. — Tableaux pour divers amateurs. — Murillo fonde TAcadémie. — i'cintres et sculpteurs qui Vaidont dans son entreprise. — Ignacio Iriarle. - -Difflcuîtés que Murillo renconlro. —Loj> Irois Vaides. — Lutte deMurillo et dr Valdc's Leal, à la Charité. — l/liospice de la Charité. — I.e second don Juan, don Miguel de Mafiara. — Sa conversion. — l& Moise et les autres Iniles de Murillo. — Les tableaux de Vaides Leal. — La troisième manière de Nuritio; ses peintures du couvent des Capudus.— Aventures du Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

144 SKVILLK HT LANDA Loi biK . »elle eullctiion. — I.cs
»li>< «le Miirillo. — Osot i(» . ^ — \ IUaviriMu kl Garzoi. — l.o Mulâtre.
- Trsiaiiièil et mort du Muiillu. — Ses oafants. — Le5 derniers
représeilanls de son école. Cest, il y a ciuquanle ans, qu'il fallait venir, à
Séville chercher l'école tlo Séville. Elle était partout, elle avait partout son
musée, dans les églises^ dans les couvents, dans les colU'ges
ecclésiastiques. Et dans ces divers monuments chaque chef-d'œuvre,
tableau, statue, vases sacrés, était à m place, dans le milieu pour lequel il
avait été peint, sculpté, oiselé, et sous le jour où lui-même le maître Tavait
posé de sa main. Tout se tenait, rien d'isolé; le Christ en croix était sur son
autel, la Vierge sous son auréole, Tostensoir dans son tabernacle, le saint
dans sa chapelle : c* étaient au milieu de sanctuaires où les siècles passés se
survivaient à eux-mêmes. La critique elle-même, en y entrant, se sentait
pénétrée dès le seuil de je ne sais quel parfum des âges croyants dont le
charme était partout répandu et profitait à Tartiste. Maintenant un grand
nombre de ces vieilles, arrachées de l'ombre sacrée, ont perdu le
prestige de la foi, pour ne garder que le caractère plus ou moins
remarquable que leur imprima la main de l'artiste. Mais l'artiste lui-même,
sans bien le savoir, avait compté sur la foi, et l'œuvre, amenée au grand jour,
et réduite à sa valeur propre, court souvent le risque de s'amoindrir. Murillo
sera partout Murillo; mais que d'autres ont dû une partie de leur renommée
à la naïve illusion des fidèles. dont la pensée ne s'inquiétait guère de séparer
de l'admiration pour le peintre, le culte pour le modèle ! Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 145 Que faire? La cathédrale et l'hospice de la Charité, plusieurs encore des paroisses de Séville, ont eu le bonheur de préserver beaucoup de leurs richesses. Mais on ne relèvera pas les murs du couvent des Capucins, pour y replacer les belles toiles de Murillo. Le collège de Saint-Thomas, devenu une fabrique de fusils, ne reverra pas sur le maître-autel de son église les saints docteurs de Zurbaran. Le couvent de San Francisco se transforme en une place, celui de la Merced est aujourd'hui le Musée, et sur les paroisses restées debout ont passé le torrent de l'invasion étrangère et l'ouragan plus terrible encore, des révolutions populaires, deux fléaux qui, pour les détruire ou les emporter, choisissent toujours les chefs-d'œuvre. L'ancien couvent de la Merced est aujourd'hui, disais-je, le musée de Séville. Dans ses cloîtres, dans ses patios, dans sa chapelle, dans son réfectoire, dans ses cellules, convertis en longues salles, des mains intelligentes ont recueilli une foule de précieux débris, et c'est là que l'on peut encore étudier ce qui, à bon droit, s'est appelé l'école de Séville. Il y a donc une école de Séville? Qui en doute? Les noms de Zurbaran, de Murillo, de Montañez, suffiraient seuls pour lui assurer une place élevée dans l'histoire générale de l'art; dans l'histoire de la peinture espagnole, et des différents groupes formés autour de maître, cette place est, à mon avis, la première. Ailleurs, je rencontre ça et là de grands noms : un Velasquez, à Madrid (par parenthèse, il était né à Séville); à Tolède, un Greco; à Grenade, Alonso Cano et Bocanegra, son disciple; Ribera, à Valence, et Morales, à Budajoz. Mais 11. 9 Digitized by Google

146 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE chacun de ces noms est moins la lumière ou le drapeau d'une école que la gloire d'une ville ou d'une province. Séville seule me paraît avoir fondé une école ; je veux . dire que j'y retrouve cette succession de maîtres et cet ensemble de doctrines (qui constituent une tradition et qui réalisent une idée. Je voudrais donner une esquisse de l'histoire de cette école de Séville, nommer quelques-uns de ses principaux maîtres, raconter surtout la vie de l'homme en qui elle se personnifie avec le plus d'éclat, don Bartolome Esteban Hurillo. Dans cette difficile recherche, où, plus qu'ailleurs, je sens toute mon insuffisance, je prendrai pour . guide un écrivain distingué dont les écrits font autorité dans la matière, le Vasari de l'Espagne. don Juan tin Cean Bermudez. Ses ouvrages sont du commencement* ment de ce siècle, et datés de Séville même, où il résida longtemps ; peut-être même y était-il né. Quelle a été maintenant dans l'histoire philosophique de l'ail la signification de l'école de Séville? Question délicate et qu'il faut cependant bien aborder. L'école de Séville a été classée par les habiles au nombre des écoles naturalistes. On ne peut, en effet, se dissimuler qu'elle ne montre partout dans ses œuvres un vif sentiment de la réalité matérielle, une rare habileté à la reproduire. Quant à moi, je crois que si les maîtres illustres qui ont conquis, de siècle en siècle, et gardé jusqu'à nos jours l'admiration et la sympathie des hommes, n'avaient pas réuni, dans une certaine mesure, à l'imitation plus ou moins énergique et sentie de la nature» le sentiment plus Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

MURILLO IST L'ÉCOLE DE 8ÉVILLE 447 OU moins profond de Tidéfil, aueuii ne serait parrénu à remuer véritablement les cœurs, à charmer longtemps les yeux, à inlérresser les intelligences d'une façon durable. Toute la differencee serait donc dans le degré, et j'ai grand'peur qu'il n'y ait pas autre chose au iond de la plupart des querelles qui divisent les hommes. La lutte est moins entre les idées qu'entre les passions et les caractères, ce qui rend les opinions tranchées comme les caractères, et comme les passions, immortelles. Ce qui fait la pi:ofonde originalité derécoie deSéville, c'estque, ' étant exclusivement chrétienne et catholique, elle est cependant restée plus près de la nature que ses rivales d'Italie. Je ne crains plus, après ce commentaire» de dire qu'elle a été, en, effet, une école naturaliste. Mais il est temps de raconter son histoire. Son fondateur aurait été Juan Sanches de Castro, qui jouiissait d'une asses grande renommée à Séville, vers Tannée 4454. On voyait encore de lui, il y a à peine un denii-siède, dans une chapelle de la cathédrale, une Nativité qui gardait, dit-on, un certain effet. Le seul souvenir qui rt sie aujourd'hui. de ce patriarche dé IVcoIe, c'est, dans la parotsiie de San Roman, le marbre qui couvre sa sépulture. L'épitaphe est en lettres gothiques. Tel était aussi le caractère de la peinture à celle première époque. L'Espagne n'avait pas mieux échappé que le refile de l Europe au goût byzantin et allemand qui alors régnait en souverain dans les arts. Ici, comme par* tout, c'était des figures toutes d'une venue et d'une couleur, sans mobilité dans l'expression et sans gestes, et

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

En SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE qui s'annonçaient aux regards d'une façon aussi naïve que les héros d'Euripide, en disant ; Je suis saint Michel ou saint Jacques, à l'aide d'un ruban qui sortait de leur bouche. Tout où leur nom était écrit. Sanchez de Castro, dans un de ses tableaux» avait donné à la sainte Vierge un chapelet et des lunettes. Parmi les disciples de Sanchez de Castro, un seul est encore nommé, Gonzalo Diaz. Il fut le maître de Bartolome de Mesa et de Àlejo Fernandez» celui-ci un peu plus connu que le premier, mais les uns et les autres» habiles surtout à peindre des statues de bois, de pierre et de terre cuite. Cependant Alejo Fernandez, étant Cordoue, y forme le fondateur d'une école qui ne lut pas sans gloire. De retour à Séville, tout au commencement du seizième siècle, il y trouva la chaîne interrompue de la tradition de Castro. Mais il la renouait en la transformant : sous son pinceau, les bras détachent des corps, les yeux s'animent, les traits s'ennoblissent. Les saints gardent encore leurs auréoles d'or, mais ils ont la vie et le mouvement. Des quatre disciples qu'eut à Séville Alejo Fernandez, le plus distingué, Diego de la Barrera, peignit, en 1599, les statues et les bas-reliefs de la porte du Pardon. Mais il fut le maître de Luis de Vargas qui visita l'Italie» connut les maîtres italiens, et se mit par là en mesure d'ouvrir à ses contemporains de nouvelles perspectives. Avant Luis de Vargas, on peignait en détrempe sur des toiles grossières appelées sargas. Le premier, il peignit ' Une espèce de serge? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SEVILLE iêè surtout à l'huile et à fresque. On a de lui plusieurs tableaux où Ton admire la fermeté du dessin et le grand caractère des figures. Hais il ne parait pas avoir dépassé la science naïve de ses prédécesseurs dans Tétude de la dégradation des teintes et de la lumière. Sa gloire sera toujours d'avoir été trouvé digne de peindre extérieurement la Giralda. Ce fut lui, en effi t, i[uï peignit, dans les niches arahes. les apôtres, les évangélistes, les docteurs et les saints patrons de Séville : fresques hardies, dont le soleil d'Andalousie n'a pu encore, après trois siècles^ effacer les lignes. Un chemin du Calmire, que Ton peut voir aussi à i un des angles de la catliedrale, quoique retouché, témoigne encore des hautes qualités de Luis de Vargas. A ta modestie de sa signature, on sent que Vargas avait compris la supériorité des maitres italiens, il signe, en effet, un de ces tableaux : liinc dUcibam Insius de Vargas, Indulgent envers tout le monde, même pour les rivaux qui le calomniaient, Luis de Vargas avait eepen* dant dans Tesprit assez de malice pour se venger. Un mauvais peintre lui ayant, un jour, présenté un crucifix etluiien demandant son avis : c Mais oui, dit Vargas, il a bien véritablement Tair de dire : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce quils font. » Quand il mourut, on découvrit autour de lui tous les instruments d'une pénitence rigide, une bière entre autres, où il se couchait pour y méditer les fins dernières de Thomme. Ce doux railleur était un chrétien austère. C'est de Vargas, à proprement parler, que date Técole de Séville. Ce fut lui qui rapporta dltalierétincelie qui

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.64% accurate

Le SÉYILLIC ET L'ANDÂLOUSIK devait éveiller le génie andalous. Toutefois, vers la même époque, deux italiens, Pierre Caimpana et François Fruttet, eurent aussi leur part d'influence dans cet avènement. Ces deux rayons fondus de la Flandre et de l'Italie se retrouvent, à toutes les époques, dans l'école de Séville, au grain de la réalité flamande, au éclair de Tidéal illorentin. Un peu de ces deux choses est déjà chez Luis de Vargas, dans la grâce et sobre expression des figures, dans l'habileté et l'usage des draperies. Seulement l'air ne résonne pas encore autour de ses personnages, et, dans ses tableaux, la lumière brille sans rien montrer. Né à Séville, en 1503, Luis de Vargas y mourut en 1568. Ce fut précisément entre ces deux dates que vécurent et brillèrent à Séville Fruttet et Campana. J'ai dit que les peintres de ce temps n'étaient souvent occupés qu'à peindre des statues et des bas-reliefs. Un disciple de Vargas, Antonio de Arfian, introduisit une heureuse nouveauté dans ce genre de peinture secondaire. Dans les bas-reliefs sculptés il ajouta des motifs et des personnages en perspective. Entre le milieu du seizième siècle et les commencements du dix-septième, l'intervalle est rempli des noms d'Antonio Arias, Hernando Stermio, Pedro de Villejas Marmolejo, Vasco l'erretra, Juan et Diego de Saavedo. La plupart de ces peintres travaillèrent au monument funéraire, élevé dans la cathédrale, à l'occasion des obsèques de Philippe II, machine colossale dont le souvenir n'eut pas survécu à sa courte durée sans le sonnet de Cervantes : quelques vers l'ont rendue immortelle. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 151 Les peintres de cette première époque étaient donc surtout, comme on a pu le voir, d'ingénieux décorateurs dont la gloire allait se perdre dans celle de l'architecte. En ses rudes commencements, les procédés matériels étaient aussi humbles que l'emploi même que Ton faisait souvent de la peinture. On accoutumait d'abord les jeunes gens à peindre sur ces sargas dont je pariais plus haut, qui, je crois, se tissaient à Triana. On en décorait les maisons[^] ou l'on vendait cela à des marchands de la Feria ; nous verrons ailleurs ce que c'était que la Feria. Ces marchands envoyaient ensuite en Amérique ces timides essais d'un art qui allait bientôt produire de si grandes choses. Les premiers sujets que Ton peignait sur des sargas étaient de deux sortes : de naïves études de la nature populaire, de la vie ordinaire, appelées bodegones, * espèce de pots- pourris de fleurs, de fruits ouverts, de bouteilles et d'animaux. La Bible \ TKvangile, la légende, fournissaient le reste de ces arguments. Les procédés se perfectionneront de jour en jour, les grands talents se produiront; mais[^] à toutes les époques, la mythologie et l'histoire continueront à être à peu près exclues des sources où puisera l'école de Séville. Sur la fin du sixième siècle, commence une nouvelle génération de peintres, supérieure à la précédente, et dont les ouvrages, conservés avec plus de soin, permettent de suivre avec plus d'attention les progrès de l'école. Le maître de cette génération nouvelle fut Luis Fernando, qui a laissé peu de travaux ; mais il eut pour disciples Herrera le vieux, Francisco Pacheco et les

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

15*2 SÉVILLK ET L'ANDALOUSI iC deux Castîllo, dont le dernier fnt le maître de Hurllo. rranci))»co lienerâ, surDoinnic la v ieux, né à Sëviile BD 1570, est ano sorte d*ëbauche de Michel-Ange. C'est un de ces types liautaias qu'on ae manque janinis de rencontrer dans les époques héroïques de Thistoire de l'art. Ces rudes génies n'ont pas les qualités attrayantes de Tâge suivant» mais ds impriment à l'art de ces secousses fécondes qui en reculent les limites. Herrera fit perdre à l'école de Séville les allures liiuiilesqu elle avait gardées jusque-là. Mais son influence particulière se marqua dans un petit nombre de disciples. Vélasquez, il est vrai, fut du nombre, ayant été le disciple de Herrera avant que d*être celui de Pacheco, son beau-père. Ce n'est pas tout a fait sans dessein que, à propos de Herrera le vieux, j'ai nommé Michel-Ange. Herrera se précipitait sur la toile, couime le grand sculpteur sur le " marbre. Pour dessiner, il avait assez d un roseau, et pour peindre, il ne lui fallait qu^une brosse. Il peignait avec une sorte d'ivresse qui tenait de la fureur. Sa violence eut bientôt rebuté tous ses disciples. Quand il ne lui en restait plus, il appelait sa servante, et c'était elle qu'il chargeait de préparer ses toiles, de les enduire et de les frotter avec un balai, et. avant d'attendre i enduit fût sec, il y traçait les ligures et les draperies. Sous cette pratique barbare il y avait un sentiment énergique de Part; témoin son ApoÛiéose de saint Herménégildc et son Jugement dernier^ autre analogie avec Michel-Ange. La toile et le bois ne résistaient pas assez à ces laaius violentes, il leur fallait le bronze. Herrera voulut être Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

MURJLLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 153 graveur. Un en fallait pas davantage pour que ses ennemis un tel homme en a toujours, l'accusassent de faire de la fausse monnaie. La justice, non plus, ne rassure pas un tel homme. Au lieu de se défendre devant elle, Herrera préféra chercher une retraite; il la trouva dans le collège de Saint Uerménégilde, où les jésuites avaient un droit d'asile. En 1654, Philippe IV, étant venu à Séville, voulut visiter ce collège, il s'arrêta frappé d'admiration devant le maître-autel de l'église. C'était pour cet autel que Herrera avait peint son chef-d'œuvre. On profita de l'admiration de Philippe IV pour lui nommer le peintre et l'amener devant lui : — « On ne fait pas de fausse monnaie, dit le roi, quand on a une mine d'or au bout de son pinceau ; et il fit mettre le peintre en liberté. Voilà Herrera rentré en triomphe dans sa maison : mais, comme il y rapportait la même humeur, les disciples ne s'empressèrent pas plus qu auparavant. Son fils même avait peur de lui : le drôle lui vola sa bourse et s'enfuit à Rome. Laissons-le aller, nous le retrouverons assez tôt, quand il sera devenu lui-même un maître renommé, mais orgueilleux et jaloux. Quant au vieil athlète, dégouté d'une ville où il n'avait que des ennemis, il alla s'établir à Madrid, où sa réputation grandit encore, et où il mourut en 1656. Un ne lui manqua, pour être vraiment un grand peintre, que de vivre dans une atmosphère plus pure, et d'avoir reçu des principes plus élevés. Né à Séville cinq ans avant Herrera, et mort deux ans plus tôt, Francisco Pacheco offre, avec ce maître farouche, un contraste complet. J'ai parlé brièvement ailleurs de 9. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

SÉÑ1LLB £T 1/ANDAL013SIE Pacheco. Je n'en Aifé't id que peu de mots : critique 80* lide, poète ingénieux, Pacheco, en peinture, fut surtout UD imiive savant et correct. On a vu que, contrairement aux habitudes de récole de Séville, il emprunta des sujets à la inytl)i)l()'^i>\ on peignant pour le duc d'Alcala des épisodes de la fable de Mdale. C*esl dana i alelierdo ce ducle Pacheco quo le grand Vi*lasquez, âgé seulement alors de dix-sept ans, vint chercher un asile, épouvanté comme les autres des emportements de Uerrera le vieux, son premier maître. Né à Séville, la dernière année du seizième siècle, Vélasquez n'y passa que la première partie de sa vie. Après cinq ans d'assiduité aux leçons de Pacheco, il épousa sa fille. Mais dès 1822 nous le trouvons déjà à Madrid, où tout d'abord il devient célèbre. Une fois encore il revient à SéviUe, mais il ne fait que s'y montrer, rappelé aussitôt par une lettre du duc d'Olivarès, qui fixe sa destinée et le reprend à l'école de Séviile pour le donner à l'Espagne et au monde. Je serais bien tenté, coiiuoe laiii d'autres, de le restituer à cette école, où il reçut les premières leçons. Hais quoiqu'il ait gardé avec elle une certaine parenté, je ne puis dire, en conscience, qu'il lui appartienne. Velasqnex est un grand peintre naturaliste, il a fait ses fium*ns, et une réalité puissante anime toutes ses toiles. Mais c'est surtout un peintre d'histoire, et comme les sujets où il se complaît, l'idéal qu'il poursuit est ailleurs qu'à Séviile. En se séparant de ses premiers maîtres et de ses condisciples, il a dit un éternel adieu aux douces vierges, aux martyrs inspirés, aux saints si gravement Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

2IURILL0 ET L'ÉCOLE 0Ë SÉVILLE 155 recueillis. 11 faut à son vaillant pinceau les têtes hardies, les fiers regards, les riches velours, les armures éclatantes, toutes les pompes de la vie, de la royauté^ de l'histoire. Pacbeco, son beau-père, qui ravait accompagné à Madrid, i\ l'époque de son premier voyage, en le laissant sur le seuil d'un monde si différent de celui que, lui, il allait retrouver à Séville, avait déjà fe pressentiment de la destinée de i^on gendre, lorsque, après avoir va son portrait équestre du ro) Philippe IV, il lui adressait le sonnet qui débute ainsi : i Poursuis, vaillant jeune homme, dans la gloire de t^s heureux commencements! » Contemporain d'Herrera le vieux et de Pacbeco, le licencié Juan de las Roelas ne paraît pas avoir été leur condisciple. On soupçonne même que, jeune, il visita ritalie. La BataiUedeCUwijoeX ItMartyredesaifU André sont restés ses chel's-d œuvre. Le premier est à la caliiédrale, le second au Musée. Ses tableaux se distinguent pnr Tart de la composition, la science du dessin, I t^clat ile la couleur, et ce qu'il faut remarquera sa gloire, c'est que ce furent précisément ces hautes qualités qui le firent soupçonner d'être aile étudier en Italie. Pourvu de bonne heure d^un bénéfice à la collégiale d'Oltvarés, où il mdiirut en 1G25, .luati de las Roelas vécut peu à Séville, où on le fait naître vers 1560. Il y tint cependant é^oie, car c'est dans celte école (Jue, vers 1617 ou iH18, on ren contre ce rude laboureur qui fut depuis Zurbarau. Né à Fuente de Cantos en 1 598. Francisco de Zurbarân passa à Séville la plus grauile partie de sa vie, et il y Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

peignit ses chefs-d'œuvre avant (l'*aller mourir à Madrid vers 1662. Il semble que la forme ait donné Zurbarin H Séville, pour la consoler de ce qu'il (^ allait perdre. Un effet, ce lui trois ou quatre ans plus tard que Velasquez quitta sa patrie pour aller répandre au dehors sa vie et son génie. Zurbarin renouvela, dans l'école, la tradition de Uerrera le vieux, qui, après lui, va s'effaçant dans l'imitation trop servile de ses disciples. Barnabe de Avila et les deux Polanco, en attendant qu'elle se relève av<M^ é(dal dans les œuvres de Valdes Leal. Ici la manière de Zurbarin (^a est simple, naturelle, puissante. Il a toute la gravité, quelquefois la mélancolie des cloîtres, dont il aime à reproduire les austères figures. Son chef-d'œuvre, aujourd'hui au musée de Séville, est l'Apothéose de saint Thomas d'Aquin, scène grandiose où l'artiste est sorti avec génie de la simplicité de ses conceptions habituelles. J'ai gardé, pour finir, les inconnus peut-être de ces grands disciples de Luis Fernandes ; mais il nous mène* roi Uau plus si. Ici le ses successeurs, à Murillo lui-même : ce sont les deux Castillo. L'aîné, Augustin, né à Séville en 1505, passa presque toute sa vie à Cordoue, où il exécuta de belles fresques^ laissant un fils, Antonio, dont les œuvres sont supérieures aux siennes simples d'ailleurs et régulières. Le second, Juan, plus jeune de dix-neuf ans, était aussi né à Séville en 1581. Dessinateur exact, Juan del Castillo doit aujourd'hui toute sa célébrité à ses disciples : Alonso Cano, Pedro de Moya et Murillo. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

HURILLO ET L'ÉGOLB DE SÉVILLE . 157 Je ne dirai qu'on
mot des deux {mmien, qui furent rhonoeur de l'école de Grenade. Sculpteur,
peinlre et architecte» Alonso Cano, né ù Grenade en 1601, eaivit son père à
Sëvilte, où t1 étudia la peinture sous Pacheco et Casiillo» la sculpture avec
Montailez. Obligé de se baitre en duel avec Sébastien Valdes, qu'il bleisa
d'un coup ii'épée, il s enluit à Madrid, 4aissaQt à Sëville i^uelques
monuments de sa double vocation et de sa première raauière. • Né aussi à
Grenade, mais neuf ans plus tard, en 1610, Pedro de Moya ne fit jamais que
traverser Séville. Emporté par son humeur avenlureusa, il déserte l'atelier et
va se battre en Flandre. C'était le génie même de la peinture qui l* y
poussait. Là il voit le\$ chels-d' œuvre de Técole flamande. Van Dyck
survient, le remue et le passionne. Il commence par copier ouvrages de ce
nioître, et fmit par jeter son épée pour courir en Angleterre^ la poursuite du
maître luinnâme. Van Dyck raceijeille avec bontés mais il meurt au bout de
six mois. L'Angleterre, sans Van Dyck, ue pouvait avoir beaucoup de
charme pour un peintre né à Grenade, élevé à Séville. Moya revient dans
cette dernière ville, où le progrès de son talent étonne tout le monde, et
Murillo plus que personne. U se i^etire enûn à Grenade, où il meurt en
1666. Avec ce goût des aventures, Pedro de Moya ne pouvait peindre
beaucoup. Aussi iaissa-t-il peu d'ouvrages. Voici enBn Murillo venu : ici je
raconterai tout au long. Barloiome Ësteban Murillo naquit à Séville en
1618^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.78% accurate

168 SÉTIitK Bf L'AHOALOUSIB probablêineil le janvier. Il fut du moins baptisé ce Jour-là, dans Téglise de la Madeleine» qui, démolie pendant la guerre de lIndépendanee, est devenue la place du mÔQie nom. Sa lamille habitait alors, à ce qu'il paraît, la rue de lasTi^das, qui, de la paroisse, menait et liime encore au couvent Je Saiul-i'aul. Seulement le couvent aussi a été transformé, il estoceupé aujourd'hui par les bureaux dfes adminîstratioiis civiles de la province. Le vrai nom de la famiie de Murillo était Esteban ; eelui de Mûri llo fut empruntée son aïeule maternelle. Comme la plupart des grands liommes, Muriilo annonça de bonne heure ce qu'il serait un jour. Les murailles, ses livres d'étude, les moindres lambeaux de papier qui lui tombaient sous la main/tout lui étaitbon pour dessiner. Ses parents respectèrent ces précoces indices d'une vocation irrésistible. A cette époque, il paraissait aussi beau d'être peintre ou sculpteur que d'être avocat ou médecin. Le père de Muriilo était parent de Juan del Castlllu. Il lui envoya son fils pour lui donner l<^ premières leconf^. Le bon naturel de renfaut, la douceur et la dîstinrtion de ses ntanières lui gagnèrent bientôt raffectioii de son maître, qui le préféra à ses autres disciples:, parmi lesquels étaient déjà pourtant Alonso Gano et Pedro de Moya. Mais c'était, de la part de CastUlo, une de ces affections austères qui vont droit au but. Comme les autres, Muriilo dut, à son tour, nettoyer les pinceaux, broyer les couleurs, charger les palettes, pn^parer les bois ou les toiles, rude apprentissage, mais qu'il faut avoir fait. Dessiner et peindre d'après des objets inanimé»,
coDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SKVILLE 159 (lier des bras, des jambes, des têtes, pour se mettre en état de reproduire le modèle vivant, Murillo passa par tous ces degrés, et à voir Texquiso perfection de ses profils, on ne se douterait guère des misérables ressources que mettaient alors les maîtres à l'édification de leurs élèves. D'abord les plus grossiers ustensiles de la vie ordinaire, ensuite quelques débris de l'antiquité i^omale lir^ des ruines d'Italie, quelques fragments de sculpture- rapportés d'Italie par les ducs d'Alcala, et qui se voient encore dans le palais des Médina-Céli, la maison de Pilate, quelques ébauches enfin des anciens sculpteurs de Séville, que Ton se transmettait d'une génération à l'autre : c'était là tout. Faut-il s'étonner si de jeunes imaginations se perdaient Lien lût de ces sévères modèles, et se tournaient plus volontiers vers ceux que attirer offrait une nature riche, colorée, et revêtue des chaudes teintes d'un soleil d'Orient? Insensiblement on devenait naturel, et, les imaginations une fois placées sous ce joug attrayant, le charme ne les quittait plus. Il n'y avait pas encore d'académie publique ; mais l'atelier de chaque maître renouveau devenait bientôt une académie. Les jeunes gens trouvaient là, comme on l'a vu chez Facheco, des encouragements et des conseils qui, pour ne pas être précisément ceux du maître, avaient cependant leur prix. Il y avait là des poètes, des théologiens, des érudits, et chacun donnait son avis. La rivalité des maîtres développait entre les disciples diverses écoles une émulation féconde. On ne combattait d'abord que pour la gloire des maîtres; mais, peu à peu, le taDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

160 AÉVILtE ET L'ANDALOUSIE lent Bâittafil deg élèvM prenait sa place au grand jmlr. Le jour de la Fête-Dieu, par eiemple, on expusuit leurs meiUean ouvrages sur les degrés de la cathédrale et dans les places où devait passer la procession. C^est an usage qu'il faut regretter. U eu est resté quelque cheae à Grenade; mais là m^me le but sérieux a disparu. Cependant le jeune Murillo avançait rapideuieiu, et le hoir Castillo allait bientôt ne plus rien avoir à lui ap» prendre; déjà même deux tableaux sortis du pinceau de son élève commençaient à étonner les connaisseurs. Disparus Tun et Tautre, ils avaient été placés Tun dans \e couvent ,de Regiua, l'autre dans le collège de SainiTfaomas. Mais Hurillo» tout Tassure, n'était pas encore la. Il ne devait avoir encore que la manière de son maître , ou plutôt il n'en avait aucune : son génie se cher* chait lui-même. iMais pour mieux tiouver sa voie propre, il devait abandonner Tatelier du maître et se recueillir. Justement alors cet atelier se ferma tout à coup-: GastiUo était ailé s'établir à Cádiz. Il fallait vivre cependant. Hurtilo fil comme tout le monde alors: il travailla pour la Feria. U Feria est un quartier de brocanieus où» tous les jeudis, s'étaient et se vendent dans la rue toute espèce de choses. Il s'y vendait alors des tableaux ; aujourd'hui, de tableaux point, mais de piquantes scéfies de mœurs, les peintres en trouveraient encore. Du temps de Murillo, on disait, on.dit encore du nôtre, à Séville, à propos d'une méchante toile: Peinture de Feria. Cest là qu'on travaillait à grands coups de. pinceau, et le vieil Jierrera devait se Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÈVILLE m plaire à ces ateliers en plein air. f Il arrivait plus d une fois, dilCean Bermudes, que Tartiste achevait de peindre le saint, pendant que le dévut acheleur en débattait le prix, et que, par exemple, le saint Onufre se jchangeait, surplace, en un saint Christophe, Notre-Dame du Carmel en saint Antoine de Padoue. » Un peintre, même de ceux qui avaient du renom, ne savait-il que Taire, Il prenait ses pinceaux et s en allait sans bruit ù la Feria. De ces toiles enluminées à la hâte, les marchands n'en avaient jamais de quoi suftltre à la ierveur des colonies amërieaines. Murrillo aequit du moins à cette école de la nécessité une adresse el une facilité de main prodigieuses. Ce fut vers cette époque ^ue reparut à Séviiiie ce Poiiro de Noya dont j'ai raconté le brusque départ pour la Flandre. Les brillantes qualités qu'il rapportait de l'Angleterre, le coloris qu'il avait surpris plutôt qu'appris dans Tatelierde Van Dvck, éblouirent ses anciens condisciples, et étonnèrent ses anciens maîtres, tturilio, on l a vu, avait été des premiers. Il n'eut bientôt plus qu'une pensée; quitter Séville, al l'er en Italie, en Flandre, en Angleterre, à la poursuite de ces écoles inconnues d*ou l'on revenait un si ^rand peintre. Mais ses parents étaient morts et ne lui avaient laissé qu'un médiocre patriuiome, à peine suffisant pour Tentretien de son humble vie journalière. Timide et encore inconnu, à qui et de qui se recommander dans ce long pèlerinage? Il fallait sortir cependant, sauf à y revenir, de rot étroit horizon où désormais il se sentait captif. Mais le génie trouve Uiujours son is.sue. Muriiii) réunit toutes ses petites resDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

SÉTILLE ET LÂNDÂLOUSIË souices et en achète une grande pièce de toile. Il la rapporte chez lui et s'enferme. On ne le voit plus, on ne le revoit nulle part, ou, s'il se montre, c'est avec cet air préoccupé qui semble cacher un grand dessein. Que fait-il donc? Il divise sa toile en parties inégales, il les prépare, il les enduit lui-même; puis, saisissant ses pinceaux, il y sème, que dis-je il y répand à pleines mains des fleurs, des animaux, des vierges, des paysages, tout un monde! Oh! que cela serait bon à voir aujourd'hui! Car j'imagine (quo, dans cette lievre d'improvisation, il dut rencontrer plus d'une inspiration heureuse dont plus tard le grand peintre fit son profit. Quand il a bien couvert toutes ces toiles, il les emporte-à la Feria, où il vend tout à la fois. Qui dira ses joies au retour, pendant que le Guadalquivir emporte vers la mer ces fruits dédaignés de son pinceau? Lui, cependant, il méditait un autre voyage, plus humble en apparence, mais qui berçait son cœur des plus hautes, des plus nobles illusions de l'espérance. Jusque-là il s'était caché de ses amis. Il ne leur dit rien non plus du départ qu'il médite. Il prend seulement congé de sa sœur, et le voilà sur la route de Madrid. C'était en Italie qu'il croyait aller, mais son bon génie ne lui permit pas d'aller si loin, le dit son bon génie, car assurément l'Italie ne lui eût pas laissé toute son originalité. Il avait alors vingt-quatre ans. Vélasquez était déjà, à cette époque, en pleine possession de la faveur du roi Philippe IV. A Séville, où il était né. le nom de Vélasquez brillait d'un éclat qui naturel

Oigitized by

The text on this page is estimated to be only 23.37% accurate

MUBILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 165

leioeot faisait l'ergueil et Tenvie de tout C6 qui louchait un pinceau. Un luatm, un annonce au grand Vélasquez un de ses compatriotes. C'était un Jeune homme timide. Un air modeste, un regard doux, intelligent : c'était Murillo. Prévenu par se& dehors heureux, Vélasquez raceueille avec bonté, se fait raconter qui il est, le dessein qui ramène, écoute avec sympathie les détails de ce long voyage, et la manière dont s'y est pris le jeune maître pour siî mettre en mesure de IVntre[^>reDdre. Dans ce récit, dans ce regard» Vélasquez démêle aisément un égal. Sévilie d^ailleurs, cette aimable Sëville, où il était né, où il avait été jeune et pauvre, où il s'était marié, n'était-ce pas elle qui venait le retrouver sous les traita de ci jt une houiiiite? Tel il se rappelait avoir été lui-même, lorsque, vingt ans auparavant, il était venu chercher fortune à Maririd. Il lui conseille d'abord de travailler, d'étudier encore, avant de se rendre en Italie, et, en attendant, il rétablit dans sa propre maison. Vélasquez protégeait en artiste et en grand seigneur. Son crédit ouvrit a Murillo toutes les portes des [»^«luis. Parlout, au Buen Retire, à TEscorial, il y avait des chefs-d'œuvre de Van Dyck, de Ribera, de Vélasquez lui-même. Murillo n'avait pas assez d'yeux pour regarder. Uais, s'il copiait avec ardeur, il savait d'abord choisir avec discernement. Pendant que Vélasquez, qui avait à^a cour d'autres charges que celle de peintre du roi, accompagnait ce dernier dans ses voyages, Murillo, resté à Madrid, aenfemiail puui Uavaiiler, et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.52% accurate

t«4 SÉVILLE ÈT I/ANDàLOUSIE chaque foi\$, au retour^ sou
hôte paraissait plus content. Deux ans se passèrent ainsi, au bout desquels
Vêla»quez crut le inomeni venu pour Murillode continuer json voyage. Il
l'engagea donc à reprendre la route de lilalie; mais pendant ces deux ans,
une révélation s'était faite dans ie génie de Hurillo. 11 avait eu conscience
de lai-même, et pour lui la terre promise n'était phis devant lui, mais
derrière; elle n'était plus à Rome, à Venise, ou a Florence, mais à Séville. Ce
qu'il voulait demander à ritalie, il Pavait trouvé a Madrid, c'était 4*art.
LMnspiration était pour lu i dans la patrie, où « mûrissaient aussi les
orangers. » Qu'irait-il maintenant chercher en Italie, quand il avait a Séville
un soleil aussi éclatant, une nature aussi colorée, des vierges non moins
charmantes que ceilesquiavaientinspiré Raphaël? Pouvait-il d'ailleurs ou«
blier qu'il avait encore là une soeur^ tout ce qui lui restait de sa famille?
Vélasquez, qui n*avait sacrifié Séville qu'à la gloire, comprit et respecta ce
scrupule du cœur, cet avertissement du génie* liai Lolome revint donc à
Séville en 1645. S'il y renlra presque aussi mystérieusement qu'il en était
parti, il y arrivait fort à propos. Justement, en effet, il s'agissait alors de
peindre un nouveau cloilre dans le couvent de San Francisco, et il n'y fallait
pas moins de onxe tableaux de grande dimension. Mais il n'y avait pour
payer le peintre que le maigre produit d'une collecte entre les membres delà
confrérie. Tous les peintres en réputation repoussèrent des offres qui,
suivant eux, compromettaient leur dignité. C'était ban pour des
commençants. Hurillo ne Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE, 165 paraissait guère que cela; de guerre las^e on s'adressa au jeune maître, qui revenait de Madrid, aussi dénué en apparence qu'il était parti de Séville deux ans auparavant. Murillo, qui avait sa place à prendre, ne marebada pas avec la gloire qui lui venait : la fortune viendrait plus tard, quand elle voudrait. Tant d'empressement fit peur à la con li ti le, heureuse encore, pensait-elle, si elle en avait pour son argent ! Murilio se mit aussitôt à l'œuvre, et fit voir du même coup ce qu'il avait appris;» des autres et ce qu'il était capable d'inventer lui-même, fût-ce, par la fermeté du dessin et l'audace du trait, il rappelait Vélasquez; là, pour l'énergie de l'expression et l'entente dramatique des effets de la lumière, il semblait que Ribera n'eût pas fait autrement. Ailleurs, Van Dyck lui-même se fût reconnu à cette suavité de pinceau, à cet éclat adouci du coloris que Goya s'était efforcé de lui dérober, sans y avoir bien réussi. Après s'être ainsi joué dans ces contrastes d'une imitation pour ainsi dire volontaire, Murilio, se donnant carrière, laissa se répandre sur d'autres toiles toute la beauté de son génie. Il s'y mettait déjà tout entier* Le chef* d'œuvre de cette collection était la M^uH^deminie Claire. Qui fut bien étonné à cette révélation inattendue. Tout le monde sans doute, et d'abord les bonnes gens qui d'avance avaient pleuré la perte de leur argent, mais ensuite et surtout ceux qui avaient refusé avec tant de dédain cette occasion dont un autre s'était emparé avec tant d'éclat. « Ce qu'il y a de sûr, dit Cean Bermudes, c'est que dès lors on vit tomber tout à coup la réputa- tion Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

16« SÉVILLE ET LANDALOUSI K d'Herrera, de Pacheco, de Zurbaran, et autres peintres renommés, et toutes les voix proclamaient Murillo le prince de l'école de Séville. t Cean a longuement décrit les onze tableaux du nouveau cloître de San Francisco. Mais déjà de son temps ils couraient en poste à leur ruine, pour me servir de ses propres expressions. Depuis, le cloître lui-même a été détruit, et ce qu'on a pu sauver des tableaux, l'Europe l'admire dans les galeries. Cependant, dans ces premiers chefs-d'œuvre, la familiarité de certains détails de la vie ordinaire rappelaient encore çà et là ses anciennes études de Têlôve à côté des hautes qualités du maître. Ceux qui, pour mieux comparer Murillo à Raphaël, veulent absolument lui en attribuer trois manières, rattachent la première à son œuvre de San Francisco. Peu à peu, nous allons le voir se dégager des souvenirs de l'école et de limitation de ses modèles, et, tout en restant dans la nature, il ira chaque jour se rapprochant de plus en plus de l'idéal. Il fera bien autre chose si Dieu le laisse vivre; mais déjà le voilà célèbre. Il est arrivé à cet heureux moment de la vie de tout grand artiste, que Ton pourrait appeler la lune de miel de la gloire ; moment unique où la popularité, surprise et comme enlevée de vive force n'a rien à refuser à l'irrésistible violence du génie. C'est autour de lui un concert unanime. L'envie même ne sait encore où en prendre. Murillo d'ailleurs eut toujours le don de la désarmer, et n'eut jamais à combattre que la jalousie de ceux qui se croyaient ses égaux. Rien de pareil en

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 167 eore à Tépoque où
ik>us sommes parvenus : ceux qui la veille semblaient à peine le connaître,
veulent aujourd'hui avoir été de ses amis. Les plus Hors le préviennent.
Celui-ci réclame le tableau qu'il fait encore, celui-là veut «Hre peint de sa
main; toutes les paroisses, tous les couvents, tous les palais de la nobiessci
se disputent une œuvre du Jeune maître. Heureux artiste, qui con• tente tout
le monde sans qu'on puiasu lui reprocher d Savoir compromis, en trop se
hâtant, la perfection de ses ouvrages et la dignité de son pinceau ! Trois ans
après son retour de Madrid, en 1648, il obtenait In main »le (l(»na Dealrix
Cabrera y Solu-Mayor, une damedePilar, assez accommodée de bien et do
naissance, comme on disait en Franoe à cette époque. Piiar est une toute
petite, mais ancienne ville, à quelques lieues de la capitale de TAndaiousie,
Si ce mariage f^t heureux, les biographes de Murillo n'en disent lieii, et
pour sa\»)ir qu'il eut trois enfants, il nous faut recourir à son testament.
Quand on compte ses tableaux, on s'étonne moins de rencontrer si peu de
détails dans cette vie toute dé vouée à Tart : il n*y eut place que pour le
travail. Entre Tœuvre accomplie à San Francisco et celle qui devait mettre
le sceau a la gloire de Murillo, au couvent des capucins, s'c'coulèrent
environ vingt-cinq années de sa vie, de iM^à 1(>74. L'apogée de son talent,
entre ces deux dates, et le triomphe de sa seconde manière, éclatent dans la
chapelle de la cathédrale, où déjà nous avons adaiiré sonSaint Antoine, et à
Thopital de la Charité, où tout à rheure nous irons chercher d autres cliefs-
d'œuvre. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

En SÈVILLÈ ET L'ANDALOUSIE lies le début de cette seconde époque de sa gloire et de son génie, Murillo tempère la vigueur de son style et adoucit les teintes de sa palette. Il met dans ses compositions plus d'harmonie, il y modère l'éclat de la lumière, il en ménage les effets avec plus d'art, et quant à la couleur » comme disait un de ses contemporains, il pétrit dans ses chairs le lait avec le sang. Sous le charme de cette transformation nouvelle ou la force devient la grâce sans cesser d'être la puissance, Murillo n'est pas encore. En 1652, Murillo peignait pour ce même couvent de San Francisco une Conception ayant 68 pieds un religieux qui écrit sur cet imposant mystère. C'est celle (que Ton voit encore au Musée. Il y aurait tout un chapitre à écrire sur les diverses Conceptions sorties du pinceau de Murillo. Bien ne prouverait mieux la souplesse et la fécondité de ce rare génie, qui toujours recommence une même toile sans jamais se lasser ou se répéter. On croira peut-être qu'il poursuit une idée qui semble toujours se dérober à lui. Non, c'est l'idée qui chaque fois lui apparaît nouvelle, et que chaque fois il exprime d'une manière supérieure. En 1655, Tarchidoyen de Carmona, don Juan Federigui, lui commandait un saint Leandre et un saint Isidore, deux plus grands que nature, dont il fit ensuite présent au chapitre, et que l'on admire encore dans la grande sacristie de la cathédrale : ce sont deux figures magistrales. Il n'est pas inutile de savoir que -saint Isidore est le portrait du licencié don Juan Lupez Talabau, et le

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.46% accurate

MtHILLU KT L'ÉCOLt DE SÉVILLE m saint Leandre celui iJa licencié Alonso de Herrera. Par là même on s explique la vie qui déborde de ces yeux et de ses lèvres. Qu'importe, après tout, si Texpression est celle de la vie éieruelle? De cette même année est un tableau de la Nativité de la Vierge, qui prit, je crois, avec d'autres, le chemin de Paris, composition originale, pleine tout à la fois de familiarité et de grandeur. L'année suivante vit paraître le Saint Antoine de Padoue de la cathédrale, proclamé par plusieurs le chefd'œuvre de Murillo. Le saint, à genoux dans .sa cellule, s'élance de tout son corps et de toute son âme au-devant de Jésus, qui descend vers lui dans une Gloire entourée d anges. Rien de plus grand, rien de plus harmonieux que cette composition, où, dans une lumière vraiment céleste, le Dieu fait homme rencontre Thumaaité, qui se transfigure à son tour et s'élève par la contemplation et par la foi. Tout le mystère du christianisme éclate avec une majesté ineffable dans ce rapprochemeot sublime des deux infinis. Mais pour saisir et peindre un tel moment, il fallait dans l âme comme dans le génie du peintre un senliment égal de la nature et de la grâce. Le vSaint AiUoine ilc Murillo me paraît donc Texpieision la plus accomplie de sa pensée. Nous la verrons se transformer une fois encore; miiis cette dernière forme se maniteste déjà dans le Saint Antoine. Cette douceur pénétrante et, si on osait le dire, amoureuse qui, du r^ gard des vierges de Uurillo, de ses enfants-Dieu et de ses anges passe dans celui de ses religieux et de ses marII. 10 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

190 SÉVILLIÈ ET L'AMIDALOUSI£ tyrs. pourra s'atteodrir encore, devenir plus suave, s'il est possible, ou plus passionnée. Mais qui ne la sent déjà dans le Saint Antoine, qui oserait dire qu'elle n'enveloppe pas d'une chaleur m^suquc cette scène profonde t Il y ^^ à Séville, à culé de la porte de la Carne, une paroisse consacrée à sainte Marie la Blam^be, que nous appelons plus poétiquement Notre*Danie des Neiges. Ce nom beul semblait appeler l ineffable pinceau de Hurillo. Un ami de noire peintre, don Justine Neve y Javenés, prebendier de la cathédrale, voulut faire à « Santa Maria la Blanca, » l'ineestimable don de. quelques ouvrages de Murillo. Ce dernier s'y prêta de bonne grâce, cl 5 inspira avec bonheur de celle légende de la Vierge. Rien ne pouvait désormais accroître sa renommée. Mais ce lut alors que^ se souvenant des pénibles années de son apprentissage, il résolut de doter sa patrie d'un établissement <{ui avait tant manqué à sa jeunesse; une Académie publique où les commençants pussent trouver des maîtres, une direction sûre et des modèles. Sollicué par lui, le gouvernement resta sourd à ses instances. Il fit appel à la générosité de ses euulrères, et sou appel fut écouté. Lequel d'entre eux n'avait eu ses épreuves t Quels étaient les maîtres qui, avec Murillo, représentaient alors l'école de Séville'/ Nous en avons la liste exacte : c'est celle même des artistes, peintres, sculpteurs ou grav eurs, qui se cotisèrent pour fonder TAcadémie, et qui, le 1^ janvier 1660, assistèrent, dans la Lonja, à la séance d'inauguration. Des noms dont se compose celle Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

MURILLO BT Vf GOLE HE SÉTILLE 171 liste, qui n'en eut guère jamais plus de vingt-quatre, tni petit nombre seulement est encore connu. Ln seul a dépassé avec éclal ThoriiioQ de l'école de Sévltle» celui de don Juan Valdes Leal. Mais au-dessous de celui-ci, dont nous parlerons avec quelques détails, plusieurs, parmi les peintres, méritent d'être distingués : Pedro de Medioa y Balbuena, Pedro Honorio de Valeneia, Comelio Sehut, Mafias de Arteaga, Baraabé de Ayala, Âtienza, deux disciples enfin de jlurillo, dpm il sera parlé plus tard, Juan Simon Guttieres et Francisco de Meneaes Osorio. Ignacio Iriarte veut un article à part. Né» en 1620, en Guipuscoa, mais disciple d'Herrera le vieox, l*éfole dè Sêville a le droit de le revendiquer ^^omuie sien, il en est le paysagiste. On remarque dans ses tabhMUx un sentiment vrai de la nature. Telle y est aussi I harmonie de la composition» la délicatesse des feuillages, la dégradation des teintes dans les lointains, la transparence des eaux, la beauté du ciel, que Murillo avait coutume de répéter : i }e vous dis qu'il y a dans ces paysages une sorte d'inspiration diviaae,iietiine dédaignait pas iui-rnémed en peindre les figures, ee qui donne aujourd'hui à quelques* uns une valeur inestimable ; Iriarte mourut a Séville, en 1685. On ruinarcjue sur celte liste l'absence du nom de Zurbaraa. Hais il était déjà parti, une derniéro fois, pour Madrid, où il devait mourir. Pacheco était mort en 1654, Uerrera le vieux eu 16ô6. Mais le fils de ce dernier, Herrera le jeune, que nous avons vu s'enfuir à Rome avec la bourse de son père, était revenu à Séville. Né en

Digitized by Google

173 SÉVILLE ex L*ANDALOI)SI£ 1622, Uerrera le jeuæ était, en 1660« daDs la force de l'âge el du talent. Il n'avait pas enoore peint, il est vrai, la coupole d'Atocha, ni les grandes loiles qui, à Madrid, fondèrent solidement sa réputation et lui attirèrent la faveur de Philippe IV. Mais il avait déjà l'orgueil d'un homme qui pouvait dire qu'il avait eu comment avec les maîtres italiens, et qui s'était rendu si habile à peindre la nature maténeiie que, en Italie même, on ne rappelait que c l'Espagnol aux poissons. » Ce ne pouvait être là pour Murillo un véritable rival. Mais qui croyait bien Tôte, c'était un autre peintre de plus de talent et de renommée, don Juan Valdes Leal. Il y eut dans le même siècle et presque à la même époque trois artistes distingués du nom de Valdes : Sébastien, peintre correct, mais un peu lourd, qui avait eu le courage de rester dans l'atelier d'Uerrera le vieux, et qui, ami de Murillo, aida beaucoup à rétablir l'Académie. Lucas Valdes fut un graveur autant qu'un peintre. Talent prompt à s'emporter, il eut néanmoins la patience de chercher à reproduire les œuvres des anciens maîtres. Luis de Yargas, Mobedano, et, comme eux, il peignit de préférence des fresques. Le Valdes dont il s'agit surtout ici était le père du dernier. Né à Cardoue, de parents asturiens, en 1630, et, par conséquent, plus jeune que Murillo de douze ans, il eut pour maître Antonio del Castillo, neveu de Juan, qui avait été de Murillo. Il se maria jeune avec une femme (qui avait aussi le goût et la vocation de la peinture, Isabelle Carrasquilla. Il vint de bonne heure s'établir à Séville, où il se fit une grande

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE

en 1660, elle ne pouvait être telle, que celui qui, quatre ans auparavant, avait produit le Saint Antoine, dût attendre, de la part de Valdes Leal, des obstacles à son glorieux dessein. Tels étaient l'indomptable caractère ombrageux de Leal et Torregueva de Herrera, que, l'Académie à peine fondée, Herrera, on le croit du moins, ne put souffrir de ce qu'il y eût un second, quand le premier était Murillo, et s'en alla à Madrid. Quant à Valdes Leal, vainement lui conféra-t-on successivement tous les honneurs et toutes les ébarges de l'Académie; il se démit bientôt de la présidence et n'y revint plus. Dieu sait cependant tous les ménagements qu'avait pris Murillo pour ne pas éveiller les susceptibilités de ce naturel irascible. Mais tout échouait contre cette humeur indomptable. Il y avait là d'ailleurs comme une lutte cachée entre les deux courants, l'un si limpide et si pur, l'autre orageux et troublé de l'école de Séville, les fougues improvisateurs et les maîtres patients et doux. L'inspiration vigoureuse, mais brutale de Herrera le vieux, plus haute et en même temps plus contenue chez Zurbaran, semblait déborder avec impétuosité sous le pétulant pinceau de Valdes Leal, pendant que toute la science, toute la majesté, toute la grâce, tout le sentiment évangélique des Pacheco, des Céspedes, des Vargas, des Goya, renaissaient dans les œuvres accomplies de Murillo. En 1670, une occasion solennelle vint mettre aux prises les deux adversaires, je ne voudrais dire ni les deux ennemis ni les deux rivaux. Us allaient se rencontrer. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.96% accurate

174 dÉVILLÉ ET I/ANDàLOUSIS trer dans l'église de rhôpital Sainl-tieorges, aujourd'hui de la Charité. Voyons d'abord ce que c'était que cet hôpital. Il y a deux types de don Juan, et Vun et Tautre ap* pai tiennent à Séville. Nous avons longueuient parlé du plus ancien, du plus populaire, don Juan Tenorio. Le ?;econd, personnage plus réel (il est loui historique), était un chevalier de Calatrava, appelé don Miguel de Maùara. Impie et libertin, il épouvanta ses contemporains de ses . oxrès et (le ses vices. Mai:^ une fois qu'il revenait de ses débauches ordinaires, à une heure avancée de la nuit, en traversant une petite rue du quartier des Juifs, la rue de TAtaud (rue du Cercueil), il reçut sur la tête un coup violent qui le jeta par terre tout étourdi. Reprenant bientôt ses sens, il se relève, tire sou épée, mais il ne voit personne. Seulement il ouit une voix qui disait : « Ap* portezia bière, il est mort. » Miguei Irissonna île lout son corps en entendant ces paroles terribles dont il se fit rapplieation. Il rentra chez lui tout pensil. Un moment il avait écouté le cri de sa oonscience, mais il oublia btentAt cei avertissement du ciel. Cependant la mtftéricorde divine ne se rebuta pas. Une autre nuit, à la niéuie heure, don liiguel s'égare dans les rues de Séville, sans pouvoir retrouver son chemin. Il y avait d« jj« là quelque chose d'étrange, car, cherchant du pied et de la main, il ne trouvait aucune issue, l/épouvante le prit et avec elle le remords. Il se sentit vaincu, et, embrassant son épée dont la poignée formait une croix, il invoqua le secours du cieL En ce moment, il vit au loin déboucher dans la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.11% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÈVJLLE 175 rue et s'avancer de son côté une longue ei double file de lumières. C'était tout le cortège d'ua pompeux enterrement. Sarpris d'une tellé rencontre à pareille heure, et surtout du caractère mystérieux qu'elle offrait, il arrêta l'on de ceux ijiri passaient pour lui démander : t Qni donc portez-vous ainsi en terre? — C'est, lui réponditon, donMigueldeMâilara. » Plus étonné encore, et en proie à un redoublement de terreur, trois fois il renouvelhî sa question» et trois fois il reçoit la même réponse. Pendant qu'il cherchait à se reconnaître, abimé dans ees reflétions, la vision acheva de disparaître, et robscuriïë n en devint que plus' profonde, le silence plus lugubre. Alors, de ces muettes ténèbres, une voix sortit qui disait : « Tu peux maintenant reprendre ton chemin ; » et, en effet, il le retrouva sans peine. I^e lendemain, lorsqu'il s'éveilla, le libertin était devenu un sage, l'impie un saint. Avait -il vu en songe cette vision menaçantet Êtai^ce le rêve de l'ivresse, exaltée dans la nuit et dans la solitude par le sentiment de ses fautes? Cette seconde anecdote e^t^elle autre chose elle-même qu'une traduction poétique de la première ĩ questions que j 'abandonne à la sagacité du lecteur. Ce qu*il y » d'incontestable, o'est que don Miguel de Maàara, voué désormais à une vie toute chrétienne, et donnant Texemple des plus difficiles vertus, fonda rhospice de la Charité. A sa mort, arrivée en 1679, il lui légua toûs ses biens. Son ëpitaphe, qu'il dicta lui-même, commence par ces dures paroles : « Ici reposent les os et les cendres du plus méchant homme qui fut jamais. Prie^^ Dieu pour lui. y^ Il voulut même que sa tombe tdt Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

m SÉYILİB ET L'ANDALOUSIE pttoë à la porte de Téglise, comme indigfiie entrer. Mais la pieuse rec^Dnaissaoce de ses légataires la plaça bientôtprës devant lé maître-autel, où elle est encore. Ou conserve dans le trésor de l hospice le portrait et l'épée de Maflara. L'épée^ que j ai eu rhonneur de tou* cher, est iie^aiite et rude. Le portrait, œuvre de Valdes Leal, porte Texpression de la méditation et du repentir. Mais il reste aussi dans Thospice une plus douce relique de l'austère pénitent, ee sont quelques rosiers, plantés de de sa main, en 1674, et qui depuis n*ont cessé de se reproduire et de donner des fleurs en toute saison. N'y a-t-il pas là comme un souvenir, peut-^re un regret du monde si brusquementquitté ï U vieil liomme ne meurt ' jamais tout entier. Le patio, divisé en deux parties par une double colonnade, est d'un aspect charmant. U y a là de la joie et du soleil pour les pauvres; il y a aussi pour eux quelque consolation dans cette noble inscription du fondateur, gravée sur la galerie qui sépare les deui moitiés du patio. « Cette maison durera aussi longtemps que l'on y craindra Dieu et que Ion y servira les pauvres de JésusChrist; en y entrant, il faut laissera la porte l avance el la vanité. » Ce HaUara aimait les grandes paroles. On a de lui un Discours ^ur la véritfs dont un exemplaire fut enseveli avec lui. Pendant que je délachaisfurtivementune feuille de ses rosiers, je lisais sur la porte de la pharmacie un sonnet de lui qui se termîne.par le tercet que voici : « Eii ! qu'est-ce que mourir? quitter le joug des passions. Vivre est une mort amère, mourir est une douce Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

HURILLO ET L'ÉCOLE DE SIVILLE il! vie. i Voilà ce que la religion avait fait de cet homme qui, la nuit de sa coûversioo, eut tant peur de la mort. Je retrouve dans ces vers comme un écho de ceux île sainte Thérèse. La chapelle de la Uiarité est presque une église; elle est petite, mais remplie de ehers-d'œuvre. Je parlerai ail* leurs du maître-autel, sculpté par l edro Roldan. Il ne s'agit ici que des peintres, el en particulier de Valdes et de Murillo. Il y avait de ce dernier huit grandes compositions et deux moindres; les deux principales y sont encore, des six autres, cinq ont quitté Séville, et désormais ou les trouvera à Madrid, à Paris, où dirai-je encore t Gonaolons*nous avec ce qui iseste, surtout avec te Mûise tirant Peau du roclær. Le peintre, dans cette immense toile, a choisi le moment où tout braël se précipite au-devant des eaux jaillissantes. Depiiis 1889, l'Europe entière connaît ce cbef*d*œuvre par la belle gravure de don Rafaël Esteve. Mais une gravure, si parfaite qu'elle soit, ne donnera jamais d un tableau une idoe incomplète; elle fera connaître l'intention de l'artiste et . Tensembie de sa composition; elle ne rendra jamais ni toute l expression ni le charme de la couliûur ; or sans Texpression et la couleur, Murillo serait^il Murillo? Dans le Moïse en particulier, si l ordonnance est grande, claire, attachante, Texécution est encore supérieure à Tidée^ ^ En Espagne, ce tableau est appelé la Soif de Murillo. Jamais, en effet,, la vérité du détail ne s'était associée avec plus d'énergie à l'élévation de la pensée; mais la description serait plus impuissante encore que la gravure. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

m i>t VILLE E7 L'ANDàLOOSIB Le Moïse a pour peadanl ie
Miraele 4e Ia mUtipUca^ turn dea pains et des poissons. Ce tableau, pour
avoir moins occupé i'altémion, n'est nuUementmdignederautre, et je crois
en (aire un grand ('Joge en disant qu'il se soutient en face dn premier.
L'borixon a de la profondeur, et le groupe de Jésus eldes apôtres est plein
d'une majesté familière. Au-dessous de ces deox eompesitions vraiment
royales^ vous i^jsaiarquerez également de Murillo un Saint Jean ^ nn
Enfant Jésus qui se font aussi pendant -l'un à l'autre. Debout dans une
lumière qui semble émaner de lui, le IMeu porte dans tonte sa personne une
grandeur qui se contient sous le charme d'une expression plus humaine ;
saint Jean a tonte la grftee que oomporte une , nature plus humble. Sur l'un
des autels de côté est un SanU Jean de Dieti « portant un pauvre sur ses
épaules et aidé par un ange. La scène est belle et éclairée d'une savante
lumière. Il y avait en regard une Sainte ElisabHh de Hongrie soi« gnant de
pauvres malades et touchant les plaies les plus repoussantes. Ce tableau est
aujourd'hui dans un des musées deMadrid. Un Hetuur de l'Enfant prodigue,
Abraham recevant les trais jeunes hommes^ le Paralytique jeté dans lu
piscine, Saint Pierre, enfin, délivré par un ' ange; ces quatre sujets,
magnifiquement peinte, complétaient, il y a (juarante ans, Tœuvre de
Morillo à la Charité. Ne me demandez pas ce qu'ils sont devenus ^ * Ou ne
sera pas iâdié de trouver ia le prix auquel furni |Nijés Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 179 A eette réunion de chefs-d'œuvre, qu'opposait Valdeslioalt Outre le portrait de Miguel de Mañara» trois tableaux, de ses meilleurs, j'en conviens: une EmlUUien de la sainte Croix, el deux scènes> lernbles où l on voit commefU finit la Glove du monde* L'Exaitatioû de la î>aiiUe Croix est une toile immense qui occupe le fond du cbœur^-où om la voit dtfficienient. Il y a là de la grandeur, du mouveuiet, de Teffet, une large manière. Bien composé, en général, ce tableau est cependant un peu confus, et le coloris, moins brillant que dans d'auues ouvrages du uièue maître, n'y compense pas asacE Tinsuffisante clarté de l'ordonnance. Mais c'êi surtout devant les deux autres toiles que s arrêtent de préférence tous ceux qu'attire à la Cbarité l intérêt de cette grande lulle entre Jeux talents si divers. Ici c'est le squelette de la Mort foulant aux pieds des sceptres, des couronnes, des tiares, des épées, des armures, des lambeaux de pourpre, tout ce qui brille ua moment sur la terre. Cette Mort, qui triomphe si puissamment de la vie, lait penser à celle de Milton. Dans le second . tableau, Tallégorie est plus effrayante encore, c'est une tombe ouverte» ou plutôt un panthéon, comme ou du eu Espagne, où |H)urrissent péle-mêle ceux qui ont porté ces insignes aujourd'liui eu débris, des évèques, des rois, (laii.<« le temps ces cbefswl'œuvie i|t*. M n iilo : le Moie, 13,300 miux : les /(n/ri et les Poissotin , 15,970; le S<hii(Jean de Dieu cl ĩ Éliiitib'. i <, eiisoinhle 10,840; Icà <|uatrc autres (je laisse à part les deux peiis , 3'2,IKX), en tout 78,115 rcuiix, qui lont aujourdUiui, en iiontiaie fr««i> çùm»^ 'iO,&aO franc». Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

180 SÈVILLE ET ^'ANDALOUSIE des capitaines. Aa-deasus de ce charoier de la paissance el de la gloire, dans lequel on suit, pour ainsi dire, de Toeil le progrès nauséabond de la corruption, passe une main tendue qui tient me balance dont les bassins sont égaux el ou uo lit : i\i plus ni moins. LUen de plus tragique que cette double image de Tégalité dans la mort. Nulle part n'éclate une réalité plus hideusement expressive. « Compère, disait Murillo a Valdes lui-même » quand on passe devant ces deux tableaux, il se faut boucher le nez. » C'était à la fois une louange ingénieuse et un jugement complet; où la critique se cache dans Téloge. Ces deux tableaux de Valdes Leal sont le triomphie de l*école naturaliste dans son expression énergique et triviale. Suivons Murillo au couvent des Capucins, si nous voulons voir Tapogée de cette même école dans son ex* pression la plus idéale. On coiu prendra suas peine ((ue je ne fais pas ici une nomenclature rigoureuse de tous les ouvrages de Hurillo. Où n'avail il pas semé les merveilles de soii pinceau? Mais comment ne pas citer, nelût-ce qu-en passant, l'admirable Vierge (Jui est Thonneur de la galerie de H. le duc de Montpensier, à Sévilie, la Vierge aux Langes (la Virgmd de la Faja), une des œuvres les plus complètes du maître et dans laquelle toutes ses qualités se re;rouvent harmonieusement confondues? Les capucins vont nous offrir maintenant la dernière transformation du génie de Murillo, celle, à mon gré, où il est le plus vraiment lui-même. Lorsqu'on partant de i Âicazar on suit au nord la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

MUBILLO ET L'ÈGOLE D£ SÉVILL£ 181 grande muraille de Sévine> on arrive devant un magnifique lambeau de cette armure de géant. Le temps et le soleil l'ont fait éclater en morceaux. Hais que de souvenirs sur ces débris! Les GoUis ont remué ces pierres. Plus tard, les Maures y semèrent, de distance en distance, ces trois légères couronnesde créneaux; mais, avant les uns et les autres, Rome déjà^ et César hii-même, dit-on, avaient mis leur forte main dans ces solides remparts. Au coucher du soleil, ce côté de la muraille se colore de teintes magiques, et si, . par les crevasses eutr'ouverles, on entrevoit quelque clocher de couvent aussi en ruines, quelques têtes de cyprès ou de (jaimier qui se balance au vent du soir, c'est un tableau complet devant lequel on s'arrête malgré soi à rêver. Pour . achever, la porte voisine est celle qui mène à Cordoue : en face de cette porte s'élevait autrefois le couvent des capucins. Ce couvent ne remontait guère qu'à 1627, quelques années i peine après la naissance de Hurillo. Mais depuis longtemps ce lieu était sacie. Là, disait-on, Tapotre saint Jacques avait fondé lui-même la première cathédrale de Séville ; tout près de là, ajoutait-on, s*était élevé Taniphithéâtre où sainte Rutlne avait été livrée aux liètes. On doutait même si cette cathédrale, humble chapelle à cette épu^iue, n'avait pas, un leni[»s, gardé les corps précieux des deux patronnes de Séville. Par cet étroit espace, s'il faut en croire la tradition, aurait passé toute la légende de Séville : saint Isidore après sainte Uutine, et saint Leaudre après saint Isidore. Les capucins pouII. il Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.58% accurate

vtent-ils mieux choisir t Le couvent qu'ils bâtirent n*avait rien de
reinaii|uable eo sot* Déiruit pendstm la guerre de l Indépendauce, il lut
le^lauré en 1815; mais en 1835 il /ut de nouveau ruiné, et sans doute pour la
dernière fois. L'heureuse situation de ce couvent et les poétiques traditions
du lieu avaient d'abord attiré niun attention; mais, lorsque j'appris que
Murillo avait peint, pour cette maison et dans la maison même, un certain
nombre de ses plus beaux ouvrages, elle de^ vintpoui:uu)i le but d un pieux
pèlerinage. Je poussai, un jour, ia porte à demi brisée, et je m'avançai dans
la première cour, suus quelques arbres rabougris, rejetons pcfut-être de ceux
qui avaient vu passer Murillo. Quand j'enlriiii d^ns Téglise, j'eus lo cœur
serré de voir ces pauvres murailles enoore percées des clous qui, pendant
prés de délix siècles, y avaient retenu tant de chefe-d'"09uvre. Je traversai, la
lôte basse et honteux [lour mon siècle, ces eioîtres abandonnés. Je
demandais à tout le monde quelle était la cellule ou Murillo faisait la sieste
ijondant les longs jours de Tété; j'aurais voulu qu'on me montrât dans la
huerta Tallée solitaire où, le soir, il allait se reposer des fatigues du jour, en
cherchant à j>urprendredansles reflets du soleil
couchantlesplusebarmantssecretsdela lumière. A Tépoque où les Français
entrèrent à Séville, un ama'eur^ ami des moines, don Luis Ordoilez, son
nom mérite f] \ioii le dise, enleva tous les ichleaux de Murillo et les lit, à
ses frais, transporter à Gibraltar dans une maison sûre. Après l'invasion, les
toiles sauvées vinrent reprendre leur place* Mais la restauration du couvent
avait enDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

MIRILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 180 dette les pères, et ils donnèrent en paiement la plus grande toile du maître-autel. Après la ruine irréparable, en 1855, le sort de cette précieuse collection fut de nouveau compromis. On se hâta de décider qu'elle serait transportée au musée. Mais le musée lui-même était une création nouvelle, encore inachevée. Que faire cependant? Le couvent des Capucins n'était plus un asile assez sûr; il n'y restait alors que deux pauvres moines isolés, garde trop insuffisante pour un tel trésor. Chaque matin, le père Cepero, le spirituel doyen, tourmenté d'une crainte toute patriotique, venait voir si, pendant la nuit, rien n'avait été enlevé. Continuant sa promenade par la Macarena, jusqu'aux bords de la rivière qui, par un brusque détour, se rapproche ici de la ville, il examinait d'un regard inquiet toutes les barques amarrées à la rive[^] et s'il trouvait à quelqii*une des allures étrangères, il la voyait déjà chargée de l'or tentateur de l'Angleterre, et il revenait aussitôt donner l'alarme aux deux vieillards. 0 In jour enfin, n'y tenant plus, il leur proposa de porter le tout à la cathédrale, où nulle surprise n'était à craindre. Les deux capucins résistèrent longtemps. Moitié de gré, moitié de force, ils finirent par consentir. 4e me suis fait l'accompagner, et par le doyen lui-même, cette expédition, qu'il fallut tenter de nuit comme une mauvaise action. Dès que la nuit fut venue et le voisinage endormi, le père Cepero se rendit au couvent, escorté, de distance en distance, par quelques hommes de confiance, et comme 1 heure ne lui avait pas paru une garantie suffisante contre les scrupules et les préjugés du quartier, réveillés par Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

tiï L'ANUALOUSIË quelque retour d'hésitation chez les iDoioes, il s'était fait accompagner d'un juge en costume. Tranquille alors, en préaeuce de la loi personnitiée, il fit procéder à Teulè* vement des précieuses toiles. Qui dira la douleur et les larmes des pauvres moines qui croyaient voir s'écrouler une troisième fois les murailles démantelées de leur sainte jaiaisoD? L'œuvre se poursuivit ainsi dans les ténèbres pendant plusieurs heures, et quand le jour parut» tous les tableaux étaient daiis b i^thédraie, et le doyen dormait dans son lit du profond sommeil de Condé, si toutefois ce héros doniiit le lendemain, comme la veille^de Rocroy. Revenons aux tableaux eux-mêmes* On les a véixnh dans une même salle du musée, le plus grand excefUr ^inon le meilleur, quU donné en paiement cqmme ou Ta vu, a changé de maître plusieurs fois, et des mains de I infant don Sébastien a fini par passer dans le musée provincial de Madrid. Je regrette que Ton n^aitpas suivi jusqu'au bout l heureuse idée que I on a eue de rassembler dans une même enceinte ces pages diverses d^un iiicuie pûême, écloscs de k\ iiiùme pensée. Il devait èire facile de les replacer dans l ordre même où Murilio les avait disposées. Le grand peiniie avait nécessairement cherché dans cet arrangement une certaine harmonie de sujet, de composition et de lumière, qu'oii ne saurait aujourd'hui retrouver» et encore incomplètement, que par un effort de la pensée. Ces tableau 2^ étaient au nombre de vingt, et, dans tous, les figures sont de grandeur naturelle. Dix formaient le maître-autel ; au centre, celui dont nous levons parlé, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SKVILLE 185 représentait un épisode mystique de la vie de saint François. Des deux côtés étaient placés en pendant : à droite, les deux patronnes de Séville, portant la Vierge dans leurs mains; à gauche, saint Léandre et saint Bénédict, figures superbes et dont le caractère sérieux contraste avec la douceur de ces deux Vierges. Rien de plus noble et de plus simple que cette composition, de plus inspirée que ce double regard tourné vers le ciel. Au-dessus des deux martyrs, saint Jean dans le désert avait pour pendant saint Joseph et l'Enfant Jésus. Dans son saint Jean-Baptiste, Murillo n'a pas craint de sortir du type convenu, et il a réussi à rendre le sujet sans donner à la figure du prophète cet aspect décharné qui semblait, avant lui, devoir éternellement celui du précurseur. Le saint Joseph atteste un effort non moins heureux, et le succès a été le même : le patriarche a de la grandeur. Au-dessus de ces deux figures, le peintre avait placé saint Antoine et un saint Félix de Cantabrie, en mi-corps, deux têtes pleines d'expression et qui couronnent dignement les deux lignes. Au centre, avait dit, était le tableau principal, au-dessus une sainte face, et au-dessous reposait sur le tabernacle une Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, groupe délicieux que les copies et la gravure ont à l'environnement rendu populaire dans le monde, et par où Murillo confine à Raphaël. Pour la partie de l'église que nous appelons en France le chœur, et les Espagnols le presbytère, Murillo avait peint la première et la dernière page de l'Évangile : une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

En SLI VILLE ET L'ANDALOUSIE Aununciatum où. dînant Tange
que Ton croirait voir vériiablidiDent desoeadre du ciel, la Vierge se détourne
et semble vouloir se dérober avec une grâce ineffable de pudeur et
d'humilité, et uûe mère de douleur d'uo style si sévère, si tristement
sombre, que, si on ne savait que ce tableau a été restauré et lavé, on le dirait
sorti d'une autre main et d'une autre âme que de Tâme et de la main de M
mil lu. Huit grandes toiles étaient distribuées dans le reste de réglise. Dans
la première chapelle à droite, du côté de révangile» une seconde visum de
Saint Antoine plus familière, mais non moins sublime que celle de la cathé*
drale. Ici Jésus est assis sur le livre devant lequel le saint médite à genoux, li
faut voir avec quel tendre respect saint Antoine entoure de ses bras le Dieu
qu'il n'ose toucher. Venait ensuite une Conception portée par des anges, et
qui n'est pas la moins belle de Murillo; sur le dernier autel de ce mÂme
côté, on voyait le saint François embrassant ie Christ qui, de sa croix, se
penche vers lui pour s'appuyer à son épaule : composition incomparable, où
le sentiment religieux touche à la vision même. Ici le génie de Murillo a
pénétré jusqu'aux régions supérieures où vivait Tâme de sainte Thérèse. En
remontant vers le maître-autel et redescendant ensuite à gauche, on
rencontrait d'abord une Naissance du Christ, scène auguste éclairée d'une
lumière qui semble jaillir de TEnfant-Dieu. Dans la chapelle suivante, saiiU
Félix de Cantalicie berçait dans ses bm Tenfant que la Vierge venait d*y
déposer, oeuvre divine et digne Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 187 <l« servir de pendant au saint Antoine. Dans la dernière chapelle de ce côté, oa voyait saint Tlwmas de Villmeiwe distribuant des aumônes. Murillo rappelait son tableau. Je respecte cette prédilection, qui avait sans doute 966 motifs, mais qui a pu s'égarer comme toute préférence paternelle. Peut-être à Murillo avait-il mis dans ee tableau plus de son génie que dans les autres : mais je préfère encore ceux où il mettait plus de son laïie. D'uD côté de la porte de Téglise, il y avait un saint Michel, et de Taulre, un Ange gardien. Ce dornier, digne de tout le reste, fut laissé à la cathédrale eu récompense du secours efficace qu'elle prêta au couvent, à Tépoque de sa réuûvaiiûû après la geurre. Il y avait enfin, derrière le maître-autel, une seccmde Canception renommée pour sa beauté et pour la grâce des anges qui lui forment un trône. M^isqueUe est, au musée, dans la salle de Murillo, celte autre Vierge en buste retenant dans ses bras TEnfant Jésus qui semble vouloir s'en échapper? C'est la Vierije à la serviette^ surnom bigarre et qui a besoin d'un commentaire. J'y reconnais bien la louche délicate, la couleur magique, l'expression enchanteresse de Hurillo. Mais je nY reneontre pas, au même degré du moins, le sentiment religieux qui relève d'une ferveur si pure la physionomie de ses autres Vierges. Je penefaerais même pour l'avis de ceujt qui, dans ces yenx longs et noirs, croient sentir je ne sais quoi d'arabe, je ne sais quel reflet de la passion moresque. Voici à quelle occasion. Murillo peignit ce petit chef-d'œuvre et d'où lui vient sonsumom. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

m SÉVILLÉ BT L'ANDALOUSIE I frère lai qui serait Murillo, pendant que eeiui-ei peignait aux Capucins, lui ayant un jour demandés' il ne ferait pas aussi quelque chose pour lui, un saint, une Vierge, n'importe quoi, le boniiomme se conteaierait de peu, Murillo ne répondit rien. Cependant la serviette dont il se servait ayant disparu, le frère la chercha longtemps sans pouvoir la retrouver. A quelque temps de là» Hurillo revint rapportant une Vierge, et la donnant au frère : f Teneï, dit-il, voici votre serviette. » C était sur la serviette égarée qu'il avait peint sa Vierge nouvelle, et cette Vierge est colle quel on montre, en racontant l'anecdote. Ce fut dans les douze dernières années de sa vie que Murillo coniposa les deux collections de la Charité el des Capucins; la première, terminée en 1674, la seconde en 1680. Admirables I une et Tautre, la première a plus de grandeur, la dernière plus de charme. Là rÉvangile garde toute sa gravité, il a ici toute la grâce de la légende. Sous cette forme plus familière, le délicieux génie de Murillo s'épanche avec plus d'abandon. Ces scènes, d'un mysticisme si tendre, ont je ne sais quoi de Jumineux que la pensée pénètre sans effort, et par où Tâme se laisse aisément ravir aux niions célestes. Plus encore que Hapbaël, Hurillo donne le goût des choses divines. Quel arti&te ne voudrait gagner le paradis, s il croyait y rencontrer, tel qu'il les a peints, les personnages de Murillo? Cependaui la vieillesse venait pour lui; a mesure que son ftme s'élevaii de plus en plus v^rs le ciel, son corps s'affaissait vers la terre. Il liabiiait alors sur la paroisse de Santa-Cru£. Était^e dans la maison de don Pedro Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE 189 UoQles, située en face des Carmélites de Sainte-Thérèse, ou dans celle qui*oception - aujourd'hui le doyen Cepero? C'est une que^aion encore débattue. Quant à moi, j'aurais conseillé à Murillo la dernière, située sur une petite place écartée, la place des Alfaro. Adossée à un mur de la muraille, cette maison dooiiine, avec les jardins de TAU cazar, un des plus beaux côtés de la plaine de Séville. Ce qu'il y a de sur, c'est que Murillo résidait sur cette paroisse. Il allait prier chaque jour dans l'église de Santa-Cruz, qui, chapelle du temps des Goths, mosquée sous les Arabes, synagogue après saint Ferdinand, était, du temps de Murillo, redevenue une église, mais en gardant, comme Séville même, quelque chose de chacune de ses diverses foi tuies. Ce que Murillo allait surtout chercher là^ c'était la belle Descente de croix de Pedro Calixtana. Le Christ y est représenté au moment où, détaché de la croix, il est encore retenu par les pieuses mains des disciples, et descend lentement vers la terre. Murillo s'oubliait des heures entières devant cette toile magnifi(que, et chaque fois croyait y découvrir une beauté nouvelle. On s'explique cette admiration dans le chef d'une école à la fois naturaliste et catholique; car, à côté du sentiment religieux qui se révèle, dans l'ensemble de ce tableau et dans le choix du moment, avec une majesté idéale, il y a dans les détails une réalité qui attire le regard. Un mot attribué à Murillo traduit à merveille le litjultic intérêt (qui le ramenait sans cesse et le retenait si longtemps devant l'auguste scène. Un soir qu'il y demeurait plus que de coutume, le sacristain chargé d.

11. Digitized by Google

190 SÉVILL£ ET L'ANDALOUSIE femier k& portes s'approche et lui dit : « Qu'attendez* vous pour voi» retirer? Fasgelusest sonné. — J'attends, répondur Murillo» que ceux-ci âient achevé de descendre Notre-Seigneur. i U y aura bientôt deux cents ans que Murilio disait cette naïve parole, et Notre-Seigneur descend toujours. Quand Murilio fut quitte envers les capucins de Sé* ville^ il se souvint d'une promesse qu'il avait faite à ceux de Cadix. Il se rendit donc dans cette ville pour peindre le mariage de sainte Catherine de Sienne, sujet étrange qui a tenté le génie de tant de peintres, et qui ^ inspiré un si merveilleux chef-d'œuvre à Emmeling de Bruges. Le couvent des capucins de Cadix, qui est aujourd'hui une maison d'asile pour les enfants et un hôpital de fous, n'a gardé de son ancienne splendeur que le tableau de Murilio et sa poétique huerta de palmiers. Hais les palmiers vont tombant Tun après Tautre, et au tableau se rattachera éternellement un triste souvenir. Ce fut le dernier de Murilio. Il se sentit malade en le peignant, la tradition ajoute même qu'il tomba de l'échafaudage. Il dut revenir à Séville, laissant son œuvre inachevée. Déjà triste quand il l'avait quittée, sa maison lui parut plus solitaire encore et plus triste lorsqu'il y rentra. C^était, si je calcule bien, vers le mois de février ou de mars, avant que la nature fut sortie des langueurs de Thiver. Sa femme était morte, et, des trois enfants qu'il avait eus d'elle, l'un, sa fdle Francisca, s'était retiré dans un couvent; Gabriel, l'ainé de ses fils, était en Améiique; le dernier, Gaspard, déjà cependant engagé dans les ordres, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

MURILLO ELT L'ÉCOLE DE SÉVILLK 191 était encore un enfant. Toutefois, à défont de cette famille dispersée par- la mort ou par l'absence, il en retrouvait une autre dans ses disciples/ dans ses amia qui, fous» renlouraienl d'une tendre vénération. A la tête il faut placer le prébendier de la cathédrale, Justine Neve, dont il avait fait un si beau portrait. J'aime à citer, parmi les disciples fidèles, Heneses Osorio, qu'il chargea d'achever le tableau commencé, Pedro Nu!iez de YiUavicencio, et, dans le demi-jour de cette chambre de malade, je crois entrevoir, plus affligé encore que les autres, Sébastien Go* niez, ce nègre, cet esclave donlMuri II o avait fait un peintre. Mais ce groupe d'amis fidèles qui se pressaient autour de Hurillo ne pouvaient lui cacher la mort qui venait: il la vit s'approcher avec une grande sérénité d'âme, et, le 3 avril i683, il fit appeler Juan Antonio Guerrero pour lui dicter son testament. Tout le monde alors faisait son testament, ne fût-ce que pour confesser hautement sa foi, et faire entendre encore, de l'autre côté de la tombe, quelques paroles chrétiennes. J'ai sous les yeux une copie du testament de Hurillo; il est d^une admirable simplicité, et on y sent surtout l'honnête liomme qui veut acquitter ses dettes. Après s'être placé sous la protection de la sainte Vierge (quel homme Savait mieux honorée durant sa vieij et avoir fait dans ses biens la part des pauvres et celle du salut de son ame, il règle une à une toutes celles, de ses affaires qu'il n'a pu terminer. Nulle part on n*a mieux vu Texquise nature de ces belles âmes dont M. de Chateaubriand a dit dans René : « Leur vie est à la fois l

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

1^2 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE « naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche il'or, et sont les plus simples des hommes. »• Écoutez plutôt Murillo : « Item. Je déclare qu'un tisserand dont je ne uie rappelle pas lu nom, mais qui demeure à TAlameda, m'a commandé un tableau en demi-grandeur de la très-sainte Vierge, lequel n'est encore qu'ébauché; rien n'ayant été convenu à cet égard, et ledit tisserand m'a^aui donné à compte neuf varas * de salin, j'ordunue que» faite à mes héritiers de lui livrer ladite toile, il lui soit payé le montant desdites iioiil vaías de baiiii. ^ Et il nomme pour légataires universels ses deux fils, Gabriel et Gaspard Murillo. Sans transition, le notaire ajoute : « En la ville de Séville, ce 3 avril 1682, vers cinq heures environ de Tapré^midi, j ai été appelé pour faire le testament de Bartolome Murillo, peintre et habitant de ' cette ville, et étant à le faire, comme je lui demandais, pour l'ajouter à la formule d'usiige, le uum dudit Gaspard Estevan Murillo, son fils, et qu'i eut prononcé ledit nom, ainsi que celui do son autre fds, le premioi-né, je m aperçus qu il se mourait, parce que, lui ayant demandé ensuite, suivant coutume, s'il avait fait ou non d'autres testaments qu'il fallût révoquer, liueme repondit rien, et rendit rime an bout de très-peu d'instant: ce que je constate ici, étant présents audit testament don Bartolome Garcia de Barreda, prôtre de cette ville, de la paroisse de San Lorenzo; don Juan Gabaliero, curé do V k * Idia vara est une me«are espaf^ole, {»ln8|»etîti que notre mètre d'environ 16 centimètres. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

MURILLO ETa*ÉGOLIF 0£ SÉVILLE 195 . Teglise de Santa Crus ; Jeronimo TriviUo» peintre de cette ville» résidiiiU sur la paroisse de Sm Eslaban, et Pedro Hellazo, notaire. Jai inutilement cherché ce que cVlait que ce peintre TriviHo qui figure dans la liste. Ainsi s cieignit doucement cet homme de génie, ayant encore sur les lèvres les noms de ses deux fils. Le lendemain, il fui enterré avec grande pompe dans cette, église de Santa Cruz, dont le curé avait reçu son dernier soupir, dans la chapelle même où il aimait à se recueillir, et à quelques pieds de ce tableau de Gampana» dans le* quel, après avoir fait lui-*même tant de chefspd'œuvre, il allait encore chercher des leçons. Les biographes de Hurillo ont peu parlé de sa personne, mais il s'est peint deux fois hii même; ses traits sont agréables et réguliers; son regard est ferme mais *doux; en tout une certaine rondeur qui n^exclut ni la tinesse ni 1 élégan(:e> une physionomie» en un mot, qui ne messied point à son génie, et ne contrarie point trop ridée qu on s'en fait d après ses tableaux. Que devint l'ainé des fils de Muritio? je n*ai pu le découvrir. Quant au second, son père lavait destiné aux professions savantes; mais il ne crut pouvoir se dispenser d'être peintre, étant fils d'un tel père. Il finit cependant par être chanoine de la cathédrale. Hais, ayant négligé de se faire recevoir dans lu temps marqu(î par le concile, il fut condamné, le 30 avril 1688» à perdre le revenu de son canonicat pendant une année» environ 8»000 réaux^ qui furent appliqués, comme on Ta dit», à la réparation Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

En SÈVILLE ET L'ANDALOUSIE du moitment de la Semaine-Sainte. Gaspard supporta cette perte gaiement, quand il apprit qu'elle âlloit tourner au profit des beaux-arts : c'était d'un fils de Murillo. il mourut à Séville le 2 mui 1709, le dernier d'un nom illustre qui paraît sMtre éteint avec lui» et qu'il avait porté avec grâce et dignité. Murillo disparu, Valdes Leal demeurait le maître le plus accrédité de l'école de Suvillo. Mais, dans les neuf ans qu'il vécut encore, étant mort le 14 octobre 1691, quoiqu'il peiffnît beaucoup, il ne -peignit rien d'égal à ses tableaux de la Charité; il avait formé plusieurs disciples, mais aucun dont les ouvrages aient laissé une trace durable. Les disciples de Murillo ne se distinguèrent non plus par aucune originalité propre. Mais, comme plusieurs réussirent à imiter la manière de leur maître et à retenir quelque chose de son charme, le souvenir de ceux-là est resté, et on s'arrête encore avec plaisir devant quelques toiles signées de leurs noms. Pedro Nuñez de Viilavencio, chevalier de Tordre de Saint-Jean, né à Séville en 1635, d'une famille distinguée» fut plutôt d'abord ï ami de Murillo que son élève; maison n'entraît pas impunément dans un atelier où l'art émit un culte : Tamateur y devint un peintre. Rappelé à Malte par ses vœux, il faisait des courses en mer sur les galères de la Heligiou; puis, au retour, il retrouvait les leçons d'un autre chevalier de la Langue italienne, Martin Preli. maître liabile sous lequel il fit de rapides progrès. Revenu en Espagne^ il rechercha de nouveau Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

MURILLO ET L'ÉCOLE Ufc SKVILLE 1U5 Famitié et les leçons de Murillo, (ju'il aida à établir rAcadéinie»ei qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort« 11 mérita, par toute une vie de dévouement à son maître, d'être par lui mis au nombre de ses exécuteurs testamentaires. Cette poétique et aventureuse carrière semblait devoir destiner Nuñez à la grande peinture. Cependant, ce qu'on admire le plus de lui, c'est un tableau de moyenne grandeur^ qui représente avec beaucoup de naturel des enfants en guenilles. Après Pedro Xufiez de Villavicencio, Francisco Meneses Osorio paraît avoir été le plus chéri des disciples de Murillo. On ne saurait séparer son nom de celui de Juan Garzon, autre disciple favori* du maître. Unis entre eux pnr uni' étroite amitié, Meneses et Giirzon n'eurent qu'un atelier, et souvent ils travaillaient ensemble au même tablesBiu. On ne saurait non phis distinguer leurs eduvres; mais ce qui prouve le plus en faveur du mérita de ces œuvres, c'est que parfois on les a confondues avec celles du maître, tant ils savaient reproduire, à s y méprendre, son coloris suave et délicat. Tous deux moururent à Sé> ville, Meneses au commencement du dix-Luitième siècle, Garzon en 1739. Celte rare habileté à copier la manière de Murillo se retrouve encore dans un autre de ses élèves, Juan Simon Gutlierez, qui mourut aussi, vers la même époque, à Séville, où il était né. S(ûnt Dominique se confessant à Notre^Seigneur est une œuvre pleine de chartne et de suavité. rai nommé plus haut Sébastien Gomez. Le mulâtre de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE Htrillo (il a gardé ce nom)
s*était écarté de sa manière l^r plus d'audace et de vigueur, comiDe il a
p[^]cii tenait à sa nature plus énergique. Voici comment Teselaye était
devenu peintre. Un jour que Murillo était sorti ainsi que tous ses disciples,
il avait sur le chevalet une Vierge ébauchée, le mulâtre, cédant à une
tentation irrésistible, s'empara d'un pinceau et continua la tâche commencée.
NurUto s'aperçut bien qu'on avait ajouté des traits à sa figure; mais,
ne connaissant autour de lui personne qui fût capable de les avoir faits, il
voulut en connaître l'auteur. Il fallut des menaces pour arracher au mulâtre un
aveu qui allait le couvrir de gloire. Et, en effet, quel ne fut pas son
étonnement, lorsque, au lieu des reproches qu'il attendait, il s'entendit
adresser ces douces paroles : « Je suis un heureux homme, Sébastien; je
crois ne savoir produire que des tableaux, et voici que j'ai fait un peintre.
» Et, à dater de ce jour, l'esclave fut mis au nombre des disciples préférés.
Deux de ses meilleurs ouvrages se voyaient aussi dans le bas-chœur et dans
la sacristie du couvent des Capucins. Avait-on voulu, par une pieuse pensée,
placer l'esclave fidèle auprès du maître généreux? Un croit que Sébastien
n'a survécu peu à Murillo. Après cette première et remarquable
génération, il en vint une autre, mais inférieure et qui, chaque jour, allait
s'affaissant. Quelque souvenir de Murillo se retrouve encore çà et là dans les
œuvres d'Alonso Miguel de Tovar, trop jeune pour avoir fréquenté son
atelier, mais qui se dédia à imiter ses ouvrages, et dans celles d'Andrés
Férez, auteur d'un Jugement dernier qui n'est pas sans Digitized by

The text on this page is estimated to be only 28.58% accurate

MOKILLO ET L'fCOLE DE SËVILLE i97 mérite. Pèrei avait reçu les leçons de son père, qui fut, lui, un disciple de Murillo, Francisco Ferez dePineda. Durant ce dix«huitième siècle, pendant lequel mouru* rent les premiers disciples deMunllo au commencement, et les derniers au milieu» un nom ou deux brillent encore d'un pâle éclat : don Juan Espinal, qui, né à Séville, peignit, pour le couvent de Saint- Jérôme, toute la légende de ce père dans une suite de tableaux qui ne sont dépourvus ni de mouvemeiu ni d'originalité; don Bernardo Gennan Uorente, qui, par ses Vierges qu'il aimait à peindre entourées de brebis, mérita le gracieux surnom de peintre des bergères, et qui, malgré son génie <^pre et triste, retrouva sous son pinceau quelque chose (le ia douceur de Murillo. De nos jours, enfin, deux hommes de mérite, don Antonio Maria Esquivel et don José Gullierez, ont relevé à Madrid le drapeau de Técole de Séville, noblement porté d'ailleurs, à Séville même, par deux peintres conscien cieux et distingués, le directeur du Musée, don Antonio Bejarano, et don Joaquin Becquer , et , avant ce dernier, par un autre Becquer, son parent, dont les premières toiles annofiçaient un maître. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

VI UN AMI DE JACQUEMONT EN ESPAGNE' Souvenir de
Victor Jacquemont. --^ Don Jo\$6 de Eciett. Opinion, de J^cqiMfflont sur le
colonel BeieU. — 8a liaison avec lui. — Lettres Inédites., Le trait distinctif
de l'homme du peuple en Andalousie, c*est la paresse. Si sa fierté répugne à
porter la livrée, ses mains ne se refusent pas à servir; mais, en revanche,
elles font peu de besogne, et il faut plusieurs serviteurs pour remplir la
tache d'un seul. Cette remarque m*a rappelé plus d'une page de Jacquemont
sur les domestiques indiens. En regardant faire les uns, je me souvenais de
la nonchalance des autres et des piquants récits que l'impatience française a
mis sous la plume du spirituel voyageur. Hais le hasard, qui, presque sous
Tardeur du * Ce chapitre ne se rattache aux autres que par un fil bien
imperceptible. Mais le lecteur nous pardonnera aisément d'avoir introduit
ici un épisode qui Tinitie à notre heureuse découverte. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.17% accurate

UN AMI UE JACQUEMONT IdU même soleil, associail ainsi dans ma pensée. Je n'allais en Andalousie, ne devais pas en faire un fugitif rapprochement. J'avais un jour pour voisin de table un général espagnol. Des cheveux blancs, un front chauve, une physionomie belle et ouverte, un regard doux et intelligent, tel était le brigadier don José de Tejada. Encore peu familiarisé avec la langue du pays, je me taisais. Ce fut l'Espagnol qui le premier m'adressa la parole, et dans un français excellent. Cette circonstance ne m'eût pas surpris à Cadix; à Séville, elle avait dû me surprendre. J'en fis l'observation à mon voisin, et lui demandai combien de temps il avait vécu en France. «(J'avais cinquante ans, me répondit-il, quand j'allai à Paris pour la première fois.) Mais il ajouta qu'il avait été élevé par un émigré français. Cet émigré, c'était l'abbé Gauthier, l'auteur de tant de traités élémentaires encore populaires dans nos jeunes écoles. La plupart de ces utiles et estimables petits livres avaient été mis en pratique, avant d'être écrits, pour l'enfant on qui je retrouvais un général à cheveux blancs. Don José de Tejada est né à Cuba. Les hasards de la fortune et la politique le portèrent dans l'Inde, où il devint le secrétaire et l'ami de lord William Bentinck. Un peu plus tard, l'amour de la science et plus encore peut-être le goût des aventures scientifiques amenaient Victor Jacquemont à Calcutta. Sur cette terre étrangère à l'un et à l'autre, l'Espagnol et le Français se lièrent d'une étroite amitié. Jacquemont écrivait, le 6 novembre 1829 : k Je demeurai huit jours chez lord William, avec un ami que je lui dois, un réfugié espagnol.

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

•2U0 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE gnol, le colonel Hezeta, homme de bien qvayid vième et malheureux, et qui est venu se réfugier ici, à l'abri de la puissant de son général, dont il est Tami ; car il servait jadis tm Espagne sous lord William. » Le 26 août de Tannée' suivante, il écrivait encore : ((Â six lieues et demie, je me retirais en emmenant par le bras Tami qu'entre tant de connaissances btenveilbmnes j'avais acquis déjà, le colooel Hezeta. Souvent, avant de rentrer au pavillon que nous habitons ensemble, nous errioiib jusqu'au milieu de la nuit dans les allées immenses de . ce beau parc de Barrakspoore. Il me racontait les deux révolutions qu'il avait vues dans son pays, et dont la dernière lavait jeté dans celui-ci, sans autre ressource que la viei4le amitié de lord WiHiam. C'est une chose étrange que la ressemblance d Uezeta avec Dunoyer pour la forme de la pensée; et, quoiqu'il ait des traits espagnols fortement prononcés, cette ressemblance ne me frappait pas moins au physique, Cette amitié, si cruellement brisée par la mort, à quelques lieues de Bombay, revit dans une vingtaine de iet« très précieusement conservées par don José de Hezeta. Pendant son voyage à Paris, il les offrit à la famille pour les joindre aux autres. Mais il ne paraît pas qu'on ait accueilli cette proposition, précisément peut-être parce que ces lettres n'avaient pas pour la famille rintérêt qu'elles ont aujourd'hui pour nous. Dans tout ce qui est des incidents de voyage, elles les re^flrodaisent avec moins de détails que les premières, dont elles sont pour ainsi dire le rapide résumé. Mais, s'il y décrit moins la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

AMI l>Ë lAGQUËMONÎ 201 naiure, Jacquemoſts'y peint lui-même davanbige. Qo-aml il écrit à Paris, de Calcutta ou de Caehemyr, le voyageur racoBte beaucoup; maU, dans riodemême, s'adreſſant y un aiiii qui ſouveul a vu les mêmes iiumines el les mftmes choſes, il ſe raconte plutôt lui-même. Ses amis de France TonL \a naître; il n'a que faire de [>o:>er devaot ceux au milieu deſquels il a grandi. Mais, avec un ami de la veille, il faut ſe liàler de révéler ſou i\ine et de ſe mettre à ruoiſſou. Voilà pourquoi il y a daus les nouvelles lettres moins de récits, moins de descriptions, mais plus d'abandon et de causerie. Jacquemonticiglliiiâe ſur les anecdotes, mais il ſe complâit ilans ces retours ſur boi-même qui font lire ſi avant dans Tâme. Don José de Uezeta a bien voulu me communiquer ces précieuſes lettres, et me permettre d'en faire des extraits. Je laiſſe à juger avec quelle éipotion j'ai 'touché ù ces grandes feuilles de papier de Chine, conſacrées par la mort, et doat chaque page porte le nom et pour ainſi dire le reflet d'un lieu célèbre. J'y retrouve, à clja(jue li;;[ie, des jugements d'uo rare bon ſens, des penſées touchantes ou fines, des expreſſions d'une originalit(3 charmante. Un moment, j'ai été tenté d'y relever toutes les idées politiques qui ſ'y trouvent éparses à loccasion de la llévolu* lion de juillet : mais ce temps eſt ſi loin de nous, et les hardis de cette époque paraîtraient aujourd'hui ſii ti* mides^ Jacquemont dit quelque part (lue ſes amis le regrettent.dans leurs rangs; il eut uu instant lambition desaliaires. Les lettres ont failli perdre un beau livre, la ſcience une belle page de ſon hiſtoire ; à ce prix» peutDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

être, ie pauvre Jaegnemonl eût véca. Héias! lequel vaut le iiiicux i
Mais ce n'est point moi, c'est Jacquemont que Ton veut entendre^ et jVi hâte
aussi de le citer. Ces quelques lettres m'en ont plus appris sur le cceur de
Jacquemout que les deux volâmes puUiës en France. Dans ces deux
volumes, Tesphi sciûliiie à chaque ligne; le voyageur, se sent à Taise, et
laisse aller sa plume. Semblable à ce petit cheval indien, duiu les saillies ont
tant amusé le lecteur, sa plume a la bride sur le cou. Mais ici il a affaire à un
ami éprouve par rinfortune : c'est par Tâme d*abord qu*il se prend à lui, et
si on s'étonnait de la, disproportion des âges : jd TliiUjighur, 1829. <(Les
chagrins de jeunesse, dit-il, prolongés avec une violence extrême pendant
une couple d'années, m'ont rendu vieux avant le temps, et rapproché mon
âge du vôtre. Mes vingt-cinq ans ne doivent pas être une objection pour vos
cheveux gris. » Plus tard encore il écrira : «DeUii, i''' janvier 1831. 4 Votre
idéA, qu'après quarante ans il ne reste plus de chances d'amitiés nouvelles,
est vraie, en général ; mais elle admet, heureusement pour moi, bien des
exceptions* C'est parmi les hoiumcb de votre âge que je trouve les amis les
plus tendres : ils avaient trente ou ({uarante Digitized by

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

CN Am JAGQUËMONT â05 ans, quand j*en avais vingt ; ils m'aimèrent alors comme UQ jeune frère. Depuis, chaque année a rapproché nos âges, dont la différence est devenue tout à fait insensible dans nos relations. N'en est-il pas déjà ainsi entre nous? Mon cher Heteta, il m'est impossible de souscrire aux cooiplements que votre tendresse vous a dictés ; e est à moi d'être lié d^ votre amitié et de la dispense d'âge que vous m'avez accordée. J'ai grande envie de bien faire, quelle que puisse être la sphère de mes actions, et le droit d'espérer commander par la Testime de ceux qui me connaîtront. Mais je débute dans la vie, et plusieurs actes de la vôtre ont réaliM ce que je ne fais que projeter. » Ces deux fragments montrent déjà ce concert des deux âmes, et préparent le lecteur aux plus intimes confiiden'ces. Quel autre nom donner, en effet, à la lettre que je vais citer, pa^^e ili licieusG et du meilleur Sterne? La voici à peu près tout entière : r ^ Je me suis très-cavalièrement consolé de votre absence, avec le joli brouillard du matin, qui m'a rappelé avec vivacité le gracieux pays d'Europe. Tandis que je m'amusais à contempler le fort William et les arbres épars sur le cours, qui sortaient peu à peu comme "des l evenanis, la tête la première, de cet océan de vapeurs, et que je survoyais la foule des natifs autour de moi, les gens à la mode passaient près de moi, emportés dans Tespaoe, comme des comètes, sans plus songer que des Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

904 sevILL£ £T L'ANUÂLOUSIE comètes, mus par une force qui leur bimi iiler oeuf à dix nœuiiâ à 1 lieue. « Si, par impossible, il m'étail jaoMiS arrivé, daos mes plus jeunes années. d*être planté là, avec toutes les circoastanceè aggravantes du genre, par une femme que faurais aimée passionnément; si, entin,favais été réduit d*uue façon quuicuaque à 1 état deTâme que les Anglais appellent deadblanck, alors, mais alors seulement, j*aurais aime aussi à être enipèciié de penser ^ |)ar le inouvemeot rapide d'un cheval vigoureux, ou par Timpuissance de la fatigue, ou peut-être par 1 absorption, intususception, comme disent les médecins, d'une large dose de porto. f II faut n'avoir rien dans la tête, ou du moins, il faut n'y avoir rien de très-agréable à posséder, pour se priver, comme font les Anglais, de la faculté de mminei' sur ce genre de propriété les sentiments que Ton éprouve et «les pensées qui vous visitent. « Si jamais vous me voyez faire comme eux, galoper sans but, comme une mécanique, uu boire silencieusement une couple de bouteilles de vin, vous pouvez être assuré que j'aurai sur le cœur quelque secret bien triste. < Par un brouillard pareil à celui d'hier matin, mais d'où ne devait pas sortir un soleil aussi chaud, car c'était en France, au mois de novembre, je me souviens d'avoir galopé comme les fashionables de Calcutta, avec un senlinu^nt vif de bonheur. - « D abord il faisait froid, et, par la rapidité du mouvement, je repoussais cet ennemi, le froid. Puis j*étais seul, dttus des lieux solitaires et sauvages. 11 y avait enDigitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

UN AMI DE JÀCijliiiiMOiNT 205 coïc quelcjues ileurs tardives dans les prairies, luais pAles et sans parfums. Les feuilles jaunies couvraient déjà la terre, et les Lois uiïraieiit les riches teintes de i auuuuie. Je cherchais à résoudre le problème suivant : u Madame *** m'aime-t-elle? ou ne m'aime-t elle pas? Quand je penchais pour affirmative, je laissais aller mon cheval à pas; je ne uf occupais pas de lui. a Quand, au contraire, la négative remportait, pour fuir une idée si . horrible, je galopais à toute bride, et trouvais une salisfaeiuu particulière à passer dans les sentiers étroits et pleins de boue^ « Tant galopai-je ainsi, qu'à la lin je me perdis au milieu des bois et des bruyères. J entendis alors le bruit de deux chevaux quis*approchaient au galop, et, dans le seniier que j avais perdu, je vis passer comme deux ombres une grande figure blanche de femme, suivie d*un valet [)a} San , avec son large chapeau : c*était madame a Je courus insiinclivemeiii uprès elle. Kilo montait un poney; moi, j'étais sur un noble cheval de bataille qui avait laissé son maître à Waterloo : je fus bientôt près délie. « Alors je me demandai pourquoi je l'abordais, et je regrettai amèrement ma demarahe; il était trop tard cependant pour reculer. Je parlai, surpris de la trouver seule, par un jour si froid, sous son habit de chevaK et si loin du château, allant si vite, elle qui aimaità aller doucement. Elle me dit qu elle avait comme moi perdu son chemin dans le brouillard, et qu'elle ne galopait que II. 12 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.85% accurate

SÉVILLt: tT LAiNDALOlISlt pour se réchauffer. Mais je vis qu'elle avait pleuré. Je descendis de cheval pour sangler le sien, car la selle n'était pds solidement assujettie. Elle me tendit la main pour me rem[^]ier. t Je remontai et nous revînmes ensemble aossi lente[^] liieal que possible. « Nous nous sommes promenés depuis bien des fois ensemble, mais nous n'avons jamais galopé. a Voilà, mon ami, ma liieorie du galop. » Mais, quand le naturel reprend le dessus, et que Jacquemonl se laisse emporter à sa vive observation, on retrouve sous sa plume de ces scènes de mœurs qu ailleurs il a démtes d'une façm st originale. ■ « l*' novembre 1899. « J ai été dernièrement déjeuner chez un jeune officier • (J'iulaDterie, un enseigne, c'est-à-dire un sous-lieutenant, qui vient souvent chei M. Pearson. G* est un grand et beau jeune homme, fort bien ae<?Iimaté depuis quatre ans. Je le joignis au Target-ground, où sa compagnie s*exerçait au tir. C*est à quatre cents pas de son bungalow; son cheval néaimioins élaiL là. Moi qui, sans y penser, le fusil sur l'épaule, étais allé depuis Tittagbu r en me promenant, ne eoncevais pas trop rutiitié du cheval pour un voyage de quatre cents pas, i six heures et demie du matin. Elle fut nulle ce jour-là, mon amphitryon m'aceompagnanl chez lui A pied. En entrant daii[^] son bungalow, trois ou quatre bebras prirent possession de la casquette, des botteSt du sabre, etc., de H. F***. Le caDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

UN ÂMI D£ JAGQI}£liONT 207 raarade avec lequel il vît entra en même temps, et fut désarmé, débotté, déshabillé pareillement. Noos nous étendiiiiies lotis trois sur des canapés sous une varangue, et le café arriva, puis les journaux, puis les chiens favoris, pour recevoir on moroeao de pain ; puis le sodawater; puis Tabdar, à Teffet d'être grondé, parce que le soda-water n'était pas très- frais. On causa Half-Batta, et Ton gémit sur cet âge de fer où nous vivons. Après quoi, l'heure du déjeuner approchant, on alla se baigner et s'arranger. J'insistais pour que Ton ne fît pns le cérémonie en ma faveur, jurant que des convives en robe de chambre ne m'Ateraient pas Tappétit. Mais on me répondit qu il fallait être rebaigné, repeigné et rhabillé, pour déjeuner confortablement, et j'eus toutes les peines du monde à n'être pas tiéshabillé, baigné, frotté, peigné et rhabillé de neuf, par les domestiques de mon amphytryon. . f Pendant la toilette des jeunes getis, je lus un excellent article dans la revue d Edimbourg. « Le couvert était aussi propre et presque aussi élégant que celui de H. Pearson. Nous déjeunâmes avec toutes les recherches minutieuses du luxe anglais. Puis les hookas entrèrent, furent installés sur leurs tapis, et la liinade commença, (ici nouveaux gémissements sur le Half*Batta») A onze heures, un des" deux jeunes gens me proposa de me reconduire chez M. Pearson dans son cabriolet, et je revins ainsi par terre, au lieu d'opérer mon retour par ean, coninie je pensais le faire, aj ant envoyé à cet effet le bateau de la maison à Barrakspore. « Je voudrais voir ces jeunes gens sur la route de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

208 SÉVILLE ET L*ANDALOUSIE Moscou à Wtlna, au mois de décembre. J*ai un frère dans l'armée qui a fait cette promenade jadis, et quelques autres en Allemagne, tantôt battant, tantôt battu, niais toujours coucniil [lar terre, l'iiiver cûnime rélé, buvant de l'eau le plus souvent, et n'ayant qu'une chemise sale sur le dos, lorsqu'il avait une chemise. Nos maréchaux seuls avaient une tente à la guerre, et des généraux de division, qui commandaient vingt mille hommes, coucliaient par terre. Ce que je vois ici de la vie militaire confond toutes mes idées sur votre ancien état. € Je parais à ces gens-ci dépourvu de manliness, parce que je préfère un poney à un arabe, et trouve bête de se faire casser le cou par un animal contre lequel on dit> pute. S'ils savaient que je prends un lavement souvent le matin, ils me mépriseraient décidément. Mais je oie trouve beaucoup plus manly qu'eux, car je dîne paiement avec un morceau de pain et de fromage, et un verre de vin, sans nappe, sans couteau, etc., sur le coin de ma table à écrire, et j'ai plus d'une fois, sans y penser, même couché sur ma table avec un livre sous ma tête en guise d'oreiller. Je n'étais pas confortable dans cette position, mais je ne souffrais pas dans mon être physique; et, sur ce mauvais lit, dormant d'un sommeil léger, interrompu souvent par les moustiques, je me charmais moi-même au moyen des visions de mon être moral. C'est par là que l'homme doit jouir ; c'est par cet ordre de jouissances seulement, plus répandu parmi les hommes^ (que Tégallilé peut exister sur la terre : c'est à étendre le goût des jouissances qu'un philanthrope doit s'appliDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate

UN AMI DE JAGQUEMONT 200 quer. Malgré ee
commenceineit de corruption auquel vous o'avez pu échapper eu
Augleterre, j'espère, mon cher ami, que votre nature méridionale voua fera
entrer dans mes sentiments. Ici, il m'est indifférent de cianger à chaque
moment de verre et de couteau ; mais chez mon père il y a un couteau qui
depuis dix ans est le mien, il y a un verre aussi qui est le mien, ai une tasse
de porcelaine de Sèvres, devenue mienneégalement par Tusage. y aime ce
couteau, ce verre, cette tasse. J'ai beaucoup plus déplaisir à boire dans ce
verre que dans tout autre, et je prétends qu'il y a de la poésie et du sentiment
dans cette préférence. « M'avez-vûs pas quelque vieux manteau avec
lequel vous aurez fait quelques centaines de lieues à cheval, à la guerre,
dau> lequel vous aurez dui lui cent fois sur la terre, ou sur le pont du
vaisseau à la mer, et que vous • conserviez religieusement? Tout de
philosophie à part, je déclare que je preière n être pas riche. Je crois que j^n
ai plus de sympathie pour les hommes et pour les choses. Dans notre vie
unifumislied, diraient les Anglais, il y a plus de simplicité, do candeur, de
vériu^ et par cette raison plus de poésie. L'homme qui est le maître de cent
femmes n*en aime aucune, eNes ne sont pour lui que des choses; et nous,
uous savons iaii e presque des êtres avec des choses. « Je trouve beaucoup
plus pittoresque de parcourir à cheval les magnitîques solitudes de Saint-
Domingue, et de dormir dans un hanuic, suspendu à deux arbres, que les
marclws au travers de l Inde. Lu regardant 42. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE devaDt soi, dans le temps ei dans Tespace» oh Anglais se voit vivre à Tavance. Une certaine dose d'éventualité esi préférable, à mon sens, à cette régie uniforme, tim jours se ressemblent moins que ceux des Anglais. '(Bonjour, mon ami. i Considérez, je vous prie, que si je n'étais ennuyé h vous écrire avec une bonne plume sur du beau papier, ce bavardage ne paraîtrait que d'une longueur légitime. Mais mon canif ne coupe pas, et je trouve plus commode de me servir d'une mauvaise plume que de me donner de la peine pour en avoir une bonne. Quelle admirable recette de buniieur!... Savoir se passer! j» Lorsque Victor Jacquemont écrit à sa famille, il s*atbicbe surtout à la rassurer, et lui prodigue les détails de la bonne hospitalité qu'il reçoit. U parle avec une reonnais9anee sérieuse et sentie de tous les soina dont il se voit entouré par les Anglais. C'est à peine si, de loin en loin, il laisse entrevoir le côté comique dans le tableau qu'il fait du caractère de ses hôtes. Mais avec Hezeta, témoin chaque jour comme lui de l'excentricité des mœurs anglaises, il s'échappe, et la lettre qu'on vient de lire est une de ces bonnes saillies qu'on ne retient pas devant un ami, si la gratitude ne permet pas de lui faire passer les mers. Il se pourrait aussi que cette gratitude personnelle fût pour quelque chose dans le jugement sévère qu'il porte de reïnpire et de l'Empereur lui-iuême. Au surplus, tout imbu qu'il est des idées libérales, Jacquemont n*B8t nullement insensible à Tutilité que peut avoir le despotisme lui-même dans certaines occasions. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

un AMI D^e JAGQUËMONT Sⁱl t Soungimon, 17 septembre 1830. fl II faut un roi, dit-il, à Mexico, un i Buénos-Ayres, Venezuelas, Bogota, Lima, etc.; un roi avec des gendarmes, les gendarmes sont la base de Tordre social ; dans les sociétés médiocrement éclairées, avant tout il faut de la police. La liberté viendra ensuite, si elle peut; elle n'est pas si nécessaire que la sûreté de sa vie et de sa propriété. t II y a plus de police et d'ordre publie dans la répu* blique nègre de Saint-Domingue que dans aucune autre royauté espagnole du continent voisin. « C'est que Tbomme qu'on y appelle le président, de fait y est roi absolu ; il a le pouvoir de fusiller un village où un brigandage se serait commis; il faut cela au Gonunenoement : or toutes les jeuies républiques américaines, espagnoles, n en sont encore qu'à ce commencement. c Les Grecs n en sont que là, ils ont grand besoin de gendarmes, beaucoup plus que de deux cbambres. » A Tépoque où vivait Jacquemont, ces sévères paroles pouvaient passer pour un paradoxe, mais le temps s'est chargé d'en faire une éclatante vérité. Toutefois, je Tavouerais, si j'abandonne vQlontiers au gendarme les républiques espagnoles de l'Amérique, je n'ai pas le courage de lui livrer las Grecs, mes charmants botes. Quoique leur noble génie ait encore tant de peine à se racheter de la barbarie, il y a là un passé qui répond de l'avenir. D'ailleurs, en même temps qu'il y a dans Athènes deux Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.73% accurate

m SÉVJLLE ET LANBALOUSIfi chambres qui s'agitent, en attendant qu*elles aient retrouvé ia grande tradition de Uemosthènes et de PérU el(\^, j*ai vu dans sos poétiques alentours des ^jendarmes nn |i(Mi trop semblables aux nôtres gar runiforme, mais <|îîi n'en défendent pas moins le voyageur contre la longue carabine du palikare, et qui, au besoin, sauraient protéger Tordre public contre les nouveaux barbares qui tenteraient, dans TAgora, d'élever des barricades avec \uîi ruines du Parthénon. Cette fra nch i se d ' a l l u r e , ([u e n 0 V I s a V (> u s remarquée dans Jacquemont, le tira tout d'abord d'un mauvais pas. Il tombait dans TInde avec un traitement fie deux mille francs» au milieu d'un luxe effrayant; il vit du premier coup d'œtl que, s'il voulait dissimuler sa^auvreté, il s'y rendrait inutllomeiu ridicule. Il prit donc le parti contraire, et résolut hardiment de ne rien cacher et de vivre pauvre au milieu des riches. Mais, quoique son orgueil n*en souffrit pas, même en secret, et que l'estime de lord et de lady William eûi, pour ainsi dire, comblé toute la distance, de loin en loin cependant il jetait les yeux vers cette France où il est si facile d'être pauvre avec dignité, « Aarnogabad, 18 mai 1852. « Mon extrême médiocrité de fortune, écrivait-il -a lors, est une chose àécMémenihasse et honteuse, à Londres; à Paris, ce n'est que gênant. » l/anne* précédente, il avait écrit à son ami Hezeta, qui, gagné par la contagion de Text^mple, commençait à courir les chances de Tindustrie.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

UN AMI DE JAGQUEMONT 213 «14 janvier 1830. a Vous avez été riche, voii? voulez le i eilevenir, A quoi bon, si vous n'avez pas d'enfant? Quand vous auras un loc, engagez votre passage sur un vaisseau de Bordeaux» en quarante-huit heures (aujourd'hui, on dirait en treize heures) vous serez de Bordeaux à riiris. et vous découvrirez que^ dans ce spirituel pays, la fortune n'est pas nécessaire à la considération. » t.ette manière de voir si élevée eu toutes choses, faisait de Jaequemont le voyageur le mieux préparé pour ces grands spectacles de la nature que lui prometlait llode. Ce n'était pas, en effet, un de ces naturalistes qui poursuivent la science avec cette passion jalouse qui se refuse à toute autre jouissance de lUagination ou du cœur; loin de lii, et si on ne savait en quelle estime le monde savant tient ses magniUques ébauches, on serait tenté deeroire que la science ne fut pour lui que le prétexte du voyage. Ou le croirait plus encore au découragement qu*il éprouve à se voir si mal récompensé par la nature de sesiaiiques et de ses dangers : c'est un désappointement tout littéraire. i Les jungles ne sont qu'une plate caricature des forêts vierges de Saint-Domingue et du Brésil. Je m'attendais aux formes hizarres^t colossales de la végétation du tropique, à la magnihcence, à la variété des teintes du feuillage, à des retraites impénétrables, tissues, enlacées de lianes, embrassant les tioncs des plus grands arbres. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

214 SÉVILLE ET L'A^D ALOLSIË cuuiau sur leurs cimes et en retombaiu avec grâce en cascades de fleurs... Mon tmagmatiën avait caché sout chaque feuille In lèle iriin serpent monstrueux, et accordé dans le lointain une basse concertante de tigres : hnmly! hvmy! J'ai vu des bois misérables, sans un grand arbre, sans retraites inaccessibles^ sans fleurs, sans serpents, et, au lieu du rugissement <le\$ tigres, je n*ai entendu dans le lointain que la hache du bûcheron. I « L'admiration pour les beautés de la nature a une sorte de virginité que la jouissance flétrit aussi. Ces majestueuses solitudes de Saint-Domingue, fort semblables à celles de votre pays, seront toujours pour moi le type idéal de la nature écpinoxiale. J*ai vu le Brésil depuis; il n'est pas niuia^ adiiiiirablej mais il ne m'a pas fait éprouver la même impression de surprise et de tendresse. Quand je ferme les yeux et que je me reporte en Hispaniola, j'éprouve encore un ravissement. f La monotonie des forêts vierges de l'Amérique septentrionale a aussi sa sublimité et sa poésie. Vous avez pu» comme moi, en connaître le charme sévère. Que d'avenir sous leurs ombrages! que do richesses, de paix, de grandeur! Sous les jungles que Ton arrache dans rinde, il ne pousse que du riz et des esclaves. A quoi boa les arracher? » ai7ittU)i830. « Depuis que je vous ai écrit, j'ai souffert du froid, de a pinje, de la neige. Vous m'enviez peut-être; cepen* dant c est un noble défaut du climat c|ue la chaleur,

Digitized by Google

m AMI JAGQUEMUiNT 215 AvaDt de passer de Tautre côté des montagnes, j'ai voulu voir eelui-ci ; j'ai passé uiie couple de mois à le visiter, montant d'abord âu travers d'une multitude de montagnes médiocrement élevées» jusqu'aux bases de la chaîne centrale de l'Himalaya; puis, de là, sur les crêtes qui en descendent, jusqu'à une grande trouée que fait le Sutlege au travers. Je n'ai pas rencontré un seul Européen dans ce long intervalle; mon isolement, au reste, m'a été moins pénible que vous ne pourriez le croire. J*8t vu peu de belles choses; les aspects de la nature qui se sont ouverts successivement devant moi n'ont excité dans mon âme aucun de ces sentiments d admiration et de ré* verie tendre que j'éprouve encore au seul souvenir des AlpeSy des plus humbles mont;)gnes du centre de la France, et des mprnes de Saint-Domingue. L'excessive hauteur de l'Himalaya est masquée par une foule de causes. J'ai souvent campé dans ses vallées, à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Que restait-il d'élévation aux montagnes qui m'entouraient ? dix mille pieds environ, et jamais je ne les voyais s'élancer d'un seul jet vers le ciel de toute cette hauteur. Point d'escarpements verticaux, eomme point de vallées à fond plat, ni de cônes unis; l'horizon est limité de toutes parts par une ligne dont les ondulations n'ont rien de saillant. La végétation est rarement belle; se» formes dominantes sont plutôt celles du nord de l'Amérique que des Alpes; elle est aussi peu variée que les sites. J'éprouve quelquefois le déplaisir d'un peintre occupé d'un portrait qui ne peut plaire s il est fidèle. Je m'inquiète des formes de style Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

S16 SÉVILLIà £T L'ANDALOUSIE « qui peuvent convenir à peindre les tableaux que m'offre la nature, pour qu'ils ^\enX en même temps fidèles et intéressans. Gouinéal y introduire la variété, lorî»t|u'il B^y a réellement qu'une monotonie sans exemple ailleurs?... OUI que j'envie à M. de Humboldt ses Gordilières! de ces terres vierges avec un grand nom, il n'y en a plus.)) Quel accent de désenchantement dans ce cri poussé du haïiuk I Hyiiialaya ! Trois mois plus tard ses impressions sont encore les mêmes. c Semlab, 19 octobre 1830. i< Je n'oublierai jamais les scènes de la nature dans le petit coin du Thibet que j'ai aperçu, et peut-être /si le sort me jette encore une fois sur les plages de rAiiiérique équinoxiale, parmi les merveilles de leur végétation, aimerais-je à me rappeler la nudité des montagnes et Taridité des déserts, -ces tableaux désolés où nulle part la vie ne se montre. IU ont un caractère si UAUiiurdinalre, que jamais leur image ne s*effacera de mon souvenir. Mais leur monotonie est presque celle de TOcéan, dont je n'ai jamais senti que bien faiblement la poésie. Le ciel est sans nuages, Pair sans bruit, la terre sans verdure; le genre d'impressions que fait éprouver um* telle nature se communique difficilement sur le lieu même de leur naissance, et ce n'est pas là que j'ai regretté de voyager seul dans rUimalaya. C'est la plume à la main que j'essayerai peut-être quelque jour de retracer Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

U[^] AMI DE JACgUtMU.NT 217 ces étranges tableaux dont je n'ai fait encore que des esquisses sans vie comme eux, Il y a une chose que je redoute extrêmement, si jamais je me fais auteur d'une autre chose que d'un livre de géologie ou de botanique, c'est d'être ennuyeux. Mais je ne craignais pas moins d'être amusant aux dépens de la vérité. La variété, le contraste des détails, seraient une source d'agrément ; mais comment pourrais-je, sans mentir, être varié dans la peinture de ce qui est monotone, mettre du rouge, du bleu, du jaune et du vert là où il n'y a que du gris et du blanc ? Comment pourrais-je faire un événement d'un arbre ou d'une maison, après plusieurs jours de marche sans avoir vu une herbe ni un homme ? » » Jamais le sens littéraire n'était aussi nettement apparu dans Jacquemont. On voit qu'il y avait en lui un écrivain, un artiste ; mais à ceux qui pourraient douter, après tant de révélations si sincères, qu'il appartient à cette race privilégiée, née pour les délicates jouissances de l'esprit, et pour qui la science n'est qu'un côté de la vie intellectuelle, je citerai en faveur de ce fragment que, seul de tous les naturalistes, Jacquemont pouvait écrire : « Waller Scott était mourant aux premiers jours de juillet, Guvier était mort : voilà les hommes utiles. J'y ajouterai Canova et Hossini. Que de millions d'hommes doivent à Scott un grand nombre d'heures de plaisir économique et innocent ! L'art que pratiquait Canova parlait à un plus petit nombre. Mais que de plaisir, et quels plaisirs nobles ses ouvrages ne donneront-ils pas ! » II. 13 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.47% accurate

218 SÉVILLE hT L'ANDALOUSIE à ceux, ^les Auiciicaïus exceptés) qui ^ouiroul le voir', (luvier, de sa main puissante, tenait le timon des seieaces naïui elles, et en tenait sans cesse ou en ramenait Tétude dans une direction philosophique. Il ne découvrait pas des faits seulement, mais sa prodigieuse faculté de généraliser ses idées lui faisait créer des scieuces. Que serait la géologie si Cuvier n'avait pas existé pour créer ranatomic comparée ? Quelle masse énorme de sensations agréables a versées ce polisson de Roasini dans les sociétés humaines I II e^t, ue vous en déplaie, mon cher Heieta, beancoup plus utile que vous. Oui, Mtile. Ce que vous faites, nulle autres le pourraient faire, et, si vous ne le faisiez, le feraient. Quel substitut auronsnous pour Cuvier et pour Scott? Les hommes qui sont cause pour d autres de sensations agréables, sans i être pour personne de sensations pénibles, voilà les hommes utiles par excelieuce. Ce n'est pas la doctrine de Tulilitarius anglais..-. Le père de M. Peel a (ilé plus de coton en sa vie et fabrique plus de i)èces de calicot en sa vie que qui que ce soit. Ergo c'éiaii l'homme le plus utile; mais, s il n avait pas existé, u Vsl-il pas évident que son voisin, M. Thompson ou H. Smith, eu aurait filé auunt pour satisfaire aux demandes du marché? Tandisque, supposant que Walter Scott ou Cuvier n eussent pas existé, il ne s'ensuit pas que Waverley eût été écrit par quelque autreà sa place, ni qu'un autre eutinveutél'anatomie. » C'était à quelques jours de 8a.mort, dans l'île même deSalsetle, que Jacquemuiunt écrivait ces paiules, qui témoignent si bien et de l'étendue et de l iudépenDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.01% accurate

UN âMI de JACiVUEMor^i 219 daiice de non a^ⁿ n. Cette date, date cruelle, me fait relire avec émotion celte page si mélaDcolique >par laquelle je veux finir : «17 septembre 1830. > Nous reverrons-nous jamais? Ce jamais est un mot affreux. Piu non mai... mai piu... never no iiii^oie never. — En espagnol, comment dites-vous cela? Nous ne sommes au jour d'hier qu^^autaiiii que le jour de demain ne saurait nous rendre les mêmes impressions et les mêmes plaisirs. Le voyngeur qui parcouri une luuliiiude de lieux qu'il sait ne devoir jamais revoir éprouve chaque jour la justesse de celle théorie de nos sentiments. Ainsi, si une maîtresse adorée vient à mourir, ou si elle vou6 plante là, vous sentez sa mort dans le passé de votre vie. Ce qui a été a cessé de pouvoir être encore. » Cette heureuse rencouii c m'a fait reprendre les premières lettres de Jacquemon t; je les ai d'abord relues avec TintcrctnouveauquU alUKihait désormais pour niui a Tamidu brigadier Uezeta. J avais vu en Jbrance la plupart de ceux dont il est parlé dans ces volumes, mais aucun d'aussi près. De rencontrer au fond de l'Espagne un de ceux qui, dans rinde, avaient connu, avaient aimé le voyageur, formait de lui à moi comme un lien, et comblait pour ainsi dire cet abime delà mort. Jeté d'ailleurs moi-même en Espagne, loin des miens, ma position nouvelle avait avec celle de Jacquemont une sorte d analogie qui me touchait. Lue pensée mélancolique me buivail jusque

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.27% accurate

m SÉVILLE ET LANUALOUSIE dans les plus folles pages de ce charmant récit, celle de la triste mort de l'auteur, q n pouvait être la mienne. Une remarque aussi me revenait sans cesse à Tesprit : datons ceuxà qui Jacquemoni avait écrit ses lettres, combien peu vivent aujoard'hni! Le général Allard, que j'ai souvent rencontré à Paris. Allard est mort, et, peu de temps après lui, Hunget-^iûg, son hoteetson auu; puistord, puislady William Bentinck, puis le père et le frère de Jaequemont, et, avant le dernier, M. Deâtutt de Tracy, le philosophe disciple de Gondillac, le commentateur de FEspirit des lois; enfin, une révolution nouvelle est venue envelopper dans son linceul toute cette génération qui est celle de hcr quemont, et clore pour la plupart la destinée. Ces nouvelles i^upressions, œuvre du temps et des choses, prétaient pourmoi un autre accent à la parole du narrateur. Leslivrescommeleshommesâuraient-ilsdoncdiversâges'f Passeraient*il8, comme nous, de Tinsouctant espoir de la jeunesse à la gravité encore un peu^ émue de Tâge mûr, . pour arriver aussi à cette résignation sereine de la vieillesse ^ Cet ouvrage, que j'avais lu une preiaière fois, à répoque où il fut publié, comme un roman sur lequel la mort récente alors de Tauteur jetait à peine un doux nuage, je le relis^ujourd'hui avec ua attendrissement continu, avec un retour incessant sur les autres et sur moimême. Ainsi, ile i éloquence des beaux livres la meilleure part est toujours dans le coeur de Thomme. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

vu LES RUINES D'ITALICA I L*aiicienue IlalicB. --Sa
fondaiioii. — Seê aacroîsseiieits suecrssif». SdiÛMi. — J. César. — Silius
ICaîieuâ — Trajan. — Adrien. — Grandeur irilalka 8008 le règne de ces
emperears. <— Théodoae. — Prédication du c-lirisUanisme à Italica; —
italica soua le règne des roia golha,. ^ Sous la domination des maures. —
Destruction successive denses monuments. J'avais admiré, dans une salie
basse de l'Almar, de beaux marbres antiques, des torses gigantesques d^nn
superbe travail, d'énormes fûts de colonnes, des chapiteaux hardiment
taillés, des cippes couverts d'inscriptions votives ou funéraires en lau^ue
latine; tous ces débris, dignes de figurer au Louvre, avaient été tirés des
ruines ci Ualica. D'autres fragments, non nioinb remarquables* m'avaient
été montrés au musée, également Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

m âÉVILLfi ET L'ANDALOUSIE provenugp il diverses
époques, des fouillesdltalica. La Collégiale de San Salvador, qui fui une
mosquée avant d'être une église, avait, disait-OD, aussi dans les
fondalionsde sa tour quelques pierres arrachées par les Maures aux
monuments romains dlitalica. Qu est-ce donc, me di«ais-je, que eette Italiaea,
dont le nom, à Séville, est familier à toutes les bouciies, et dont le regard
rencontre ici, à chaque pas, de si beaux débrist Italica est une ancienne ville
romaine, dont quelques ruines iuiniiient encore remplacement dans un
champ d'oliviers, à deux lieues deSëville, sur Tautre bord du fleuve, à côté
du monastère de Saint-Isidore, à Saniiponce. Ce fut dès lors une ffitte
promise à mon imagination qu'une excursion aux raines d'italica. Vainement
me disait-on que, depuis plusieurs siècles que cette ville a cessé d'exister,
chaque jour'le temps, les amateurs et les habitants des villages voisins en
ont emporté quelque chose; je savais que de ce qui a vécli avec une certaine
grandeur le peu qui reste est beaucoup pour le voyageur, et qu'avec une
pierre sculptée la pensée amoureuse du passé peut aisément refaire un
IUDnJe. Mais, en attendapt un jour favorable, je commençai à chercher
dans les livres ce que les historiens racontent de Tantique cité. Italica, à
aucune époque, n'a joué un grand rôle; mais sa destinée fut liée pendant des
siècles h celle de Uuiue; mais elle a donné le jour à plusieurs personnages
illustres, et c'est assers pour lui mériter aussi le droit de bourgeoisie dans
cette autre Rome de Tesprit humain qu'on appelle Thistoire, Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

LES RUINES D'ITALICA 225 fondée. on le croit ilu moins, par les Celles, Santios existait^ déjà depuis loDglemps, lorsque, deux cents, ans avant J. C.» Scipiolo TAfricain, ayani reconquis la Bétique sur les Carthaginois, s'arrêta dans cette ville pour y donner à ses soldats un repos payé d'avance de leur sang. Il y laissa assez lie monde pour que Santios prît un air de Romaine, et le souvenir de Tltalie, patrie de ses nouveaux habitants, la fit, par eux et par Scipion, surnommer Italica, et de ce jour elle n'eut plus d'autre nom. Pendant des siècles encore, Italica fut municipale, comme Tattestent une foule de meillalles. Elle eut donc, avec le droit de cité et tous les autres privilèges, ses magistrats particuliers, et forma une sorte de république calquée sur celle de Rome, ayant, comme celle-ci, ses consuls appelés décemvirs. Toutefois cette apparente indépendance, dont elle se montrait jalouse, n'empêchait pas qu'elle ne fût encore plus Qère de sa seconde origine* et ne se parât volontiers du souvenir de l'Africain. En toute circonstance, elle aimait à se prévaloir aussi de cette parenté avec Rome : sur plus d'une de ses monnaies, j'ai reconnu la louve allaitant les deux jumeaux. Rome n'eut pas de fille plus dévouée, et, lorsque Viriate, parti de la Lusitanie, essaya de soulever contre elle toute la péninsule, Italica assista froidement, du haut de ses murailles, à la défaite d'Hirculeius, un des lieutenants de ce bandit, qui eut Tâme et qui méritait d'avoir la destinée d'un héros. Vingt mille hommes tombèrent sous les murs d'Italica, pendant que, d'un autre côté, Caius Marcius, un de «es citoyens, tenait en échec Viriate lui-même. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

'M SÉVILLK KT L'ANDALOUSIE Pndani les guerres civiles, Italica suivit constamni«Mit la fortune de César. De son premier amour (>Gur Seipion, il lui était resté au cœur je ne sais quelle faiblesse pour la gluirc. Fidèle à César, la patrie future de Trajan et de Théodose ferma ses portes aux partisans de Pom{)ée. Cependant, lorsque Quintus Loii;^iiijs, un des lieuteDauts de César, fatigua de soa avarice et de sa cruauté les villes de TAndalousie, trois citoyens d'Italica s^unirent intrépidement à ceux qui allèrent chercher le tyran dans Cordoue. La colère de César fut terrible, et s^exhala «n dures paroli après la bataille de Munda. Mais on ne voit pas qu'il ait retiré à Italica aucun de ses privilèges. Ce fut aussi un soldat dlitalica que ce Pom peins Niger qui releva Taudacieux défi d'Antistius, et livra contre lui, en présence de deux armées, un de ces combats héroïques coiuiiic on eu lit dans iiumère et dans Tite-Live. italica ne montra pas moins de dévouement à Auguste. Le nom du divin empereur se retrouve sur un grand nombre de monnaies, et son génie eut un temple à italica» Hais, dés le règne de Tibère, cette ville parait avoir perdu le privilège de battre monnaie, avec la plupart des autres cités d'une importance secondaire. Le premier des enfants dllalica qui appartienne, non plus à son histoire particulière, mais à colle de Rome et dix monde, c'est le chantre de la seconde guerre puni<|ne, Silius itaicus. Consul de [iome. Tan de J. C. 68 et i an* née même de la mort de Néron, Silius ne mit pas assez de soin peut-être à se défendre des souillures de cette triste époque. Doué d'une faible imagination, mais verDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

LES KLLNIÎS D'il ALICA •225 sificateur élégant, il a mérité, pai
de curieux littails répaadus dans son poëoie, d'être' compté au nombre des
historiens d'Annibal. Silius était riche, el, passionné pour les nobles
jouissances de Tesprit plutôt que poète inspiré, il acheta la maison où
Cicéron composa ses Questions académiques, et le champ où reposaient les
ceudres de Virgile. Mais, au milieu de ce luxe délicat, la dernière année du
premier siècle de l ère chrétienne, il se laissa mourir de faim, à soixante-
quinze ans, pour échapper à une maladie cruelle que tout lart des médecins
n'avait pu gué- . rir. Avec lut peut-être seraient morts sa mémoire et son
nom, deux lois cependant vanté par Martial, >i, pendant le concile de
Constance, le^ Pogge, que' le pape y avait envoyé en 1414, chercliait des
iiianuscrls, pour se distraire de sa besogne ecclésiastique, dans une vieille
tour du monastère de Sainl Gall, n eiii, entre deux traités de Cicéron,
rencontré le poëme de Silius. Deux ans avant sa mort, Silius avait vu
proclamer empereur Trajan, comme lui citoyen d*Italica. Le successeur de
Nerva appartenait à une famille déjà illusti^, celle des lpiens, et suii pere
avait reuipii les plus hautes cliarges^Cé nom de Trajan est le plus grand
nom d italica, et Tun des plus grands du inonde ancien. Lieutenant de
Yespasien el de Titus pendant les guerres de Judée, plus lard adopté par
Nerva et par lui associé à lempire» dont il demeura seul possesseur en 98,
Trajan passa le reste de sa vie à embellir^ on pourrait dire a consoler Kome,
à réduire les Uaces, les Partbes, les Arméniens, les Perses, ot on triompha
magnifiquement. Se 13. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

22G SÉVILLK KT L'ANDALOUSIE souvim-il quelquefois dans sa gloire de son humble et loiptaloe patrie? Cette libre, d'une délicatesse toute moderne, a peu vibré dans l'âme rude des anciens, mais le regard itcond de Trajan a dû chercher Italica aux extrémités de Tempire. Les historiens n'en doutent pas, à la Voir, vers celte époque, se couvrir de splendides édiTrajan mourut à Sélinonte, en Ciltcie, le iO aoftlll?. Mais déjà depuis longtemps il avait désigné^ pour lui succéder à Tempire, son compalrioté et son neveu^ Adrien. Celui-ci, par ses talents précoces, était déjà l lionDeur desiËliens, autre famille iilustred'Italica. Appelé à Rome à l'âge de dix ans, il était, cinq ans après, retourné dans sapatrie^ et en avait rapporté de douces impressions, que Ton voit plus tard se traduire en bienfaits répandus de loin sur italica. Elle voulut ôtrecolonierornaïue, et ce titre fut demandé au sénat par Adrien lui-roêmd, qui s'étonna qu'elle voulût renoncer ainsi à son antique indépendance. Plus paci&([ue que Trajan, Adrien, devenu empereur, s'appliqusi surtout à réunir et à réformer les lois romaines. Ami des lettres et des arts, il fonde à Romo la pi:emière université de l^mpire, et, oomme jaluaiis il ne voyageait ([u avec une escorte de sculpteurs, d'architectes, de poètes et de philosophes, partout sur son passage il laissait des monuments après lui. J'ai lu moimême son nom sur Tune des portes d'Athènes : coiiiment ne pas lui attribuer, aussi bien qu'à Trajan, qiiehqnes-uns des édifices dont les débris couvraient encore le sol fl'italiae d'fins le siècle 4^rni^rt On croi^niâme qaa ce fut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

LES RUINES D'ITALICA 227 lui qui pendant un hiver qu'il pâssa en Espagne, bâtit le grand amphithéâtre. C'est donc à cette époque, où deux de ses fils régnaient sur le monde, qu'il faut placer l'apogée d'Italica. Ses grandes ruines, qui achèvent de disparaître chaque jour, ne pouvaient que donner une haute idée de sa puissance et de ses richesses. Italica était dès lors entourée d'un vaste mur de défense, dont les lambeaux se sont longtemps conservés. Elle avait une place d'armes, qui témoigne d'habitudes guerrières, attestées d'ailleurs par toute l'histoire ; un palais, dont le tremblement de terre de 1755 précipita la chute, et où Ton a découvert ces beaux fragments de sculptures qui paraissent avoir appartenu aux statues colossales de Nerva, de Trajan et d'Adrien; près de ce palais, un forum, plusieurs temples, dont un de Diane; un aqueduc qui amenait l'eau de sept lieues ; de vastes thermes, de profonds égouts, deux théâtres, et enfin ce prodigieux amphithéâtre, dont l'enceinte encore reconnaissable sera, même pour nous qui arrivons si tard, la mesure de la grandeur passée d'Italica et de son immense population. Ce que Ton doit conclure de cet ensemble magnifique, c'est que, près d'Italica, il y avait un port sur le Guadalquivir. Autrement, comment y seraient venus les marbres énormes qui servirent à tant de monuments? Ce port, sans aucun doute, était celui d'Illipa, situé à très-petite distance, et qui explique également par le commerce, la grande prospérité de cette colonie. Digitized

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

228 SI[^]:VJLLE ET L ANDALOUSIE Après Trajan et Adrien, il faut aller jusqu'à Théodose le Grand, pour retrouver dans l'histoire la trace et le nom d'Italie. Théodose est encore un fils illustre de cette ville, et de la race des deux empereurs que déjà elle avait donnés à Borne, née en 536« il s'élève par son seul mérite aux premiers emplois de l'empire. En 579, il le partage avec Gratien. Vainqueur des Goths, la maladie Tarrière Thessalonique, où l'attendait la religion nouvelle. De Thessalonique il sort guéri et chrétien; mais il n'a point encore perdu tous les instincts du vieil homme, ou, pour parler mieux, du vieux Romain ; car, l'une des villes de l'Empire s'étant révoltée» on sait qu'il la châtie par le massacre de sept mille de ses habitants. Mais le christianisme avait introduit dans le monde une puissance nouvelle, devant laquelle l'empereur allait lui-même rendre compte de ses actions. Lorsqu'à son retour à Milan Théodose voulut entrer dans la basilique, saint Ambroise se trouva debout sur le seuil, pour lui défendre le passage; et lui fit entendre que le maître du monde confessât son crime et en fit pénitence. Juste, d'ailleurs, et magnanime, bienfaisant et affable, Théodose eut plus d'un trait de ressemblance avec Trajan; il fut le dernier empereur qui posséda l'Empire tout entier. Fléchier a écrit son histoire, j'allais dire, son oraison funèbre. Trajan, Adrien et Théodose ont dans leur physionomie historique les traits communs d'une même race, d'une même origine Le christianisme pénétra de bonne heure à l'Italie ; et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

ce n'est pas tout à fait sans quelque fondement qu'elle revendique, comme un de ses enfants, un des premiers créés* liens, ce centurion de Césarée, Cornille, dont il est parlé dans les Actes des apôtres. Une fois entré dans l'Italie, il y fit des progrès rapides. Loin d'ajouter, comme ses devanciers, aux magnificences païennes de sa patrie, Théodose, au contraire, dut y porter atteinte par les édits sévères qu'il renouvela dans tout l'Empire contre le culte des idoles. La parole de saint Gerontius, un des disciples des apôtres, avait porté le premier coup à ces idoles. Dès la fin du premier siècle, ce conquérant d'une espèce nouvelle avait lurré les portes d'Italie, si inexorablement fermées à tous les ennemis de Rome : il y prêcha, il y mourut en prison ; et, au sixième siècle, un autre saint, Fructuosus, allait visiter le tombeau du martyr. On raconte que, lorsqu'il redescendit sur les bords du Pô pour retourner à Séville, il trouva ses, mariniers endormis dans la barque ; mais à peine y fut-il entré que la barque, se détachant d'elle-même du rivage, s'abandonna au courant de l'eau pour ne s'arrêter qu'au terme du voyage. Vous le voyez, l'histoire d'Italie entre peu à peu et se perd dans la légende, en attendant que, maure ou chrétienne, elle renaisse dans la chronique. Elle ne donne plus d'empereurs au monde, mais elle envoie de saints évêques aux divers conciles qui s'assemblent en Espagne ; Eulalius, à celui de Tolède, en 583 ; Cambra, à celui de Séville, en 619 ; et, quelques années plus tard, elle accueille dans son sein l'évêque errant de sa métropole, le grand saint Isidore. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

230 SÉVXLIIË ËT L'ANDALOUSIE Elle avait bien besoin alors de la parole de ces hommes de Dieu, pour se consoler des malheurs du looide, dont elle eut sa part. Tout porte à croire, en effet, qu'au commencement du sixième siècle l'Italie suivit le sort de tant d'autres villes que les Vandales, et plus tard les Suèves, détruisirent en Andalousie. Plus riche que beaucoup, elle dut attirer sur elle le regard cupide des nouveaux maîtres de l'Espagne. Relevée vers 584 par Léovigilde, qui s'y retira pour résister à son fils Herménégilde, fortifié dans Séville, de nouveau, sans doute, l'Italie fut démantelée au commencement du huitième siècle par Witiza : les Arabes n'y trouvèrent plus de murailles à renverser. Que restait-il alors de ses palais, de ses temples, de ses théâtres ? Déjà apparemment des ruines, dont une partie encore périt dans les guerres que se livrèrent les deux branches de la famille de Mahomet ; sa trace alors continue de s'effacer de plus en plus, et son uoin même s'altère. De la patrie de Silius et de Trajan, les Maures ont fait Talka. Sous ce nouveau nom, elle brille d'une dernière lueur dans les vers d'un poète arabe, mort à la fin du dixième siècle, et qui se nomme Abbas-Ben-Vlohamad-Alsalehi. Un dernier trésor restait à la pauvre Italica, le tombeau et le corps de saint Isidore, respectés des Maures eux-mêmes. Le corps fut transporté à Léon, mais le sépulcre vide faisait encore des miracles, et les Maures, lui attribuant les lieux dont ils étaient frappés, excitèrent Hiramotin, un de leurs rois, qui régnait à Séville, à détruire ce précieux monument. Sa ruine entraîna celle

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

lès ruinës u'italiga m des édiQciSs voisina, doBl les marbres, apportés à Séville, servirent à réparer les murs et les mosquées, et à décorer quelques maispns*, Gitaque jour emportait aussi quelques pierres et quelques^habitants qui aHèrent un peu plus loin rebâtir leur niaisun nouvelle des débris de Taneienne. Ces uobles ruines étaient un trésor commun où cliacun venait puiser. Toutefois, le roi saint Ferdinand y trouva eaeore quelques chrétiens à répoque.de la con» quôte. Ce que le temps^et les barbares avaient commencé, les nécessités journalières du voisinage et la curiosité litti'raire rachevèrent dans la siècle dernier et au commencement de celui-ci. On put sauver du moins quelques beaux débris dont j'ai parlé et dont plusieurs sont an* jourd'hut dispersés par le monde. Unè tête admirable a ét4'« portée en Prusse, une autre en Angleterre; quelques fragments ont étérecueillis au monastère de Santiponce, d'autres se reconnaissent encore (Jau.> Joijeuuijtructioniîsdu village qui domine le monastère^ et qui s'appelait autrefois Séville la Vieille. On y voyait encore, en 1817, dans une ét^le à chèvres, une très- intéressante mosaïque, déjà dessinée et décrite quelques années auparavant, par notre compatriote, le comte Alexandre de Laborde,et qui de* puis, j'en ai grând^peur, aura péri. Enfin on voulut faire servir une partie des décombres de Famphitliéâtre à la construction d'une digue qu'il devint nécessaire d'opposer au Guadalquivir, ei tout dernièrement une autre partie de ces décombres fut broyée, comme le caillou le plus vulgaire, sgr |a route nouvelle de TEstrémodure. C'est Digitized by

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

m SÈVltLè; KT L'AM*ALOl)SJiL ainsi» hélas 1 que loule
civilisattoo est condamnée à fouler eeUe qui Ta précédée et à se nourrirSe
ses tristes r^tes. Le temple sert à bâtir la mosquée, qui, elie-même,
devieniréglise. Hais ainsi se perpétue funité du monde : la vie des aïeux
pa^se liuns le sang des petits-iils, et circule» immortelle, dans leurs veines.
II ♦ 9 nooisière «t te vilteg» de SmUpôoce. — MeouTarto aiincitteirt« <t«s
reli<|u«8 de saiol Isidere. — Elles sopi enlevées el coaduiies à Léon. —
Mirades qui se fout autour du tombeeu mié vide. — Restaufetiea de l'égliM.
— Gonquéle de saini Ferdinand — Guimau el Bueno Fondelion du
incoastrr«> et ses privilèges. — Toml)«aui des GuimaD. — Chronique
intérieure <lu monasièrc. — Dépôt ù Senti|M)nce du corps de Fernand
Cortée. — Débordement du Guadalquivir en iSa^. — SéviUe U Vieille. —
Destruction du couvenL J'avais retrouvé dans Italica une page de l'histoire
de TEspagne romaine. A quelques pas des ruines dlitalica, le hourg et le
monastère de Santiponce m'offraient, en pendant, un épisode du puëme de
TEspagne chrétienne et chevaleresque, si Santiponce n'est encore lui-même
une partie d'Ialica, transformée comme le reste de TEspagne, et renaissant,
en passant par les Maures, à une vie nouvelle où le patricien de Rome et
Fémir arabe sont devenus le moine et le chevalier * Je laisse à Guzman son
surnom espagnol, parce que noire mot bon ne rendrait pa\$ asse% le sens
étendu du castillan èueno. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

LES RUINES D'ITALICA ' m Le monastère ie Saint-Isidore et le village de Santiponce D'ont pas toujours été réunis comme ils se voient aujourd'hui. Le monastère, suivant Tinvariable coutume du moyen âge, occu[»ait les terres élevées; le village avait choisi^ pour y bâtir son église et ses chaumières, les bords fertiles du Giladalquivir ; mais,. ainsi que nous ie dirons plus tard, forcé, par le Qeuve, un beau jour devenu conquérant, de se réfugier sur les hauteurs, ce village vint chercher d'autres foyers sous les murs mômes du couvent, assez riche à cette époque pour don* ner l'hospitalité à tout une population. Mais revenons. On a vu que le roi chrétien de Léon avait envoyé demander au roi musulman de Sévi Ile les corps des deux martyres, de sainte Juste et de sainte Huiine. On les chercha vainement. Or parmi les ambas* sadeurs se trouvait Tevêque Alvitus. iln jour que celui-ci était à prier et è demander à Dieu son assistance pour découvrir (es précieuses reliques, un vieillard vénérable lui apparut et lui dit que Dieu ne permettait pas que Séville fût privée du corps de ses deux martyres, mais qu'il pouvait enlever le sien. L'évêque alors lui ayant demandé qui il était : c Je sub, répondit le vieillard, Farchevêque Isidore, le docteur des Espagnes. » La vision se renonvela à plusieurs reprises, et à chaque fois le saint enseignait à Tévêqueoù était son corps, et, frappant la terre de son bAton, il lui disait : « C'est ici, c'est ici, » ajoutant qu'Alvitus lui-même devait mourir après avoir U yu\L' la relique, et qu'ils seraient emportés ensemble à Léon. Alvitus raronta à ses compagnons ce qu'il avait

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

934 SÉVILI^{ki}; ET L AfIDA^{li}OUSi^Ë va fit eiviendu, et aussitôt il& allèrent demander le corps de sîint Isidore au roi de Séville, qui le leir- accorda. Ben-Abet voulut voir lui-même, de ses propres yeux^ ce qui adviendrait de la recherche, et se rendit avec eux à Italioa, où les suivirent ungraod nombre de fidèle;; et de curieux* k peine furent>ils entrés^ dans l'église placée sous l'invocation de saint Vinceïit, qu Alvitus reconnut Tendrait que le saint lui avait indiqué, et jusqu a la trace des trois coups de bâton. On fouilla la terre, on y trouva le sépulcre avec le corps du bienheureux dans une caisse de genévrier. Quand on rouvrit, il s'en exhala une vapeur délicieuse dpot le parfum remplit bien» tôt toute Téglise et, ajoute la légende, toutes les campagUQS voisines. On retira la sainte relique, et aussitôt révéque mourut, et son corps, placé dans une seconde litière, fut rapporté aussi à l*éon, où. il est encore vénéré. Tout cela est raconté avec charme et avec un merveilleux accent çle sincérité' par un pieux évêque, Lucas de i uy, qui ne vivait guère plus d'un siècle après l'événement. Les ambassadeurs se remirent en route avec grande allégresse; mais à peine eurent-ils quitté Séville que le Maure, se ravisant, envoya des soldats après eux pour leur reprendre leur précieux fardeau. Trois fois en un jour les infidèles atteignirent le cortège ; mais à peine Tapercevaient-ils que, perdant toute mémoire de ce qu'ils venaient faire, ils s'arrêtaient, saluaient les reliques et revenaient sur leurs pas. Les envoyés de Léon atteignirent ainsi la frontière chrétienne. Ce^niiracles furent sans doute pour beaucoup dan^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

LES RUIMÈS D'ITALICA m la coB version de la fiUe de
BeinAbet, qui, de maure. devenue chrelieone, perdit le doux nom de Zaïde
pour n^gner sous celui d'Isabelle, à o6tè d* Alphonse J^ll. . Toutefois^
quelques fr^gmcnb des reliques du saint demeurèrèDl au fond du sépulcre,
et une foule de miracles attestèrent encore leur présence daus le loaibeau. n
y naquit un- figuier dont les feuilles ei fruits avaiioni la réputation de guérir
toutes les maladies, non pas seulement chez les ctir6(ieD6,.maisi^bûz les
maures, qui s'habituéretit à venir implorer le saint* D fallut, pour les eu ,
d^ao^rner, un.ëdit très-sévèrade Mtramoïin, qui régnait Jilors à Sévi lie.
Mais, sr les uns y trouvaient la guërison de leurs maux, d'autres y
rencontrèrent le châtiment de leur, insolente incrédulité. Inaansiblement une
terreur superstitieuse , à laquelle sans doute les chrétiens aidèrent un peu, se
répandit autour de ce Heu, et j'ai dil autre part comineiu, la haine des
infidèles s'augmentent de. la peur, le tombeau et Végglise. furent détruits, et
leurs débris jetés aux vents ou emportés à Se ville. Ld jardin prit la place
des saints édifices. Cependant, Hiranioi in étan^mort, leschrétiensd Italica
élevèrent une autre église ou du moins un ermitage sur le lieu même où
avait été la première, et le nom de saint Isidore futde nouveau invoqué.
Quelques maisons se re* bâtirent dans le voisinage, et pendant que le
souvenir et le nom même dlitalica allaient se perdani chaque jour, ce petit
groupe serré autour de Téglise prenait, on ne sait pourquoi, le nom de
Séville la Vieille, qui finit par Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE s[^]Aendra à italica même» sans qu'il faille aocunement en coDclure qu Ualica ak jamais été le berceau de Séville. Les choses allèrent ainsi jusqu'à la conquête de saint Ferdinand. Ce {[^]laud roi, maître de Séville, distribua les terres des enviroos entre ses compagnons d armes; son frère, l infant don Alonso de Molina, eut dans son domaine cette partie d'italica qui avait reçu le nom de Sëville;[^]! deux chevaliers, Guy Hartinez et Nuilo Tenez, se partagèrent le côté oriental, plus voisin [^]e la rivière, où s'élevait alors le village de Santiponce. Ceux-ci ne tardèrent pas à vendre leur pan à l infant, qui réunit de la sorte tout ce qui paraît avoir composé Tenceinte et peut-être le territoire de Tancienne Italica. A la mort de don Alonso de Molina, sa fille, la reine* dona Maria, femme de don Sanche, hérita de ce domaine. Mais elle résolut de le vendre, n'ayant d'autre moyen de désintéresser l'infant don Juan, et de lui arracher ainsi ce qu'il avait usurpé[^] en l<éon, sur le roi mineur, don Femànd, dont elle était la tutrice. Il y avait alors» en Espagne, un vaillant chevalier appelé don Alonso Ferez de Guzman. Le fondateur de la noble maison de Médina Sidonia n occupe pas dans This* toire ce qu'on pourrait appeler une page royale. C'est une de ces moindres figures qui de loin se perdent à demi dans la foule héroïque quand il n'y a pas eu dans leur vie un de ces jours qui effacent tous les autres. Ce jour*là, Guzman l'eut dans la sienne, il était né à Léon, le 84 janvier 1256. Forcé, par des dédains de cour qu'il ne voulut pas supporter, d'aller quater gloire et fortune Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

LES KUIKËS D ITALIGA 257 m ehee les Maures, il s'elaît arrêté à Algéciras auprèstlu roi de Maroc, Ben-Jucel, qu il suivit plusiaid eu Afrique. Il y chercha, il y trouva de belles aventures, et y acquit uu tel reoom de sagesse et de valeur, que leroi Alfoo^ le Sage eut recours, pouf rétahlr ses affaires compromises, à celui que jadis il avait laissé liumtliei sans le défendre. Don Alonso Pereat deGuzman ne sesoiivinii|ue de son devoir, et, avec le secours de Ben-Jucef, il vint combattre en Andalousie les ennemis du roi. -Sa renom* mée s*accrttt encore sous Je successeur d'Alfonse, don Sanciie le Brave^ et la défense de Tarifa y mit le comble. Son fils étant au pouvofar de Vennemi, tl refusa obstiné* meut de livrer la ville pour rançon d'une tête si chère, ety du haut de la muraille, jetant à rennemi un dêft sublime^ il lui envoya le poignard qui devait percer le cœur du jeune homme. Après avoir, sous le père, conservé Tarifa à TEspagne, Guzman eut encore» sons le fils, la gloire de jut rendre Gibraltar, qu'elle avait perdu depuis la conquête musulmane. Hais, étant sorti pour faire une reconnai^ance, il tomba seul dans un parti de Maures^ et périt, Tépée à la main, le vendredi 19 septembre 1300. Ce fut à Tarifa que Guzman paya du meilleur de son sang ce surnom de Bueuo que lui donna le roi don Sanche et que la postérité lui a confirmé. Toutefois il ne faut pas conclure de cette actiou de sa vie que Guzman était un de ces rudos chevaliers dont le cœur est aussi dur que la cuirasse. Loiudo là, le sauvuur de Tarifa joignit à ce grand courage une bonté charmante, et cet Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

tiicoiU|iarable'&acritice pritsa source dans une âme pleine aussi de onansuétnde et de doacetr. Don Alonso' Ferez de GuziudD serait le Bayard de TEspagne s'r, dans la vie dn bon ehevalier, ii y avait un acte pareil à celui que j'ai rap^ielc. Tl a, du moins, avec notre Bayard, outre la bonté du caraetère, ee trait de ressemblance, qu'il appartient comme lui à cette race de héros que rfaîstoire, qui m a tant d autres à nommer, ne nomme qu'en passant, mais dont le peuple et les enfants adoptent et idéalisent la mémoire. Né à Léon, Guzman, comme tous ceax de ée royaume, avait une dévotion particulière à saint Isidore. H allait souvent, de Séville, promener la mélancolie de ses vieux jours et de ses souvenirs anx Kenx où les envoyés du fol de Léon avaient retrouvé le corps du saint archevtM|ue, Il souffrait sans doute de ne voir sous Tinvocation de ce grand nom qu'un petit ermitage; aussi, dès qu'il apprit qUe la reine allait vendre ses terres de Séville ta Vieille, il se présenta pour les acheter. H ne s'en trouva pas plutôt maître, qu il demanda la permission d y bâtir un mo* nastère, et le roi, don Fernand IV, le lui permit par une lettre datée du 27 octobre 1298. En peu d années, le monastère et Téglise furent achevés. Guzman choisit pour le peupler des moines de tordre de Cîleaux; il en tira un essaim du monastère de San Pedro de Gumiel, qui ^vattété jusqu'alors^ia sépulture de sa famille. Avec le consentement de sa femme dona Maria Âliouso Coronel, il donna à ces religieux toutes les terres qui avaient appartenu à la reine, à la condition toutefois qu'ils ne Digitized by

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

LES RUINBS D ITALICA ^30 pourraient les aliéner. Le nombre des moines fui Hxé à Quarante, dont vingt ordonnes prêtres, lis eurent la permission d'élire le&r abbé; Guzman ne se réservait, à lui et à ses héritiers, que le patronage du couveni et le droit de reposer, lui et sa race» à TexictQsioii de touu^ autre, dans les caveaux iunéraires de Téglise* Les moines, en outre, devaient dire pbaque jonr dix tnesses, (ioiil uneclianlëe, pour le repos de rûniu de Jours bienfaiteurs, et célébrer, dans le même but, deux anniversaires par année. Le diocèse d Itaiica avait été aucienamente distrait et indépendant de celui de Sévillo; Ce privilège pass» à Tinfant dou Àioiiso de Hotiua, puis à la reine, sa lille, et, désormais attaché au domaine, devint ,un apanage du monastère. De là, sans duute aussi, pour les abbés, le droit d'assister aux conciles de la province, et, en effet, on les y voit figurer en 1552, en 1412, en lul2. Lorsque lè fondateur mourut, en 1309, son corps lut apporté en grande pompe d'Algeciras à Séville, où de magniiiiques funérailles lui furent faites. Pouj^bonorer celui (jul, après avoir si bien servi son père et son aïeul, était mort pour le servir lui-même, le roi ternand iV, s unissant à la douleur universelle, et consacrant par le. sien rbommage de tout un peuple, déposa de sa main sur le cercueil une riche couverture de brocart. Le mort fut ensuite, avec la n>ôme pompe et uu uuiiibreux cortège de fidèles, conduit au monastère de Saint-Isidore et déposé entre le chœur cl le grand iïutel, uù il avait, vivant, marqué le lieu de sa sépulture* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.87% accurate

240 SÉVILLE ET LANDALUSIE Plus de deux siècles après, en 1573, un autre Guzman alla rendre visite au tombeau de son aïeul. Il fit ouvrir le cercueil, et irruva le iiéros eaiier. L'année suivante, il le voulut voir eaeore ; mais, daas l'intervalle, la barbe et les cheveux étaient tombés. Peudant une de ces visites» écrit un eontemporain, « mon péra et mon aïeul étaient présents, et mon père, (jui me Fa conté, aida le duo à retirer le eorps; ils le placèrent contre 4ine muraille, oft il se tint debout ; et il était si grand de taille, qu'il n*^ avait personne dans la v ille qu'il ne dépassât de toute une main, car mon aïeul le mesura, et lui trouva Ijjea près de dix. pied^ de haut, en ayant plus de neuf et demi, ji 11 me semble que je viens de relire les beaux vers de Virgile : Umidiatue effoMÎs mimbilar ossa sepulcbris, etc. Uona Maria ÂUonsu Cûronel ne rejoignit que vingttrois ans plus tard son époux dans la tombe; son épitapiie est touchante : « Ici repose éoila Maria Alfonso Coronel, à qui Dieu fasse miséricorde! Kl le lui la femme de don Alfonso Perez de Guzman el Bueno, et la mère du second Isaac. » G était assez pour sa gloire; cependant quelques chroniqueurs ne s'en tiennent (las là : suivant eux, pour surmonter une passion irrésistible, la courageuse veuve aurait porté la ilammc daas sou corps révolté. Mais, bien que les circonstances ne soient pas tout à fait les mêmes, il est permis de croire que Ton confond ici la veuve de Guzmatt avec une autre Coronel, femme de don Juan de la Gerda, Digitized by GoogI

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

LES KUiNKb li IXALICA ^^l dont ie corps mutilé se voit encore à Séville, daQ6 ie cou* vent de Sainte-loès. La cbronique aura voulu que tout fùl licraïque de cette illustre famille . Plusieurs gënératioos de grands personnages vinrent successivement prendre place auprès du fondateur, lui rapportant, comme au père commun de leur race, 4e tri* but de leur renommée personnelle. Le premier fui un autre fils do Guzman, qui s'était vaillamment compurié à la bataille du Salado, puis la femme de celui-ci, dcfia Urraca Osorio de Lara, cjue don Pedre fit brûler vive dans l Alaméda de Séville. Un aime, à penser qu'auiu^ndres de cette dame se mêlèrent celles de sa suivante, Léonor d'Â valus, qui, pour ne pas lu quitter, peut sur lenicme bûcher, uniquement œupée à tenir bfissés les vêtements de sa liiaïtresse. Digne d'une telle mère» ie lils de doâa (irraoa accompagnait le roi au siège fFOriguela. Un des assiégés, le voyant s'avancer, un étendard à la maiu, lui cri9 de la muraille : « Que ne plantes-tu ici ton étendard ? » Don ÂloQso Perez lui répondit : <(Si le roi, mon sei^ gneur, me le commande, j'irai l'y planter eu effet, ou j'y serai tué. » Le roi passait, qui renlendit: u Je te le commande I » s'écria-t- il, et don Âtooso^ se précipitant sur la brèche, emporta la phce, et se fit tuer en y plantant son étendard. Ses resles lurent rapportés à Saint- kadore. Le quatorzième siècle est plein de ces Gusman et d^ leurs grandes actions. Ils épousent les filles des rois, ou leur donnent les leurs en mariage. Sans cesse on leb trouve, I epée à la main, sur les marches du tréne. II. Il Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

m SÉVILLÈ; ET L'ANDALOUSIE Cepeadani, vers les deràtères années de ce siècle, une révoiiiuiou intérieure iwMi éclaté dans le nioiiiaslère. A la suile d'une élection dans laquelle les témoins ne purent s'entendre, deux factions se formèrent, dont chacune eut son abbé. À la faveur de cette double et scandaleuse élection, le désordre entra dans le couvent, et don Ennque de Guzman du4 se souvenir que le fondateur avait réservé aux siens le droit d'intervenir. La querelle alla jus»]u a l'Unne, d'où le pape Martin V la renvoya a Séville, à des juges qui ne voulurent pas prononcer. En<* fin, le 21 septembre i i^i, une bulle trEugène IY autorisa le Guzman d'alors, qui était devenu le comte de NiéMa, à retirer le monastère à l'ordre de Citeaux. À cette époque, le monastère de ban Geronimo, qui est en ruines sur Taure rive du fleuve, était célèbre par la bonne doctrine, le respect de la règle, la science et la pureté des mœurs. Quelques-uns de ses moines furent invités à venir prendre possession de SaintIsidore. Ce fut pour ce couvent une véritable renaissance. C'est de cette époque, c'est-à-dire de 1431 environ, que datent, sous leur forme dernière, le monastère et réi^lisc ; l'un et l'autre prirent alors de plus vastes développements. Celui qui avait maintenu avec tant d'autorité la sainteté du couvent mourut par ses pères n eut point la consolation d'y être enseveli près d'eux. La gloire lui réservait une autre sépulture. Surpris par la mort au pied des murs de Gibraltar, que les Espagnols s'étaient laissé arracher et qu'il voulut leur rendre, il fut tué par les Maures Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.86% accurate

LES aULiNES D'iTALICA 245 et son cadavre allaché à la muraille. Mais don Perez île Guzman, son tils» viat courageusement l y chercher, el, maître de Gibraltar, ensevelit lea tristes restes de son père dans une des tours du rocher, comme uJoe sentinelle toujours vivante de cette place deux foidreBduie à l'Espagne i)ar la maison de Guzman. . Ce Juan Pere^ de Guaman fut le premier duc de Médina Sidonia. Un cousin lui avait légué la ville, le roi dqn Juan lui donna le titre. Le roi don Enrique y ajouta, pour son successeur, celui de seigneur de Gibraltar. Celui-ci, sans être moins batailleur que les. autres, eut cependant dfis. mœurs piiis doiices; il mourut subitement dans son Ut, le 24 août 1492. Pour que la mort pû t li apper un Guzman au lit» il fallait. qu'elle l'y surprît. jCe dernier fut pleuré des veuves et des pauvres, qui suivirent pieusement son convoi jusqu'au monastère. Son successeur y repose également. lja reine Catholique lui ayani redemandé le gouvernement de Gibraltar, il refusa avec cette flère réponse : « lies terres et les villes qu'elle possède, ma maison les a achetées de vos devanciers; 4iij^)tar9 nous Vavons payé de notre sang. » Il fallut y etnpioyer la force. Le dnc dépossédé s>*n prit aux Maures, et, en Afrique, se v engea sur eux d'une injure dont il ne pouvait châtier le véritable iauteur. NoUe veïï* geance qui peint toute une époque! • ^es illustres morts allaiefît bientôt recevoir un hôte digne de reposer au milieu d'eux. Le 3 décembre 4547, à une lieue de Santiponce, au village de Gastiieja de la* Guesta, et dans ane maison dont les ruines ne périront Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

âé4 SÈVILLÈ ET L'AKDALOUSJ E phiSi mourut, irisle et presque oublié, le conquérant I du Mexique, le grand Fernand Cortez. Il avait demandé, en mourant, que son corps fût porté en Amérique, et enseveli à Cuyoaeon, dans un couvent de religieuse» quill avait fonde. En attendant qu ii lui fût possible d'accompUr ce vœu, son fils, le marquis del Valie, résolut de confier cette grande dépouille au monastère de Saint- j Isidore. Bile y fut reçue eommê il convenait à Tâme héroïque qui Pavait habitée, et par le duc de MëiJina-Sidonia lui-même, assisté de ce qu'il y avait de plus élevé dans la province. Un procès-verbal fut dressé devant ces illustres témoins, et le dépôt resta à la garde du prieur jusqu'au 35 mai 4566, époque à laquelle il lui fut redemandé pour être transporté en Amérique. fies beaux noms, ces grands souvenirs, nous mènent jusque vers 1595. Cette année-là, le jGuadalquivir grossit tellement, qu'il vint battre les murs de Sériile et y exercer de cruels ravages. Là où une telle ville avait failli périr, que pourrait faire un pauvre village) Surpris par Teau pendant la nuit dans leurs chétives maisons, les habitants de Santiponce, qui, à cette époque, était encore sur le hord du fleuve, s^enfurent du cAtê dltalica. i Plusieurs périrent, la plupart écliappèrent à la nage ou dans des barques. Lorsqu'ils se virent hors de danger, et leur village noyé sous les flots, ils envoyèrent leur curé, leur alcade et les principaux d^entre eux demander aux moines, qui les avaient si généreusenieu ' secourus dans leur détresse, un lieu sûr peur-y rebâtir leurs chaumières, où ils retrouveraient en eux des Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

LES lililMES U IIALIGA 245 vassaux ma moins fidèles que par le passé. Ils reucou> trèrent sans doute UDe certaine résistance. Quelques vieillards aui^lères craignireut peut-être pour des vertus moins éprouvées que la leur le spectacle trop voisin et la contagion des faiblesses humaines. Mais la compassion remporta, et le. village fut rebâti un peu plus au - cuucliant, cote à côte dltalica et dans le liameau iiiAine appelé Séville la Vieille, qui prit alors le nom de Santiponce* On ne fit construire d*abord que soixante maisons; mais, insensiblement, le nombre s'en augmenta, et, deux siècles après, on y trouve deux cent cinquante familles. Le peuple et les magistrats consignèrent, dans un écrit authentique, leur dette et leur reconnaissance ; mais, pour les mettre en mesure de jouir des bienfaits du couvent, il fallut poiirvoir de toutes choses les nou* veaux colons : argent, outils, semences, le pain mt^mt», rien ne fut épargné. La libéralité des moines alla jnsqu à payer un médecin pour les soigner dans leurs maladies, et à établir une pharmacie abondamment fournie de tous las remèdes. Leur crédit, enfln, obtint de la piété" des rois i exemption decertains impôts ciimt profita la colonie. Ces bienfaits devinrent une babitude de chaque jour, et ou ne parla bientôt plus que du bonheur des liat»itanls du nouveau Santiponce. Bien des pauvres jamilles voulurent s'y faire adractre, et il fallut de grands efforts pour les en écarter. Mais ces bienfaits mêmes donnaient aux moines le droit de maintenir sévèrement les bonnea mij^ura parmi leurs voisina. Dès qu'une maison était si* gnalée par la turbulence ou la mauvaise vie «le ceux qui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

2/éC SfiVII,LE ET L'ANDALOUSIE rhnbitnieni, ils trouvaient un boau nv«ilin, devant leur porte, un ciariot chargé de les conduire, avec leurs meubles, hors des limites de la colonie. Cependant la bonne renommée de Saint-Isidore ue s arrêta pas à la frontière d'Espagne. li)o 1600, ua tiuzniaij, Liant, auprès du pape, ambassadeur de Philippe VI, obtiat de SiiLte-Quint le corps du saint martyr Ėuticbius. . Cette précieuse reli^iue fut apportée à Saint-Isidore, et, . après avoir été exposée ù la vénération des iidt;ies ac* courus de tous les pays voisins pour la contempler, fut députée, la nuit, sous l'autel de San Pidio. Quelques années plus tard, en 1615» le célèbre sculpteur Martlnez Montanez donnait à ce monument, tant de fois déjà consacré par la religion et par rbi^toire, une consécration nouvelle, celle de Tart. Saiiit-Isidore est plein de ses plus belles œuvres. Depuis cette époque, Tjiistoire de notre^monastère a a été, ou peu s'en faut, celle de tous les couvents en Espagne* Frappé de mort par la loi de 1835, il a été fermé comme tant d^autres, et comme tant d'antres peut* ôtre ne sera bicûtOl plus qu'une ruine qu'il faut se liàier d'aller voir.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.78% accurate

LKS RUINES D'ITiVLICJl -247 m Ruines actuelles dlitalica el du monastère — Premier aspiM i du couvent. — Ses anciennes dépendance:*. — l a huerta. — > La cellule du prieur devenu le curé du viUaj^e. ~ tJn atelier de peintre. — Les sépultures, -r L'église.—l.t^'; sculptures Je Monlaiñez. — Les trois patios. — Lo village de Santiponce. — Sr^ finbitants. — Premier regard jeté sur Ips niino-i. — Ce qui ip-tc (les iijoiiums romains. — Les bains. l es palais, — l.a niosaiuc. • Puits de saint Isidore. — Le mur d*eiiceinte. — L'amphithéâtre. — Ode de Rioja aux ruines dlitalica. ' *' Italia et SaiiH-bidar^des-Champs, ift villa romaine cl le monastère catholique, je savais d'avance, en allant visiter leurs ruines^ quels souvenirs j'allais renciuitrer dans mon double pèlerinage. Je me mis en ronte par une agréabie matinée du mois d'avril. De gros nuages couraient sur le ciel bleu, mais ils n'avaient rien de menaçant. C'était assez pour tempérer la chaleur naissante^ trop peu pour jeter un^ve^ile de tristesse sur cette éclatante verdure qui, au printemps, fait de toute l'Andalousie comme uue seule prairie émailléedetlours. C'est Funique saison de l'annèe où le voyageur venu du Nord ne s aperçoit pas trop à quel point manquent les arbres. Je passai le pont Je Triaua, et, au grand trot de quatre mules, je traversai ce iong^ faubourg» qui, dans sea jeux d'orgueil, s'appelle une ville. Une fois sorti de cette capitale des Gitanes, je pris à droite la fo«le de l'EniriMiduret Tout d'abord la eampaipie est Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

cbarmanle» et, aux acres parlums de la cité succèdent les senteurs balsamiques de la terre. Ce ne sont que vastes plaines légèrement accidentées où pas un pouce de terre n'est resté sans culture. A cent pas, la route elle-même se perd entre les bles ondoyants, les hautes fèves, les oliviers déjà moins pâles. Elle court à gauche, avec mille fanlaisies, le long d'une foule de petites collines dont les sommets arrondis ne vous montrèrent jamais, comme ailleurs, ce cap chauve qui marque le point précis où la scève de la nature n'a pu atteindre. A droite une ligne capricieuse, d'une végétation plus luxuriante et çà et là relevée de bouquets d'ornues, destine le cours du bonnaire du Ueuve. Cette richesse sans bornes et sans contraste pourrait, à la longue, paraître un peu monotone. Mais, au moment où l'œil ingrat de l'homme allait peut-être se lasser, on traverse à temps le village de Camas, qui fut une cité. Un peu plus loin, je voyais déjà se dresser devant moi la tour du monastère. Le couvent occupe une hauteur; Italica en couvrait une autre, parallèle à la première. La route prend tout le ravin qui les sépare. La logique vulgaire aurait voulu que ma visite commençât par Italica, et que ma pensée se fit raconter chronologiquement, par les lieux-mêmes, cette double histoire que je venais d'extraire de tant de volumes. Mais autre est, dans le recueillement de l'étude le procédé de l'esprit; autre, en présence de la réalité des choses, l'instinct de l'imagination. L'esprit veut l'ordre dans l'étude; l'imagination, au contraire, se perd à Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate

LÈS RUIINÈS D'ITALIGA 249 rimprévu et s'abandonne volontiers au liasard. Le ha* sard de la route m'avait amené à la porte de Saint-Isidore. Je frappai donc à cette porte, commençadt par le moyen âge, sauf à finir par l'antiquité. Le temps» d'ail[^] leurs, n'a-i-il pas mêlé louies ces poussières et couvert du mdme linceul et chrétiens et païens? Ce qui reste du monastère est eneore entouré d*une belle muraille élégamment dentelée. Il avait deux en* trées, comme presque tonales couvents: celle qui don* naît accéi» dans Tintérieur; une seconde, la porte de Téglise, ouverte aux fidèles du dehors. Devant celle-ci s*étend un vestibule en plein air, fermé de deux cùlés par un petit mur. Au milieu et parmi quelques tombes toutes récentes s'élève une superbe colonne de marbre, de vingt-cinq pieds de haut, surmontée d'une croix de fer. Cette colonne fut trouvée, au commencement do siècle, dans les décombres du palais d'Mtalica. En face, sur La muraille même du couvent, s'ouvre une fenêtre grillée, au-dessus de laquelle je lus en gros caractères : Boiica. C'était, la pharmacie dont j'ai parlé. Dans cette grille se découpe un petit guichet par où, sans doute, passaient les remèdes distribués aux pauvres du village. En revenant, à droite, vers la porte proprement dite du couvent, j'y rencontrai d'autres dépouilles d'Italica. Deux beaux tronçons de colonnes se dressent en dehors dechaquecôté du porche; deux autres servent de bornes en dedans. Le marbre de Tune d'elles est veiné de rose. Une heure plus tard, je rencontrais, à Italica même, un

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

SÉVILLfi ÈX L'AM)AL0US1K autre fragmeot do, la
uiùmecoioime. la porte du couveat ëtaU ouverte, j'entrai et me trouiFdi
jlaDs une grande eour irrégulioire où une ^^utre colonne encore (iiélasl je
las comptais toutes!) attira mon attention. Celle-ci^ couchée à terre, le long
du mur d'une grange, attendait là sans doute qu'on dai^tnà la faire servir à
réparer quelque étable è pourceaux. • La partie extérieure du domaine est
plantée d'oliviers, et les anciennes dépendances sont devenuea le pressoir
elle logis (lu umdeste agriculteur a qui TKtat n vendu Théritage de la nièce
de saint Ferdinand. Hpa irruption dans cette cour silencieuse avait attiré sur
le seuil de chaque porte un visage bienveillant et curieui^. Je demandaila
demeure du curé, queFon s'empessa de mIndiquer. Je savaie que l ^gli^e
du couvent était depuis longtemps celle du v illage el que le dernier prieur
en était devenu le curé, ie savais aussi que don José Toro Palma était un
hôte plein d'obligeance, instruit d'ailleurs» el digne de vivre dans ce monde
de souvenirs dont il faisait les honneurs aux étrangers avec une rare
patience et une infatigable mémoire. A travers un labyrinthe confus de
cours, d'esea* liers, de galeries, lu luut en ruines, j'allai, au fond d un long
corridor, frapper à une petite porte. Au mot ade-^ lante, je poussai celle
porte et me trouvai en présence de ceiut eu qui je saluai de coaliance le
génie iamilier de cette solitude. J'avais rêvé un grave personnage, quelque
cbQse d'analogue à l Old-Murlality de Walter Scott, et * En. avant» passes,
entres. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate

LES ULLINES 1) ITALICA i5i favais devant les yeux un homme encore jeune, vif et éveillé, coiHé d'uo bonnet noir et vêtu d'une blouse en lambeaux, assis devant un cbevalet, entre nn bel enfant quiieuiietait sur ses genoux un livre d'étude, et un pâtre debout, appuyé sar un long fusil : c'était le curé de Santiponce. Le successeur de ces grands abbep (jui av^iient brillé dans les conciles de la province était alors occupé à copi(i , pour un amateur de Jerez, une ligure d'Iléracttte. C'était un easuel d'un nouveau genre ajouté aux maigres redevances de la petite cure. H se leva poliment pour me recevoir, et, après m'avoir montré les peintures dont il avait lui-même orné sa cellule» il sortit pour re» prendre ses vélenienls ecclésiastiques. Demeuré seul, je cousidérai cette cellule convertie en atelier, non sans faire un triste retour sur le malheur des temps qui l'éduisait à de tels expédients le dernier desservant de Santiponce. Un vieil exemplaire, relié en parchemin, des œuvres de sainte Thérèse, que j'apercevais sur un rayon de là petite bibliothèque, ajoutait ^ncoré au contraste. Je m'approchai de la fenêtre pour demander d'autres impressions à la nature et au printemps» La vue était magnifique. Sur le premier plan, entrd le bâti^ ment même et le mur de clôture, une liueria bien cultivée, remplie d'orangers, de fèves et d'oliviers, parmi lesquels deux uu trois groupes de palmiers me rappelaient tous les Guzman qui avaient guerroyé en Afrique. Au delà du mur, une riche vallée où les dernières pluies avaient formé une nappe d'eau qui avait encore la transparence d'un lac : plus loin, le Guadalquivir, enseveli dans ses Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

vertes rives; à Thorizon, enfin, Séville avec son adiuui^{ble} cathédrale qui de 4>artout la domîBe ei, pour aiasi dire, la grandit encore. Un peu à gauche, en deçà du tleuve, un massif d'à t lues marquait la place d'.où ses eaux débordées avaient jadis chassé Santiponce. Entreces arbres, mais i>ur Tautre rive, je distinguais les blanches murailles du couvent de San Geronimo. Plus à gauche eucure, et plus près de moi, le champ où futitaliea desoendait par une .pente doueejusqu'à la route d'Ëstrànaduic. Une heureuse rencontre avait donc ainsi d avance rassemblé tous les lieux ^adis témoins desiscènes diverses dont je venais évoquer les souvenirs. Et ce que je voyais là, c'était précisément ce que du liaut de leurs uiurailles avaient vu, pendant des siècles, les habitants d'Italica, vAi (lue delà lourde leyr monastère avaient vuie^{molues} de Saint-Isidore. Lorsqujô, de ce vaste et charmant tableau, je rareaeai mon regard ému sur l'étroite cellule du pauvre curé, je le retrouvai lui-même dehuul devant moi avec sa soutane et sou. long chapeau. Son âge m'avait déjà donné quelques doutes que ses pinceaux n'avaient pas dissipés. Ses réponses un peu timides aux questions que je lui adressai achevèrent de me convaincre que le padre cura, comme on dit, n'avait jamais éié le prier du monastère. Celui ci, en effet, vivait fini par s*e;iinuyer du silence et de la mé* laucolie de ces ruines de jour en jour plus muettes, et «tait ailé chercher un peu plus de bruit à Séville» Hais, p-jr une étrange rencontre, son successeur tilail précisément un ancien moine de San Geronimo. C'était, comme Digitized by Google

L'ES RUINAS D'ITALXGA 255 voit, la seconde fois que saint Jérôme prenait possession du patrimoine de saint bidore. Je ne pouvais d'ailleurs désirer un compagnon plus alerte, un cicérone plus complaisant. Avant de quitter sa cellule, il me fit signe d'attendre, et, d'un air mystérieux, retournant une planche verrouillée adossée à la muraille» il y promena un pinceau trempé d'huile, et j'en vis sortir une adorable figure à demi effacée, de Tarchange^{int} Michel, qui ne pouvait être que d'un maître, le Pérugin peut-être. — « Ilsavaient jeté cela dans un coin, me dit-il avec un fin sourire aiguë d'ironie, dans lequel il y avait tout un artiste, et je l'ai ramassé. » Nous commençâmes notre tournée par l'église. — J'en vins d'abord dans une salle d'une riche architecture, qui sans doute avait été la salle du chapitre. Je reconnus dans les tableaux qui couvraient les murs la copie des apôtres que j'avais vus à l'Escorial. De cette salle on passe dans la sacristie, qui est charmante. J'y remarquai une suave peinture de Notre-Dame de l'Ânigua. Elle avait été retirée de l'ancienne église de Saïuiponce, à l'époque où les habitants du premier village se virent obligés de l'y donner. Aux quatre angles de cette même sacristie, mais à une certaine hauteur, conformément aux canons qui ne veulent pas que le prêtre, en s'habillant, se voie, autrement qu'en buste, étaient quatre miroirs, à demi brisés, d'un travail riche et varié. Ce sont de ces détails qui, à défaut des véritables objets d'art, devenus la proie des barbares, attestent le mieux au voyageur l'antique opulence du couvent. Derrière la sacristie, le curé tira d'une

u 15 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.37% accurate

954 I SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE armoire, pour loe les faire admirer -et souper, un on deux tomes du rituel, gigantesques voluu^ies reliés en bois, recouverts de cuir, et armés de fer, a?ec des fermoir de cuivre, qui témoignent tiussî, h leur manière, d'une splendeur qui n'est plus : de ces volumes^ il y 6n avait* là plus de cinquante. Je'n^ai pas aperçu d'autre bibliothèque dans le couvent. Les autres livres ouront été sans doute plus faciles à enlever. Ceux-ci se défendaient eux-mêmes. Sur ces prémices grandioses, }e me faisais une autre idée (le l'église. Sa petitesse m'e surprit. J'avais oublié que ce ne devait être que Téglise d'un couvent. Mais comme aussi, avec le temps, elle était devenue Féglise d'un village, elle avait dû sans doute à cette circonstance de conserver ses pfeux trésors, et, entre' tous, le retable de son grand autel. C'est le chef-d'œuvre Je Monianez. Ce retable est tout entier en bois sculpté et peint. Il couvre les trois parois de la chapelle et monte de Tautel à la voûte. Terminé par un calvaire que sundonte un beau Christ en croix, il se divise au-dessous en deux corps d'ordre corinthien. Sur Tattique est représentée la Viei-ge entourée (Tanfies, figures pleines de grâce. Celle des deux divisi(ms qui ^t la plus rapprochée de Tautel a pour centre nn Sainî /i^r^ dans l'attitude de la prière : e^est une figure d'un vigoureux travail, mais à laquelle je préfère encore, pour Texpression ascétique, éelfe qui a • été tirée du monastère de San Geronimo et qui se v oit maintenant au musée de Séville^ Ici, au surplus. Montafiez n'a été vaincu que par lui-même. Tune et l'autre Digitized by Google<

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

LES tUUA'ES D'ITALICA 255 Statue étant son ouvrage. De chaque côté du saint Jérôme est utt médaiUon qui représente en bas-retief : à ganehe, la naissance du Christ; à droite, Y adoration des bergers et des Tùis, compositions admirables, la seconde surtout. Les tôtes y sont d'un recaillment merveilleux et d'une suavité qu'a rencontrée deux ou trois luis seulement le ciseau de Hontaflez. Les personnagesy sont presque de gran* deur naturelle. J'étais frappé aussi de la naïveté saisissante des animaux. Montanez, dont le talent énergique, mais surtout épris de la vérité matérielle, avait besoin de Fai^guillon de la réalité même, aura prolité des beaux modèles que TAndalousie lui offrait. Le corps supérieur du retable nest pas moins remarquable que le premier. Saint Isidore en oecupe le centre. Après le solitaire, nu, amaigri et eourbé par la pénitence, le prélat majestueux et debout. Celui-ci a tout ensemble la sainteté de Tarcbevêque et la gravité du docteur; son extase même a gardé le calme de la méditation, il est aussi placé entre deux médaillons, non moins beaux que les autres, ï Ascension et la Résurrection du Christ. Ces quatre épisodes, qui résument la vie de Jésus, disposés autour des deux grands patrons du monastère, sent eux-mêmes encadrés dans des ornements satureset d'un goût pur. Uien n'a été négligé dans cette vaste composition. Elle devait être payé trois mille cin(| cents Jucats. Mais les moines y ajoutèrent trois cents mesures de leur meilleur blé. Deux embrasures pratiquées dans la muraille, à droite et à gauche de lautel, ont reçu les tombeaux dp Guzman el Bueno et de dofta Maria Goronel, son épouse, dont Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.78% accurate

250 SÉVILLK ET L'ANUALOUSIË les Statues de marbre prient, agenouillées el les mains jointes, sur la pierre qui couvrje leurs os. Mais ces sta* tues, qui sont d'une belle expression et que je crois aussi de MoQtaûez, ne datent que de la grande restauration du montre, au dix septième siècle. Il fallut alors, comme on sait, élargir l église^pour y donner place aux héritiers de Guxman. À côté de la première voûte, il fallut en construire une seconde. Dans Tétroii espace qui les sépare s'élève Faute! de saint Pierre. Le curé m'y fit voir, sous une plaque de marbre qu'il eut la bonté de soulever, la boîte de cèdre qui contient encore le^ reliques d'Eutichius. Quant à la seconde nef, elle n'a de remarquable que les JU)mbeâux mêmes pour lesquels ellea été bâtie, celui entre autres de doua Urraca de Lara, cette noble mairone qui fut brûlée vive avec sa cameriste. , J'allais sortir, lorsque mon attention ae porta sur une petite niche fermée par une grille de fer. Le curé ouvrit cette griiie et me fit voir, derrière, un morceau de marbre portant des rainures profondes : c'est une anecdote qui mérite d'être racontée. Saint Isidore fut élevé dès son enfiince par les soins de son frère, saint Léandre, archevêque de Séville. Celui qui devait un jour être appelé le docteur .des Espagnes avait la compréhension lente el ld travail dinieile. Étant un jour sorti de Séville, plus découragé que de coutume, il s'enfuit jusqu'à Italica. A l'entrée de la ville, il s'assit pour se reposer sur le bord d'un puits. Comme il était là tristement à songer, une femme d'italica vint puiser de l'eau, et il remarqua que la corde avait, à la longue. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

LES RUINES* D iiÂLiCÀ 257 imprimé son sillon dans la margelle. Celle remarque fut pour lui un trait de lumière, a Eh! quoi, se dit-il, le simple iiûttement d'une corde de clianvie a pu, avec le temps» user le marbre même! Quelques gouttes d'eau douce peuvent, avec le temps, creuser la pierre où elles tombeuty et j ai désespéré de pouvoir vaincre cette len* teur de mon esprit, qui me rend Tétude si amère! » Honteux alors d'avoir à ce point douié de lui-même et de la iiouté divine, il retourna à Séville, où il reprit ses études avec plus d'ardeur et de succès. Cette leçon du hasard, ou, pour mieux dire, de la Providence, fut-elle pour quelque chose dans la prédilection qu'il itiuaua plus tard pour itaiica, où il fonda un collège et où il vint mourir? Tout ce que je puis dire, c'est que Tanecdote est diarmante. Voici déjà la pierre, et tout à Theure nous verrons le puits; e^est cette corde que je regrette! Eu sortant de Téglise, semblable pour tout le reste aux antres églises de l'Espagne, mon guide me fit traverser un patio très-ancien et qui semble avoir appartenu aux constructions primitives. Dans une niche de ce, pauu, un voit une vieille statue de terre cuite dont la face est mutilée. Était-ce encore saint Jérôme ou saint Isidore? C'est le secret des rudes et pieuses mains qui ont pétri cette figure. Ce premier patio, aux arceaux de brique, conduit à un autre moins ancien déjà et d une architecture moins sévère. Deux des parois de la muraille sont re*^ vêtues d'azuléjos, et étaient naguère encore couverte^ de tableaux récemment arrachés de leurs cadres de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.59% accurate

96ft SÉTUiLS ST L^AMÀliOUSK pierre. Mais il a bieo fallu
laisaer sur les 4mt Mttm paroU des fresques délicate^^ qui altestent encore,
et par ce qui en reste, et par les mutilations dont elles ont été i'objel, la grâce
d an ail qui se perd chaque jour» et le» sots préjugés d'une époque qui
mécoonait de tels cheb-d'œuvre. En passant sous la galerie de cette seconde
cour, quelques voix eriardes firent diversion à mes pensées. J'appris ainsi
que le gouvernement avait kit du monastère de Saint-Isidore une prison de
femmes. Il y en aivait lA environ soixante. Quelles voix, pour troubler le
silence de ces pieuses voûtes ! Quel oortége pour les kmes sereines de
Maria Coronel et de doîàa Lirraca Osono de Lara! Le bruit de ces tristes
voix me poursuivait encore dans un troisième patio, dernicie consti uciou
ajoutée aux autres dans le siècle passé. Celui-ci est formé de deux galeries
superposées que soutiennent d'élégantes colonnes de marbre. Il est l'œuvre
d'un des derniers prieurs du eonvent, de son historien mftme, le sfrre vant
CevalloSy qui dort sous uiiii daUe du patio précédent. Ces trois patios, Tua
petit, sombre et froid; l autre sévère eneore, mais ouvert déjà à la pensée de
Tart, le dernier loui éclatant de lumière, utaieut comme ut triple symbole
des divei^ âges du monastère : Tâge aatérier aux Gunnans, oà le couveni
n'était sans doote qu'un ermitage; l'âge héroïque» ouvert par Guxman el
Bueno et continué par toute^sa race^ Tépoque enfin de la splendeur, ou Tart
cousacre la région même, et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

trioBijhe avec elle dans Vmyr^{4e} Montait; 6{K}qtte Diodcrne,
dont l'expressioD dernière se résine dans ces blaocbes colonnes de marbre
autour desquelles circule si librement rair,ayciç la lumière. Je quittai le
monastère en saluant du cœur ces bûtes illusuos à qui notre âge prosaïque a
donné de si étranges successeurs, et je pris le chemin du village où
m'attendaient, bēlas i d'autres profanatknis du passé. Je n'avais, pour m^y
rendre, qu'à. traverser eelte route d'EsUrenftadure, réparée avec les piei^{res}
du cirque. Ce village, quelques lambeaux de terre qu[^] les fouilles ent repris
à la culture, et un vaste champ d'oliviers, voilà ce.qoe renferme aujourd'hui
dans son enceinte la muraille à peine reconnaissable dlitalia» On a vu, par
la rouierquî ai'y a conduit et par le merveilleux panorama[>] du couvent,
quelle était! rbeureuse situation de cettc.viJle. A Tceuvre périssable de
rhoumie survit TœuvraéteinMlement jeune du Créateur. Sur les tours
écroulées des villes la naïuie t tend, au boutde quelques années, sen lîœeul
4e verdure, comme la mer couvre de ses fk^s la traee du navire qui a
sambtē. • Si le couvent de Saint-Isidore n'a plus guère que la mémoire da sa
première grandeur, de* son eôteauasi[^] le petil peuple qui vivait dans une
heureuse innocence, à Tombre de œ piaissant voisinage[^] n'a plus oet air de
prospérité qu'on lui enWait[^]si fort dans le siœele dernier. C'est un
assemblage confus.de maisons pauvres dont les premiàrea s'élèvent sur les
tronçons mêmes de la muraille d'ilalica. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE En voyant venir un étranger accompagné du padre cura, quelques vieilles femmes, quelques enfants en guenilles sortirent des chaumières et m'entourèrent en perlant tous à la fois. Les enfants se disputaient l'honneur de me conduire à la place des Taureaux. Ils appelaient ainsi; Jans la naïve préoccupation de leurs habitudes, ramphivhéâtre romain. N'avais-je pas, en Grèce, ouï parler du sultan Xerxès? Les femmes voulaient me vendre de petits fragments de mosaïque ou d'anciennes monnaies effacées ; femmes et enfants me faisaient souvenir de ces Égyptiens affamés et presque nus qui, dans Ule d'Éléphantine, m'offraient des éclats de granit aculé ou des amulettes trouvées dans la poussière des tombeaux. Je repoussai les uns et les autres avec un peu d'humeur, songeant à cette belle mosaïque qui avait dû périr ainsi, jour à jour, par les mains mêmes de ceux qui auraient dû pieusement la défendre. J'osais à peine en demander de nouvelles. — « Ce qui en reste est là, je crois, » me dit mon guide en me montrant un petit enclos carré fermé d'une muraille. Je vis dans ces pierres une précaution intelligente, et je rendais grâce aux mains inconnues qui avaient élevé ce mur autour du chef-d'œuvre. Hélas ! cette muraille était celle d'un parc à chèvres dont la mosaïque formait le sol. Tout le milieu avait disparu, c'est-à-dire le dessin même qui, entre autres sujets, représentait les muses avec leurs attributs. La bordure seule avait survécu en quelques endroits, et en écartant les herbes et les immondices, on pouvait en suivre la trace. Je me trompe; de cette vaste composition il restait

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

L'ES RUIT^ES D'ITALICA 961 encore le nom poétique de Quartier des Muses, donné à ce côté du village. (]q peu plus bas, sur le chemin qui monte de la grande route au village, j'aperçus le puits de saint Isidore. En laissant à droite les maisons, on rencontre, à très-peu de (iislance, la partie des ruines où Ton a cru retrouver les palais. Au milieu des débris de ces solides murailles on se sent en pleine aiul<)uité et Ton respire, pour ainsi dire, la poussière de Rome. Sur une espèce de plaie-forme, un torse de marbre blanc, sans tête, sans bras et sans jambes» était couché, la poitrine contre terre. Quelques pas sous les oliviers me menèrent ensuite à un autre édifice» qui fut, dit-on, les thermes. Il n'y a là aussi que des murs, mais conservés, comme les autres», par ce ciment indestructible qui sembla avoir reçu mis^ sioo de continuer jusque dans les ruines réteruité romaine. La brique est devenue granit. Sous ces costructions, des voûtes basses et entre-croisées me rappelaient» en petit, les grandes citernes de Carthage. Les coulevres courent dans ces ruines, qui dépassent à peine le sol. J'avais repris ma course sous les oliviers. De loin en loin je voyais surgir un pan de muraille grise que, partout ailleurs, j'aurais pris pour quelque rocher, et en regardant à mes pieds, je m'apercevais que, sur cette terre si bien cultivée, à chaque pas je foulais le marbre et la brique. Quelques-uns même de ces robusies ulivim avaient poussé dans la nuiraille, qu'ils rendaient plus solide encore en Tétreignant dans leurs fortes ractnas. 45. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.06% accurate

En SÉVILLB ET L'ANDALOUSIE Nois allions ainsi à la recherche et à la conquête de l'amphithéâtre, le plus magnifique débris d'Italie. Un paysan qui, chemin faisant, s'était joint à nous; ne rappelait que Seville la Vieille. Le village avait ainsi repoussé de lui cet ancien nom qu'il trouvait mieux approprié à cette grande ruine. Cependant le sol allait s'abaissant, et tout à coup je débouchai de nouveau en vue de la ronte d'Estremadure. Le champ, de ce côté, avait pour borne l'antique enceinte. L'amphithéâtre se trouvait en dehors, et mon regard embrassait tout entier; mais ce n'était pas assez, si je n'en touchais pieusement les débris. Tout auprès est une assez belle fontaine dont les réparations modernes dureront moins que la construction primitive, Sgée déjà de tant de siècles. J'atteignis enfin à ce monument, qui, plus que tout le reste, atteste la grandeur d'Italie. Debout sur un des blocs énormes détachés du monument, je promenais mes regards sur ces gradins où tant de générations inconnues étaient venues s'asseoir, dans cette arène où le gladiateur avait cédé aux lions de l'Afrique la joie d'égorger les chrétiens. Le cirque a gardé sa forme première, et il suffit d'avoir vu celui de Nîmes ou celui d'Arles pour se reconnaître ici, et se rendre compte des détails, ou suppléer ceux qui manquent. À l'issue des courses de taureaux dont j'avais été si souvent témoin, j'aurais pu aisément assister par la pensée à ces jeux sanglants de la société antique. Hais en présence des grandes ruines, on n'éprouve pas toujours le besoin d'évoquer les temps et de faire revivre les choses d'autrefois : ce qui m'émeut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

j W RUINES D'ITALIÈRE ^ 263 alors, ce qui surtout me
préoccupe, c'est le* spectacle mélaucoli^ue de cette civilisaii n vaincuq se
retirant devant uue autre. Dans la chute d'italica je voyais celle de Rome
elle-même, pendant que le blé vigoureux t^ui poussait dans le sol même du
cirque me représentait cet esprit nouveau qui, avec le christianisme, a pris
racine d^ns toutes les ruines du passé. Ilii' était pas jusqu'à ce pauvre
moine» mon compagnon, qui ne fAt aussi pour, moi u^ symj|^plQ touchant
de cette victoire du Dieu des humhles sur Torgueil de Tancien monde.
J'avais assez de l émotion de mes pensées pour ne pas attendre que le soleil
couchant vint ajouter encore à la triste beauté de ces ruines. Je jetai donc un
regard d'adieu à Tamphithéâtre, et je sortis par Tune des brèches que la mine
ou le temps y avaient faites. Je pris congé de mon excellent ouri; .^t m' eu
r.etournai à Sévilie. i avais besoin d'y relire la belle ode de Rioja. Le grand
poète sévillan ac* accompagnait sans doute Philippe IV, dont il était le
bibliothécaire, dans la visite que ce prince fit en 1624 aux ruines d italica.
Les vers de ce chef-d'œuvre de la poésif; lyrique en Espagne me
poursuivaient dans mon pèlerinage aux lieux qui les avaient inspirés. AUX
RUINES D'rTALICA. t Ces champs que tu vois, d Fabius! maintenant,
hélas ! champs de soliluie, murne colline, furent jadis la faDigitized by
Google

W SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE meuse Iulica : li fut la colonie victorieuse de Scipion. La voilà gisant à terre ei sans iiouDeur» la redoutable et superbe muraille, et oe ii*est plus qu'une lamentable relique de la race invincible qu'elle enfermait. Je ne vois plus que le vestige des monuments funèbres où errôreni jadis tant de mânes glorieux. Cette plaine fut un forum, là fut un templû. De tout cela survit à peine la trace. Du gymnase et des thermes élégants sortent des cendres, nuée légère et triste! Les tours, qui se jouaient du courroux des vents, se sont d'elles-iâêmes affaissées sous leur poids. c Cet amphithéâtre en lambeaux, honneur impie des dieux dont la jaune roquette publie aujourd'hui la honte, déjà réduit à ne plus être qu'une scène tragique, représente, ô drame des siècles ! quelle, fut jadis sa grandeur, quelle est maintenant sa misère. Comment, dans Tenceinte presque effacée de son arène déserte, ce grand peuple a-t-il cessé de murmurer Les bêtes féroces y sont encore; où donc est le lutteur nuï Où donc le robuste athlète? Tout s'est évanoui. Le sort a changé les voix joyeuses en silence morne; mais sur ces dépouilles lé" temps donne encore aux yeux de terribles spectacles, et le présent, dans sa confusion, leur apparaît si triste que ' Tâme s'emporte en cris de douleur. f Ici naquit ce foudre de guerre, glorieux père de la patrie, honneur de TEspagne, le pieux, l'heureux, le triomphateur Trajan, devant qui se prosterna, muette, la terre qui voit le berceau du soleil, et celle que baigne Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

LES RPINES D'ITALICA ^ la mer également vaincue de Gades. Ici sous Tivoire et l'or brillèrent les berceaux d'CElius Âdria, du divin Tbéodese, du poétique Silius. Ici les virent se couronner tour à tour de lauriers ou de jasmins , ces jardins, qui ne sont plus maintenant que ronces et lagunes. Ce palais bâti pour César est devenu, hélas 1 Timpure retraite des lézards : palais, jardins, César, tout est mort, jusques aux pierres où fut écrite leur histoire. « Si tu ne pleures pas, 6 Fabius!)ette un regard attentif sur ces longues rues détruites, vois ces uiarbres, ces arcs brisés; vois ces statues orgueilleuses que Némésis a renversées dans sa colère, couchées sui" le sable, et depuis longtemps déjà ensevelis dans un profond silence leurs maîtres si fameux. Ainsi je me figure Troie, ainsi ses aati^ues remparts; ainsi je te vois, ô Romei qui à peine as gardé ton nom, ô patrie des dieux et des rois ! et toi que n'a pu sauver la justice de tes luis, savante Athènes, ouvrage de Minerve : hier encore Témulation des âges, cendres aujourd'hui, aujourd'hui vastes solitudes. Car ni le destin ni la mort ne vous ont respectées, malgré ta science, hélas! ô Athènes! m.algré la puissance, ô Rome I « Mais pourquoi mon urne s'égare-t-elle à chercher d'autres sujets a sa douleur? Il suffisait d*un plus humble exemple, de celui qui est. là sous mes yeux; ici je vois encore la fumée, je vois encore la flamme; anjourd liui encore éclatent les gémissements et le rauque Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

966 SÉVILLB ET L'ANDALOUSIE accent de la plainte. Je neaaia quel génie ou quel instinct religieux émeut Tùme des peuplades voisines, lesquelles racontent, étonnées, que, dans la nuit silencieuse, s*élève une voix lamentable qui dit en pleurant : « Italiaea est tombée, — tftalicald l répond avec un long gémissment récho de la sombre forêt qui se diresse devant elle, a Italical » Et en entendant ce nom illustre dMtalica, mille ombres glorieuses recommencent à déplorer sa grande chute. Tant ce triste spectacle éveille encore de regrets dans le cœur du peuple !...

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 13.36% accurate

I p I VIII RONOA. — MARCOS DE OBREGON ET GIL BUS •
- * Ce que c'est que Ronde. — Boute de Campillo à Bonde. — Tebe* —
Entrée h Ronde. — See habitants. — Se foire annuelle. Le Tejo de Bonde.
Le-Mbonig du Heieeditto. — yandenne ville» — Risloire de Roade« — Ses
deui rois maures. — Le palais du roi maure. — I/escalier des èaptifs. —
TIsite ft un descendant de Honteiuoia; sa maison. — Les coerses de
tauresiuK à Bonde* — Le dumoine Vicienle Bspinel; se Tie et ses poésies.
— Son roman des Aventures de Ohregon. — Comparaison de Marcos de
Obrc?on et de Gil Blas de Sanlillane.— Comment ï^sagc imitait les auteurs
espagnols. — Sa part iroriizinalité dans 6il Blas* — Conclusion d'une étude
attentive de cette que&tion. BoAda eslHSua vtUe d'eavifoa vingt mille
âmes, el qui appartient a la province de Malaga. C'est le grand mystère de la
vieille Aiidalousie. Cciite ville singulière attire d*autoBt plus les
imaginatioas andalouses, qu*il faut plus d efforts pour atteindre à cet
inaccessible et dernier rempart de la dojniQation des Maures. Souvenirs
historiques, fables populaires, monunieuis étranges, B»((Bittrs k party *
effets sublimes d'une nature grandiose. Digitized by Google

208 ' SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE chemins difficiles et ignorés, Ronda possède tout cô qui est le mieux fait pour provoquer la téméraire curiosité des voyageurs. Ou parle lieaucoup de Uoada, mais ce sont surtout les étrangers qui y vont. Chaque année, à Tépoque de la foire qui a lieu vers la fin de mai, des bandes d'Anglais s'en vont de Gibraltar à Ronda. C'est une traite de douze heures, et qu'on ne peut faire en voiture. En arrivant, la monture tombe d'un côté, ie cavalier de l autre ; mais la fatigue s'oublie vite dans la contemplation de cette ville qui ne ressemble à nulle autre. Pour ceux qui vivent dans l'intérieur des terres, Ronda est quelque chose à la fois de magnilique et de terrible. On en est fier» mais on se contente d'admirer de loin. On dirait vraiment que les Maures gardent encore les chemins de Ronda, qu'ils en gardent encore les portes et les tours. On raconte des merveilles de sa situation; mais ce sont merveilles pleines de dangers caches, et dont labord semble défendu par ces animaux fantastiques, éclos du génie de l Arioste. Il y a tout au moins un bandit en arrêt derrière chaque arbre de la route. lies plus sages se bornent à dire qu'il n'existe point de chemhi tracé : peut-on appeler de ce nom le rade sentier qui suffit au pied ra* pide du contreliandier et de sa mule? Ce n'était pas pour arrêter M. le duc de Montpensier et rinfante ; il eût fallu des difficultés plus sérieuses pour leur fermeria route de Honda. D'Ossuna à Campillo, cette route existe. Elle court sous des bois de chênes, dont la verdure reposait nos yeux de la vue un peu monotone des moissons dorées, et de ces champs d'olivieh qui toncbeut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.25% accurate

moins l'artistique le cultivateur, qui en amasse les fruits mûrs dans ses pressoirs. A la nuit tombante, ou plutôt à l'Angelus, comme on dit partout en Espagne, nous apercevions Campillo, un bourg de riches laboureurs, qui n'a rien d'ailleurs de remarquable. Presque au sortir de Campillo, on entre dans la sierra de Ronda. Le soir, en regardant le soleil se coucher sur les hautes dômes, on s'entretenait déjà des aventures du lendemain, on interrogeait les gens du pays sur les mystères de ce pays inconnu, on relisait les itinéraires. Mais, quand on se fut remis en route, au lever du soleil ^ quel ne fut pas l'étonnement de trouver au lieu des rochers et des précipices annoncés, ou plutôt entre ces précipices et ces rochers, un chemin tracé comme par enchantement dans ce désert. Les pauvres habitants des villages voisins, avertis de la prochaine venue de Tinian, avaient spontanément renouvelé les miracles opérés en Crimée sous le fouet de Potemkin, et, en peu de jours, un chemin de sept lieues avait été ouvert entre Campillo et Ronda. Cette perspective ouverte dans la sierra permettait au regard de plonger dans ces profondes retraites, les défilés où se réfugièrent les Maures, après la conquête de Grenade. Ce que nous avions devant nous, ce n'était pas une côte unique et abrupte, mais une succession de collines étagées, les unes âpres et dépouillées, les autres riantes et cultivées; le sentier courait sur leurs flancs ou escaladait leurs crêtes tantôt ombragé par les chênes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

m SÉVILLE ET L'AJIDALOUSIB verts, tantôt jerpantant au milieti des blés, où ae déroa* lant sur des tapis de Heurs éclatautes, dont une brise légère nous apportait lès parfums. Toute la grâce de la sierra était dans ce contraste d'une nature sauvage et « d'une riche outure. On louche encore aux dernières maisons deCampillo, que déjà la montagne eommenee* ▲ une lieua à peine, SUE la pente A'iMe verte colline, s*élève une gmoienne petite ville, cûurounôe des ruines d'un vieux château c'est Téba. Dans ce paysage accideaté, sous ce etel Men, une douce illusion me rappelait sans effort Tautre îbèbes et le Cythéron, Vers le milieu du jour, nous nous retirâmes à roiubre de quelques arbres» w mUieu d'une fraîche presque île, que formait un joli ruisseau, dans lequel Sancho Pança eût volontiers trempé ses. croûtes. .fiaXraichis et reposés, nous tecommençâniee à cheminer^ La route suivait, en ce moment, une pente plus rotde^ et dcja on s apeicevdit» à la teinte plus pâle-de la verdure qui devenait aussi plus rare, qu'on se rapprochait du plateau volcanique de Ronda. Cependant les grands chênes ne tardent pas à reparaiue. De dibiance en dislance, nous dépassions de grands troupeaux qui, ainai.que nous, :& rendaient à ia foire de Bonda. Cette foire commence le 30 mai : à pareil jour, de maure iionda était devenue chrétienne. Par tous les sentiers de la montagne, aeocouraient des villages entiers, les jeunes gens à cheval, les jeunes filles sur des ftnes, ou par groupes à piad, lee mères avec un enfant à chaque lauin. Tous les visages étaient épanouis \ chacun Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.84% accurate

RONDA étiitsAr de rapporter de Rende, eoinnie<.toii)eirrs, un peu plus d'aisaoee, et eeue fois des souvenirs pour tout]*hiyer. Plue près de le ville, ces gfoupes animris se perdaient dans une foule l^ruyditte. Cependant l^horisen - senUait yenir à nous oomme pour nous serrer dans un douLle cercle de mouiagnes, les premières eneore fertiles, les plus reenUes sévères et menaçantes. Rondademeurait encore cachée au ccMire de cette couronne de rochers : tout à coup elle se leva oomme surprise devant 'nous; la voir, eVtait y être et la toucher. Cachée derrière un petit bois d'oliviers, la captive des rois catboUques.semble se dérober encore dans son harem. Le fiiui>ourg de Ronde touehe au liois d*oliviers; on le nomuie le Hercadillo, la ville des marciiauds, le quartier du mouvement et du bruit» celui où se répand toute Factivité de la vie populaire. En le traversant, on arrive à une arcbe gigantesque» jetée sur un abime. De Tautre côté est la Ronda historique, la ikamin des sottventrs, aussi silencieuse eireeiifiiUe que Tautre est bruyante et animée.. L'abime des temps passée ne éépare pas plus profondément laDcieuno Bonda de la moderne que cette prodigieuse estailie, appelée le Tajo, ne sépare les deux moitiés de la ville. L'éruption sou*laine d'un volcan a4-elle, dans une nuil de tempête» enfanté ce dé^ chirement; ou, si ce sont les eaux de Guadalevin, petite rivière qui se forme de la réMiion de trois torrents de la sierra, qui, par la lente action dee siècles, ont divisé Timmense roeher et creusé dans son sein, la merveiU

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

37i SÈVILLE ET L'ANDALOOSIE leine TtlUe qui s'ouvre en
ëventvê à des profondeurs infinies? Les livres ne la ont rien appris sur ce
mystère de la nature, qui étonne d'autant plus le regard qu'il a gardé tout son
secret. En cberehant bien, peut-être on iiuirait par trouver dans
rimaginaùondu peuple quelque admirable tradition, préférable a tons les
raisonnements de la science. En attendant qu'un plus heureux la découvre,
arrêtons-nons sur ce pont et regardons un moment à nos pieds. ■ Sur
chaque côté du pont, se dresse un parapet formé de solides appuis que
séparent des grilles. Ces grilles n'ont pas toujours existé; voici à quelle
occasion elles fur^t posées. La plaee des Taureaux est à deux pas dans le
faubourg, et les taureaux, par s'y rendre, ont à passer sur le pont. Un jour,
Tun d'eux, plus impétueux que les antres, s^écartant de la bande, courut à
l'une des ouvertureslaiseses entre les assises de pu ne, et> ne pouvant
s^arrêter à temps, s'élança dans Tabîme, où tous les autres le suivirent.
Heureux accident, qui depuis, sans doute, a sauvé la vie à plus d'un eiifonl.
De chaque cAlé du pont, la vos rencontre 4es perspectives toutes
dilïerentes. Agauche, en sortantdu faubourg, respect des lieux est triste et
sombre : de hauts rochers que couronnent, en se regardant, les maisons de la
ville et celles du faubourg. U semble que le premier souffle du vent les
emportera. Toutefois le pauvre habitant de ces maisons chétives s'est
familiarise avec le danger, et sème, dans le roeher même, des blés dont il va
mois* sonner les rares épis au péril de sa vie. Mais à droite, Digitized by
Google

quel magnifique spectacle! A peine sorti de l'arroyo, le
Guadalevin, élargissant son cours, répand sur sa double rive la vie et la
fécondité. Sur Tui, au pied du rocher DU et qui se dresse à pic, quelques
petites huertas, quelques bouquets d'arbres, forment des oasis de verdure
au-dessus desquelles passent les aigles et les vautours, pour aller cacher leur
proie dans le roc : douce image des humbles fortunes qui trouvent la paix et
le bonheur au-dessous de la région des orages. Sur l'autre rive s'étagent avec
grâce quatorze petits moulins, entre lesquels circule un sentier qui, après
avoir décrit les plus capricieux méandres autour des blocs de pierre et des
blanches cascades, quitte la vallée et se perd sous les terrasses des maisons
de la ville. Parmi ces terrasses, il en était une dont la muraille dentelée
attirait mon regard et ma pensée. Au-dessus de cette muraille, passait la tête
solitaire, d'un vieux cyprès : il devait y avoir là quelque poétique, souvenir
des Maures. Peu à peu cependant les hauts rochers s'abaissent, et la vallée
s'étend, s'élève et les débarrasse. Plus limpide dans son cours, le Guadalevin,
qui déjà je crois, a pris le nom de Guadiaro, s'enfonce, à deux lieues, dans
une caverne profonde, où, durant une lieue encore, il coule invisible. Cette
caverne est restée pour tout le voisinage un lieu d'enchantement et de
merveilles. C'est là, dit-on, que, pendant la guerre, les Maures cachaient
leurs trésors. Après avoir joui de ce sublime spectacle du haut du pont; je
voulus me donner le plaisir de voir Honda du Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

SÉVILLK £T L*ANDALOUSIf bord de la rivièfe, de mesurer le pont du fofid de la vallée. Il snfisailpoir cela d'aller prendre, à rextremité de la ville, le petH sentier dont on a parlé, il me fallut, eli redeieendant, marRherime grande heure pour arriver aux rockers couire lesquels se brise enécumantleGuadaleviu. En passant d'une roche à l'autre, à Taide de quelques arbustes qui croissent dans les anfractuosités, j'arrivai aous l'arche même. Elle a d'élévation jusqu'à la voûte environ deux cent dix pieds, et plus de cent pieds d'ouverture. C'est Tœuvre d'un ingénieur de la marine, don Diego de Caiias de Silva, qui vivait dans le siècle dernier. Entre la clef de la voûle et le parapet, on distingue à peine une large fenêtre. Cette fenêtre est celle d'une prison, balle dans Vinlérieur du couronnement de Tarcbe. 11 y a un certain nombre d'années qu'un malfaiteur enfermé dans cette prison parvînt à s*échapper avec une audîce dont on parle encore dans le pays. Il trouva d'abord le moyen de mettre le feu à la porte de la prison, cl LHiii fois dehors, il suivil, an péril do sa vie, une étroite corniche inégalement tracée sur le rocher, et où les vautoui^ mêmes semblaient craindre de se poser. La porte est encore sur ses gonds, mais à demi consumée. Le hardi prisonnier n'a pas eu jusqu'ici de successeur dans ce triste réduit, le doute cependant qu'il s'en rencontrât an second qui osât fuir par le même chemin Je m'abandonnai longtemps au vertige que donnent à tous les sens cette hauteur incommensurable, ce bruit des eaux écumantesi ce cbao^ de rocs énormes, me repoDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

ROI fBà S95 sant easaie de cm^émAmê éorasanleB pour la
faiUem humaine, dans le spectacle de celte nature plus humble qui la
rassure et qui la obarme. Mais je reveuais leujours malgré moi au cdté
effrayant de cette graode scène, u J'afûrme^ dit un écrivain de. Konda au
seizième siècle, j'affirme qu'il arrive soumit' que, pendant (}tte le soleil
brille en haut sur la ville, il pleut dans les rochers ' du Tajo sur les. moulins
qui servent pour le besoin des habitants, et qu'on revient mouillé du fond de
la val-* lée. ï> Les compatriotes du ehanoiae Espiael assurent que rien n'est
moins rare, et que répreuve se renouvelle souvent. Je passai le Guadalevin
pour remonter par le côté opposé, qui est celui du Mercadillu. Ce sentier,
plus long et cependant plus rude, me laissa au milieu d'une promenade
récemment faite, qui a pour limite et pour rempart le rocher même, dont elle
suit les larges sinuosités. De là le regard embrasse a la fois la ville» le
précipice et la vallée, panorama sans égal, qu'animent les cris aigus et le vol
bruyant des aigles, et où partout Thorreur est mêlée -h la grâce. De la
promenade, j'entrai dans le faubourg qui» à répoque de la foire, offre un
spectacle des plus animée. Celle foire se renouvelle deux fois Tannée.
Depuis dés siècles, Osuunaf, Vibrait»*, Marbella, Estepona y envoient leurs
productions de toute nature, leurs moissons, leurs troupeaux, leurs poissons,
tous les produits imparfaits d'une industrie peu développée encore h certains
égards, mais qui suiiii aux besoins de ces sim|)ies popuialious. Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 25.65% accurate

Située à cinq lieues de Marbella, à onze de Malaga, à dix de Gibraltar, à dix-huit de Séville et de Cadix, Ronda est l'intermédiaire naturel entre ces divers points et la mer. Ceux qui n'ont pas le goût des périlleuses aventures n'ont guère que cette occasion de voir de près les rudes habitants de la péninsule. Ils campent par familles ou par villages, dans la rue principale du Meicadillo, quand ils n'ont pu trouver place dans les maisons de cette rue. Cherchant, suivant l'heure, ou le jour ou le mois, ils ont transporté là toute la simplicité de leur vie frugale. Les hommes, forts et bien faits, ont la mine ouverte et hardie. Je savais bon gré aux femmes de ne rappeler les yeux arabes des fellahs d'Alexandrie, dont cette longue rue me représentait aussi certains quartiers. Quelques grands Anglais, qui, en arrivant à Ronda, avaient quitté leurs habits pour revêtir (avec quelque grâce!) le costume du pays, n'étaient pas pour rendre invraisemblable cette lointaine image des châteaux de l'Orient. Mais c'était surtout l'antique Ronda que j'étais venu visiter. Comme le héros de Esplendad, don Marcos de Obregon, je n'étais pas venu pour acheter ou pour vendre, mais pour étudier, et le passé m'a toujours attiré plus que le présent. J'aurais voulu, avant de m'enfoncer dans les rues tortueuses de Ronda, me faire un rapide résumé de son histoire. Mais il fallait pour cela, et le temps me manquait, courir après quelques mots perdus dans de nombreux volumes. Un petit livre que m'offrit Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

9 ROHDA 377 ttD hdte obligeant vint beureoaeiiiieil prévenir mes recherches ou mes regrets. C'étaieni trois petits dialogues, écrits sur la fin du siècle dernier par un savant chanoine de Rouda, don Juau Maria de Uibera. Quaud je demandai, pour aller la remercier, le nom de la^ personne qui voulait bien me []rêter ces dialogues, celle-ci nie jela siinplemem ce grand nom : Hontesama. J'avais, en effet, devant moi le dernier descendant de Tempereur da Itoùque. Mais rêvions aux dialogues, j'aurai occasion de retrouver ailleurs Monteuma : oe ne sont pa&de rencontres qu'on laisse échapper de gaieté de coeur. Tont ee qui se rattache aux origines de Ronda, à ses neines romames^ a sun histoire sous les Arabes, est spiriiiieliement rapporté et discuté par les doctes interlocuteurs de Juan Maria de Ribera. Malheureusementl Taulcur s'arrête en chemin et n arrive même pas à la conquête de Ronda par les R<lîs Catholiques. En revanche, les observations abondent dans ce iivre sur les coutumes, sur rhisloire naturelle du pays. Ronda, ville de fondation romaine, se nomma tl 'abord Arunda. Quelques pierres mutilées^ quelques inscriptions incomplètes, quelques médailles devenues fort rares, sont tout ce qui reste de cette primitive Ronda, tout ce qui témoigne de son existence. Quant à savoir si elle a été municipale» comme on s'est cru autoriser à le suppo-^ ser, c'est un doute que j'abandonne à la sagacité des savants du pays. Je croirais plutdt avec eux qu'avant la Ronda romaine il y eut une Ronda successivement phénicienne et grecque. Comment ce rocher pittoresque, II. ' 16 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.92% accurate

178 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE placé au sein d'un terre si fertile et si peuplée de la mer, aurait-il échappé au son comain de l'Andalousie? En ces époques reculées, le Gadiaro se serait appelé Clinssû et aurait rouie des sables d'or. Mais ce nom d'origène grecque et quelques autres témoignages non moins vagues équivalent-ils à une certitude? Umayyade, Cordoue suivit la fortune de l'Espagne, et avec toute l'Espagne elle passa aux Goths. Après la défaite de leur dernier roi, elle ne tint pas devant les Maures qui, appréciant sa position inexpugnable, en firent un des remparts de leur domination en Espagne. Même sous le règne de saint Ferdinand, Cordoue était restée arabe, étant l'une des villes d'Aben-Bamar, vassal tributaire du conquérant. Sous le règne d'Alphonse le Sage, Aben-Hamar se liguait avec les autres rois ses voisins contre le suzerain commun, et, faisant sa part d'armes de Cordoue, poussa ses dévastations jusqu'aux portes de Séville. Nobammed-Habnir, qui lui succéda, recommença la guerre, et pour la faire avec plus d'avantage, appela à lui ses frères d'Afrique. Cordoue était toujours triomphable ou vaincue se réfugiaient les infidèles, où vainqueurs ils cachaient, comme les aigles du Tago, de sanglantes dépouilles. Cet état de guerre se prolongea sous Sanche le Brave, sous Fernand, son fils, sous Alphonse XI, son petit-fils, mais pendant le règne de ce dernier, les Maures d'Afrique se lassèrent de passer la mer, si leur allié ne consentait d'abord à leur livrer Cordoue. Cordoue y gagna de devenir la capitale d'un nouveau royaume.- Le Marocain y couronna son fils. Aboinés Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.78% accurate

RORDa m Kque le Borgne ômnt ainsi le pfemter roi de Rond». Assiégé dans Ronda, Aboméliquô, qui avait eu d'abord la bcmne forme de prendre Gibraltar, péril dans une sortie. Li- roi de Maroc couronna son second ill; mais, redoutani pour lui ie sort de l*ainé, il ne lui permit pas d^entrer dans sa eapHale, et se contenta d'envoyer en sa place Uascar, i un de ses généraux» à la tête d une puissante armée. L'histoire ne parle point d'un troisième roi de Ronda; ce ne fut pourtant que le SO mai 1485 que Ferdinand ei Isabelie s'emparèrent de Rnida et la firent chrétienne. Depuis cette époque, ses destinées ont été celles de toute l'Espagne; mais Je difficile- aoeès de ses murailles préserva longtemps encore l'originalité de sa physionomie et de ses mœurs; Sous l'impression de ces poétiques souvenirs, Ronda prenait à mes yeux quelque chose de royal. Eu parcourant aeâ rues tortueuses, à ehaque instant, j'avais à m'arrêter devant quelque porte surmontée d armoiries sculptées; c'était le signe de la conquête chrétienne. Mais ce que je cliercliais avec plus d'ardeur, c'étaient les derniers vestiges du royaume ^abe de Ronda. i avais surtout entendu parler d*nne maison qii*on appelait encore le palais du roi maure, d'où, par un escalier mystérieux, on descendait jusqu'au lit du fiuadiaro, au fond même du Tajo. 11 y a déjà deux siècles qu'on en parlait de la manière suivante : « A répoqneoà Ronda fut bitie, les sourcee manquant dans le haut de ia ville, il lallut creuser un souterrain Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

m SÈVILLE BT L'AUDALOUSIE dans b rocher même qui a partout la' mèmà doretë. C'est un escalier de quatre cents marches, plus ou moins, par où les pauvres captifs allaient puiser Teau, et la montaient. Quelques-uns laissaient la vie dans ce long effort, et» selon une ancienne tradition« une croix que j'ai vue serait l'ouvrage d'un de ces malheureux chrétiens; il la fit avec l'ongle de son jK^uce, et les raies en sont si profondes, qu^avec la pointe d'unedague à peine en feratt-c» de pareilles. Cette croix est de la même grandeur qu'une autre qui est daps Fantique mosquée de Gordoue et que fit ausi>i un captif, de la même manière. Quelques-uns ont prétendu qu'une œuvre aussi remarquable ne pouvait avûii Lté faite que par les Romains, n En suite de quoi le docte écrivain déduit ingàsieusement les raisons qui ne permettent pas de faire remonter ai haut Forigine de ce monument, et nou» Ten croyons volontiers. Le palais du roi maure est une assez belle maison si* tuée sur une pente rapide, en arrière du Tajo. J'entrai d'abord dans un joli patio qu'un bel acacia jonchait de ses fleurs et remplissait de ses parfums. Le salon, au premier, avait un parquet de ces brillantf» faïences qui se fabriquent encore à Valence, mais non plus avec ces beaux dessins. Au iianc de la maison est attachée une terrasse suspendue sur le précipice. Cette terrasse mène à une seconde, plus basse, plantée d'arbres et qui circule autour du rochw. A Tun de ses angles est la porte de Tescalier. Je descendis et remontai, avec une lanterne, ee lahorleu chemin des pauvres captifs, me rappelant, exilé moi-même, le passage où Dante a dit combien est Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

RONDA 981 dvr TescaTiar de Tétranger. De distaBce en
dîtance, quelques salles ouyeries à droite et à gauche, et soute<< nues par
des colooues, servaient peut-être (i^ refuge cou- « tre la chaleur, pendant les
longs jours de Fété, d'asile peut-être à des amours secrètes, ou de prisons
impénétrables pour de lentes vengeances. Vers le milieo de l'escalier, je
ciierhai pieusement la croix laillee dans le rocher par longie du captif.
Hais, au lieu d'une, f en trouvai nne dizaine, et la véritable se perd dans le
nombre. Je n ai guère rencontré de plus sotte profanation. En quittant la
demière marche, je mis le pied sur le sable même de la rivière ^ on respire
en soi tant de ces humides ténèbres ; mais au pied de ces rochers immenses,
dans ces profondeurs sans issue, on ne retrouve pas encore le sentiment de
la liberté. Je ne me sentis bien libre que dans la rue. Je continuai à suivre
cette rue, et toujours liescendant, î^arrivai à un autre pont qu'on ne saurait
comparer à Tarche gigantesque du Tajo, mais qui est certainement . de
construction moresque. Il n'a de remarquable qu'une source d'eau vive qui,
jaillissant à Tuite de ses extrémités, fait tourner un moulin presque sous
larche même. C'est une des trois sources dont j'ai parlé, et qui, en se
réunissant avec le Tajo, forment ie Guadiâro. lin peu plus loin se voient les
ruines d'un troisième pont, moindre encore que le second. En suivant le
sentier qui, de cette vallée, séparée de Tautre par le Tajo, remonte adroite
vers la ville, on trouve eelle-ci défendue de ce oAté par d'assez cbétives
murailles, où cependant les Romains, les 14 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

J 2tt SÉViLL£ £T L'ilMDAiIOUSIE Gothfi di les Xtdàm ont dtt mettre la main tour à tour. h» murailles conneneent li où le rocher manque, et voDi se relier, elles -mômes déchirées eu lambeaux» au vieux ehâteau démantdé. En ieitraiU dans la ville, j'allai rendre visite, pour le remercier de son livre, à I béritier dépossédé de Tempire du Mexique : c'était efaee Itti-raême que je voulais voir ee dernier successeur du vaincu de Corks Sa maison, <fu ou me déaigoa, était une- de celles que les Rois Catholiques avaientréparties entre les conquérants de Konda.EUe avait dit-on, iu>partenu auparavant à l'un des cbefs du peuple conquis; étrange vicissitude de la fortune, qui en faisait au)ourd'liui le patrimoine des arrière-neveux espagnols d*ttn empereur indien. Au-dessus de la porte se voyaient en reliel, sur un écussou de pierre, les armes de Muntezuma, un aigle à deux têtes, et tout autour un collier de couroniiés. J'entrai d'abord dans une première cour, où un gros chien enchaîné me reçut d'asees mauvaise grâce, c'était la seule garde qui fût restée à Théritier de tant de monarques. La cour menait à un patio plus orné, dont les colonnes abritaient quelques arbustes en fleurs« Je trx)uvai le maître de la maison dans une belle salle d'un style ancien. C'était un homme simple, gracieux, de manières distinguées, ne tranchant nulleuieL du prince, d'ailleurs parfaitement Espagnol, et ne gardant contre le grand Gortés qu'une rancune convenable, et ce qu'il en fallait pour quMI ne parut pas qu'il avait abdique tout souvenir de son origine. Presque jusqu'à ces derniers teiaps^ les Monte^uma ont eu une pension sur le trésor Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

d«8 rois d'fisptgne, et celai-ci me monlrut «ree un certain mélaDge d'humiliîô ei d orgueil, udô massue en bois de fer sculptée, offerte i son père par le célèbre Escoiquiz. En me reconduisant, Montezuma me montra au kmà de ce paûo, que je n'avais eacore fait que traverser rapidemeat, deux atatueft romaines de marbre dont il est parlé dans les dialogues. Je n'entre pis dans le détail des fêtes qui furent données aux Infants. On se figura aisément ce que le eofieours des populations- voisines, amràées à Ronds pour la foire, y ajouta de mouvement et d'originalité par la variété des costumes et le contraste si vif des haMtu* des. 11 y eut trois jours de courses de taureaux, dirigées par le fameux Gbiclanero. Le lendemain de la première de ces courses je fus réveillé en sursaut comme par un coup de eanon. C'était le retentissement des corps des malheureux chevaux, tués (a veille, que de la place on précipitait dans le Tajo. Un moment plus tard, de tous les trous des rochers s'élançaient vers la terre» a^ des cris sauvages, des aigles et des vautours, qu'on voyait ensuite remonter et se croiser sur Tabime avec des lambeaux de chair dans les serres. Les Infants passèrent quatre jours à Rende. Avant de quitter celte ville curieuse avec un regret qui s'explique par tout ce que j'en ai dit, je me demandai si la Honda chrétienne n'avait pas aussi quelque nom illostre à placer à côté de qeiuï des deux rois de la Ronda musulmane. Je levai par hasard les yeut, et au-dessus de la place où j'étais assis» j'aperçus un portrait, dont l'expression me Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

284 SÉVILLE ET L'ALDALOUSIE Irappa. C'était une figure pleine, ferme, mais qui, sous une fermeté ne manquait pas de finesse, quelque chose en tout de rude et de vrai. C'était le poète du chanoine Viceote Espinel, né à Ronda l'un des interlocuteurs des trois dialogues, et qui eut droit à cette distinction comme érudit, poète, musicien et romancier. La royauté littéraire de Vicente Espinoel ressemble un peu à celle des lieux peuplés de rois maures de Ronda. Mais, comme celle-ci a pourtant tenu son humble place dans un coin de ce vaste seizième siècle. R*ailleurs, Fauteur de Mafxos et Obregon mérite bien d'intéresser un moment les lecteurs de Gil Blas. Si ne fallait une vie errante, pauvre, persécutée pour faire un grand poète peu à cet égard furent mieux dotés que celui que Lope de Vega a dit dans son Laurier d'Apollon : « Ton humble sépulture a honoré les bords du Manzanarès » honneur que lui envient le Tage, le Tago et Henares; mais ta mémoire vivra éternellement* Tu as vécu quatre-vingt-dix ans » personne ne t'a soutenu de sa faveur » tu as peu écrit ; que la terre soit légère à qui Apollon est redevable de tant de gloire! » Remarquons en passant, j'ai noté un mot piquant dans la bouche du plus fécond des poètes de l'Espagne : f Tu as peu écrit, h Est-ce une épigramme détournée? J'y sens plutôt le regret de l'homme supérieur qui » forcé de se conformer au goût de son siècle, déplore que le loisir lui ait manqué pour polir ses meilleurs ouvrages. Quoi qu'il en soit » né en 1544 à Ronda » Vicente Espinel

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

RONDA en sortit de bonne heure, chassé par l'indigence, pour aller ailleurs demander au hasard les maîtres dont il avait besoin. On ne sait trop où il les trouva. Il paraît certain, cependant, qu'il étudia la théologie à Malaga, vivant des aumônes qu'il recevait à la porte des couvents. Doué dès lors du génie des vers et d'un goût vif pour la musique[^] il composa deux cantiques spirituels qui attirèrent sur lui l'attention et les secours de l'évêque de Malaga, don Francisco Pacheco. Ce prélat généreux, dont le nom se retrouve à chaque page dans les œuvres du reconnaissant Espinel, mit celui-ci en état de prendre ses degrés, et une fois ordonné prêtre, lui conféra un bénéfice dans l'église de Ronda. Mais Pacieco mourut, et le pauvre Espinel se retrouva sans appui. Il prit alors la résolution hardie d'aller demander un emploi à Madrid; mais il ne put rien obtenir. Il poussa jusqu'en Belgique et en Italie, où sa mauvaise fortune le suivit*. Cependant il portait partout les consolations de l'étude et de la poésie. Chemin faisant, il traduisait avec grâce l'art poétique d'Horace ; il imitait avec moins de bonheur quelques-unes de ses odes. Il écrivait le Palais de la Mémoire, espèce de Temple du Goût, où il a donné place à ses contemporains les plus illustres, surtout les poètes de l'Andalousie. Un recueil de ses poésies fut publié à Madrid en 1591. Lecteur assidu des anciens, il fit preuve, dans ses vers, d'une grande érudition : non que l'originalité en soit absente; mais Espinel est surtout un artiste ingénieux et habile. Ce fut lui qui dota la poésie castillanne de la strophe de dix vers, qui longtemps en

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.38% accurate

m SËYILLE f L'ANDALOUSIE core 8* appela de son nom. U est certabi du moins» qu'il lui donna une iiaçon nouvelle el la lome définitive qu'elle a gardée. Muaiden eoDsosiméy Vievenle Espinel hûsia dans Tbiatoire de cet art un souvenir analogue à celui qui a fait Tivreson nom comme poète: il ajouta ia cinquième corde à la guitare. Mais son ticre populaire à la raiiommée, ce aont les AvciUui'cs de Vécityer don Marcos de Obrregon^ doûi il sera parlé avec détail . Des talents si dirers devaient assurer à Esphiel (fselque utile protection. Il n en lut rien cependani. Le poète^ de Ronda avait peut-être retenu de sa montagne une certaine rudesse, une certaine âpreté d'humeur qui avait éloigné de lui ceux que plus de douceur aurait prévenus en sa faveur. Il avait du moins gardé de sa ville natale un souvenir passionné qui déborda en vars pathétiques le jour où il y revînt, après une longue absence. Citons ces vers dont l accent personnel est asses rare dans la poésie espagnole : « Accueille» ô ma chère patrie l et» dans ton giron doux et paisible, donne un peu de repus a ceuc pauvre créi^ure née dans 4es murs ; et pendant que je ferle au vent la voile déchirée de la pensée, t Reçois dans ton sein .compatissant ce corps qui a édiappë du naufrage, en se réfugiant dans la hune, pour fuir les encbaniements de Méduse. Que si mes chanls ont fléchi la mer Thyréniennne, ont désarmé la rage de Digitized by Gopgle

HOI^DA 297 la fureur Belgique, si j'ai naturalise dans le Latium
la muse d'Uespérie» ne me sois pas moins charitable, et ouvre MsA les bras
à celui que tu as mis au monde. • f Tu m'as vu partir dans mes langes,
pleurant, chétif, pauvre et dénué ; plus tard, opposant ma poitrine à la
violence de ma destinée, je dus, pour convenir en or le cuivre primitif,
m'ouvrirune carrière par Fâpre chemin où se déchaînaient mille tenkpêtes. a
Haîni^enant que je touche au port désiré, mon âme attendrie fait remonter
en douces larmes sur mon visyge l'émotion qui Tagite. Ces larmes ardentes
ne sont pas celles que fait couler le sentiment du bien perdu, mais la
jouissance intérieure. a Me voici dans tes murs. Salut ei paix en Dieu,
rochers déchirés l salut et paix» écueils, montagnes, arbres, torrents! salut,
paiit et allégresse, noblesse, amis, famille, ma patrie' salut, ù cité! salut, mes
pauvres conci* toyens ! salut, heureux clergé de (lui j^attrads ma gloire et
ma consolation I ê « Salue aussi, ma chanson, celui qui te lira; et s'il te
trouvait longue et pesante, dis-lui que mon absence fut plus longue encore
et plus amère aussi. » « On voit (ju'Espinel n'était pas seulemeiii un poète
artificiel, et qu'il sait, au besoin, trouver Témotion véritable. Je pourrais, par
d'autres citations, prouver qu'il avait aussi le sentiment de la nature. Cette
fin d'une ebgue fera voir comme les imaginations andalousea Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 27.81% accurate

En SÉVILLÉ ET i/ÂNDALOUSJii; ^liaient encore pleines des Maures : ce sont les loups de «ses bergeries. Serdon, lève les yeux et regarde à la plage. Je me sens tout saisi : est-ce ma vue qui se trouble ou le cœur qui me manque ? Il y a sur les tours des torches allumées. SERDON. Nous sommes perdus, c'est un signal d'alarme. Les Maures sautent à terre. Fuyons à la montagne, et commençons par mettre en sûreté ce qui est à nous, et laissons ici nos troupeaux; ils sauront bien prendre le chemin accoutumé. Espinei mourut pauvre à Madrid en 1654. Revenons à Obregon. Doué d'un esprit d'observation aiguisé par les circonstances de sa vie errante, Vicente Espinei écrivit sans cloute les Relatiaris de la vie de l'écuyer don Marcos de Obregon, pour y jeter tout ce que son existence aventureuse lui avait appris sur les hommes, et il le fit avec une certaine verve comique qui n'est pas exempte de mélancolie. Ajoutons que, se souvenant de la robe qu'il portait, il ne fit pas un vaurien de son héros, et mit assez de retenue dans le récit des aventures qu'il lui prêta. C'est peut-être même pour cela que le bon écuyer a conservé moins de popularité que tant d'autres de la famille picaresque; car, il faut bien l'avouer, il y a jusque dans les énonciations de la langue le coin de la perversité humaine. Une fois attirée dans les seuils

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

ROMDÂ S89 tiers perdus de Tait, notre imagination ne craint pas trop les mauvaises rencoules, et Mateo Aleman, Hurtado de Mendoza , Vêlez de Guevara , ne se sont pas fait faute d 'assaisonner du sel le plus ficre leurs libres narraiions. Les filles de joie y donnent aux coupeurs de bourse la réplique obligée. Espinel a souvent eu le courage difficile de résister à la tentation. S'il se hasarde à côtoyer les ba^ fonds de la société de son temps» c'est en courant, en homme qui regarde où il met le pied, et qui oublie rarement de relever le bord de sa soutane. On a pu trouver que sa verve y perdait en franchise ce que gagnent la convenance et la discrétion liais, dans un genre aussi plein de tentations et de pièges, un peu de pudeur a bien son prix, et on doit savoir gré au chapelain de l'hospice royal de Ronda de s'être refusé, aux dépens de sa renommée d'écrivain, à ilaiter le goût dépravé qui pouvait l'assurer. Ce n'est pas qu'Espinel ne sache bien aussi être plaisant. Il y a dans son livre des portraits enlevés, des scènes fort originales, des aventures d'une drôlerie très^ réjouissante. Don Harcos deObregon est le type d'une race perdue et dont l'histoire serait piquante à écrire, celle des écuyers. L'écuyer, dans l'ancienne Espagne, était le compère de la duègne, autre espèce qui se perd, non moins curieuse à étudier. La duègne et.récuyer étaient deux sages personnes qui tenaient le milieu, dans la maison, entre les maîtres et les gens. La duègne accompagnait la ûilcà rêgliae; Téouyer, le gardon à racadémie. lisgrondaient les Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

990 SÉYILLE ET L'ANDALOUSIE enfants, quelquefois même les fMirents, par un louchant privilège qu'ils tenaient de leur âge et de leur tendresse, aurent d'une loioteina parenté. Il arrivait bien parfois que ces graves pédagogues se faisaient les complices 00 les conseillers intéressés des {Missions de leurs jeunes maîtres. Mais don Marcos est encore un écuyer du bon vieux temps, et ses faiblesses ne vont guère au delà d'une eomplaisanee qui se fait aveugle n regret. H a les moil esses de lamour paternel, mais i intention reste pure. 8a condition est trop changeante pour quil ait cette vertu ferme qui se fortitie encore du dévouenieil aux intérêts d'une seule faiaille, dune même maison. Cesl, dans le fond, un pauvre diable qui cherche péniblement sa vie, et qui ne change guère que le collier de sa misère. Autant de maîtres; autant de conditions qu'il fait connaître en les traversant, et, coiiiino c'était un homme fort savant que Tauteur, il met dans son livre h('iiucou|) de ce (ju'il sait ; il s'y uiel volontiers lui-même. Qui ne le reconnaîtrait, par exemple, à la façon dont il parle deBonda, de ses monuments, de ses environs, a lenthousiasaie avec lequel il s exprime au sujet de la musique et de la poésie? Le goût de la musique et de la poésie tenait bien quoique place danâ l'imagination de ees hâbleurs -gourmands, un peu fripons, qui défrayent la gaieté andalouse.Mais c'est chez eux un raffinement de la paresse, et non, e^mme cbex Obregon, une passion élevée et noMoi Avec eette délicatesse dans le choix de ses plaisirs, le pauvre écuyer n'était pas pour faire fortune. Aussi; après avoir suivi en Espagne bourgeois et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

HONDA 291 grands seigneurs, erré en Italie, ramé sur les galères d'Alger, finit-il par s'en aller vieilHr et mourir à Maffrtd, heureux de s'y être ménagé uno humble retraite à Thospice de Santa Cataina de ios Donados, où il écrit sa yie, dans rintervalle' de ses accès de goutte, et pour rinstructiou de la jeunesse. Tel, cependant, que nous achevons de le peindre, humble, chélif, pauvre, souffreteux, don Marcos de Obregon est bien, non le père légitime, mais Tun des aïeux de (jil Blas de S.mtillaie. Si rarrière-petit-fils, élevé par un précepteur homme de génie, vaut lieaucoup m\m\ ifue son obscur aticêtre, et lait atijoûnPbut meilleure ligure dans le inonde, ce n'est pas une raison pour qu'il méconnaisse le Heu d'.où il est sorti. Obregon et GilBla^ ont dansTesiiril et dans la Hgure plus d'un trait de ressemblance. Placé souvent dans les mémos siluatioiis, le dernier s'en lire avec plus de grâce, j nii conviens. On voit qu il sait mettre à profit Texpérience d'aulrui. Doué aussi d^uti génie plus entreprenant et de dispositions plus vives, il s entend mieux à pousser sa fortune, et là où son devancier aurait péri comme un sot, il excelle à tirer parti de sa chute inême pour se relever 'plus fort. Mais tout cela ne fait point que le briU lant secrétaire du duc d'Olivarès n'ait hien dans les veines quelques gouttes du sang du pauvre écuyer. Quittons le style figuré. LVccasion est belle; pourquoi n'en proliierais-je pns pour dire à mon tour ma peua'C sur l^origine de Gtl Blast Je me borne a résumer; les dé^ veloppements et les preuves tiendraient ici trop de place« Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

En SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE L'estige, on l'a souvent remarqué, avait reçu de la nature un rare fiasc^ il'observaiioo, le génie du style et une verve comique qui s'épanchait plus volontiers dans les libres détours du récit qu'elle ne savait se contenir dans le moule plus sévère de la comédie. Mais le don d'inventer n'égalait pas chez lui ces précieuses qualités de réexécution. Il lui fallait un canevas. Une fois en possession d'un terrain solide, il s'y ruaiL à l'aise pour bâtir. Son génie ébauché devenait fécond^ et du Pédant joué il eût, comme Molière, tiré les fourberies de Scapin. Mais où trouver cette matière première dont il avait si grand besoin? Les circonstances particulières de sa vie amenèrent sous sa main toute la littérature picaresque de l'Espagne. Il y avait là de quoi défrayer, pendant un siècle, le plus infatigable metteur en œuvre. Lesage commence par tirer, de ce chaos, quelques comédies, qui ne réussissent point; il se met alors à traduire le Don Quichotte d'Avellaneda, mais à sa manière» c'est-à-dire en le purgeant si bien de ses grossières licences, qu'ils étonnent naïvement lui-même que l'Espagne ait été si sévère à cette continuation du chef-d'œuvre de Cervantes. Je le crois bien : dans cette glace heureusement infidèle, Cervantes lui-même n'eût peut-être pas hésité à reconnaître ses personnages. L'année suivante, en 1707, il fait plus encore mieux : il écrit le Diable boiteux, et il transforme si bien l'œuvre de tiuevara, que, dans la dédicace qu'il en adresse à celui-ci, il a acquis le droit de dire : «J'ai fait sur le même plan un ouvrage nouveau, sa forme ancienne est restée • Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.18% accurate

KONDA au livre, mais sous le titre aneîen circule un esprit tout moderne, et dans la peau du démon castillan s'agite et parle on lutin tout français. Dans reffort d'invention que Lesage a dû faire ici, le style ni»} me s'est émancipé avec la pensée, et le grand écrivain a, pour la première t fois, parle sa langue immortelle. Lorsque, quelques années plus tard, Lesage composa la première partie de Gil Blas, je suis convaincu qu'il ne songea d'abord qu'à traduire les aventures de Marcos de Obregon. Sa préface ti^est qu'un ingénieux paragraphe détaclié de celle d'Espinel, elles premières aventures sont à peu près les mêmes. Hais, à mesure qu'il avançait dans cette besogne, il faut croire qu'à travers ce héros un peupàle il en entrevoyait un autre, vif, alerte, ' éveillé, et qu'avec les mêmes traits il conçut la pens^p de composer une physionomie toute différente. La vie du pauvre écnyer allait un peu au hasard et où il plaii^nît à la fortune de la conduire. Il y manquait cette pensée première qui, habilement cachée sous les caprices de la destinée, éclate de^lom eD loin oi fait la grandeur morale des conceptions du génie. Cette pensée, Lesage la mil dans Gil Blas. Don Marcos de Obregon se retrouve tel, à la in, que nous ravons connu au commencement. Il mourra le même qu'il a vécu. Beaucoup de gens viveiu <'t meurent ainsi. Mais oenesont pas ceui dont on prend la peine de raconter la vie. Gil Blas, au contraire, est de ceux qui gagnent, chaque jour, quelque chose à vivre. En avançant, son Ame s'épure et son esprit s'élève. - Il pouvait, comme ses semblables, devenir un vaurien, tout au plus Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

En SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE un Mridn «piriliiel. U sort des limiieg sa conditioa [ireiiiière, et, ce qui est le signe des boiiûes natures, il en son en s^amélbiant. Au lieu d'apprendre, dans iea pièges où il tombe , l'art de les tendre aux autres, il se contente de devenir plushabiieà les éviter {tour lui-même. Tout en apprenant h se tenir sur ses gardes, il conservera néanmoins quelque chose de sa naïveté première. C'est ainsi qu'il n'hésitera pas à donner à rarchevêque de Grenade l'avis que celui-ci ne demande qu'avec le secret espoir qu'il n/en aora jamais besoin. Plus tard, mêlé à des intrigues qui touchent aux intérêts généraux de la soeîété» rexperienec des choses et la pratique des hommes le mèneront tuui doucement a la connaissance de l'homme luiF-mAme. Dans-lacommerce» enfin, d^ ceux qui mènent les affaires de ce monde, et dans le gouvernement même de ces affaii:es« il achèvera de dépouiller lea préjugés étroits et les mesquines habitudes de sa promis condition. Un pas (le plus, et Thoaune habile va toucher à rhomme d'État* Mais ce pas, Lesage ne pouvait lo franchir : c eût été sortir a ia lois et du romau et de l'esprit de son temps. Nais, même renfermée dans ces limites, la. pensée du Gîl Blas est ce qui sépare la héros de Lesage non-seulement de Marcos de Ubregon, mais de tous les romans , de toutes les- nouvel les oà on lui a tan^ reproché d'avoir puisé. Obregon et les autres sont d'ingénieux recueils d'aventureSf.Gil Blas est un livre. Que l'auteur y ait fait entrer des emprunts sans nombre, je ne le conteste pas; qu'il ait pris partout, dans. les comédies de Rojas. de Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

ROiiBA Bartado de Mendûsa, et de Figueroa, daûfi E[^]tavattille Gonzalez et dass la fomfe de Lueanor, il n'y a pas à le dissimuler. Sou iuiagioatiou , habituée à vivre sous le soleil de FEspagne et dans lennoiide de la fantaisie espagnole, y a puisé de préférence. Mieux sans doute valait inventer. Hais n'est-ce pas inventer encore que de séparer de la foule où ils étaient confondus tant de pt[^]rsonnages divers pour les marquer d'un signe immortel ^ Fallait41 un talent médiocre pour les amener k vivre ensemble et eu hem accord i Quoi de plus merveilleux, au contraire, que de voir toutes ces figures, d'origine- diverse, se mêler sans se iieurter, cl les plus connues prendre sans effort Tair et les habitudes de ce.monde non* veau où les fait revivre l'art d'un magicien toul-puissaniï Qu appell[^]a-t-on inventer, si ce n'est le faire que d'aller saisir, dansées limbes oubliés du roman espagnol, ces types déjà nommés, niais qui atteudaieat encore la vie, pour leur imprimer le sceau d'une nouvelle et plus durable individualité ? On a dit, pour iostifier Lesage, que, sous des masques espagnols, il avait eu 1 art de cacher des visages français. Ce n'était pas assez. : il fallait dire des visages humains. L'Espagne a bien raison de réclamer GilBlas : il lui appartient comme au reste du monde. Pour en revenir àLesage, une foisqneridéedeGil Blas s'est emparée de lui, il sait si bien qu'il ne travaille plus pour un libraire, mais pour la gloire, qu'il ne reprend qu'à ses heures le iiianuscrit commencé. Lui qui, d'habitude, fait si bon marché de la facilité de sa plume, il met des é Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

29G SÉYILLE ET L'ANDALOUSIE années eBtièm entre les diverses parties de son (Btivre. Plus tard, et quand Tœuvre est achevée, il en revendique SI bien la responsabilité tout entière, qu*il proteste noblement contre les applications que Ton cherche à faire de ses personnages. € Je ne me suis proposé, dit-il, que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est. » Lesage a pu parier ainsi sans présomption. Ëspinel a pu le faire aussi ; mais lequel des deux a atteint le but? Chemin faisant, Lesage avait si bien oublié son premier modèle, que, traduisant, toujours à sa manière, Estavauil le Gonzalez, il y introduit plusieurs des aventures , d*Obregon, et il le dit dans sa préface. il arriva souvent, (inns les comédies espagnoles, qu'un tils de famille,, perdu par ses parents ou volé par queU que bohémiemie, est plus tard reconnu et réclamé par les siens, quand le débile enfant est deveûu un beau jeune homme : c'est un peu iiiistoire de Gil Blas. On avait sans trop de peine oublié à peu près le pauvre Obregon. Mais, Obregon étant devenu Gil Blas, on a trouvé qu'il valait la peine d'être réclamé. Seulement Gil Blas a répondu avec d'Aiembert : « Ma véritable mère est celle qui m'a recueilli et qui m'a fait ce que je suis. » < Dans le dernier regard que je jetai sur Honda au moment de quitter cette charmante ville, il entraît autant de reconnaissance que de regret. J'avais à la remercier dem^avoir, si Join de la France, rendu un souvenir de sa gloire. Digitiled by Google

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

IX UTRERA ET SES LABOUREURS Ulrcra. — Ses annoirios et son liistoiie. — Aspect de la vilie à vol d'oiseau. — L'église de Santj;if:o, ses caveaux et sou curé.* — L'église de Sainte-Marie. — O. que c'esi (jue le iui/rador i s\iiv^no\. — Fête champêtre. — l.a canipagiie en Andalousie. - l/alr.ide de 1;i08 et celui de 1H48. — i.c cortijo de Valcargado. — |,a culture auilaiouse. ~- Ses uiaguificence», — Défilé des troupeaux. ■ Ulrera est une petite ville de laboureurs, située à quatre ou cinq lieues de la eapilalede PAndalousie. Elle partage avec €arinona le siiruoro signifieatif de gre* nier de Séville. Ce suroom dU ce qu'^elie est aujourd Uui. Mais Utrera n^est pas une cité obscure. Elle a eu son histoire, et luéme ses historiens. Au dire des mieux informât, elle se serait d'abord appelée Belis, comiie le Guadalquivir lui-même, et, comme une foule d'autres villes, elle aurait eu les Grecs pour premiers fondateurs. Partout où les Grecs se montrent, on 17. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

m 8ÉVILLE KT L'ANDALOUSIE peut s'attendre à voir arriver les Romains. Ces derniers firent d Utrera une colonie. Elle vit passer devant sa ^orte Scipion et Asdrubal, et, plus tard, deux de ses habitants, Lucinius et sa sœur Tliéodora, eurent l'honneur de recevoir des lettres de saint Jérôme. Elle eut ensuite le sort de TAndalousie, tour à tour maure ou chrétienne, suivant la fortune des armes, et plus d'une fois fut prise, brûlée et reconstruite. Après Texpulsion des Maures, on la voit visitée par les plus urands rois, par saint Ferdinand, les Rois Catholiques, Philippe il. Sonhistoire, enfin, demeure écrite, pour le voyageurqui sait lire cette langue, dans les ruines de son vieux, château, dans les restes de ses trente-quatre tours et de «sa muraille crénelée, et jusque dans le nom de quelques-unes de ses rues. Mais nulle part cette hbtoire ne se trouve plus vivement retracée que dans ses anciennes armes : au centre, un château fort, d où sort, à mi-corps, une femme couronnée et tenant dans une main an lanieau d'olivier, dans Tautre un sceptre. A la porte du château sont attachés un* taureau et unecheval. A droite, se voit une vigne et un olivier j à gauche, un pin <u quelques opis. Au-dessous, un pont sur une rivière* Pouvait-on réunir plus d'em* blèmes de la gloire passée d'IJtrera et de la rare fertilité de ses campagnes? Pour bien voir la ville, je montai sur la tour de Santiago. Santiago est une église curieuse» brûlée atitrefois par les Maures, et qui offre, sous sa forme nouvelle, une légèreté surprenante. On dirait que les Arabes ont euxmêmes prêté la main a la reconstruire. Elle est couronnée

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

UTRERÀ ET SES LABOUREURS 299 de trois dômes, revêtus de faïences dont les vives couleurs étincellent au soleil. Vue de haut, Utrera a cela de particulier qu'elle se présente entourée d'un bois d'oliviers, comme il convient à une cité de laboureurs, et non assise, comme tant d'autres en Andalousie, au milieu d'une plaine nue et en apparence désolée. Les ruines du vieux château (on disait la tour de Virera) mêlent pourtant un souvenir de guerre à ces paisibles images de la vie champêtre. Utrera moderne a aussi sa curiosité. Il va peu d'années encore, on enterrait les fidèles de la paroisse de Santiago sous les voûtes souterraines de l'église. On sait qu'une loi récente a interdit pour jamais ces sépultures, Utrera a aujourd'hui son Campo Santo hors de ses murs. Mais, quand on voulut pénétrer dans les anciens caveaux, il arriva que, dans tout un côté, les cadavres se retrouvèrent entiers. Ces momies, admirablement conservées par une propriété du sol, comme dans le caveau de saint Michel à Bordeaux, offrirent les plus singulières physionomies. Il y a là de curieuses ou effrayantes études à faire sur la (in de l'homme. Cette menaçante parole de l'Écriture, que chacun sera conduit devant son juge dans l'attitude morale où la mort l'aura surpris, trouve ici sa traduction littérale et terrible. J'ai vu un pauvre notaire qui mourut dans les convulsions d'une douleur subite ; il est à genoux, couvert de son manteau et la main crispée sur le flanc. L'une des personnes qui faisaient avec moi cette funèbre visite avait connu ce malheureux. On retrouvait là, en effet, d'anciennes connaissances dont on

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.66% accurate

500 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE disait le nom, doQt oa racontait la vie avec un peu de cette ironie mélancolique da fossoyeur de Hamiet. Cette grande figure blancliâtre et sans expression, quelqu'un à cdté de nu» Tavait vue entrer, belle entre toutes, à Ulrera, avec le célèbre Riego. Ce frêle squelette, adossé au mur et assis, fut également une belle et jeune femme. Une couronne de fleurs fanées est encore sur son front. A côte, se dresse un moine de haute stature. Plus loin, cette chétive vieille se sera doucement éteinte dans un dernier sommeil, tandis que sa voiiiine a dû expirer dans des tourmenta cruels : la chevelure de celle-ci est épaisse, etsa bouche ouverte comme pour maudire. Tous les secrets de la dernière heure semblent écrits dans l'effort suprême de chacun, et, si on ne craignait d'être deux fois sacrilège en risquant de calomnier la mort,- que d'histoires on se raconterait à soi-même! Je ne sais quelle irrésistible tentation me ramenait sans c^se vers ces personnages muets de tant de drames inconnus. Quand je remontai a la lumière, je crus entrer dans un autre monde. Le cure de Santiago, qui avait bien voulu nous faire luimême les honneurs de son église, noue montra son propre tombeau préparé d'avance dans Tune des chapelles, élevée è ses Arais. Le geste plein de simplicité par lequel il nous désigna sa dernière couche ajouta encore à son air vénérable. Mais il y a de l'homme même dans le plus saint apôtre. Celui-ci nous quitta un peu brusquement, quand il ouït notre guide nous proposer de nous conduire à réglise de Santa Maria. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

ê UTRêRâ ëT ses LABOURëUHS 301 Santiago est la plus ancienne des églises d^Utrera, mais Santa Maria en est la principale. Il y eut jadis entre tes deux paroisses un procès qui dura des siècles, et la haine ajsurvécua au procès* C'est à ce points on me Ta du moins raconté, que si quelqu'un de Tune des deux paroisses rencontre ie saint viatique sortant de Tégiise rivale, il ne le saine pas. Il semble que chacune ait son Dieu & elle, ennemi de Tautre. Pour qui donc êtes-vous mort, 0 doux Pastear des âmes! poar les fidèles de Santiago, ou pour ceux de Santa Maria? — «Je suis venu vous sauver tous, » dit le Seigneur. Sortons enfin de Tempire des passions humaines et allons respirer l airdes champs. Aussi bien, ce que j'étais venu voir à Utrera, c étaient surtout ses laboureurs» non en économiste, Dieu m'en garde, mais en voyageur qui a lu l Ancien Testament, et qui se réjouit à lldée de re* trouver, dans un coin dn dix-neuvième siècle, une «mage de la vie des patriarches. Une fête offerte aux Enfants vint me fournir Voceasion que jechercbais. Mais disons bien d abord que ielabradar espagnol n est pas précisément le iaboareur français. Nous appelons surtout de ce nom Thomme qui, de ses mains, remue et ensemece l\$ terre, que cette terre lui appartienne ou non . En Espagne, le labrador est aussi le riche propriétaire ou le puissant fermier qui vit, aux champs, de-sa personne, ou qui, de la ville voisine, surveille et fait valoir sesdomaines.LabelleDarothée,raeontantsonhistoire dans le Don Ouichotte» s'exprime ainsi : « Les moulins d*huile, Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

302 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE les pressoirs de vin, les troupeaux Je grand et de petit bétail» les ruches d'abeilles, eaim tout ce dont se compose ravoir d'un riche laboureur, comme mon père, était remisàiiies suius. > Le père de Dorothée était un paysan. Nais cette vie rustique et ses rudes travau^x s'excluaient pas la noblesse de race. Et le labrador de Rojas, don Garcia del Castailar, doBt h tête ne se baisse que devant le roi; laboureur et geiitilhomme à la fois, n'a rien qui blesse la vraisemblance. « A cette époque, dit un historien d'Uirera, c'està-dire en 1508^ une filie de Taleade d'Ëspera, don Pedro Maleos Palacios de Meneses, s'était mariée avec Francisco Aivarez de Boliorquez, contre la volonté de son pèreOj d'où résultèreiU de sérieuses altercations enire le beau-père^ «t le gendre, lesquelles s'étendirent aux vassaux, nux parents, aux amis des deux parties. Cette querelle pouvais amener la ruine de tous. Francisco Alvarez s'^en alla à Séville en rendre compte au roi, lui demandant, comme faveur singuiiere. que, puisqu'il devait passer par Utrara en quittant Séville, il voulut bien faire dire à son beau-père de se tenir en repos. IjB roi condescendit à sa requête, et se vint loger dans la maison de Pedro Hateos. Celui-ci n épargna rien pour bien aeeuetilir un tel hôte : c'était un homme riche, nyant force troupeaux et grand nombre de serviteurs. Sa Majesté lui fit dire qu'il eût à recevoir son gendre dans ses })onnes grâces et son amitié, et que désormais il ne fût plus question de querelles. L'alcade obéit, et, au moment de prendre congé, comme le roi allait d'Utrera Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 22.42% accurate

UTBERA ET SES LABOUREURS 305 à Tarahai, pour lui faire lèle, il lit ranger le long du chemin tous ses iroupeitux ei se\$ travailleurs, ce doot ie Roi Catholique se montra satisfait, regardait tout d'un oiii iavorable et ebarmë. PedriO Uateos avait dmx. ûls qui s^étaieAt stgoalés dans les guerres de Grenede* Le roi les arma chevaliers de i épenon d or. Bien ne montre mieuxjque c^te anecdote le caractère paternel de la royauté espagnole, et ce qu'avait parfois de louchant l'intervention des anciens rois dans les affaires de leurs sujets. Mai^ ce qu'il y avait ici de piquant pour nous» c'est que le inême drame se passait alors dans la famille de Taleade d'Utrera. lequel n'était autre que le labrador dont nous veniou^i visiter les champs. Hâtons-nous de dire à nos lecteurs que le nouveau Maleos se laissa ilecku comme l'ancien. Ils nous suivront d'un cœur plus léger au cortijo de Yalcargado, ou nous aileudeiu les mêmes magiilicences cbampêtres qui enchantèrent le Roi Catholique. Yalcargado esta une lieue d'Utrera. On se mit en route, un samedi, d décembre, par un soleil éclatant. Je note In date, parce que cet é.clai du soleil, au sein de Thiver. est déjà une j)remière explication de la fécondité de cette nature. On suit d'abord, un moment, la route de Jerez, qui, plantée d'arbreSy^au sortir de le ville, est devenue peu à peu la promenade des habitants d'Utrera. J aime assez, je Tavoue, ces promenades sur le grand chemin. Le passage des voyageurs leur donne on imprévu que n'ont pas celles de Tintérieur des cités. Lorsque, le dimauche, toute une population en habits de fëie se répand ainsi par es* Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

304 SfiVILLE ET L'ANDALOUSIE sairas sur la grande route, il semble qu'elle se porte audevani d*uQ ami attendu ou d'uu hôte illustre, et il oe faut que cette impression confuse pour assaisonner le tranquille plaisir de la promenade. Nousquittftmes bientôt ta route royale, pour prendre, à gauche, un petit sentier qui entrait au.mil ieu des terres* De loin en loin, on voyait encore ces tours* isolées, autrefois gardiennes du pays contre les Maures, ou sentinelles avancées des Maures réfugiés dans la montagne, aujourd'hui simples buiues (jui ne servent plus guère qu'à diviser les patrimoines. Cette fois aussi elles servirent à me rappeler que l'agriculture, en Andaloïisie, est un legs des Arabes. Les sujets dlsahelle U labourent, sèment, plantent, arrosent et moissonnent encore comme les compagnons des Abencerages. Chemin faisant, je me faisais eipliquer les noms des diverses cultures. Laissons de côté la hmrta^ terrain choisi, qui veut être arrosé en tout temps, et qui répond à la fois au jardin, au verger, au potager, déircesde TAndalons, où l*oranger donne toute Tannée son ombre, ses pai iums et ses friiib. li liacienda est un vignoble avec ses bâtiments pour faire le vin, un champ d'oliviers avec stf tour, au centre, où se pressent les olives, une forint de pins, de clignes verts, de chênes*liéges, tout dopname, en un mot, d*une étendue considérable. Rien ne se rapproche mieux de nos fermes que le cortijo avec sa basse-cour, ses troupeaux, ses tetres de lat)our. L* Andalousie ignore nos vertes et fraîches prairies; ce qui lui en tient lieu, c'est la dehem, c*est-à-dire de vastes pâturages en friche, Digitized by Gopgle

OTRBRA ET SES LABOORBURS Zdb qui font penser aux savanes américaines, et où, toute Faonée, errem tranquillement, comme dans leurs libres domaines, des troupes immenses de taureaux, de vaches, de chevaux, rien n'égale les sauvages magnificences de la déhésas ses arbres séculaires, ses larges ombres, les agrestes parfums de ses tapis de fleurs, ses buissons gigantesques, ses courants d'eaux vives ensevelis sous les lianes entrelacées, tout ce luxe enfin d'une nature que Ton croirait entièrement abandonnée à elle-même, si de loin en loin on n'entendait siffler dans l'air l'indigne du berger dont la pierre rappelle dans les rangs du troupeau quelque bête qui s'égare. Mais revenons au cortijo. Le laboureur fait deux parts de ses vastes champs, l'une qu'il cultive, l'autre qu'il laisse reposer, non par système, mais faute de bras pour ensemençer. Celle-ci, au surplus, féconde encore dans son abandon momentané, nourrit les troupes là où les déhésas manquent. L'herbe y croît vite et fournit abondamment à leurs besoins. Point d'abri en hiver contre la fraîcheur des nuits, en été contre la chaleur du jour. Il n'y a d'exception que pour les bœufs. Le toit que réclame leur épiderme plus sensible est aussi pour eux la récompense nécessaire des travaux de la journée. Quant au berger rien ne l'empêche de recommencer, nuit et jour, dans le livre étoilé du firmament, les études des antiques pasteurs de la Chaldée. Cependant notre caravane avançait, grossie, à chaque pas, par une foule de liants cavaliers attirés par le désir d'assister à la fête. L'Andalous des villes prend volonDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

m SÉVILIK ET L ANDALOUSIE tiers le costume moderne, t
omme signe de son avènement à la y'ie bourgeoise. Dieu sait ce qu'il y
giigDe. Mate à peine a-t-il secoué contre les portes de la ville la poussière
de ses bottes vernies, qu'il se hâte Ue reiirendre la veste brodée, la fulotte
courte, la ceinture aux couleurs éclataïues; il :^aute lestement à cbeval et
retrouve sa grSce première. Nous suivions depuis quelque temps déjà un
large jilateau un peu nu» coupé seulement de loin en loin, et comme le
désert, de grands puits où vimoent, au coucher du soieil, s abreuver le;>
troupeaux. L imagination avait peu a faire pour se représenter Ëliéz^
«berdaM Rebecca au bord de Tun de ces puits. Peu à peu cependant le
plateau allait s élevant et se découpait en iiionticules admirablement
cuUivés. Tout à coup le plus inattendu des spectacles vint nous/rapper d^ine
admiration mêlée de charme. Deux cent trentesept paires de bœuis, jetées»
comme une chaîne vivant autour d'iuie colline à notre gauche, en suivaient
les contours avec une régularité qui semblait [»leiae de caprices. Ceux du
centre traçaient leur sillon^ sur la crête que déjà les premiers avaient rejoint
les plus tardifs dans la plaine. Derrière chacune des charrues, une main sur
le bois, Tautre année de Taiguillon, un laboureur marchait aussi grave que
ses bœufs, tandis que d autres, à cheval, couraient» comme Téclair, sur le
flanc de la colonne, et, en passant, réveillaient à grands^ cris ceux que la
rêverie aurait arrêtés un moment sur le Mllon rommencé. Jamais la marche
d'une armée en campagne Digitized by

The text on this page is estimated to be only 20.53% accurate

U9EERA ET SES LABOUUEECES 807 Ddime laisN ue^
impression phis profonde. L'ioduslria adeplds ^rancis spectacles; mais, s'ils étonnent la pensée, jamais ils ne remuent le cœur. J'aurais voulu m arrêter tout le jour à eontenipler cotte pai^ifique alliance du travail <le Tbomme et de la bonne volonté de la nalEre. Haia a droite déjà d'autres épisodaB de ce poëme biblique appelaient nos regards. D'autres collines s'ar* rondissaieat aussi, de ce côté, couvertes d'innembrabips troupeaux. Tout à coup enfin la maison du maître parut dans un pU du terrain, et il en sortit d éclatantes bn&res pour saluer les hôtes attendus. Mais j. laissi» à dessein cette partie de la féle : c'était la ville, catait la coar, c'était la civilisation moderne qui nous poursuivait oi}ri>re suiis les tentes d'Abrabam. Je me hâtai, en imagination, de détacher des murailles du cortijo ces guirlandes de fleuiPs et de feuillages que de loyaW» mains.y avaient suâpendue.s, Ueuxs et feuillages qui, à eetle époque aTsneée de Tannée, étaient cependant une, preuve nouvelle et charmante de la douceur dn elimal. J'admirais ces pompes agrestes d*une nature privilégiée : mais, derrière cette parure de circonstance, je m'obstinai à vouloir retrouver le cortijo de tous les jours. Il eût pourtant été dommage de pousser trop loin \ le scrupule, car c^ luxe de troui>eaux et de serviteurs n appartenait pas tout entier à Valcargado. Propriétaire ou fermier de dix domaines, outre celui-ci, don José Arias de Saavedra avait rassemblé dans un seul tout ce qu'il avait pu détacher des autres sans nuire aux travaux de la saison. 11 avait en cela imité un général habile, qui, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

m SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE . pour grossir son armée à la veille d'une bataille, em[^]pn[^]nte aux garnisons de ses places voisines tout ce qui ne leur est pas iadispeosable. Lorsque nous nous arrê[^]tâmes devant la porte d'entrée, nous avions à notre gauche, un peu loin, mais bien en vue, le bataillon sacré des deux eent trente[^] quatre charrues attelées; à droite, dans un champ voisin, la farouche légion des taureaux. Il y en avait environ eent soixante, lia prudence, vu la saison, ne défendait pas de les adiiii* rer d'un peu près. Je me risquai donc à y aller, et ce me fut un i)lai>ir, non sans 4jiieli|ue émotion, de contempler, dans la majesté de leur repos dédaigneux, ces animaux si impétueux, sur la place, contre Tépée du matador. Peu curieux d'un tel voisinage, le frémissant escadron des jeunes cavales livrait ailleurs au vent ses crinières désordonnées. Plus près, les vaches tranquilles, et, de distance en distance, les troupeaux des chèvres et des moutons dormaient, entassés sur le flanc d'un coteau couronné de quelques vieux oliviers, les seuls arbres que l'on aperçût à l horizon. Les ànesses et les porcs occupaient une autre colline. îiou& la gravîmes, pour embrasser d'un coup d'œil l'étendue de ce camp pacifique des laboureurs, i'ius de cent chiens en faisaient la garde. Sous ce ciel magnifiriue, devant ces prodigues sillons, « entouré de ces troupeaux sans nombre, je comprenais enfin pourquoi TEspagne a une poésie bucolique, et comment, lorsque nous nominons avec un peu d éni barras Segrais, et même avec quelque honte Lsmothe et Fontenelle, elle nous jette fièrement le noni de Garcilaso, de

Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

■ UTRERA BT SES LABOUREURS m Francisco de la Torre et de tant d'autres. J'avais devant ies yeux une iaunense idylle, cloTit les personnages pouvaient s'appeler, sans trop d'effort d'imagination, Ruth, Booz ou Tobie. Ruiii, je me uonipe : ici la femme est absente. Le chef lui-même, le cajnUaz^ vient s'établir k la ferme pour le temps où sa présence y est nécessaire, laissant sa famille au hameau voisin. Chaque jour, au lever du soleil, des bandes de travailleurs couvrent tous les sentiers qui mènent au cortijo. Un grand nombril aussi campent, des saisons entières, sur la terre qu'ik labourent, ou parmi les troupeaux commis à leur garde. J avoue que cette organisation a quelque chose de triste et qui resserre Tâme, ouverte à de si douces impressions. Toute cette discipline, nécessaire peut-être, me gâtait un peu cette grande poésie de la nature, il faut bien dire du.^i que, de toutes ces richesses, celui dont ies maïus ouvrent et ensemencent le sillon ne recueille, chaque soir, qu uiiio menue pièce de monnaie, et le peu d'huile, de vinaigre, de pain et d'ail dont se compose invariablement le gaspacho, sa nourriture dé chaque jour. Mais, par une heureuse compensation, là où le rirffe est avare, Dieu a fait pauvre plus sobre encore, et lui fait trouver dans la beauté du ciel et de la terre de savoureuses jouissances. Plus délicate sur les plaisirs , notre imagination demande àla nature des tableaux toutfaits, d'harmonieux contrastes, des effets habilement ménagés. Le peuple, en Andalousie, je Yài souvent remarqué, jouit de ses grands et lumineux horizons moins en poëte qu en volup« iueux. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

310 SÉVILLK ET L'A.NDALÛLSi:: Oublions une fois encore les misères de l'homme devant les magnificences de la nature. Au soleil couchant, les Enfants furent invités à s'asseoir devant la porte du cortijo pour assister au défilé de tous les troupeaux. L'anecdote que nous avons racontée montre que ce n'était pas chose nouvelle. On vit tout à coup les bergers monter à cheval et réveiller leurs troupeaux. C'était comme le bruit et le roulement d'une prise d'armes. Les moutons passèrent les premiers. La couleur uniformément brune de leur toison était celle du manteau que porte le peuple en Espagne. Après les montons, ce fut le tour des chèvres, non moins nombreuses, mais plus capricieuses dans leurs allures; les pores complétèrent cette première division de l'armée. Le porc, en Espagne, est généralement noir. C'est la richesse du riche et la ressource du pauvre. Ce trépigement soudain, que Virgile a si heureusement fait passer dans ses vers, annonça bientôt l'arrivée des juments. Elles passèrent vives, élancées, brillantes. Ce furent les troupes légères de l'armée. Les juments forment, comme les taureaux, une production de luxe: c'est le caprice et l'orgueil du laboureur. Les juments en troupeau ont cependant ici leur utile emploi. En Andalousie, on ne bat pas le grain, on le foule. Devant le cortijo de Valcargado j'avais remarqué un assez grand espace pavé et nettoyé avec soin. C'est là que l'on répand les gerbes. Les juments, laissées en liberté sur l'aïre, y font en bondissant jaillir le grain de l'épi. J'en distinguai de fort belles et qui me firent penser à ces galants cavaliers. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

ITULRA LÎ SIS LABOLUKURS 514 liers maures, dont il esl tam parlé dans les romances. Aux juments succèdent les ânes. L'âne est. en Andalousie comme partout, ranimai utile par excellence. Sous ce eiel de feu, il a gardé loute^sa patience «tu iravaii, toute sa résignation aux coups, et, en un pay^ où la tentation est plus grande, toute sa sobriété. Les juments, les bœuis, s attellent aux chariuls de la ferme et traînent la paille. L*ftne porte la chaux et les pierres, les tuiles et les puutres pour bàlir, labeur qu'en Orient partage avec lui le chameau. L'âne se console ici de ses obscurs travaux de l'hiver en portant, l'été, à la ville, dans des (ilets qui en laissent voir les jolies couleurs et passer les parfums délicieux, les productions de la luierla : les melons et les grenades, les sandias et les oranges, et ces fleurs que la plus pauvre, dirai-je la moins coquette? ne manque jamais, chaque matin > de glisser dans ses cheveux noirs. On pense bien que les taureaux ne défilèrent pas. C'était assez déjà de les avoir si près de soi. Les vaches gardèrent auâsi leurs quartiers. Toute la race eut les bœufs pour la représenter. Ceux-ci s'avancèrenti deux à deux, dans le même ordre et du uiètiic pas que nous les avions aperçus d'abord labourant la montagne. Je re^ marquai alors que la lance de chaque hibuureur, outre laiguillon qu'elle avait à l'un de ses bouts, portait à Taulre un petit croissant de fer destiné à briser les mottes rebelles. C'est i unique hersse que l un emploie, et elle suffit dans cet heureux pays. La légèreté de la terre n'en exige pas d'autre.

Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

3iâ SÉ VILLE £T L'ANDALOUSIE Le soir, quand nous
renirâmes à Utrera, tous tes regards semblaient nous demander si le général
Narvaës, a la tête de i^itiaée de la reine, poi tâii une iinue plus iière que don
José Arias de Saavedra à la lête de la sienne. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

LE CeVVENT DE REGLA « ouvcnls en Espagne. - Houle t!p
San-I.iic;ir à Cliipiona. — Aspect i\ v Hegla apivs la destruction du couvciil.
— l/ciitiée. Lacuur des i*rluriiis. — I>es dépendances. — le palio inlmenr.
— î/étili'ie. (fliiilos. l/image de Nolio-Dumn <lr lieglu. — Oii^inr * t
(l<iscriplioii de celle image. — Ce qu'elle devint après la mort do .saint
Anjrustin. — r,oinmeuleUe resta cacMe pendant l'invasion des Maures. -
Con(iucle do saint Ferdinand. — Coninienl 1 1 tiuific fut niiracuieusement
retrouvée. Fondation et accroi\$seinouls du couvent. ~ Récit des miracles de
NotreDatiM de Réglà. — L'iofante el le duc de Monipensier à Chipiona. —
Ilesbnirttton du coineiit. — OomtneDllaMmle image y fat rapportée. —
Fête d*io«igunUoii* ItaiveCés populaires. — Bénédiclioii de ta mer. ^
Instincto religieui el poétiques des Andtlous. Ceux qui ont aboii les
couveuU eu bispagne oui cru accomplir une œuvre patriotique; ils ont plutôt
fait une chose toute coiUi aire. Ils ont appauvri le sol, en le dépouillanià
jamais, si ce mot est de la langue liumaine, d*uo de ses fruits naturels-; ils
ont supprime une des harfuouies de cette tene uù la religion est dans tout, se
mêlant aux plua frivoles comme aux plus graves habitu* Il i8 Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

M SÈVILLE ET L'ANDALOUSIE des de la vie, et toujours inséparable des plus héroïques liouvenirs Je Thistoire. Si j'avais l'honneur d'être Espagnol, je déplorerais comme un coup mortel porté à la patrie antique la destruction des couvents. Voyageur désintéressé, ou simplement intéressé comme voyageur» je regrette que Ton ait si profondément altéré une physionomie pleine d'originalité, et que, sous préte&te de donner à TEspagne une unité plus forte, on n'ait rien épargné pour anéantir celle que le temps y avait fait germer. C*est que, il faut Uen avoir le courage d'en convenir, un peuple ne se développe d'une manière féconde qu*à la condition de se développer dans le sens de ses instincts, de son caractère, de ses vieilles coutumes, enfin % de tout ce qui, de siècle en siècle, lui a formé, comme à un homme, sa Lunôitiuiun physique et morale. Us révolutions, avec leur prétention de détruire tout un passé, ne parviennent qu'à mettre aux prises des passions imprudemment ei^citées. Ce qui souffre le plus de ces luttes, èe qui parfois y périt, c'est le champ de la-taille lui-même, c'est la patrie. En Espagne, la où il fa^ lait contenir, réformer, renouveler, des législateurs, prévenus d idées étrangères, ont. arraché, déraciné, détruit. Pour avoir voulu accroître trop subitemem h richesse matérielle du pays, ils ont comproiaies sa richesse intellectuelle et morale, jeté au vent des trésors que Tinci ustrie ne saura jaiiiais remplacer. Le fer, en la touchant, a frappé de stérilité, dans une de ses racines vivantes, la pensée espagnole. En changeant Taspect du pays, les démolisseurs ont mutilé son iistoire ello-même. Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.39% accurate

LK GOUVERNEMENT DE RÉGÉNÉRATION Si, & donnant, sans le vouloir, à l'imagination l'irrésistible de la mélancolie, ils tombent par là initiés à la poésie des ruines, compensation secondaire, à tout prendre, et dont il n'y a pas d'ailleurs à leur savoir gré, d'autre part, en faisant des ruines avoironner les monuments encore debout de l'Espagne, ils ont affaibli[^] éteint peut-être chez elle le sentiment de la tradition nationale. J'abandonne aux iocuments d'État et aux philosophes le soin de traiter dans ses hautes généralités cette question immense des institutions monastiques. Je veux seulement dire ? voir, par la biographie d'un couvent, combien, en Espagne, les choses de la religion se lient étroitement à celles du pays, et, par le vide que laisse la chute d'un simple cloître, toute la place qu'il occupait dans le pays, dans les mœurs, dans l'aspect même d'une contrée* J'aurais pu choisir un de ces monastères où se sont formés les hommes qui ont été l'honneur de l'Espagne, un Louis de Grenade, un Louis de Léon, un Ignace de Loyola, une sainte Thérèse; j'ai préféré (les circonstances me le donnaient d'ailleurs naturellement) une de ces maisons qui, plus voisines du peuple, ont eu mission de l'instruire et de le consoler, mais dont la destinée, pour être humble comme la sienne, n'en a pas moins reçu sa part de grandeurs du christianisme. Le couvent de Notre-Dame de Réglas, de l'ordre des Augustins est situé sur l'un des promontoires de la côte qui borde l'Océan entre la baie de Cadix et la barre du Guadalquivir. C'était le premier point que les maîtres. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

816 SÉTILLB ET L'ANDALOOSIB lins •herehaient sur la cAte en rovenant d^Amérique, celui qui, en quiUont PEspagne, avait leur dernier regard. Ils pouvaient bien entrevoir auparavant la tour encore debout de Brevas; mais ce symbole de force et (te domination, qui flattait leur orgueil par des images de guerre et par la traditioTi des Maures vaincus, remuait leur cœur moins proiondéuient que cette pointe de terre consacrée par la religion, et où leur apparaissaient, entre la tristesse des adieux et la joie du retour, les plus doux souvenirs de la famille et du foyer. Le couvent y est encore, niais il a perdu son prestige, Notre-Dame l'a quitté. Elle n'est plus là pour les accompagner du regard sur la mer lointaine. Sa cloche n^est plus la première voii qu'ils entendent au retour, cette voix qui semblait prendre l'accent de toutes les voix aimées pour leur donner la bienvenue. Mais que dis-je? bier encore Notre-Dame de Réglà était absente de son sanctuaire; aujournl iiii elle y est revenue. De pieuses mains ont relevé sans bruit les ruines de sa maison. Suivons donc tout ce peuple qui reprend avec tant d*aHégres8e le sentier abandonné, et, cbemin faisant, les uns ou les autres nous raconteront Fhistoire du couvent. A un quart de lieue de Ghipiona, village situé luimême au bord de la mer, à deux lieues de San-LiK ar de Barrameda, on aperçoit un amas de bâtiments au milieu d*un océan de sable, entrecoupé de quelque verdure. La route qui mène de San-Lucar à Ghipiona court librefnent à travers des bois de pins, ou s'enfonce dans de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

LE COUVENT DE REGLA M7 profonds ravins , eachbës et comme défendus par des figuiers de Barbarie. A partir de Chipiona, ce n'est plus qa*un sentier qui serpente entre des collines de sable, morcelées en champs de vigne, de melons et de sandiafi. Le regard, à l'horizon, court se reposer sous un groupe de m beaux palmiers qui prêtent à cette espèce de désert quelque eliûse de la poésie des solitudes de l'Afrique. Cette côte ne devait pas être fort différente de cela^ à l'époque où y fut transportée, pour y être d'abord cachée, l'image de Notre-Dame de Réglâ. Lprsqu'on arrive par la route de Chipiona, car on pourrait aussi suivre les bords sinueux de la mer, le premier aspect du couvent est celui d'une citadelle. On verra, en effet, qu'il ne fut d'abord autre chose. Sur la porte principale sont encore sculptées les armes des ducs* d'Ârcos, qui y faisaient leur demeure. Une couronne de créneaux dentelle encore le mur de clôture. A gauche, . un mur à demi écroulé ferme d'un côté Tancienne huerta des pères, où se dressent les six palmiers. A Tangle de ce mur tombe, pierre à pierre, le piédestal d'une croix brisée. Une croix plus grande, écroulée avec Tautre, s'élevait à quelques-pas en deçà de la porte d'enin c. Tout auprès se voit un puits, teuiuiu auni'fois do plus d'un miracle opéré par l'invocation de la Vierge, et quelquefois par la Vierge en personne. En continuant » faire le tour de la muraille extérieure, et gravissant le tertre auquel est adossé le couvent, on trouve, au som-» met, entre quatre nu is d'un pied de haut, les racines encore vivaces d'un iiguier. Ce figuier aura sa place 18. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.22% accurate

m SÉVILL£ ibT L'ANDALOUSIE Àêûs rhistoîre du couvent.
Plus loin on rencontre une petite chapelle construite sur un puits où , durant
la doaiiûation des Maures, la Vierge demeura easevelte. Au-dessous, et un
peu a gauche^ le pied foule les ruiiiei» (1 un by^tion Je défense qui
s'avavançait sur la mer. La muraille de ce bastion allait rejoindre celle de la
huerta. Après avoir ainsi reconnu les alentours delà place, en* irons dans le
couvent même. On y pen«Hi e [m une \aslc tour carrée entourée de
bâtiments qui forent sans doute les dépendances on les pères recevaient
leurs hôies, pèlerins ou simples voyageurs. A droite, était la porte véritable
du couvent; elle donnait aeeès h une belle eour pa* vée de marbre cl
revêtue, sur. ses quatre faces, de merveilleux azulojos. Au-dessus, des
tableaux d'égale grandeur, encadrés dans le mur et qui le couvraient tout
entier, conservaient d'année pu année, |)our Tédiftcation des fidèles,
lesouveuirdes miracles les plus signalés, obtenus par l'intercession de
Marie. C'était, à voir ce qui en reste, d'assez: grossières peiniures, mais dont
le nombre attestait une riebe légende et témoignait du moins du crédit dont
jouissait dons le ciel Notre-Dame do Hegla. aux yeux de ces innocentes
populations. Du patio Ton entre dans l'église. Ah ! elle devait être belle à
voir, avec ses dalles de marbre, ses innombrables ex vota attachés aux
murailles, ses quarante lamine d"ar>i:ent susjgendues à la vouîe, et dont
plusieurs offraient l'image des navires sauvés des écueils, ses tableaux où la
foi suppit'ail à Tari, surtout sa Vierge anlique, éclaDigitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

LE COUVENT DE REGLA > 51d tante de lumière, derrière le maître-autel. Ah ! cette église devait ôtre admirable aiiisii puisque, telle que je l'ai vue, dépouillée, nue, abandonnée , elle était belle encore. Elle avait alors, il est vrai, la poé^e de la persécution, qui ennoblit l'œuvre de riomme aussi bien queThomme; mais, considérée en elle-môAie,,elie offre d'heureuses proportions et n*est pas sans une certaine analogie avec les églises byzantines. J'ai jiarlé de^ dalles de marbre de Téglise. L origine de ces dalles est curieuse. On lit, dans un vieux manuscrit du père San Clément : t Au mois de novembre 1694, sur la plage voisine de Régla, la mer soulevée, ayant remué les sables de ia côte, laissa à découvert un certain numijre de toiii beaux de marbre, qui avaientformede coffre. Chacun d'eux contenciit à l'intérieur deux urnes de moyenne <,'randeur. Tune remplie de cendres, Tauire vide. 11 y avait aussi des monnaies. J'étais alors malade à San-Lucar, et ne pus me rendre sur les lieux. Mais les pères au^ustins de Régla m'envoyèrent les monnaies avec tous les renseignements, et me demandèrent à quelle époque et à quelle nation pouvaient appartenir ces tombeaux. Je rérépondis que tous étaient rornaïos et d'un temps antérieurà la venue du Christ. Avec le marbre dont ils étaient faits fut pavée alors Téglise de Régla. » Le reste du couvent, bien bâti, bien iHstribuë, bien aéré, n'a d ailleurs rien de remarquable. Parmi les cellules, une seule attirait l'attention des pèlerins, et était de leui* part Tobjet d'une pieuse visite : c'était, au second étage, à l'un des angles de Tédifce, el du allé delà petite chapelle, la celDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

320 SÉVILLK ET L'ANDALOUSIK Iule dans laquelle se reposa
queliiues jours, durant Tuné de ses tournées provinciales » saint Thomas clo
Villeneuve. Notre-Dame de Regia est aujourd'hui une petite statue de moins
de trois pieds, dont le visage est noir {Nigm Hum, ml (ormoëa, dit le
cantique) et dont le doux regard a je ne sais quoi d*étrange, et qui ouvre le
champ aui conjectures sur ?a première origine. .Fai dit aujoui d hui, parce
que cette Vierge, taillée avec l'Enrant dans le même tronc iraibre, était
assise autrefois, et que maintenani elle est debout. Je ne sais plus à quelle
époque, TEnfant fut retranchë par le fer ; un autre fut mis à la place dans
une position différente» et le corps de la Vierge, serré dans une cuirasse
d'argent destinée à le préserver de la corruption, giâce ù la longue robe dont
on le revêtit, se prêta à Tattitude qu'on lui voulut donner. Cette image aurait
d abord, à ce (jue raconte la tradition, appartenu à saint Paul. Saint Paul,
mourant. Taurait léguée à son disciple Timothée, et de ce dernier elle passa,
dit-on, à saint Augustin. Il était naturel de rechercher dans les ëpitres de
l'apAtre et dans les ouvrages du Père, comment Tun et l autre ont parlé de
la Vierge. Quelque vive parole jetée en passant pouvait apprendre s ils
avaient pour Marie ce culte passionné qui aurait €*xpliqué la possession de
son image. Mais le silence de saint Paul au sujet de la mère de
Notre*Seigneur a toujours été remarquai : je savais donc (jue de ce cùui ma
recherche serait iuiiiiile. J*avais plus d*espoir à Tégard de saint Augustin. A
TéDigitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

LE GOUYBNT DE REGLA S81 poque où il vivait , le
cbrislianisme élaïi déjà devenu une croyance assez populaire pour que la
légende se fût développée en même temps que les doctrines. Saint Paul •
devait eraindre le goût particulier des images, comme un reste de i idolâtrie
païenne; mais, du temps de saint Augustin, les imaginations avaient dû
prendre déjà certaines habitudes, la pitié exaltée se créer certaines pra- .
tiques particulières. On pourrait composer, des passages ppars de ses
ouvrages, toute une histoire de Marie, tout un traité de sa liturgie. Entre bien
des pages que j'aimerais à citer, je me bornerai à quelques paragraphes d*un
sermon sur l Assomption. Parlant de Marie, le saint s écrit : « Mais que
dirons-nous pour sa louange, si, quand tous nos membres se convertiraient
en langues, nul encore ne pourrait suffire pour la louer Plus haute, en effet,
(liie le ciel, est celle dont nous parlons; plus profonde que rabime est celle
dont nous nous efforçons de célébrer les louanges. Le Dieu que nulle
créature ne peut contenir^ elle la tenu en fermé, elle Ta porté dans ses
entrailles immaculées. Seule elle a mérité d'être appelée épouse et mère.
C'est elle qui a racheté le pi'ché de notre première mère, elle qui a apporté la
rédemption à rbomme condamné. Notre mère, à nous, avait donné au
monde le châiment; la mere de Motre-Seigneur a donné le salut au monde,
h Suit un ardent commentaire du Magnificat, où se lit cette belle parole : « O
humilité vraiment glorieuse de Marie, qui fait d'elle la porte du paradis,
l'échelle du ciell Oui, certes, l humilité de Marie devient i échelle ■
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

328 SÉTILLE ET L'AI^fDAL^Oir^SIE cēlasie par où Dieu descend sur la terre, el par oà, a^{*}t-tl ajoute auire part, celui qui croit méritera de remonter au ciel. 0 Il termine en appela lU amsi sur les misères humaines les coDsolatioQs de Marie et sa touta[^]puifisante inierce[^] sion: « Que ta comniisératiou iiescende sur les affligés, ta compatissante affection aor les exilés du cidl Dans la joie éternelle où tu nages, nous te prions d uïirir a Dieu nos larmes, et d'intercéder pour nous auprès de lui, comme ton propre Fils. Nous, celte terre nous voit encore affligés, persécutés, assaillis d outrages, chargés d'oppro-^{*} bres, travaillés de la faim, de la soif, de Tinsomnie, plongés dans les fers. Mais toi, dans les royaumes célestes, tu marches devant le cbosur des vierges, inaccessible désormais aux séductions de la cliair emlirasée, et, parmi la blancheur des lis et le parfum des roses, tu les convies à boire aux sourees éternelles de la vie. Dans cette bienheureuse patrie des élus, revêtue de la dignité du premier rang, tu foules les plantes couvertes de rosée ; tu vas de ton pied délicat par les douxâeuliers, par les prai^{*} ries dorées du paradis, et de ta (haste main tu cueilles les violettes incorruptibles. Tu chantes sans On, unie aux ehceurs suprêmes ; compagne des anges et des archanges, d'une voix infatigable tu ne cesses de crier : Sanctus! Ornée de perles et de pierres précieuses, tu pénètres dans le lieu où repose le roi des béatitudes. Un trône royal est placé pour toi par les anges dans la cour du roi «^{*}temel, et le roi lui-même, le roi des rots, qui te Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

LE GOUVÈNT D'UËGLA chéru entre toutes, t'associe à sa gloire par le baiser de son amour, comme sa vraie mère et sa gracieuse épouse. Faut-il s'étonner si le Dieu qui règne dans les cieux daigne avec lui partager ses joies, quand, tout petit, et né liomme de toi, il lut tant de lois sur la terre couvert de tes baisers? » Qui sait ? saint Augustin ne trouva point cette page délicieuse devant la petite image de Notre-Dame de Régla? Quoi (qu'il en soit, il mourut en 100, pendant le siège d'Uippone, et n'eut pas la douleur de voir saccager sa chère ville. La maison du grand évêque fut enveloppée dans la ruine commune, et les pieuses reliques qu'il avait amassées furent dispersées par les barbares; mais deux de ses disciples, Cyprien et un autre, sauvèrent, dit-on, la précieuse image; ils se jetèrent dans une barque, et, s'abandonnant à la volonté de celle que déjà l'Église appelait l'Étoile de la mer, ils vinrent aborder au promontoire de Kéglia. Là, parmi les rochers de la côte, vivaient dispersés, mais unis sous l'unique règle, de pauvres ermites de l'ordre de Saint-Augustin; ils accueillirent avec transport leurs frères fugitifs et l'inestimable trésor qu'ils apportaient. Ne cherchez dans aucun des livres qui font autorité la trace antique de ces premiers commencements : la naïve piété de nos pères ne saurait parler à d'autres sources. Les faits que je viens de raconter furent révélés en songe à un saint religieux de l'ordre, dont le démon lui-même confirma le récit par la bouche d'un énergumène. Tout ce que je puis dire, c'est que, dès

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

321 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE «*.ette ('[]()que reculèd»
tout se suit et s^eacfaaine dans la touchante légende. Pentldiu deux siècles
et demi» le culte do Notre-Dame de Begia se continua, comme il était
prouvé par une suite d'inscriptions et de pierres tumulaires dont un historien
digne de foi avait lu et recueilli pres(|iie toutes les (îpitaphes. Cet historien
était un savant augustiu de Bruges, qui, veau en pèlerinage à Begla, et
encore tout omu, au retour, des merveilleux rtkûts qu'il avait entendus, les
consigna dans un livre écrit en latin et imprimé à Cologne en 1685. Au
commencement du huitième siècle, le midi de r Espagne tombe au pouvoir
des Maures, et don Rodrigue vaincu s'abandonne à toute la vitesse de son
cheval pour fuir les bords du Guadaleté ; épuisé de faim et de fatigue, il se
laisse euiin tomber au bord de la mer, dans ^ une solitude hantée par
quelques ermites. Laissons parler le romancero : « Il trouve un pâtre menant
son troupeau, et, l'abor* liant : — Dis-moi, bonhomme, je voudrais savoir
s'il y a de ce cote quelque village ou quelque cabaneoù puisse se reposer un
instant le pl us las des hommes. Le pâtre répondit aussitûtqu'il perdrait son
temps a le chercher, parce (jue, dans tout ce désert, il n*y avait qu'un
ermitage où vivait retiré un horuuie de Dieu. Le roi fut tout joyeux d
apprendre cela, pensant qu'il allait là terminer sa vie. » Qui n'a lu la fin de
cette tragique aventure, la rencontre de Termite, laveu du roi, son repentir,
sa lin orminale et terrible? On voudrait se persuader ([uecet ermite était Tun
de ceux qui gardaient la Vierge mira* Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

COUYKNI DK HECiLA 385 culeuse : où seraieot» diiôs-moi, les preuves du cofimirât Cependant les Maures, maîtres des Ijords du Guadal* qaivir, ne devaient pas s'en tenir à la conquête d'un sté* rile champ de bataille : ils se répandirent bientôt sur toutes les côtes voisines. Hegla ne fut pas plus épargné que le reste. Mais heureusement avertis» les eitnitês eurent encore le temps de dérober la sainte image. On ereusa un puits au pied d'un figuier qui se trouvait dans le voisinage. Au fond de ce puits on dressa un autel, ot sur cet autel on déposa, dans un coffre de bois incorruptible, avec tout ce qui -servait pour dire la messe, l'image de Notre-Dame; sur ce même autel on laiss^n allumée la même lampe qui brûlait dans le sailotuaire. On roula ensuite une grosse pierre sur rentrée du puits, et sur cette pierre m jeta environ cinq pieds de saMe, Ce devoir accompli, les ermites s*en allèrent, contents, au-devant des barbares. L*Espagne^ semblait perdue à jamais. Mais quelques années s'étaient écoulées à peine que déjà Pelage commençait dans les rochers des Asturies cette grande guerre qui devait se prolonger pendant des siècles, et dont la durée fait comprendre le prix qu'attachent les Espagnols à une nationalité si obstinément et si chèrement recon^ quise. Cependant le flot de rinvasion commençait à se retirer .sans que le souvenir de Notre-Dame de Régla se réveillât sur cette côte : il semblait avoir péri sans retour. Or, dans le cours du quatonième Mèele, vivait à Léon n. (9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

ri ' \$iv VILLE ET L'ANDALOUSIB un clanoie île l'ordre de Saint-Augustio. honoré pour sa singulière vertu, il paraît qu'il y avait du inèaie ordre des cbaDOÎDes et des religieux. Une nuit, le aître vît en songe la sainte Vierge lui apparaître. Son visage éiaii noir, et elle portait le coutume sous lequel elle avait été connue à Régla. — « Lève*toi » dit-elle au chanoine, et marche du côté du midi jusqu'aux bords de TOcéan. Là est cachée sous terre, depuis des siècles, une image de moi, telle que tu me vois maintenant. Je veux qu'elle soit vétabUô dans sa cliapellêi. Marche; quand tu seras arrivé, le reste (e sera révélé. » Le chanoine éveille rempli d'une vive émotion. Il se lève et va demander à son supérieur la permission de se mtiltre eu ruute. Sans s'arrêter, il arrive à Tenibouchure du Guada,tetéy où. se trouve aujourd'hui le port de SainteMarie. Quand il fut là, un pressentiment Taverit qu'il approchait du terme de son voyage. Cédant à une sorte d'impulsion divine, il laisse à gauche le triste champ de bataille de don Eodrigue, et prend, à droite, lechemin qu*avait suivi de lui-même le cheval du monarque vaincu, pour ne s'arrêter (ju'aux lieux où le roi avait dépouillé sa royauté., et revêtu l'habit du pénitent. Le jôur touchait à son déclin ; le chanoine regarda le ^ soleil se coucher dans la mer, comme il l'avait vu tant de fois, et, remettant au lendemain à continuer son voyage, il s'étendit pour dormir sous un large figuier qui se trouvait là. Pendant son sommeil, il crut entendre une voix qui disait : « C'est ici le lieu que je me suis choisi, n II s*éveille aussitôt, regarde autour de lui et Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

L'É COUVERT DK li^{ik}LK 327 prête à l'oreille, tantôt du côté de la terre, tantôt du côté de l'Océan. La même voix se fait entendre de nouveau. Ravi, épouvanté tout à la fois, il se jette à genoux, et demande à Dieu, à la Vierge, un signe qui lui explique le prodige de cette voix et le sens de ces paroles. Il achevait à peine sa prière, qu'il voit un globe de feu descendre du ciel et s'arrêter sur les rameaux du figuier, qu'il embrase sans le consumer. Sur ces entrelades, le jour commence à poindre, et le chanoine appelle à haute voix les bergers, les laboureurs et les pèlerins, pour leur raconter sa vision, son long voyage, et leur montrer le prodige qui venait du ciel même confirmer son récit. Ces gens simples et pieux s'étonnent d'entendre un étranger, un inconnu, leur apprendre, sur la terre où ils sont nés, des choses qu'ils ignoraient cependant. On hésite, on s'interroge, on ne sait que résoudre; mais tout à coup, saisi d'une inspiration surnaturelle, le chanoine s'empare d'une hache et porte le premier coup au pied du figuier lumineux. Chacun suit son exemple. L'arbre tombe; on fouille la terre, on sent une résistance, et bientôt, sous le sable, le fer s'émousse contre une énorme pierre : c'était celle qui fermait l'entrée de la mystérieuse citerne. La pierre est enlevée, et alors éclaté un autre prodige. La lampe, allumée devant la Vierge, avait continué à brûler jurant les siècles, et brillait encore sur l'autel. Descendu le premier dans le puits, pendant que les autres restaient à genoux, avidement penchés sur l'ouverture, le chanoine ouvre le coffre, touche avec respect les ornements sacrés, la croix, le calice de saint Augustin. Il reDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.32% accurate

m SfiVILLË ET L'ANDAkOOSIK trouve[^] il reoimail, il adore avec des torrents de larmes cette douce image de la Vierge qui lui était apparue daus sa palrio. Cependant le bruitsc ropaud Je la inerveilleuse découverte. Les moiadre[^] détails de l'événemeat volent de bouche en boache, et, chaque jour, chaque heure amène aux lieds de la Vierge retrouvée uœ louie avide de la contempler, de loi demander ses premières grâces, de voir le puil» où elle eiaïl récitée pendant tant de siècles, de se faire raconter, sur les lieux mêmes, rhistoira du saint chanoine, et de baiser les mains qui, de si loin, étaient venues rendre à cette terre sa patronne vénérée. Le seigneur du lieu était, à cette époque, Pedro Pouce de Léon, quatrième du nom. IPaconrut un des premiers pour se prosierner devant la Vierge. Maître des châteaux de ftota et de GUipiona, il en avait un troisième, à trente pas du puits dans lequel venait d'être miraculeusement retrouvée Notre-Dame de Réglà. 11 lui sembla que ce château ne pouvait plus désormais appartenir qu'à la Vierge, qu'il ne lui était plus permis de regarder comme sittine une maison élevée sur une terra dont la Vierge avait pris possession depuis tant de siècles. Voilà comment le château devint un cloître. Chargé de la garde du précieux trésor qu'il avait découvert, le chanoine appela près de lui d autres augiistins de Léon. Pendant soixante ans, ils conservèrent cette mission augusLc. Durant ce temps, le culte de Marie prit dans ces contrées un merveilleux accroissement. De Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

LE GOUVERNEMENT DE RÉGLA 329 toute TADdalousie, que dis-je?
de toute rEs]agne, on viut en pèlerinage à Réglà. Les offrandes abondaient
dans le sanctuaire. Des miracles, revêtus de toute la poésie des imaginations
andalouses, ajoutaient chaque jour à la piété dés fldètes/ Tout eela,
cependant, ne pat faire oublier aux compagnons du chânoine (lui-même
était mon sans doute) les charmes de la patrie absente, et ils retournèrent à
Léon. Les ermites de Saint-Âugustin reprirent alors possession de la sainte
image que leurs prédécesseurs avaient jadis accueillie, les premiers, en
Espagne. Cette petite révolution, arrivédansles dernières années du
quatorzième' siècle, n^eul-eile pour cause que celle qu'on en donne? 11 est
vraisemblable qu'elle eu eut d'autres ; mab, puisque la tiradition les a
laissées obscures, pourquoi les rechercher? Que gagnerait-on à savoir une
fois de plus que, sur un éeueil, aux pieds et sous le regard de la reine des
anges, il y a place encore pour les passions humaines 1 De ce retour des
ermites de Saint-Augustin date Tère la plus brillante du culte de Notre-
Dame de Réglà. Ce fut alors que les ducs d'Arcos agrandirent le couvent et
réglise. Ce fut l'époque de ces miracles sans iiiiubre reproduits sur ces
toiles qui, hier encore, pendaient en lambeaux aux parois du patio. 11 n\va
pasift de cesmerveilleies de Tarchitecture gothique ou arabe, qui font de
rEspagne le rêve des artistes. La beauté de cette maison réside -tout entière
dans le charme pittoresque de sa situation au bord de la mer» dans le
souvenir des bienfaits qu'elle répandait sur la contrée, dans le prestige que
la Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

SÊYJM.Ë £T L'ANDALOUSIE foi des populations prêtait à la Vierge dont on y honorait ri mage. Je veux raconter 4]ttelques-uns de ces miracles. Ce qui lu'eû plail davaDtage, c est leur caractère ëvaugtlic et moral ; c*esi ausai leur couleur profondément espagnole, et même andalouse. Ce sont de petits drames qui ont |K>ur scène tous les lieux voisins, ban-Lucar, Chipiona, Rota, le port Sainte'-Harie, Cadix. Lep&tre, le laboureur, le marin de la côte, le moine, le pèlerin, en sont les principaux personnages; mais le Maure y joue aussi son rôle, comme partout en Espagne. La leiigiou et la poésie mêlée de vraisemblance, voilà ce qui fait le charme de ces miracles. Il y avait, au port Sainte-Marie, une femme d'une beauté rare, d'une vertu singulière, et particulièrement dévote à la mère du Sauveur. Rien pourtant ne la^ put sauver de la jalousie de son mari; et celui-ci, cédant à sa passion funeste, résolut de se défaire de celle qui rinspirait. Un soir que la sérénité du ciel invitait à la promenade, d'accord avec un frère aussi méchant que lui, il engage sa femme à raccompagner au bord de la mer. Une banque les attendait, ils y iriuuLciit. On 5C laisse aller, un instant, au courant de Teau. Peu à peu, cependant, le bateau s'éloigne du bord. La femme s'efiraye, on la rassure. Mais des marins qui, de la côte, voient la barque prendre le large, crient aux promeneurs de résister au courant et de revenir. On se rit de leurs avertissements. Bientôt il est trop tard pour songera virer de bord. Le courant s'est emparé de la frêle embar«

Digitized by Gopgle

ht: COUVEiST DE HEGLA 351 cation el remporte. Elle passe comme une flèche en vue de Kûia, et déjà Ton aperçoit la haute croix du couvent de Réglâ. Les deux hommes étaient devenus silencieux et sombres, et, de plus en plus épouvantée, la pauvre femme commençait à regarder avec un pressentiment inquiet le visage sinistre de son mari. Celui-ci tout à coup tire un poignard, et, sortant de son farouche silence, reproche à sa femDie son crime imaginaire et lui déclare qu'elle va mourir. Vainement celle-ci proteste de son innocence, el prend à témoin la Vierge immaculée dont la chapelle se voit à Thorizou. Le mari accueille le nom de la Vierge par un blasphème, et se précipite sur sa victime, qui, percée de six coups, expire en jetant un dernier regard sur ce couvent dont elle a inutilement invoqué la bienfaisante protectrice. Leur crime achevé, les deux meurtriers jettent le cadavre à Tabime, abordent un point inhabité de la côte, el submergeant leur barque, qu'ils repoussent vers la haute mer, ils reprennent par terre le chemin du 'port de Sainte-Marie. Là ils racontent avec toutes les apparences de la plus sincère douleur que leur barque a chaviré, et qu'ils n'ont pu sauver leur malheureuse compagne. L'état de la mer et le témoignage des marins qui, de la côte, avaient vu s'éloigner la bar(jue, contii maienl le mensonger récit. Cependant le regbrd suppliant jeté par la victime, avant de mourir, sur le promontoire de Réglâ, n*avait pas été perdu. Il y avait quatre jours que son corps, gisait au fond de la mer, quand des pêcheurs le ramenèrent dans ieurs iilets. On l'apporte sur la plage, on le

Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 25.14% accurate

En SÈVILLÈ ET L'ANDALOUSIE « monte au couvent, il est
déposé devant l'image même de la Vierge. Tout à coup les couleurs de la vie
sembleoient se ranimer sur ce corps déjà livide ; les yeux s'ouvrent, les lèvres
parlent, et il s'en exhalent une multitude d'actions de grâces. La miraculeuse
ressuscitée reprend le chemin de sa maison, ou, nouvelle Zenobie, elle
pardonne à cet autre Rhadamiste* Les miracles ont parfois un air tout
héroïque. En 1340, la veille du jour de l'Assomption, qui était alors la prin-
cipale fête du couvent, un pirate fameux résolut de s'en emparer. Pendant une
nuit très-sombre, il prend sept galères et s'approche sans bruit de la côte.
Quelques vieillards voulurent en vain lui représenter que ce lieu était
défendu par une garde invisible; il s'obstine dans son dessein, encouragé
d'ailleurs par le silence, l'obscurité et la solitude qui protégeaient sa marche,
car tout le peuple était déjà réuni dans l'église ou à la porte du couvent,
suivant la coutume de l'Andalousie, où toute fête religieuse commence par
une veillée populaire. Le pirate laisse donc quelques-uns de ses
compagnons à la garde de ses bateaux, et à la tête de tout le reste environ
huit cents hommes, il se dirige vers le couvent. Mais quand il chercha
quelque porte pour essayer de la forcer, il ne put en découvrir aucune. La
Vierge les cachait toutes aux barbares. Us dressèrent alors leurs échelles
contre la muraille ; mais, arrivés au faite, ils y trouvèrent encore la Vierge,
qui, de sa propre main, précipita les assiégeants. Pendant ce temps-là, les
voûtes de l'église continuaient à retentir du bruit des cantiques. Le peuple
chantaient, également Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

LE COUVENT DE REGLA 353 moBl Ignorant de l'attaque et de la défense. Les pirates, frappés de terreur, s'enfuirent en désordre à leurs galères, et regagnèrent la haute mer en toute hâte. Au lever du jour, le peuple, accouru sur le rivage, regardait avec étonnement ces barques s'éloigner avec tous les signes de Vépouvante. Mais il était resté un témoin du prodige de la nuit. Une voix lamentable appelait au secours. Elle sortait du puits que j'ai signalé devant l'entrée principale du couvent. On y regarda, et on aperçut un Maure qui s'y noyait. On le retira, et, de sa bouche, on apprit comment la Vierge avait défendu son peuple pendant que celui-ci était occupé à chanter ses louanges. Cette apparition merveilleuse redoubla la ferveur des fidèles, et le Maure touché comme les autres, s'agenouilla, dans l'église, devant celle dont le regard lui avait paru si terrible sur la muraille. Il se fit baptiser sous le nom de Jean de Réglas et put encore raconter le prodige à plus d'une génération. Chaque siècle eut son miracle de prédilection. On vient de lire celui du quatorzième siècle. Entre ceux du quinzième, voici celui qu'on se plaisait à redire. Douze chrétiens gémissaient dans les prisons de Grenade. Jetés ensemble au fond d'un cachot infect, ils s'entretenaient habituellement de leur sort, et, de jour en jour, ils perdaient l'espoir de le voir changer. Il y en avait parmi eux de toutes les provinces d'Espagne, et dans le nombre un liablani de Kota. Une nuit, ce dernier, parlant aux autres de sa douce Andalousie, en vint à leur dire les miracles de Notre-Dame de Réglas. Prison

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

554 SEVILLE ET LA^DALOiiSIE • nier des Maures^ il u avait garde d'oublier cette nuit fameuse où la Vierge seule avait précipité du toit de son couvent une armée d'infidèles. A ce récit, tous les captifs émus se jettent à genoux et invoquent le nom de No* tre« Dame de Réglâ. Le sommeil les surprend parmi ces larmes et ces prières. Celaît déjà un premier bienfait de la Vierge. L*habitant de Rota était seul resté agenouillé et priant. Tant et de si doux souvenirs n'avaient pas permis à ses yeux de se fermer. Tout à coup le cachot s'inonde de lumiéi e ; Notre-Dame de Réglâ apparaît à son serviteur, tenant une cief dans la main : c était celle de la prison. Le captif la reçoit en tremblant^ puis il réveille ses compagnons. Ceux-ci refusent d'ajouter foi au récit qu'il leur fait de la sainte apparition ; mais cette elef, comment ne pas y croire? Ils sortent de ce lieu infâme, et, jetant un regard de malédiction sur cet Alhauibra où la Vierge devait un jour avoir son église, ils vont ensemble à t^egla remercier celle qui les a délivrés. La clef resta dans le trésor, en mémoire de eette miraculeuse délivrance. Je Pai touchée de mes mains. C'e^st une énorme clef de fer, d'environ un pied de long, et dont la façon grossière ne dément en rien le récit qu*on a lu : on la portait dans les processions. En 1S83, une mère avait amené son enfant au sanctuaire de Uegla. Vrtu de Tbabit de Saint-Augustin, l'enfant jouait sur le bord d*un puits, le même, sans doute, d'où Ton avait tiré le Maure. Il se laissa tomber dans Teau, qui, par malheur, était profonde en cette saison. La mère, éperdue, appelle au secours, et, dans son désDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

• LE CUUVE.M DE UEGLA 53ô espoir, elle invoque surtout la Vierge. On accourt, on s'empresse autour du puits; mais, au moment où on allait y jeter la corde, on voit Teau s'élever et déposer Dioilement sur le bord l'enfant qui souriait. Il raconte qu'une petite dame noire l'a soutenu sur Feau, et il cherche encore des yeux le bel enfant blanc qu'elle portait sur ses genoux, et avec lequel il a joué*. Ce gracieux airacle prouve une chose, c'est que, dès le dix-septième siècle, époque à laquelle écrivait l'historien flamand de Régla, il y avait longtemps déjà qu'il existait cette étrange anomalie de couleur entre la Vierge et l'enfant Jésus que l'on remarque aujourd'hui dans le groupe de Hegla. A quelque temps de là, à Cadix, cette même dame noire, penchée au bord d'un autre puits, tendait le bout de son rosaire à un enfant qui se noyait, et, suspendu aux grains rouges, le ramena sain et sauf dans les bras de sa mère. Un habitant du Pérou, parti riche de la Havane, ne possédait plus rien en débarquant à San-Lucar. Le jeu l'avait dépouillé de tous ses biens. Il va confier sa détresse à Notre-Dame de Régla. Mais dans son désespoir il entraînait encore trop de regret des biens périssables pour que la Vierge y prit garde, et notre homme s'en retourna inconsolé. Sur son chemin, il cherchait un arbre pour se pendre. Les pins ne manquent pas sur cette côte; mais la Vierge, dont la pitié suivait ce malheureux à son insu, ne permit pas qu'il en trouvât un à son aise. Il arriva aux environs de Lehrijav devant un puits, sur le bord duquel

Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate

536 SÉVILLE ET L'AN DALOUSlt: jîtail assis un petit vieillard. C'était le diable, qui, Tarrétant avec un sourire iroaique, lui conseilla d'en finir en se jetant dans ce puits et se leva pour lui livrer passage. iNolre homme, reconnaissant reonemi du genre humain; se ravisa, au contraire, et lut ordonna de se retirer. Le diable alors cessa de rire, et voulut, de vive force, le précipiter lui-même. Mais le Pënivian se ressouviiii (le nouveau de Notrt-Dame de Réglà, qui lui fut celte fois plus ouvertement fàvorable. « Âh ! que bien tu te recommandes ! » sMcria le diable, et il lâcha prise. Les paysans, accourus au bruit de la lutte, ne retrou* vèrent plus que le Péruvien *, et, comme c'étaient de bonnes gens qui allaient à Uegla acquitter un voeu, il se joignit à eux, et, ' chemin faisant, leur raconta son aventure. Ce miracle avait lieu au commencement du dixseptième siècle. Un illustre personnage vint frapper une nuit à la porte du couvent. Sauvé par la Vierge de je ne sais quel grand péril, il avftit fait le vœu de passer neuf nuits en prières devant Timage miraculeuse. Le nom qu il se donnait, la richesse de son costume, la gravité de son maintien, l'austérité même du vœu qu il venait acconiplir, il n'en fallait pas tant pour surprendre la confiance des bons pères. On ouvre donc au pèlerin, et le voila introduit dans Téglise. Or c'était un larron habile^ qui n*avait fait d*autre vœu que celui de dérober, ù l'aide d'un déguisement, les lampes d'argent du sancUiaire. Mais, au moment où il allait y porter la main, il aperçut dans lombre, à genoux devant la grille du chœur» un moine Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate

LE GOUVERNEMENT DE RÉGLA 357 qui tenait un cierge à la main. Toute la nuit, il attendit que cet incommode lémome se retirât; mais le jour vint, que le moine pria encore, et le voleur se vit forcé de remettre au lendemain l'exécution de sa criminelle entreprise. Or le lendemain et toutes les nuits suivantes, il retrouva le moine immobile à sa place. Vainement (demanda-t-il quel était ce veilleur de nuit exact : personne ne put le lui dire, et aucune cellule n'était demeurée vide. Quel était donc ce mystérieux gardien? Éclairé par sa conscience, le voleur comprit qu'il n'était autre que la Vierge elle-même, et s'enfuit épouvanté. Il ne fut pas longtemps sans reprendre sa coupable vie, et au moment d'être étranglé, — ce moment arrive toujours pour les voleurs, — il confessa hautement le crime qu'il n'avait pu achever. En 1629, vivait à San-Lucar île Barrameda une pauvre femme infirme, et qui déjà ne pouvait ni se lever ni se mouvoir. Ayant une nuit appelé la sainte Vierge à son aide, elle la vit descendre du ciel dans son humble demeure, sous le costume et sous les traits connus de Notre-Dame de Réglas. Moins surprise que charmée, la vieille malade, avec cette familiarité des âmes naïvement pieuses, l'invita à s'approcher de son lit de misère. La mère du Sauveur obéit en souriant, et, trouvant une tuile dans le foyer éteint, elle la porta, pour s'asseoir, à côté du chevet. Une fois assise, elle toucha la mourante, et lui commanda de se lever. Celle-ci se leva sans effort, descend du lit, baise dévotement la main divine qui Ta guérie, et prend, en emportant la tuile le chemin du 9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

358 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE monastère. Toui en allant, t/lle de Dianilaii raumône, pour pouvoir faire dire, en l'honneur de Marie, une messe d'actions de grâces. Elle recueillit ainsi quatorze cmrtos[^]. Hais quand elle fut entrée dans la sacristie du couvent, et ({u'elle voulut verser son petit trésor dans les mains de l'un des pères, il trouva que la monnaie de cuivre s[^]était convertie en argent. Je me trompe, le nmaclc ail.* il s'accomplissanl, ei la niétamorphiose n'était encore qu'à demi faite. Parmi les pièces, les unes avaient une moitiA de cuivre, les autres un tiers, d'aatres un quart, comme si la Vierge eut voulu y laisser la marque visible de sa main. La tuile et les pièces de monnaie devinrent l'objet de la vénéralion des iidées. Une partie fut donnée aux bienfaiteurs du couTcnt, et entre autres au duc de Medina Sidonia. On conserve encore aujourd'hui un morceau de la tuile, précieusement enveloppé de bandelettes d'argent. C'est ainsi que les miracles de Notre-Dame de Hegla affectent toutes les formes de la légende, tous les contrastes de la poésie. Je laisse de côté les morts rappelés à la vie, les malades guéris, les plaies fermées par Thuile des lampes sacrées, les captifs ramenés dans leurs foyers, les bateaux sauvés des rochers ou des flots, les naufragés qu'une lame dépose endormis sur la côte, les incendies éteints, les fléaux écartés, les possédés apaisés et délivrés de rhôte impur qui les obsède, pour ne signaler, et en courant, que les prudi[^]ies qui sortent de l'habitude. Tan' * Lcvuario vaut ciiviron 3 cciiluucii de notre monnaie.

Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate

LE COUVENT 1)È R£6LA 339 têt c'esi un enfant que son méchant eamarade a précipité du haut d'une des tours des ducs d'Ârcos, et que se^ parents retrouvent cueillant paisibiement des fleurs sur les bords du Guadaleté; tantôt c'est un esclave qui^ une nuit^chez ies Maures, invoque notre Vier|;e, et qui, ie lendemain, s*éveille, avec son geôlier bien étonné» à la porte même du couvent. Une fois, c'est un navire enseveli depuis quatre heures sous ies flots, que la Vierge en retire avec toutes ses marchandises, pour le rendre à ses propriétaires désolés; uue autre fois, c'est une pauvre paralytique de Rota, qui, après dix-huit ans de souffrances, envoie ses iiiles implorer pour elle Kotre-Dame de Réglà, et à qui, elles à peines parties, une blanche colombe vient dire qu'elle se lève et les rejoigne; toute la ville, guidée le long de la mer par la colombe, servante de Marie, avait grand*peine à suivre le pas de la malade. Le miracle parfois, si on osait le dire, n'est pas loin de ressembler à une sorte d'innocente espièglerie; la Vierge châtie avec malice la malice des hommes. Des marchands de Séville avaient fait un vœu en repassant la barre du Guadalquivir; mais, à peine entras dans to fleuve, ils oublient leur vœu : toute la nuit, leur bateau chemine, et le matin, quand ils cherchent la Giralda à rhorison, ils se retrouvent en vue du sanctuaire de Réglà. lin navire anglais, revenant de Cadix, lui lance en passant une bordée de boulets : U Vierge, dans sa petite main, reçoit un de ces boulets, et le renvoie avec rincendie sur le vaisseau d où il est parti* Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.03% accurate

S40 SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE Une felouque barbaresque entre dans le Guadalquivir, pousse jusqu'aux salines de fionauza, enlève trois homaie^ sur le côté, et, favorisée des vents, de la nuit et de la marée, emporte sa proie de l'autre côté de la barre ; mais la mère du plus jeune des trois hommes court à Régla iiu^uer la Vierge, secours plus assuré que celui de deux navires lancés à la poursuite des pirates. Ceux*ei croyaient déjà reconnaître les côtes d'Afrique, quand tout à coup le vent tourne, et, en dépit du gouvernail et des rames, ramène les ravisseurs à la hauteur des salines de Bo* nunza, où les rôles changent : le navire et ses maître^ deviennent, à leur tour, la proie des captifs. La mer, on le voit, joue toujours un grand rôle dans ces miracles, qui forment comme les annales du eouveai de Régla. Le derni^ que raconte notre augustin de Bruges n'est pas le moins remarquable. Comme lui, nous fini*rons par celui-là. Vers la fin du selsième siècle, d'autres pirates barba* resques conçurent le projet d'enlever, non plus, comme des Ilirrons, quelques pâtres attardés sur les berges du Guadaquivir, mais, comme des conquérants, le cloître lui-même, où ils avaient un ennemi plus redoutable que tous les clii eiens de ces côtes, et qu'ils savaient d'ailleurs pleins de richesses. Le chef de cette nouvelle invasion était un renci^at fameux, Muley-Arroës, assez puissant sur une et l'autre mer pour pouvoir, sur l'une et sur l'autre, réunir une flottille. Un de ses lieutenants, jeté la nuit à dessein sur la plage, se charge d'aller en secret reconDigitized by

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

naître la place : déguisé en pclerin, il se fera aisément ouvrir les portes; il verra tout^ examinera* les moyens de défense, et rendra compte de toutes les isanès; enfin, à l'aide de signes convenus, il avertira ses compagnons de rbeure favorable à la desoente et à Tattaqne ; puis, se joignant à eux surlerivage, il les mènera là par où il importe de eommencer. Tout alla bien d'abord. Au jour naissant le faux pèlerin se présente à la porte et entre avec la foule des fidèles; mais à peitte a-l-il jeté lea yeux sur la sainte inuii^^e. qu'il se met à trembler de tous ses membres. Un si grand trouble étonne les moines, on rintmoge, on le presse ; il demande grâce, et promet, en retour de sa vie, de livrer un grand secret. On se hâte de le rassurer, et il raconte alors toute Tentreprise. Quelques galères aperçues à l'horizon viennent en preuve du son récit. Aussitôt avertis, les dues d'Aroos et de Medina Sidonia rassemblent trois ou quatre mille hommes, qu*tis cachent derrière les rochers de la côte : un tiers surprendra l'ennemi dans sa marche sur le couvent; un second tiers lui coupera la retraite, s'il veut revenir sur ses pas; le reste se jettera sur les bateaux pour lui enlever tout espoir d'éciapper. La nuit venue^ on voit les galères s'approcher peu à peu du bord; on conduit alors Tespinn sur le rocher (Fou devait partir le signal; l'infidèle frappe deux cailloux Tun contre l'autre, et allume une poignée de feuilles sèches. A la flamme qui jaillit, une autre répond du milieu des galères, qui, d'un commun accord, font force de rames pour aborder; mais, au même momoiti un vent s'élève, qui les repousse du r

Digitized by Gopgle

SÉVILLK ËT L'ANOALUUSIK vage et les disperse. La nuit se passa en vains efforts pour se rallier. Le juur, qui Daît sur ces entrefaites, moiUit', à Tarmée la flottille, et à la flottille Tarmée ; ce fut de part et d'autre un cruel désappointement. Le renégat furieux fait lancer un boulet, qui abat un des créneaux, et passe» sans les toucher, entre un homme et une femme occupés à remplir une outre; puis il reprend avec précipitation la haute mer. Il ne put cependant le faire si vite que, du haut de la plate-forme» quelques boulets, mieux dirigés, n'atteignissent le flanc des galères; le premier, dit la tradition, était parti de la main même de la Vierge. Il ne paraît pas que le couvent ait été depuis attaqué à force ûuverie. Mais deux fois encore, dans le courant du dix-septième siècle, il put se croire sérieusement menacé. En 1642, le bruit courut qu'une flotte turque de vingtquatre galères, cachée dans la rivière de Tétuan, n'at* tendait qu'un vent favorable pour passer la mer et venir dévaster Régla. Les moines, épouvantés, emportèrent la Vierge dans un monastère d'^ugustins, qui existait à SanLucar. La nouvelle s'étant trouvée fausse, l'auguste fugitive reprit, avec ses serviteurs, le chemin de sa chère demeure. Quatorze ans plus tard, en 1656, une flotte anglaise parut en vue du couvent. Des hérétiques ou des infidèles, c'était tout un pour les pauvres moines. La Vierge fut de nouveau ramenée à San-Lucar; mais cette flotte ayant remporté avec elle Talarne qu'elle avait excitée, tout le peuple de la contrée reconduisit, en grande pompe, la Vierge à son sanctuaire. . Digitized by Gopgle

LE COUVENT HE REGLA 315 Dès le commencement du siècle dernier, les armes, trouvées inutiles, furent dispersées, et les religieux, qui, durant tant d'années, avaient été quelque chose d'assez semblable aux chevaliers du Temple ou de Saint-Jean, re^{*} devinrent de simples moines. Depuis cette époque, la vie du couvent fut toute pacifique et bienfaisante. Il y avait alors trente rapines, religieux observateurs de la règle. Avec les bienfaits s'accrurent la vénération des fidèles et le trésor de ses pieuses richesses. Chaque année, au 8 septembre, toutes les populations des environs y venaient, en pèlerinage, célébrer la nativité de la sainte Vierge. En échange d'une humble offrande, chacun remportait des consolations pour le passé» de Tespérance pour Tavenir. Hais la divine madone avait trop lut jeté ses armes, se croyant assurée contre tout ennemi. U lui en vint un que son doux regard ne put désarmer : la révolution. La mesure violente qui» en Itô» fit des ruines des plus beaux monuments de TEspagne, n'épargna point le modeste sanctuaire de Réglá, ses dépouilles furent pillées ou vendues. Cette fois, seulement, on n'eut pas besoin de cacher dans une citerne la miraculeuse image; elle reçut Thospitalité dans l'église voisine de Chipiona. Au mois de juillet 1851, deux Iniauis d'Espagne qui prenaient les bains de mer à San-Lucar de Barrameda, ayant dirigé ieui promenade du côté de Chipiona, entrèrent dans Téglise, et, remarquant avec surprise la noire statue de la Vierge, se firent raconter son histoire. La pathétique légende leur inspira l'idée de visiter ce qui Digitized by

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

344 SÉYILLIÉ ÉI I/AUDALOUSIfi pouvait rester eneoire du
couveai lut-méme; mais ils eurent (juelque peine à retrouver, à travers les
sables iiérissés d aioés et de figuiers de Barbarie, le sentier que, pendaut*
siècles, avaient frayé les pieds nus des (idéles. A la vue de ces pauvres
ruines, contre lesquelles la mer se brisait tristement, leur fttne fut saisie
d'une religieuie .pitié. Le dernier moine du couvent, qui avait suivi à
Chipiona la Vierge bannie de Réglà, pour qu elle eût du moins, dans lexil,
un serviteur de sa moison, regardaH cette scène, et, comme la soeur de
Moïse, semblait attendre à Técart ce qui allait résulter de cette renoontre
imprévue. Le cœur plein de tous les miracles de la Vierge, il se disait sans
doute que c'était elle qui, de si loin, avait amené sur ces ruines ces hôtes
augustes, et quand ils demandèrent ce que c'était que ce puits, cette chapelle
isolée, cette racine de figuier entourée d'un leste de muraille, il i?e trouva la
[iour le dire. La loi ne permettait pas de rétablir Tordre aboli de Saint-
Aogustin ; mais défendait-elle de réparer les murailles d'une église
abandonnée pour y replacer une image de la sainte Vierge, sons la garde de
quelques pauvres prêtres qui dresseraient, à Tabri de ces ruiner, la tente de
leurs viéux jours et de leurs souvenirs! Les Enfants ne le pensèrent pas.
Aussitôt, par leurs soins^ une liste de souscription courut sur toute la c6to et
dans les villes voisines, et, dès l'année suivante, au mois de septembre, la
cloche du monastère, retrouvée sous les flots, annonçait joyeusement à
toute la contrée que Notre-Dame de Réglà allait reprendre possession de
son Digitized by Gopgl

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

LL COLVtiNA DE UEiiLA sanctuaire. La fille de Ferdinand VII semblait avoir em-* pranté à la Vierge le don des miracles pour changer, elle aussi, en pièces d'or le denier de la veuve et du matelot. Ce fut un beau jour que le 8 septembre 18&2. Dès la veille, par tous les sentiers, on accourait A Réglá. Des villages entiers se mettaient en nmrche; hommes et femmes, vieillards et enfants, tous les malades qui pou<vaient marcher ou se faire porter, chacun venait là chercher Ils remède à ses maux. Précieuse confiance qui, à défaut de la gaérison, trompe du moins la douleur. C'était à qui aurait, le premier, la gloire de souhaiter la bienvenue à celle qui rentrait dans son domaine. Enfin, au coucher du soleil, entre Cbipiona et Réglá, on vit comme un long serpent de feu se dérouler dans les sables : c'était la Vierge qui s avançait, précédée de tout un peuple armé de cierges. Ce fut un moment unique que celui où, en arrivant devant la porte du monastère, elle trouva pour Vy recevoir deux enfants de saint Louis ayant à leurs côtés un cardinal et deux ëvêques : car une heureuse coïncidence y avait amené, avec Tarchevêque de Séville, rêvôque de Guadix el celui de Cordoue. Moins de joie, moins de larmes, accueillirent Tarche sainte, après les années de la captivité, aux portes de Jérusalem reconquise; moins de regards avides cherchaient alors à pénétrer dans Tombre du saint tabernacle, qu^il y en eut, ce jour-là, pour interroger la Vierge et chercher dans ses yeux la joie inespérée du retour. La mer elle-même, calme et souriante, semi^iait tenu tous ses flots attentifs en reconnaissant Tétoile des navigateurs, et du murmure Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

346 de il vague expirant sur la grève sortait le même soupir qui s'exhalait de tous les eomirs. Le soir, les maisons^ que dis-je? les rues de Clu[])iona ne pouvaient suitire au nombre des pèlerins. Mais quelques-uns, plus dévots à la Vierge, passèrent la nuit, campés, autour des murailles du couvent. On se tFomperail pourtant si on allait croire que cette nuit s'écoula en prières; on la passa à manger, à boire, à chanter, à danser au soili de la guitare : chaque pays prie ei loue Dieu à sa manière. liO lendemain, dès le matin, tous les sentiers des environs se couvrirent de nouveau de la foule de la veille, grossie de tous ceux qui étaient arrivés duranf la nuit. Toute cette journée du 8 fut remplie par les offices religieux, une messe en musique, un sermon prononcé par UD ancien novice de Tordre et du couvent même, dont la parole arrachait dos larmes et des cris à celle iiiuititude entassée. Pendant tout le jour, un pèlerinage ininterrompu, et, le soir, le salut, suivi de la procession au bord de la mer. Je ne m'arrêterai que sur cette dernière cérémonie : on se représente aisément les autres. Un peu avant le coucher du soleil, la Vierge sortit de Téglise précédée des deux princes, suivie des trois évêques, portée par des pécheurs vigoureux, et qui avaient payé, par une aumône au couvent, le droit d'être chargés de ce précieux fardeau. La saiiile image s'avançait solennellement entre deux haies profondes de fidèles, qui, les uns à p:enoux dans le sable, les autres debout sur des voitures, sur des chevaux, sur des mules, sur des ânes, tous groupés de la façon la plus pittoresque, la suivaient Digitized by Google

LE GOUVERNEMENT UKGLA 347 des yeux avec passion. De cette foule énergique, et plus ardente que recueillie, s'échappaient» à tout instant, des exclamations naïves comme celle-ci : Vive cette gracieuse petite brune, Notre-Dame de Réglai Vivent les infants d'Espagne, qui ont eu pitié de cette pauvre dame affligée ! Le cortège s'arrêta à chacun des lieux consacrés, au puits du Maure, à la chapelle, au figuier. Au moment où le soleil, descendant sur les flots, les embrasa de sa lumière, on arriva sur une petite plate-forme qui domine la mer; là, la Vierge s'arrêta, le visage tourné vers l'Océan, et les piétons, suivis de tout le peuple, entonnèrent d'une voix émue l'Ave, maris Stella. Le cardinal étendit alors la main sur la mer pour la bénir; puis l'image fut successivement tournée; à droite et à gauche, et l'évêque de Cordoue d'abord, ensuite celui de Guadix, recommencèrent à leur tour la bénédiction solennelle. Quelques barques de pêcheurs, rassemblées sous Técueil, recevaient, comme une assurance contre les périls du lendemain, car déjà le vent s'élevait, cette bénédiction des flots. J'ai rarement vu un aussi sublime spectacle. Cette mer immense, calme encore en apparence, mais déjà à demi frémissante, et qui semblait n'attendre, pour s'emporter, que le départ de celle dont le doux regard la retenait enchaînée à ses pieds; les deux jeunes princes amenés là par une autre tempête; cette image contemporaine des plus beaux âges de la foi chrétienne, et qui associait si vivement à cette cérémonie auguste le souvenir de saint Augustin et même celui de saint Paul ; ces trois nobles vieillards, qui faisaient éclater toutes les magnifi-^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

348 SÉVILLIE ET L'ANDALOUSIE eentes de la liturgie catholique au milieu d'uu peuple de pauvre mâiins; ce peuph^ lui même à geuoux, liaos toute la variété de ses eostuiues; cette scène enfin éclairée, dorée, idéalisée par les pompes du soleil couchaoi : voilà» beldâl ce que nous avons remplacé, nous autres, par des assurances maritimes ; le marchand a trouvé pour préserver ses richesses d ingénieuses combinaisons; le pêcheur se croyait plus fort contre le flot irrité avec le seul nom de Marie. Le dernier rayon du soleil venait mourir sur le seuil de Téglise au moment où la procession y rentrait à la clarté de mille bougies. Les imaginations populaires ajouteront bientôt quelques pages nouvelles à la légende de Notre-Dame de tiegla. Elles ont déjà commenoé : le jour même de cette restauration, Ton racontait dans la foule que le iils du roi Louis-Philippe ne disait, dans cette circonstance, qu'obéir à un ordre de la Vierge; que pendaiu uue iampagne en Afrique, au pied du mont Atlas, Notre-Dame de Réglâ lui était apparue ei lui avait commandé, comme au chanoine de Léon, d'aller relever son sanctuaire. Ah ! ce peuple espo*, ^nol est toujours le même, et je Ten admire. Voyez comme son imagination va chercher l'Afrique et les Maures pour les mêler à tout ce qui Témeut! FIN. Digitized by Googl(

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

TABLE DES MATIÈRES LA MAISON DE PILATÈ. La maison de Pilate. — Origine de ce nom. — Origine de la maison elle-même. — Pèlerinage de don Fadrique de Ribera. — La maison de Pilate à Jérusalem. — Retour de don Fadrique. — Aspect de la maison. — Première cour. — Grand patio de marbre. — Le prétoire de Pilate. — La chapelle. — La colonne. — - Souvenirs de l'Évangile, de l'Antiquité et de la Bible. — Les bains de Suzanne. — jardin. — Les cendres de l'archevêque. — Sculptures remarquables du moyen Âge. — L'escalier. — Souvenirs de la Passion de J. C. — Les stations du chemin de la croix 1 LOPE DE RUEDA. — ORIGINES DU THÉÂTRE ESPAGNOL. La place de la Dona Elvira. — Les commencements de Lope de Rueda. — Le poète batteur d'or. — Ses représentations à Ségovie et à Madrid. — Sa mort et sa sépulture. — Les œuvres de Lope de Vega. — Opinion de Cervantes et de Molière. — Ses intermèdes. — Les Olives. — Ses comédies. — Armador. — Médor ; traduction d'une scène. — Les Méprises. — Eufemia. — Analyse et extraits. — Conclusion 13 L'ÉTOILE DE SÉVILLE DE LOPE DE VEGA. Le Cid d'Andalousie. — Légende de l'Étoile de Séville. — La Maison de Bustos Tavera. — Le pape Montemayor. — Le drame de Lope de Vega. — L'arrangeur Trigueros. — Analyse et extraits de l'Étoile de Séville — Caractère de l'œuvre de Lope de Vega fin II. 20

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

5.*0 TABLfc DKS MATIÈRES. LE DON JUAN DE TIRSO DE MOLINA. I.e couvent fie San Francisco. — Ia gtatim (lu C.nmmndpur. — l^ tradition dft don Juan. — V Athée foudroyé, — Analyse du Convié d^ pierre de Tirso de Molina. — Compai-aison entre ce drame ci In comi^die de Molirre 99 MUIULLO ET L'ÉCOLE DE SÉVILLE. Le Musée. — L'ancien couvent de la Merced. — Tableaux et sculptures. — l/école de ïveville. - Ses conimencenients, sou fondateur, Juau Sancho de Castro. — Alejo Femandez et ses disciples. — Luis de Vargas; les fresques de la («iralda. — Antonio de Arfian. — k. quoi se bornait la peinture à cette époque. — Ses procédés. — Accroisscn^nts que prend l école sous les élèves Ao l uis FfirnaiulM. — Tîprnra 1p Vieui. — Sa vie et ses œuvres. — Fniticisco l':icheco^ ses ouvrages et son pendro Velasquez. — Le licencié Juan de las Roelas. — Zurbaran ; caractère de se. u-uvres. — Les dniv Castillo. — l e maître de Murillo. - Bartolomc Fstcban Murillo. — Ses condisciples, Alonso Cano et Pedro de Moya. — La naissance (!<■ Murillo. - - Son enfanta. — Sa vocation ifrersi->tili]e. - Ses «Hudes et m's progrès rapide^ . — Ses premiers liavaux. La Feria cl ses peintres. — Pedro de Moya revient de Flantire. — Ses récits enflamment l'imagination de Mnriiii. — Comment Murillo sh crée des re.<i-sources. — 11 p.irt pour l'italie. — S'arrête à Madrid. — Y rencontre Veiasquez. — Travaille deux ans sous sa direction. — Son retour à Séville. — 11 y est chargé de peindre le couvent de San Francisco - Sa première manière. — Son mariage. — Sa seconde manière. — Peintures de la cathédrale et de la Charité. — Tableaui pour divers anulcurs. — Murillo fonde l'Académie. — Peintres et sculpteurs qui l'aident dans son entreprise. — Ignacio Iriarte. — Difficultés que .Murillo rencontre. — Les trois Valdcs .- - Lutte de Murillo et de Valdcs l.eal, à la (Charité. — L'hospice de la Charité. — I.e .second don Juan, don Miguel de Manara. — Sa conversion. — Le MoUe et les autres toiles de Murillo. — l^s tableaui de VaUîes Leal. — La troisième manière de Mn'^Ulo; ses peintures du couvent des Capucins. — Aventures de cette collection. — Les disciples de Murillo. — Osorio. — Villavencio. — Car/on. — Le Mulâtre. — Testament et mort de Murillo. — .Ses enfants. — I^s derniers représentants de son école 145 UN AMI DE JACQUEMONT EN ESPAGNE. Souvenir de Victor Jacqncmont. — Don José de Hezeta. —

Opinion de ■ Jacquemont sur le colonel Ilezeta. — Sa liaison avec lui. —
Lettres inédites 19S d by Google

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

TABLE DES MATIÈRES 551 LES RUINES D'ITALICA. I

l'ancienne Italica. — Sa fondation. — Ses accroissements successifs. — Scipion. — J. César. — Silius Italicus — Trajan. — Adrien. — Grandeur d'Italica sous le règne de ces empereurs. — Théodose. — Prédication du christianisme à Italica. - Italica sous le règne des rois goths. — Sous la domination des maures. ~ Destruction successive de ses monuments. ^1 If Le monastère et le village de Santiponce. — Pécunia miraculeuse des reliques de saint Isidore. Elles sont en l'V (*os ri « reliques à Léon. - Miracles qui l'ont entouré du tonnerre. — Fondation de l'église. — (Fondation de saint Ferdinand- — Guzman el Bueno. Fondation du monastère et ses privilèges. — Tombeaux des Guzman. — Chronique intérieure du monastère. — Dépôt à Santiponce du corps de Fernand Cortès; — Débarquement du Guadalquivir en 1595. - Sôvillo la Vieille. — Destruction du couvent ^'-J^ LU Huincs actuelles d'Italica et du monastère. — Premier aspect du couvent, — Ses anciennes dépendances. — La hucina. — cellule du prieur devenu le curé du village. — Un atelier de peintre. — Les sépultures. — L'église.— Les sculptures de Montanez. — Les trois patios. — Le village de Santiponce. - Ses habitants. — Premier regard jeté sur les ruines. - Ce qui reste des monuments romains. — Les bains. — Les palais. — La mosaïque. — Puits de saint Isidore. — Le mur d'enceinte. — 1. amphithéâtre. — Ode de Rioja aux ruines d'Italica 24 RONDA. - MARCOS DE OMEGA ET GIL BLAS. ■ Ce que c'est que Ronda. — Route de Campillo à Ronda. — Teba. — Entrée à Ronda. — Ses habitants. ^ Sa foire annuelle. — Le Tajo de Ronda. — Le faubourg du Mercadillo. — L'ancienne ville. — Histoire de Ronda. — Ses deux rois maures. — Le palais du roi maure. — L'escalier des

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

TABLb DES MATIKRES caplifRl — Visite à un deseendanl de Ifonieiiuiia; sa musen. — Les coums de laureau à Honda. — Le ebanoine Vioente Espinel ; sa vie e^ ses poésies. — Son roman des Aventures de Okregam, — Compaiaison de Marcos de Obregon et de (H1 Blas de SantiUane. Gomment Lesag^ imitait les auteurs espagnols. ^ Sa part d'originalité dans Gil Blas. GondusioB d'une étude atlentife de cette question. W UTRBRA ET SES LABOUREURS. L'trera. — Ses arinoaios et son histoire. — Aspect de la ville à vol d'oiseau. — L'église de Santiago, ses caveaux et son curé. — L'éciisp de Sainte-Marie. — Co que c'est que le lahraâùr espapioK — Fêle chanipêlre. — La c;inipugue v\\ Andalousie^ — L'alcadf» do 1508 et celui de IR^tô^ — Le coriijo de Valcargado. - La culture andalouse. — Ses ma^nilkences. — IK'lilé des troupeaux ^7 LE COUVENT DE BEGU. Les couvents en Espagne. — Route de San Luear.& Gbipiona, — Aspect de Hegla après la destruction du couvent. — L*entrée. — La tim des Pèlerins. — Ses dépendances. Le patio intérieur. — L'église. — Les cellules. — L'image de Notrc>Dome de Réglà. — Origine et description de cette image. — Ce qu'elle devint avec la mort de saint Augustin. Comment elle resta cachée pendant Tinvasion des Ibures. Conquête de saint Ferdinand. — Comment l'image ffit miraculeusement retrouvée. — Fondation et accroissement du couvent. — nécit des miracles de NotreDame de Begla. — L'infonte et le duc de Vontpensier à Qtipioaa. — Restauration Ju couvent. — Comment la sainte image fut rapportée. — Fête d'inauguration. — Naïvetés populaires. — Bénédiction de la raor. — instincts religieux et poétiques des Audalous 913 FIN BB U TABU WS MATlillB». Digitized by Gopgle

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

CATALOGUE MICHEL LEY FRÈRES LIBRAIRES -
ÉDITEURS PARIS * JANVIER 1855 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.75% accurate

3 UBRAiniE OR Mil IIKL LÉVY FRKHKS NÛOVEÂOX
OOVBAGES EH VENTE LE (ÉNIML E. OAUMS. rr.e. Lks cm \ Ar\ DL
SAHAn A et les moeurs DU i)ÉSfbi (5* ediliou). I volume, ô » HENRI
COMSCIENCE Scàm bB LA VIS FLAJiAKOE, '2' séiie. < fHiuie 3 »
JULES JAIiik HISTOIRKDB LA LITTÉRATURE DIIAMATiuoBft. III et
IV. 0 volumes... 6 • LOUIS REYBAUD. MAKiWfis ET VoYA(.Ks. 1
volunic ... 3 » CHARLES DE BERNARD. Le Gentilhomme CAMPAf
VAKn. 2 vol. 6 » Poésies et Théâtre, i > luiiie. . . 3 » FÉLICIEN
MAUEFILLE. Le Collier, Contes et NMvd les. I v. 5 v AMÈDÈE
ACHARO. Les Châteaux en Espagne. 1 vol. . 5 « ALEXANDRE DUMAS
FILS. Avremn. 1 volume S » DE STENDHAL (H. BEYLE). Rom, Naplis et
Florknbc, nouvelle édition, i volume B * Vies de Haydn, db Mozart kt dk
itfÉTASTASE. 1 volume rt » EMILE SOUVESTRE. Les derniers Bretons,
nouvelle édiion«SYOlñiDes. . 4 » A. DE UMRTHIE. Les Confidkncb»,
nouvelle édition. i volume r> » Toussaint LouvERTiRK. i volume. . 3 >
EUGÈNE FORCADE. HiSTOIRE DES CAUSEE DE LA GUERRB
D*OiiuifT, d'aorès des documents jnédils français et anglais. I vol.. 3 >
OCTAVE FETtLUCT. SctRBS iT CoMtDiEs. 4 volame,. . S » IÉRY.
LEsNmrsn'OBiBirr. 4 voluvt.. « «r « » J. AUTRAN. LabOOBBDBS ET
Soldats . I vol rime. . 3 • PAUL DE MOLCNES Histoires sentimentales et
militaires. I volume 3 » LE lAROOIS DE SAIRT-AUUIIIE. tt.t. l.ES
DERNIERS VaL jiS, LCS GdISB BT Henri iV. i voimiit^ j , ALPHONSE
KARR. UriRi^ E^RIÎM^ DE MON JaRIHN. 1 folami .i.*.». 5 « Alathi: ET
Cécile. I voioiïie . . 3 » Les Fbmmb, 2* <'<lit. I vol une . » . S » A. DE
PONTMARTIN. l'K Fond DE la roupE. i volume. • . 3 » ALEXANDRE
OUMAS. Acte. | volume 2 » Ls\$ Bqrus du Ann, S volâmes. . • 4 »
CUVILUEiL^LEURY. VoYAttSBTVoTAGBnRs. I volnme. . S » CLËIENT
CâIIAfiUa. tes SoQito ot Tavbwt. 4 voïame . 3 > H. BLAZE DE BURV.
Souvenirs kt Récits des Gahpagnbs DAUTRICHK. i VOLiITIX' 3 J»
PROSPER MÉRIMÉE. l.ES I>KI\ UKRITAf.FS. 1 VOLiiniC . . . Ô » M''''^
EMILE DE GIRARQIN. M. LE MARliUISDE PoNTaNGES. I VUI.. Ô •
THÉOPHILE GAUTIER. GONSTAMTIMOPI R. i VOIOIiIP 5 » EMILE
AUfILER. PoMs coMPLÉTBS. 4 volomo. . . ô * I.R Hendke oe m. Poirier,
comède en 4 actes et en prose S » F. PONSARD. L'HoNNEÿR ET
l'Argent, comédie en 5 actes et eu vers 2 » LE eilTE 0. D^OSSONVILLC.

Histoire dk. !.\ H^i nimn de i a Lorraine A LA France, avec des notes*
pièces jusiillcitives, dep^^ches et dui iinieiiis liistoriqu'ts emièrement
inédits. I voimne ♦ , 7 50 HENRY MURGER. i'E MUMAJi DE TOUTES
LES FEMMES. t y9L In-sf 4 » Ballades BTFARTARiBS.i vol, ijt*8l. 4 »
JULES SAIIDEAO. OuviER. 1 joli voltime gr. in-52 . . | » I E Chateal de
Montsabrey. I jQli volume gr. in-32 | ^ Digitized by Goojlc

The text on this page is estimated to be only 11.73% accurate

paEMiiM partie: Histoire — E.tttérature — Voyages
BIBLIOTHÈQUE GONTEHFORAIIIIE . PBEmiui séBii orniat grand In -
«• aa«l«ta, h 9 firmes le ▼•taMO* ALEXANDRE DUMAS. vol. Alté i
AsfAcnT I A>ck: PiTOO * t A^CANIO 9 Cécile. I PsMfAinn. 1 Ga(LE ET
PJUNCB. . • * iiUOMiES I ImESsnm db VauGi. Suisse 8 Midi pe la Franck
2 Les Bords du fiui?c 3 Le Speronahb. t TInk Annke a FLeREHCX i Lks
Coittiiciji.o *i La Villa l'almikui. 1 \.K Capitaine Arera 1 Dk Pauls a
Caîmx 2 Quinze jouks au SinaI I ISAB£I. DE BayIÈliK 9 jACQmM Ortis. .
. ; I !.\ OaMB dk MoNsnim \t: 5 La Guerre des FiiMMJbë. 2 l>A Reine
%^R60T S Le Bâtard d£ MauIm, • ^ Lk Capitaine Paul i Lk Chevalier
d'Harmental S Lr Chevalier i>b jIAMOif-RiiC£B. ... 4 Le Collier df. i a
Iilink 5 I.E COMTK PF. M0?<TE-CrIST0 0 Lk MaIIIE U'AHMEâ « . . 1].
¥M DEUX Diane. . • 5 Lks Frères roi: ^r=. I Les ÔLARAIfTE-CIMQ • • . 3
Les trois Mousquetaires . C . . . % Le VtGOHTB DE Bragelonne 6
Mémoires d'un médecin {Joiêph Bah »amo) 5 Pauline et Pascal Bruno, . . .
4 . I SOUVENÎIS t/AnTONT. h Stlvam)iiiie \ Une l' ilLE du Régent I
Vingt Ans a^rAs, Mllê des Trois MoQsqueiaires 3 AUIRT AWKRT. Les
iLLUMOinDR tmnmt ciLftBfttt H. Boudin « . - f * J^HE PATtROT A la
rechctete de la meilieare des républiquei 4 ÊMILE DE GIRAROm. voL Bon
Sens, bonne Foi 1 ÉTUDES POLITIQUES (nouvelle édilion). 4 Le Droit
au travail an Luxembourg et à l'A^emblée DatioQale , avec une
iDtrodttciion S Le Pour et le Contre I Questions administratives et
finanadREs. . 4 M" SURVILLE (née de Balzac). Le Cokpaonon bu Fotbb I
La F«E des NiMMié 4 Votaob autour db va baIthme. F* MMWIINMD» Dfi
LA SociÉTK rREMiBRB eidesea lois ou de ta religion 4 EUGÈNE SUE.
Les sei'T Péchés capitaux. . • • • 6 L'Orgleil t L'Envib. — La Colèrb t J,A
LI XrT'F — T.A pAnF>sE. ... \ L'AvAUICb. — La tiotlMMANDISE. • 4
ÈMILE SOUVE&TRE. Au BORD DU Lac. 4 Ab coin du Feu 4 Chroniques
de i.a mer 4 Confessions d'un ouvrier 4 Dans la Prairie \ En
OnARARTAHIB k t • • 1 HiRTOIItE D'ArXREFOIS» •»•»•«• 1 Lb Koyer
breton. • 2 Les ClairiArbs • 4 Les dernusrs Breiobs. ..»••• 3 Les derniers
Paysans . â N0UVKU«fis \ Pendant la Moisson. 4 SCKNF.S I>K I.A
CIIIOIA>>"BRIBi è « • • • \ Scènes DE LA Viki.mimk. 4 Sous LES Filets.
«... 4 SOOS LA TONNELLS • . • 4 Ub pbiumopbs ma lbi ivnib* • • • 4
PAUL FtVAL. Lk t*It.«î pn Msni h Les Amours de l'aris. Lw Mystères

DE Londres. . • « « . 3 BABAÜO-URIBliRE. HBTotRE DB
l'ASMMBLBB BATIOBiAtB CONSTROANTBt Qigjtí^by£oo; (le

The text on this page is estimated to be only 12.23% accurate

4 5»— LDRAIBIE Dfi MlCi&L L6\X FRÈRES.
BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE LAMARTINE. vot. Tot^AiNT
Locveitürk:, 3* édition. > . 1 Geneviève, 5' éililiuu 4 Les i:ojirimcEs«
Donveilc édiion. . I . NovvBitBs CoimBscBs, S* édiion* « 1 F.
PONSARD. rilÉATBBC01lfLST(a*édUiO1l). ... I bTVott AMtlQDIB. . • 1
CIILC AWIER. PolSiCfr GOMPLftTBS 4 JUUS JANIN* HIS101H£ DE U
UTTfciUTUUIà DHAMAI I«OB.. 4 DE STENDHAL H B£YLE). De
L*AM0Ub, seule édiion complète. . 1 pRonirAOCs dam Rom, noavelle
Mi- ' tit»n, avec IViigineiiis incdils» • . • Î.A CHARTItHSli I»E PaHME. .
. . . I \m Rooge et le No:r ^ ItOIIAim Vt MOOTBLLBS 4 llisTOinr PE I.A
rEiHTORiRK Italie. . . i \ IE DE liO&SUii J IUciRB ET SBAKSPEARB 4
MiCMOIftEil D L5 TOLli SI K 8 Vies de Hatdîi, de Mozaut lt de Métastase
^ ItfWBtNmn n Flomdks, • . . . * CORnfSMNOkiJICB IRiotlB* 3 .
CRARUi RC RERRARD* IjsNdRIftCOIIDISII < CED r A UT (Le
l^ARAVENT • i Les Ailes d'Icaeb 1 L'CccEit 4 la Peau du liom et la
(Ihasse AUk AMASTS ^ Uk Homme sinwmc (l?îr BEAL-PEar: < Le
(^KKTILHOMME CAMPAUÏNABD. * ... 2 l'OÉSIESETiuéATRE <
NCWELIES ET 1HLAK0ES {\$09» prCtte) . 4 HENRI CONSCIERRCC.
Tradiiciton deLéo» Wœqoicr. Sr.ENES DE LA VIB H AMANDE 2
VEIL.tÊE»PUMAlillt».. . 1 A (IUERHE DES PAYSANS 4 liEiiiES DU
SOIR {SÛU9 presse) I I H. DE BALZAC. Tol. l.KsCoNTr s
itHoi.ATiQUEspour l'ci^baltriii'ui lies piiiiugruélisies et non ;tullres 4
ARRUSTE MQUn. NovTELLKs {ioa» prm^ 4 HENRY MURfiER.
SCKKESDELA VIE DE UOUÈME i S<:Ê?IE9 DB LA TIE RE
JEUNESSE 4 Lk Pays iatin, 4 .ScàKES DE rAMPAC^F 4 Les BoveCrs d
ead {sous presse) ... 4 SciSIBS DB LA V» DE nriSATRE {»0V9 preuve) i
NERRI HEIRE. De L*ALLBMi«!fB (noavelle édition, eiii ici-enien i revue
et eoosidcrableaieot augiueniée). 4 Ballarbs et LéoERiiBS (99%\$ pre\$\$e). .
PiFsi un taliletBi de voyagts \jsou8 presse). I ÉMLE DE RIRARRIR.
MAilOtERITE, on RBEl AmOORS 4 NorvEi.u s n; 1.0hGM0!<, BfG.)* ...
4 Le VicUMiEUK i^VUHAT • • 4 Le Harquis de I*oktaiwes 4 CHARLES
REYNAUDKithîfv, Cosils et Pastorale*» ŒUViles INEDITES • 4 4 LIM
DRIUR. HiSTOinv DE f 50 PEMMBB. f. . . « . i l i s ^ t ^DA.^Gts 1 li.
Tai' s \ 1 r.T. — NoLVtLi.ts 4 ANTOINE DE LATOUR. KI ODES SOU
L*ËSPA0n£ . • 9 THrRRORE F AVIE» ScèitBs et Ricits des ^0ts

D^oorncEwdus bt\o\ acts (sous presse) . . . I ER6ÈRE FRRCARE. RinDEs
BfSTORiqeBS • 4 lllSrOIRE DES CAUSES DE LA GUEIIDE D*0*
RIENT. . . # • • * Digitiecn3y*Gc^3gle

The text on this page is estimated to be only 13.91% accurate

LUilUilUE DK Miami. u:vï fhèhks. f ABSTES ■&MMÉE. vol.
NOIVFI.LES i EpiiODE o£ t'ai^Toms us. HiaâiË. . . . i Les ftEDz
HiuTAACS. I Etudes srn l'flisToip.E nojiAiNE. . . . i JISIJHiiES
IIISTOnIQUES ET LITTÉRAIUEâ». 1 THÉOPHILE (AUTIER. L F <>
Grotesques • • • • t C05\$TA?iTII«0PI.B • . . . î Etuois sun 1^ ABTs i^80us
presse). . * 1 Es GfeiGB BT E3f AràIQDE («<»M frcue), I ■ÉRY. I.ES
XUIIS ANGLAISES. \ Les Noits iTALunniu \ liEs Nuits o'Uimf:>t 4
Les l>iciT8 PANiâiE.»T.s 1 ALPHONSE lAaa^ BAOft. DE'il.OnKS . \
Agathe ET Cécile.,. 4 LB»FniiiEg 4 Les SoirtÉEs DE Sainte-Adresse.. • • 4
Lettres écrites de mon jahiun. ... I Au BORD DE LA MeR \S0US pt eiti^e),
. . 1 VOTAfIS EK DSB0B» SE XOM #Aiq»» («01» rreM) '4 r* H.
BCECHER STOWfi. Trad. Eugène Foroide. Sotnrsiniis BEDHEmi. ->
Voyage en Angleiem,enFjriiictet «n SàisM. . 9 OCTAVE FEUIUET. Scènes
et Proveuues I Bkllab 4 SciHlSETCCMliDIES. . • * I OÈRAIID DE
NERVAL. Somnira» h'Allbuagme, Larêlif, ... 4 Les piT.T.F:-; vv vrr , . -1
La BottÈKiB GAi.AME SOUS jifesse}» . . i EDMOND TEXIER. rctTtoT
fs 1 T Hkcits i.ixrtiuiRE*. . • • 4 (10j<Tfâ ET VoTA0ES I PEUttLET DE
CONCHES. LÉopoîji RocEj'.T, sa vie, ses oeuvres ei ' MCorrespoiitUuce.
Kouv.edit. ... 4 ALEIARDRE DUMAS FILS. La ÎUmf aux rwiELLiAS^A*
édil.). . . 4 Contes et Nouvei.lfs 4 La Vie a vingt A.Nh. 1 Antqiiini 4
AvBirriiRSs M 4 ncmiEs [tous pretu)* 1 PÉTIS. CAOSBetti MUnCALES
(MKff JNVMe). . . 4 LE SÉNERAL DAOIAS. ' Lis Gbbvade no Sababa et
lu iiaims JH7 oisERT (3* édition) 4 FELICIEN MÀLLEFiLLE. voi. Lr Coi
i iFH. — Nouvelles 4 Colites MAïaïuiEd et juiliiaires {squs prme) I CH.
DE MAiADE. L*£8PAaM£ MODfinNE > . 4 JULES SANDEAU.
Catuebme • • 1 Nouvelles 4 SaGS Et rARCUEMINS 1 Un Héutaob 4 LE
PRINCE A. DE 6H06LIE. Etudes yonAUSs et littébaires. ... 4 J.
AUTRANLaDODRBURS BT SOLOAt» ^4 LOUtS REYBAUD. MiEURS
et portraits DU temps 9 EniDES SUR les RÉFORMATEURS
SOCIALISTES S JÉP.ÔMF Pm(I;OTALA RBCBBRCBB D*0KB
POStTION àOCULE. i RoKAm - 4 Nouvelles | La C.omtkzni; de Maitléon
..... 4 I.A Vif a ueuolhs 1 La Vie DE corsaire. ... i 4 La Vie de i'em
loyé 4 Uarikes et Voyages 1 MATHIAS L'ilVBOKISTB 4 CEMENT
CARASUa* Les Soirées de ÎATEaiir 4 A. UE PONTMARTIN. CoNTE-S
ET NmVEM FS • . 4. CA|-SEniF> r.HTÉIIAII!FS ' i Le Fond de la coupe*.

1 NoOVBLIEi CaTOSRIBS LRTÊRAIBBS («OEff ' preste) '4 HECTOR
 SERUOZ. Les Somdss i» l'oboibstee (R* édiU). - i ARNOULD FREMY.
 JOORHAI. d'une JEL NL K1 I LE i L. VITET, de l'Académie fraucâise. Les
 Et>t^ ts'Ohléans, scènes bisloriq. 4 i^A LtGiE, scèite» Uu»turi(|ttes S
 AMÉDÉE ACHARD. Les Cbateade en Espaoeb 4 OUSTAVE PLANCHE.
 PoRTiiAiii» DAhTuiEs». Peintres eiscalii* TRURS S Etudes sor l'égolb
 fkakçaisc ... 3 Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 10.32% accurate

imil THOMAS. toL UI*>fOii£ DEH ATELIERS !(AT10NAUX. .
. I PAtdLOCLTUF. ConTE>^ 1 iiMAMsQTTBS I RhUTS illUMAfiaUBS I
SouvENiHs lùT nicas w gampagbuw I>*AUTRIcli& • . • 4 EnsODS DB
L*iii8T0UiB DO Hauovrb. . I U MARQUIS DE SAINT AULAIRE Les
DER?nRR8 Valois, lb& Goi&b Henri IV - 1 Eitmas cunooBi ir
hmbapskhibi. . I CH. LUDJtRU' (EdvRBS UTTilUIBBS. I SomnmM
aiifoaiQQBS «r TAIBB8 I Ltni^pmum omCANS, ex->fol des Français. Mm
lùoKHku Bréoeaneits da IMS. . S n"" CHARLES RElfBAUÛ£sPAG;<Oi^s
ET Françaises { soui presse) t Le Ciutbao db SAnt-GmOM {êout presse) -1
SctoES DE LA VIS DES ANTILLES {SOUS\$ presse) i L. ET M.
ESCUOIER. DICTIOirNAIRE DE MUSIK^ THÉORIQUE ET
IufiTORiQUE, avec uue prébce par F. Hatévy S A. 01 nileZCN (le major b
ruUiinii). voi. RiCITS O'OICR ET p'ArJoi.iriuu: . • . I CUVILLfER-
FIEURY. PORTHAft>^ POLITIQUES ET UKVOLyTIONnAinEÂ ^2*
édtu) S Emis ■nTOBiQon bt littAraibks. . 3 Voyages et VonrAf.Euns <
Nouvelles études aistoriques et lit* TÉAA1AE« I LOUIS
RATISBOHNCL*ËNFËH m DAr4TE,trad. envers, leilc en regard* i Le
Porcatoihe, trad. en vers, tezie ea wfiaà {touê jrtm) t B. NWARB ^ de
l'AeadM* taieiee* Études .sru LA Renais- \>.i:. 1 SOUVENIIS DE
VOYAGE [SOUS ff<^«Stf). . \ ÉTUDES DK OUTiaïUI Uff AlîUIB (MM
^fwsii) « 1 PAUL DE MOLÈNES. Caractères rt Rkcits dd teups, ... 4
AVBBlinU» DU TBMFS PASSi 1 HiBKMBaS SBHTIMBIITAIiBS BT
SOUÎâIBBS* I F. 9E fiROISEiaiEZ. HmiBBDBu dotB DB WPwLtm. \
EUGÈNE COROIER* Le Livre d*Ulrich. . . . ' i 0. D'MAUSSONVILIE.
Histoire de la fuliuqle extérieure du eOOmilBMBIIT FRANÇAIS, 1850-
IM8. S CHAMPFLEURY. Les Exuenthiques» • 1 Coures vim bt KOinrrf^rs
t Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 9.80% accurate

IJBNAIRIE DB MIGIHSL tÉVY lilÈW. ' V ' ! ■ ' - ! : j
BIBLIOTHÈQDE DBS VOTAfiEDBS un FBANC JLI VOiVMB JoliA
Tolnmes forauil in-St, papier ▼ éllM» EN VENTE: A. OB UIARTINE.
(jKAZIELLA.. I (.E»Vl6I0Il» * <, i VuOfOi DE VUJLE ET PbOPOS DS
ftthttlM, i Lb Roma» i»£ mm les mma, . . 1 Ballades st Fahtaisies i F.
PONSARO. Hoviu, pcMe. MERY. AKGUIS BT CIIINOI<; i Histoire d'i xt:
colline 1 UlgTOIRS PE G£ QUI IN'EST PAS ARRIVÉ. I JULES
SANfiEMI. 1>E JODil SAM LEMDEIIAIN i Olivier ^ Le Cuateao de
Montsabret i Lk VIKILLAhU AMOUfiEOX i La Rose jaune i
ljCpARAT<MmftK 4 CIIIB âUfiEB. Les Paihétauies, poésies I ■ AOAIB
IHILC 01 BIBAMIB. », \l. NE FAUl tAj> JULiUt AVEC LA DOUDE
STENDHAL. Souvenirs d'un oentilboiuik italien . . i AmâNORE DOUS
HLS. Ce que l'on voix mvs lbh Mims. . UnPAQmtiftURfW. La Boln
#AMiBNf. « , voL FROSPEa HEAlKfE. Aksène GoiLLOf.•« VâBoà
iMàm* 4 4. THÉOPHILE 6AUTIER. SCAf.HON • «SCUDÉRT HENRI
CONSCIEMCE. ROSA L AVEOGLE ALfMOBSE «rnr. La HaOI W
DIABLE lion muB. La TfibrB namm Un HoHU àâtÊft ARMAND DE
rOMTMARTUI. La Mabopiss o'i L'ERSBuniEiini? wtdkl. THEODORE DE
BANVILLE. Les PAOTAEsSALnHSANQUES CHARLES DESMAZE.
Mauktcf: Quenth de LA TooR» peiaire du roi Louis XV Histoire
philosophique, anecdotiqde ET CRITIQUE DS LA CravATSETDU COL.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate

LIBUAIRIE DE MICHEL livt FRÈRES. OUVRAGES DIVERS
Geneviève, i voJ. grand In B. . . . * » NoovBi.tttCasrtDciicEs.1v.gr.in-8. 5 »
TooMAUiT LocyBftTVRs. i V. gr. m-S. i» • JULES JANIN. L1 ChBMiK
DE TRAVERSE. 1 vol. 3 50 La HELir.ucsE dk Toulouse. 2 v.in 8. i'2 * Les
r.AIETÉS CHAMPÊTRES. 2 v: 1. iîî-». 42 La Vie i.iiTÉRAinE { *ùU8
pretic)» 9roK in-8. . ; . • 12 » ' 0. D'HAUSSONVILLE, ancien (ié|ittlè.
Histoire de la politique extérieure un GOOVEliffBHBRT FAAHÇA» :
i82SO1848, avec uocuiiieiils, nt'te^, piQfcs jusiiOt niives eniieieinent
inédits 2 vol in 8 12 • HiSTO'RB DB LA ntoftOH DE LA IORRAINE A i.A
France, avecths iiot^s, pièces jusiilicaiives, dop<^cbe.> et dOfQOieiiiis
hli^ioMqiiieftiiliérieliieot inédite. 2 beaux voL in-8 IS » J. J. AMP£BE
PUOMENADE EN AmÉHIQUE. 2 VOL Îll-S. I2 » FERDINANO
fcERTMIER (sourd-muci}. L*Abb£ de l'Epée, .<:a vie, son a[ios- . yoiéil,
ses travaux, sa lutin ei >es ;uccë«. 1 l»cau vol. m-8 avecS gravure*/. ■ 6 »
Su. I' () PiB.dH l)B PEU LEDOCTEDR ITABD. jii-8 2 CHARLES
UQNIM. HlST(lui: LiBsNAr.tONKBTTES o*EmiOfi, de i) li is 1 ;i tUi '1
II [; n J uS4iu'a 008 jours. i bt^^u vol. grand, ut S 6 • HENRI RUZE. La
Npit i>e Wai purcis, comédie polilique.,! V. iii-18 anglais. ... S » LE
COMTE DE iONTALIVETLe Roi LtKns-PiiiLiPPE (liste civi(c). Nouvelle
édil., entiiTeineni revue \^ti coiisidcrHMeiieiitai'gniPiitét^ de notes, pioces
jusiillcailives ri documents inédits, avec un portrait {ci nn fac simiie du roi,
ot un plan du cuaieaude NeiùUy. i voi m-S. S » 1 1. i. DE LOBEHIE.
RBAuii*fi<auis, ra vie, ses érrits et son iciiips, études sur l.i Soricié :ui 18*
sipile [sou» presée). 2 beaux vol. in-8 45 J. AUTRAN. PotBSs DE 1 à
MB8. 1 vol gland in-S. 6 • MAXIME DUCAMP Les Chauts mooeunss. I
beau vol. in-8: 6 € - LE V^ JULES DE FRANCHEVIUE. foi ET Patrie,
poème. 1 v. gr. iu-18. r> » 6USTAVE PUNCHE. .POATBAITE
LITTBBA]KE\$. 2 VOi. 10*8. 7 • ALEIIS BLSNDEL. T/imiiiTABUE
Falambblb. I vol. gr. 111-18. ' 3 » ALPHOHSE JOBEZ. La Femmb
l'Entaiit, ou Misbbb eNTBAlNB oppfissâioH. i voi»în4l.. s » E.-V.
ARNAULD, de 1* Académie française. Fables. 2 .vol. in-1S i » FRÉDÉRIC
BCRAT CiiA!«soNs. t vol. in-8% cnn enant 52 Ciliinsons aver Musiq ue.32
Gravures hors irxif'. vi le Portrait de l'autettr. Bructié> 7 II'. , leiie *
CH. WOROSWORTH. De l'Eglisf: et de l"jIstruciion pc.BUUUE EH i*
IUNCK. i VOi. IH-S. . . • ■ F. BÉCHARD. Db LA Famille. I vol. «.90

ONEDDY VITREUIL. 1.Ei'Aib lii4ÊD4. 1 vol. grand iii-ili.. 2 * A. DE
LDNfiPÊRIER. Trois Pbovbbbbs^ I vol. tn S. . . « 2 « CASTIL-BLA2E. De
i.'Ui'thA KN FijANCE. 2 voi. in-*. Digitized by Gopgl

The text on this page is estimated to be only 13.09% accurate

UBUAiaiË UiCBEL LEVY FKËRLS. —«6 OBVfiÀGES
ILLUSTRÉS RASSEMBLÉE NATIONALE COMIQUE. 180 dey>iiis
inédiu de GaàN« texti« par A. Lmnnu— I beau volume Irès-gniid in^^*.
Prix: brociié, 14 fr.; relié en toile, avec ptaques spéciales* doré aor
iraticbea. Prix : io fr« JEROME PATUROT Par Louis Ueyuaod, illustré par
Tony Joharnot. — Un beau volume, très-grand contenant 160 «lîpKites dans
le texte et types. — Prix : broché, fr.; relié en toile, avec plaqaes spécialts,
doré sor iraoehes. Prix ; 90 fr. LE FAUST DE GËTHER. Traduction reviiin
pt cnnipIMc, précédée d'un K.-îsai sur GcPthe. par Hknri Blaze : éili'îou
illusirce de 9 vigiieites. dessinées par Tony Johannot , ei H'nii nouveau poi
ira t ilc Gœtbe« gravés sur acier par Langlois, ei tirés sur papier de iAuue.
— Vi\ voiiuue ^rauii Prix : broché, 8 Ar.; relié en (oile, aree plaques, doré
sur tranches. Prix : f S fr. THÉÂTRE COMPLET DE VICTOR HUGO. Va
lieau volume grand in-H«, orné du portrait de Victor Hugd et de six
gravures sur acier, d'après les dessins de MM. Raffut, L. Boulancbr, J.
Uatid, etc.— Prix : broché, 6 fr. c; relié en lolte, avec plaqoos, doré snr
tranches. Prix : lo fr. DICTMAIRË DE LA COMRSiTIO^ ET DL LA
LECTLUE MVEMTMiE BJUSOMil OU HOTIOUS filnllULCS IC\$
PLUS INDIWEUSABLES A TOUS UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE
GENS DE LETTRES £e« huit prmStrê vâhmm aonl en «anle. Ënniierdue&t
refondue, corrigée et aogmeutée de plusieurs milliers d'articles toai
d'ariualiii*. GOKDXTIOIfS DE LA SOUSCBIFTIOIT. La SECONDE
ÉDITION du DlcHoamire ile iu Conversation rt de là Lecinre se composera
de 18 volâmes grand in-8», format dit Patakion lUtéraire, de 800 p<(ge8
ebacon, à deux roloiiic's, sur papier véiyi saperOn satiné. Le ctiiifrc de 15
volumes dciiu'ure invariablnieni lixé dès à présent. En ennsf^qnfrrr .
l'éditeur M'engage à délivrer griUuUemeni aux Hûu&cruileurs tout volume
excédant ce nombre, U's quinze volumes seront publiés en 480 Uvraisonsde
80 pages ehacne. Dix livraffons- forment un volume. 11 parait
réyuHeiemenl une livrai^^on Tons les samedis. m*m i^IvralMon s 1 fr* «A
e.^ le volunMs t i 9 f r« &• e. 11 est accordé des primes spéciales aai denx
mille premiers snnscripteors inscrits. Pour plus amples renseignement)),
faire demander le prospectus (omplet. Qjgj^j^ed Google

The text on this page is estimated to be only 13.87% accurate

!0 — LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FihUES. UMARTINE. r.
e. Dp Projet pe cowsmimofi » ^ Du DnniT au tkavail » «0 UmS SBDLB
CVAHVIE » SO La PfjSIDENCE , , » 30 Lktire AU& ou Dépaktemsits. ,
. . » 30 THim. Le Dboit a9 nAYAiL » 30 Do Cilkfoit PORCiBft #60 U
CO«TE DE BOITAUVET. Li Roi iovtt-Puuppg bt u Um CIVILE »80
ÉDÛUARD LEMOINL. Abuiuhun du lioi Luui&-PiuLU>i>ii. . » 50 ÊIIU
OC 6IRAIUMII« AvATdT 1.A COXSTITUTIOII. >• 80 JooitNAL
D*tiN Journaliste au seckkt. I » Lks Cinqarte-Dëvx : 14 n** sont iii
itwusi — LApostaiiet — II. Le «îouvernéinent le plus simple. — m.
L'Equilibre financier Lar la réforme administniive. iV. Lo Noie du U
déceiTihrc. — V. Respect de la constuuion- — Vî l.a Constituante et la
Législative. — VII-VIII. La Politique de la ptii. — IX. Abolition tlo
Pesclavage militaire. — X-XI. Le Droit de tout dire.— XII Là Question de
i'Ave* nir— XIIUXIV. Le Socialisme et rimpOl. Prix de cbaque nuntéro »
50 LOUIS IUI6. Le SociAMs>fr, Droit ac trâtail. . • 1 » Appel AUX
Ho^^ÊTEjl GENS. . • . . 1 « La Révolution de Février au LdxemBOCRO
•« I » CHARLES DIDIER* Ukb VtsrrE a M. le duc de BonVBAtX. 1 »
QGESTIOX 9ICIUB1I1IB. . « I » L. VtTET.. RiSTOtftB rtiiAiielmi m
GoovBBtfEMBfIT M JCII.I.BT > 50 SLADSTORE. Dbiii Lettres au lord
Aberdeen sur les pou isu lies poliiuqs exercées l>ar le |oBverjiaieiii
na^litela • I » Ut. La Vie a k^n HAucué, — Réformes OTILES » 50 DB-
I'^AIIMEIITAIIOII DBS PBDPLBS BT BBB RiSBRVBS DB ORAINS »
M ma lEwniME. De L'iNTKûarrÉ de l i mi ihk ottoua5. 1 » T A Force et
lMdée. • I » AaOUTIOK BU PBOLÉTARIAT, . . . » SO UOJI f MICHER.
Lb Crébit vomcibb • * » 30 Db VïMféi m I.B Bimo » 80 D. MSARD' Les
CusSEs BavESNEsBii Abblsisbbb BT LA BoBBQEOMB Bll FbaBCE. . I »
HENRI BUZE DE BURY. If. LE Comte de Chambort), vu mois a Venise. .
I » 6E0R6E SANG ET V. BORIE. TBmtLLBOBB BT PBOPBliTAIBBe. . •
i • DUFAURE. Du Droit au thavah • . . « 3o L. COUTURE. Du
GOITERNEMENT IfÉRÉOITAmB EH France ei des trois partis qai s'y
ratiacii^nt. . * i 50 ALEUNORE OUMS. Rfff LATIONS SDR
t^ARB&TATIOII D*ÉMILE TbOMAS. ^ » 50 A. POHW. Le Mahéchal
BrceATD I » fi. BOULUY. RÉOROamSATmB ADimiMTBATtTB. . . | »
ESRRIT PRIVAT. Lb Doigt de Diec 1 • HM PAISAI CHAftPEUilSt A
TtBOB, sar son projet de GonstitlltOB. » 50 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.76% accurate

LIBHAIRIK DE MICUEI. LÉV Y FRÈRES. Il mWiÉM PARTIE
PIÈGES U IHÉilAE DIERSES LocRtot, tncéfi eaf actes.. • • 'i ^ Agkés
de Méranie, trag. en 5 acies. 4 .>0 CiuRLOTTsCoaDAT, trag. en 5 actes. I
50 Horace et ttp«, «ftWte en I ICte, • en vers ^ » Ulysse, tragédie en 5 actes
. . . S » L'HoMMEUR ET L'Ant.t.:«i, cQiMie eo 5 aeiestdDTefs ^ * ÉMIU
AUBIER. Cabrielle, cou. en 5 acie«, en vers. % » U CiGUE. com. eu 9
aetei, en vêts. I 6a L*AvENTORIàRB» «Hiiddie en 5 aetes, en vers 450
L*HointE DE BiEK, coméd. en 5 tes, en vers ^ 50 L'Habit vert, provert»e
ea -1 acte i » La Chasse au uoMATscom. en 3 ac. I ftO Sapho, opéra en %
mkb. . . . » . 4 » Dune, drame en 5 actes, en ver;;. . t » Les Méprises i>e
l'amour, comédie en 5 actes, en vers < 50 PmuBiim, coméilie en S'netes, en
vers.. laa La Pierre de touche, comédie en 5 actes, eu prose . 8 » LI Gendre
de K. Poirier, eomédie en 4 «eus, en prose* t • U Le Démon m rofin, eom.
en S aetes. 1 80 Le Pressoir, drame en 5 actes. . . S « Les Vacances m
^étmum^ coméi* en S actes 9 * MÉRY. GosMAN LE BRAVE, drame en 5
actes, en vers • . i • Li Smsb et lb Fou, comédie en Vaetes, en vers ■ i 9U Le
C&ariot d'er^axt, drame en 5 actes, envers « » HENRY MURCER. La Vie
de uorème, com. ea5actes. 1 » L£ fiotiBomiE Jadis, com. en 1 aele* i > I
iUCÈlff'SCINK La CxAimi, drame en 5aet. en pto» ICADmnpiiiLn m la
ftAWLitafe, cmH^ ^ en 4 actes, en prose f^- lARBIER. Un Poète, drame
eBfâal.4 M Andhk Cuénibu^ drame en 8 eu vers. , L'Ohbbb de IMfnt, I
propos en I aete^ en vers ADOLPHE DURAS. i'SooljE ans f Anitus»
eomtdie ên actesi en vers. «««••«• VICTOR SÉJOIfflLa Chute
DESfjijr,diame eb S aetei, en vers Richard 111, drame en 5 aetes. • . . Omn
FEUILLET. Le Pour et le Co.niœ, comédie en 1 acte, en prose. La ('.Màs,
comédie en 4 scies, en prose ALEXANDRE DUMAS FILS. La Dame aoil
Caméuas, dr»me en 5 actes DuEnj»BLTs,ilnmeen5aetes. . « wrÈtmag
ouuMiDii. IiADT Tartufe, comédie en t aciés, en prose. C'est la faute du
maui, comédie en 4 aete, en vers La Joie v&it PEQn, comédie en i afi«, en
prose. Le Cbapbau d*us Hoatoonn, coméd. en i ncie en vmt t • 1 » 2 » 2 » 4
» i 30 4 » 4 50 a « 4 » i 50 4 « las pAidufes, comédie en t aeica, en vers. 4
50 Ooe dira le Mû«i>E com. eu 5 acies. ,', . "en prose fligiTii>d|y(,ofgle

The text on this page is estimated to be only 14.60% accurate

it 1!5(IAIHIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES. UTotm DE laiNT-
miis. r. c BMKmxME, tragédie en I acie.« • • f * LE iUQOIIt f»E IELLOY.
U MAL*âBu, drame en I acte, en vers. S » pTTHui BrDAifoiiif comédie en
1 scie, eii YeK* 4 * h AUTRÂN. là nuB p*EacBTij(, tragédie en S Mies I 50
ARMAND BARTHET. I.B Moineau de Lesuie, comédie eu i acte, eu vers I
» Ik Chemix de Corisths, eomédie'en S acUs, en vers . . ^ • I 50
AUfiUSTINE BROKAN. Les NéTAMORPHOSEs de L*AMOCaf
ceinédiecn I acie, en prose . . . I » ARStHE MOUSSAYE. tk CoiiiDiB A U
miiBB,* comédie enl acte>enproee I * J. DE PRiUUtY. Les Droits de
l'bowie, comédie en Saciee,enprose I AO JEAN REBOUL, de Ntmes. Lb
IbemB bb Yivu, drame en S actes, en vers DUHOMME ET E SAUVAGE
La Servante du roi, drame en 5 actes, en vers VICTORIEN SAROOU. La
ÏAVEA.>iR, com. en 3 a., en vers. 1 80 2 " 4 50 CHARLES LAFONT. t- 1,
Le dernier Crisfib, comédie en i acte, en vers. 4 « EDMOND COñINET.
L'Avoué PAR AMOUR, coittédie en no acte, en vers I ■ UADltAES. Lrs
Ratons FLOTfAUTB, comédie en 5 actes, en vers D » E. ET H.
CRËñiEUX. Fii»QDE, drame eu 5 acle&, en vers. . â > EUSStNE DE
STADLER. Lb Bois bb DAPBBé, pièce antique en S actes, en vers 1 *
■ICHEL aRRi. SCARANOUCHB BT PaSCARIBL, COBlédle en 4 acte »
75 ■AZtDES. La Nuisb, com. en 4 actes, en prose. % » Le Collier de
perles, COMédie M 3 acies, en prose 5 • CAMILLE DOUCET. Les
Enmbmis db la maison, comédie en 8 actes, en vers I 80 OUMANOIR.
UÉooLB DBS A6BB40S , CMBédle en I acte, envers. | • CDOUARO
FDDSSIER. HiRACLitB BT DéMOCRiTB^ comédio en 2 actes, en vers 4
80 Les Jeux innocents, comédie en un acte, eu vers 1 * THÉÂTRE DE
VICTOR HUGO lamprimé à ûewK Chaque Pièce se mi séfarémeul 60 ceal.
HernanL drasie en 5 actes, en vers. VârioB Delorme, drame en 8 actes, en
vers. Le Hui s'niiiii^e, di nnie en 5 actes, en vers. Lucrèce Borgia, drame en
5 actes, en prose. Marie Tudor, drame en 5 actes, en prose» Angélo. drame
eu A actes, en pirose. Ruy-Blas, drame ea 5 actes, en Yrrs, l.es Bnrgraves,
dr. en 8 accès, en vers, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

UBRAIRIB l»B Wcm htn PHÊHES. 9» 1» PIÈGES DE
THÉÂTRE PAR E. SCRIRE Clumae Fièee se Tend 60 centiiitt. Action.
Actionnaires (les). Adieax au Comptoir <les). Ali-Baba. ^ ^
Amba>sadeur(i*). Ambassadrice (!)• Aiubitieux (1*). Artiste (H. Auberge
(T). Avare en Kogueite [{'). Avtm, Pendant et Après. Aventures du petit
Jonas. Baiser au Porteur (ie). Bal ctiampèlre ilc). Belle-Mère (fa). Bertrand
et Raton. Bobeoieue (la). Bon l»apa (le). Budget d'u ii jeu ne ménage (le).
Cafrdrs Variété» (le). Calomnie (laj. Camaraderie (la)* Camilla. Caroline.
Carie à payer (la). Chalet (le). (Chambre à coucher (la). Chanoiesse (la).
Chanteuse voilée (la). ChapeR)n { \c). ^ Charge àpayrr ^la). Charlatanisme
(le)ChAieau de la Poularde (le). Chatte (la) méiamorpluwee en femme.
Cheval de BrODze (le). Coiffeur et le Perruquier Oe). Colonel (lei.
GonilKit des Monlagnes (leU Comte Ory (le). Comte Ory (le), opéra.
Concert à la cour (le). Confident (le). Coraly. Dame hianche (la).
Demoùielle à marier (laK Demoiselle et la Dame (la). Dernier Jour de
fortune (an). Deux Maris (les). Deux Nuits (les). Deux Précepteurs (lea).
Dieu et Bayadère. Diplomate (le). Domino noir (le^). Eaux du moui il*Or
(lesU Ecarté (!). Empiriques d'autrefois (let»)). Elèves du Conservatoire
(les) Ennui (1'). Estelle. Etre aimé ou nonrir. Famille (lu Baron (la). Famille
Riqueliourg (la). Farînelll. Faute (une). Favorite (la). Fiancée (la). Fiorella.
Fou de Péronoe (le). Fra Diavolo. Proutio, mari garçon. Gardien (le).
Casiruuorae sans argent (le). Grande Aventure tla). Gramlllère(ia). Grisettes
(les). Gustave 11I« oi>éra. Haine d'une Femme (a). Héritière (1*). Héritiers
de Crac des^. Iii'^onsolables (les). Indépendants (Ifs). Intérieur d'un Bureau
il'^. Inu^neur de l'Etude (1). iaphet. Jarretièrre de la aiariée (la). Jeune et
Vieille. Leicester. Léoeadie. Lestoct|. Loge du Portier (la^). Lorgnon (le).
Louise. Lune de Miel (la), ilaçoo (le). M- de Sainte-Agnès. Malheurs d'un
amant beoureux (les). * ' ilalvina. Maîtresse an logis (la). • Manie des places
(la). Manteaux (les). Mansarde des Artistes (la). Harraine (la). Mariage d
argent (le), lariage enfantin (le), lariage de raison (le). Uaniuisse de
Brinviliiers (la), iUeileciii des dames (le). Médecine sans mé<}eHo(la).
MemoiïTs d'un Coiosel. M (. nage df Garron (k*'. Menteur vértidique (le).
Michel et Christine. Monomanie (une). Moralistes (les). Monlin de Jarelle
(le). Mystiûcaieur (le). Neige (la). Nouveau Pourceaugnac (le) . Nuit (une)'
de la gairde nationale. Oucle d'Amérique (F). Ours et le Pacha (l*). Parrain

(le). Partie et Hevancbe. Passion secrète (la). Petit Dragon (le). Pension
 bout K^oise (la)« Petite Sœur (la). Philibert Marié. Philippe. Philtre (le).
 Plus beau jour de la vie i le). Pollebinel(e. Premières amours (les). Quaker
 et la Danseuse (le). Quarantaine (la). Heine d'un jour (la). Hodolphe.
 Salvoisy. Savant (le). Seconde Année (la). Secrétaire el Cuisiuer. Simple
 Hlslolre. Solliciii'iir (le). Suiiinainliule (la). Soprano (le). Témoin (le).
 Théobald. Toujours. Treiie (les). Trois Maîtresses (les). Valet de son Rivai
 (ie). Vatel. VenfeaneeUalitune (la). Verre d'eau (le). Vieille (la). Vieux
 Garçon (le) et la PeiHe Fille. Vieux Mari île). Visite a Bediam (une). Volière
 (la). \a('ariila(ia). Yelva. Zanetia. Zoé. Bataille de Dames. Daoïe de Pique
 (la). D(Hi Sébastien de Por^ i*ièees de à 1 frmae. Enfant Prodigue (l').
 Etoile du Nord (1'). Guide ei6iNevra,opér. Hugnettots(le8),oi»ér. Juive (la),
 opéra. Lac des Fees(le), opér. Martyrs (les). o|iera. Hosquita la Sorcière.
 Muette de Pofttei(la). .Nabab (le). Prophète (lel, opéra. , Robert le Diàbli&^
 4>oogle

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

tlfiHAIRIE DE MICUEL LÊVY FALE£S. =9 PIÈCES 0£
THÈATBE f. c. Ame en peine (T), op. i » Ane (1') à Baptiste. ■ «0
Aobryiebotelier. » 60 Bonne réputation une). » 60 j^aitloB («ii)<roaze
beiBreda sireet. » 60 Carillon (le) èù StlBlMandé. * «0 Ctrotie d'or (la). »
«0 Charles VI, opéra. I QiftteaaCle)éeliRoelieKolre. » 6D Chevalier (M ^
B^B*^ iFOisii. » «0 Cinq Gaillards. %.eo Coruiqae à la ville (ufiy^ » 60
Cour (la) deBiberack. » 60 Deax C^Qiusot (les)« » 60 DoD Jaan, opéra. n *
E. H. •«> Emile, on 6 tliesdins ua cbapeao. ^ » W Enfant daeuillfl(f),
(épuisé). S * Etoile da berger (i'). » 60 Eunaque (1*). • Femme de non Wtti
(Pl) (épuisée). î » Fiançailles des Roses (les). 1» W Frères Dondaine (les).
Grand Palitiai (le). GrassotMfcété vel. G risette de qualité (ia). Histoire
(one) èè ^ leurs. Honneur d'une femme. Inconsolable (1*). Jardin d'Hiver
(le). Jeanne d'Arc, draiM. . Juanita. Rarel Dnjardin. Libertins de
G«ilève(les) Loreiieset Aristoe. Mlle de Mérangv. Mlle de Navjilles.
Maîtresse anoofmfc (la). Malheureux comme un né^re» Mari du bon temps
(un). Mère de Fiiiuille (la). M. de Maugaillaré. Nouvelle (la) ^ Harlowe.
le& Muées (les). Paire (me) tenu» Peau du Liou (la). Peureux (les). Philippe
il, roi d'Espagne. f. c. 60 60 60 60 60 60 60 m 60 60 60 •n 60 f. c. » 60 1 • »
«0 « 60 «60 i > «0 60 Pierrot posthume. PiqnUlo, opéra cofltiq. Poisson
d'avril (le). Préaux Clercs Premier Chapitre (le). Proscrit (le), opéra. Pu
pilles de la garde (les). » Recherche de l'iironna. Relue 4eCIm6 (ia). i »
Républ^M (la) 4m lettres. * * «0 Richard Cœur-de-LI«i. » 60 Rocanbolle le
Batelev. -I » Roman comique (le). > 60 Saini-Silvesue (li^^ 1 » 60
^lei6(lfs). »60 60 Serpent sous l'herbe (le). » 60 Si jeunesse savait. S » 60
Société (la>da doigt Mi 60 l'œil. < » 60 Suzanne de Croissy. » 60 eo
TravestisseaMiits (tK). 6 ' > Trois amodKiO 60 piers. * 60 60 Tro npette de
M. te 60 I rince (le). • • Val d'Andorre (le). 4 60 Vendetu (la). »
VenTe(la)dltt«K. -i •6|Ti6ia âMl W. 1 60 riÈGES 6B IHÉATIE Alexti, 61
riW6<i é'm bon Père. André le Chansonnier. BeHe-Mèrt etl6«Miilr6b Ce
que FenuM TOBU Ctéopâtre. Clef dans le dos (la). Dociear en liebe (on).
Eve. Gibby la Cornemuse. IphygéDieenTanrlde. f. e. i • »66 i > i » 4 » I » I
50 r » te. Locauires et fOlllffg* i » Modèle (le). » 60 Monomane (le). i >
Monténéfrin (les). t • Monsieur Pinchard. 1 » MortdeStrafford(la). i 50
Mousqoetairesde la Reine I 56 Noces de Gamaete (l6i^ » 60 Paquebot (le). i
» Paluia. 4 » PopalaritiCla). » 60 Princesse Anrélie (la). > 60 Robert Brooe,

drame. I ■ Santeuil, ou le Ciiiaoioe aa cabaieL 6 m Servante jMliiÉo Qê),
ballet. 4 • Suzanne de Foiz. • » Univers et la Maison (I*) 4 96
VieiUaeaeéo&icMiei. 1 m Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 17.93% accurate

LIBRAIRIE DB HICBEL LfivT FRÈRES. iK BIBLIOTHÈQUE
DRÂHATIOUE MnlH m UB ntITUH h nm il jMirttil trois au quatre piècet
par moii. — Quatre volum par an. Prix de chaque Tolume : ii Irancs.
Chaque volnme et ehtfie pièce se vendent ^èfuémittfls tome LX est en
vente. i 4 9 60 » 60 » 60 h 60 f. C. Affaire Chauninnf H I"). 1 » Ah! vous
(lirai-jt',maman? » 60 Aïmons nuire |*rocluïn. Alceste.
AleïandrechetApelles. Allons ttiire nn femme Amant <1e rœm H'V Amant
jaloux [V). Amant qui ne veut pas êUre heureux (,an). > 00 Ami achsroé
(an). » 00 Ami da roi de Presse (1*). > 60 Ami François (1*). » 60 Amitié
des femmes (P). 4 » Amour l'nveuglelte (H-)> 60 — au daguerréotype (1').
» 60 Amour dans tttt Opblcléide (l). » «0 Amonr et bergerie. » 60
Amoïrmo«ilUé(r). > 60 Aroonr pris aax cheveux (I"). » 60 Anïoureiïi de ma
femme. » 60 Amoureux sans k savoir (les). Amiré Gbénier. Ane mort (1').
Ange du rez-de-diayssée II'). Anges du foyer (les). Année prochaine (1*).
Après Toraoe vient le beau temps. A qui mal veut..* Argent (1*). » 60 1 » I
» » GO » GO > 60 » 60 » 60 » 60 f. c. 1 » » 60 > 60 » 00 B 60 » 60 Argent
du diable (1*). Atomes crochns (les). Aventures de Suzanne. Avocats (les).
Bnignoiresdn Gjmnase. Baisers (les)« Rajnzet. I5al du prisonnier (le). Uanc
d'huîtres (un). Banquier comme il 7 en a pen (nn). Baronne de Blignac (îa).
Barrièrr^ rie P:^ris (les). U;^t;^il!(' de dameSBâtons ilottants (les). Belles
de nuit (les). Belphégor. Benvennto Celllni. Berger de Souvigny (le). » 00 I
y> 2 » 60 I » 4 » 1 » j» 60 4 » j» 60 ^ 60 » 60 •1 • » 60 60 f. i D Bergère des
Alpe« (!a). Berthela Flamande. Berlram le matelot. Bête du liou Dieu ^la).
Betly. Bijou perdn (le). Byonx indiscrets (les)« Borrncf. BoivitTt' (lai.
Ilnii.iparte en Egyptelion gré mal gré. Bonheur sons la main (Fe^
Bonhomme ladis (le). Bonhomme Jacques vlel. Bonhomme Btchard (le)»
Boa ouvrier (un). Bonne Avinurcila^. Bonsoir, monsieur Pantalôn. » 00
Bonsoir, voisin. * 60 Bonne qa'onrettv«ie<nne). 60 Bossue (k). «i'» î) 60|
Bougeoir (le). ")) OU Bouquet de l'infante (le). » 60 Bouquet de violettes
(le). » 00 Bouqnetière(la). I » Bourgeois de Paris (le). » 00 Bourreau des
crânes (le). » 60 Brnttts laefae César. 60 Bruyère. » 60 Bûcher de
Sârdanapale(le). 60 Butte des MoaUns (la), i • Ghl.i(le). i > Camp de Saint-
MiMir (le). » 00 Canadar pèreelills» " 60 ranotier (le). " 60 C;ipiiaïnc... de
quoi? » 60 Carlllonneur de Bruges, t » Case de Tonde Tom (ta). I » > 00 »
€0 i » 3 » » 00 »00 1 » Gatilina* Célèbre Vergeot (le). Ce que femme veut.

Ce que vivent les rose». Ceriseite en prison. C'est ia faute du mai i.
Chambre il 0 Uls (une). » Chambre ronge (la). S » Chanteuse voilée (la). »
60 Chapeau de paille (le). " 60 Chapeau qui s'envoie (un).» 60 I » >00 7, 60
» iK) » 60 1 • -» 60 Icbiur^e de cavalerie (une).» 60

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

la liBliÂmiE DE MiCBEL LÉVY FltÈRfiâ. 9»' 9 I , > 60 60 60
Chariot d'enfant (le). Charles VI. Charlolle. * Chaiiotie Cordny. » Ghassp
nu lion » Chas&e au roman (la). I Chasse aax corbeaux (la). 1 Chlieaii de
Caftes (env > Château de Co^aveu (le). » (Ihâteau de Grantirr le). 1
CbAteau de la ikrbebleue (le). < Châieau des 7 Tours ^le). â Chatte hlanche
(b). » Ghefde hriiraiil8(an). > Chemin de Coritttbe (te). 1 Chemio de
traverse (le). « Chêne et le lloseau (le). »> Chevalier coquet [^e). *
Chevalier de MaisonRouge (le). I » Chevalier des Dames (le). » CO
Chevalier d'Essonne (le). » 60 Chevalier muscadin (le). » 60 ChifVoininierde
Paris (le)« * CUUfuniii('i.s ^Ics). » Chirargifn-inajor(le). 1 Cbodrne-
Doclos. » Chute de Séjan (la). . 2 Ciel Cl Peu fer (leV » Oiiui minutes du
coiu* iiiindeur (tes)- 1 Clarineie qui (jasse (une).» 60 Coucher d*sne
étoile (te). » 60 Coulissée de la Tie (les). » SKk Ooctear noir (le). 60 60 50
60 6U 60 » 60 •» 60 Claria!«e Harlowe. Claodioe. Clef ditns le dos (la).
Cléu|nilre. Closerie ries gentils ;^ la,. Cœur et la Itot (le). Coia du ieu ile).
Cttars d*or (les). Colette. Colin Maillard (te). Collier de perle* (le). (ollier
du roi (le). Cuiomhine. Commi'nt les femmes se vengent. Comment Tesprlt
vient aux garçons. Comte de Sainte-Hélène. Comtesse de Sennecey.
Conspiration de Mallct. Contes de la reine deNaConfis (rilotimann (les).
Ciirdt! sensible {I;t^ 60 60 60 » 60 » 60 60 60 60 60 » 60 25 60 Goop
delaosqoenettnn).» 60 Coup d'Eta! (nn). Coup de vent (le) Coup de vent (un
. Coup de pinceau ^un). Coorrier de Lyon (te). Course à la veove (la).
Crapauds iniffloiiels(lés). rri«e (ln\ Croix (!♦ M;iric (la). i.iiMjue-l'oule. ' *
Cuisinier politique (le). » Caré de Pomponne (le). » Czar Cornélius (le). »
Dnnie aux Cainellias (la). 4 —aux trois couleurs (la). 1 » 60 » 60 » 60 j» 60
» 60 > 60 » 60 1 :io 1 » Doeienr en herhe (nn). » 60 60 60 60 60 i » 60 1 » »
60 60 1 Dame de la Halle (la). Dans Tautre monde. Danse des écns (la).
Dans une baignoire* Déménagé d*hier. néménagemeni (un). Demoiselles
de noee (les) » 60 DémoQ de la nuit (le). 1 Oéiuon dn fover (lu). I Démon
familier (le). » Dent sous Louis XV (ane) » 60 Dri nicr Aliencerrage (le) 1 »
50 60 Dernier Crispin {W). Derniers Adieux (les). Dernière Conquête (la).
Derrière le rlileau. Deox Aigle» (les). Deux Célibats (les). Deux Coqs
vivaient eu paix. Deux Femmes en ga^^e. Deux font la paire (les). Deux
Fuscari (les). Deux Gouttes d*eo. Dfur Hommes. Drux IiisL'p;ir'jb!es
(les). Deux Liiiiiis râpes (les). Deux profonds Scélérats.. Deux îîans Culottes

(les). Diable ou Femme, Diane. Dtaie T v< Diane de Lys et de Camellias.
 Dieu du jour (un). Dieu merci le couvert. Dinde truffée (la). Diploniale du
 ménage. Diviser pour régner. 1)) » m I. €0 » 60 » 60 » 60 fO 60 60 Don
 Gaspard. Don Gusman. DonnaiU, donnant. Dol dt* Mjrie i la). Dot de
 &larielte (la)* Douairière de Brionue. Dooze travaux d'Hercule. Drame de
 famille (un). Droits de l'honinie • lesV Drôle de pistolet (un}. Duel chez
 Ninon ^un i. Duel de Mon Oncle (le). Eau qui dort (1*). Faux de Spa (les).
 Kcbe et mal. Echelle des femmes (l'). Ernle des familles [V]Edgard et sa
 bonne. Elisabeth. Eliza. Eizear Cballamel. Embrassons nous. Folleville. En
 bonne Fortune. Encore des Mousquilaitaires. Eofant de raànonr (r). Enfant
 de Paris (un). Enfffs de Paris (les'. Vm manches de chemise. Ennemis de la
 maison ^le? » I * 4 » » t)0 » 60 » 60 » €0 » 60 » 60 \ m « 60 >i » » 60 » m »
 m 60 60 60 «0 60 00 60 60 u 60 00 60 60 » Cornemuse du diaijle(laj. » 00
 ;i)ivorce sous l'Empire. Cosaques (les). 4 » j Docteur Chiendent [\e] . » 00
 » 60 X 60 >' 60 i r> ». 00 » 60 1 I 60 60 « En province. ISnvles de madame
 Godard (ICîf;. Rponvaiitati l'V Luc ou le Fantôme. Erreurs du bel âge ^le.\t.
 Espagnoles et Buyardînos. Esprit familial (1*). EU) le du «ord (f). E
 touffeurs de Londres. tva. Exil de Machiavel (P). Exfiosliioii des produits.
 Ex'ièmeAsetou(-heRt(les). 60 Kaislacourà ma femme. » 60 Fameux numéro
 (un). • 60 l'amille Poisson ^la). 1 » l-ainilles(les). 1 SU
 FantaistesdeMylord(les) « 60 Fanidme (le). » I » CO 60 60 60 M 60 60
 Fartadet (te). Fausl et Marpuerlie. Kenime ^ !;j !H-t>rhf ("iinr Femme aux
 œnfs d'or (la Femme dans nu foniain»' 60 60 fO ro 60

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

UBRAUUE DE WGILEL LÉVY FfiÈRES. IT 9»» » GO » 60 » 60
» cô 1 1 » 60 » 60 Femme qui pfrd ses jarretières (la). » 00 Femme «niî se
trise (une) » 00 Femme qui trompe son ra.iri (la). » 60 Ferme de Primorosp
(la^ 2 « Feu de ciieimi.ee {\xi\). » 60 Feu «le paille (ua). » 60 Feàilleion
d'ArUlophane (le). * 60 Fiancéda Bengale (la). » 60 F'èvr*» brûlante
(«ne). 2 » Fil de la Vierf^e lel. i Filleul de luui le luuuae. Pileuse (la). Fille
daroîRéD«(U). Filles de l'air (ics). Filles de marbre (les). Fils (le finiillf i
uni Fils du diable (le). Fiu dft romau (la). Flore ei Zépliire. Foi (1h),
l*Esi)éraice et la (lliarilé. i " F^oireaux idées V'^' pjrt. » 60 » i^ . « 60 » S*,
j» 60 » 4% » 60 Folies dramatiques (les). 1 Foruls secrets (tes). 4 Forôt de
Sen3rt (la). i Fruis de la guerre (les). 2 Friseite, »> Fronde (la). I Fruit
défedda (le). » Fnald?»s. 2 Gaieff s champêtres (les). *> GaiJlhee. I Gant et
l'évenuil (le\ ^ GarçAO de ebex Véry (un) o » Gardée vae. » GO Gas'lbelza.
I * G(:iis fleji). • « 60 Geiniia. 1 » Gendre de M. Poirier (le) 2 » Ganûi
Bernard. « 60 Georges et Marie. 1 » Georg<Mte. « 60 Gibby la
C'>rn»^mu.se, î « Gilips ravisseur. » 60 Gr^tudeur et décadence de J.
PrndlionuDe. Grazieila. Griseldis. Gro\$>e Caisse (la). Guérillas (le).
Guerre d'Orient (la). . Goiiiamiie le débardeur. Gaillcrr te trompette. * A*
M 60 60 60 60 60 60 » 60 » 60 60 I * » 60 1 .» « CO » 60 » 60 » 60 I »
Gusman ie Brase. t Habit vert (!'). i Habit, Veste et Coloue. Hamlet. . 2
llarry le Di.iMf l Henriette DcscUamps. » Hérité et Déinoci iit . « Heure
d(' quiproquo (une) • Hommeà la tQile(I*). » Homme de cioiaante ans (un).
1 Homme entre deux airs. » Honneur de la maison- i Hoinenr et l'Argent
(P). 2 Htirae et Caroline. i » Horiénse de Bleoffie. » 60 Hortense de Cerny.
* 60 Hôiel de la Tête- Noire (1> 6" Hùiei der^<nieî»(r). » 60 Idée ûxe (1').
> 60 liedeTobu^btt(l> 3 * Impenineni (i*). » 60 Inceriitudes de Rosette, i »
InlrlRue et amour. 1 » inventeur de la poudre. I » Irène. » 60 Isabelle de
Casiile. » 60 Ivrugne et son enfant (1*) » 60 1 1 » » 60 » 60 » 60 » 60 » 60
» 60 1* 60 i » Jacques le fataliste. J'ai mangé mon ami. r^ii marié ma tille.
Jean te postillon. Jeanne, Jeanne Matbieo. Jérôme le niaçOD. Jérusalem. leu
de l'amour et de la cravache ^le). Ji>ux innoeenis (les), leune Homme
pressé (an) » (0 leune Père (le). » 60 Jeune Vieillesse (une). * 6o Jeunesse
durée (la). ^ I » Jobiii ei .Naneite. » 6u foie fait peur [la). i ISO ioordela
blanchlssensev » 60 Journal d'une gnseite(le) » 60 * 60 » «0 00 60 I » » 60 i
» » 1 60 I }> 2 Jusqu':t minuit. Ui'y farlufre. Lait d'ânesse (le). , Lampions

de la veille. Laquais d*Aritonr (le). Lattre et Delphine. Lnurence, Lavater.
 l-ea. Léonard it perruquier. Léonle. Lion empaillé (te). 60 60 » 60 60 60 60
 60 I Lion et le Moocheron. Livre noir (le). Lofte de l'Opéra (la). Louis XVI
 et Marie-Antôineite. 4 Louise de Nanteuil. i Louise de Vaulcroix. » Loup
 dans la bergerie (le)» 00 Lucienne. » 60 Lully. >» GO Lundis de madame
 (les). < > Lys dans la vallée (le). 2 Macbeth. Madame Bertrand. Madame de
 Laverrière. Mailame de Tencin. >tadame est de retour. Madelon.
 Mademoiselle de la Seiglière. Mademoiselle de Liron. Mademoiselle
 Navarre. .Maison du garde (la). *<aftre d'armes (le). Mâi'aria (la). Malbeors
 heureux (les). Mamst*irRose. Manon Le.<:caut. Marâtre (la). H.irhrier (le).
 .\marci'au. Marchand de jouets (le). 1 » Mareband de lapins (le). » 60
 Marérhal Xey (le). 3 » Mari brûlé (un). » 60 Mari d'occasion (un). » 60
 Mari d'une Camargo (le). » 60 Mari d'une Jolie femme. » 60 Mari en iso
 (un). » 00 M iri Adèle (un). » 00 Mari qui n'a rien à faire. 8 » Mari qui
 prend du ventre (un). M iri qui se dérange (un) Mari trop aimé (un).
 Mariage an bftton (le). Mariage an miroir (le). M.riage en troi>^ étapes.
 Mariage sous la régence. Marianne. M.ifie ou l'Inondation. Marie Bose.
 Marie Simon. Mariés sans l'être. .Marionnettes du docteur. Vlarquis de
 Lau/.un ^lej. Marquise de Tulipauo. Marquises de la Ibnrebette (les). » 00
 DiQltized by GAogle 50 00 60 60 60 » 60 » 60 i » A » 1 » 3 » m 60 » 60 »
 60 M 60 M 60 » 60 1 M 6u 1 • 2)i 60 1 >> X 60 » 60

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

1» U6RA11UE DE MIGHEi LÉVY FRÈRB8. M 3 > I 1 1 1 1 1
60 » 60 » 50 » 60 Marraines de l'an trois Marron*; d'Inde (lei)» Mariial
casse-cœur. Marthe et Marie. Martin et BtnboGhe. Martyre de Vivian (le).
MatboriR RégnierMao rice. Mauvais wur. M i iiv j 18 coureur (un).
Meuiaii-e& de Grammo&U » M Mémoires 4e Rielieliea. » 60 Mémoires de
Giwuae. • 00 Mémorial do Sainlo-Hé' Ménage à trois ^im). » tH)
Mendiant (la). i » Merlanen boime fortune, » 00 Métamorphoses de
Jeaaneue (les). » 60 Métamorphoses de TAmoir (les). » 60 Meunier, sDii
lil.s et Jeanne» 60 Moissonne Lu>e ^la). 4 » MmilsiiiéBie. » 60 MoDSienr
de la Palisse. » 60 Monsieur qui ne veut pas s'en aller (un"- » Monsieur qui
pread U mouche (un^). » Monsieur qui buie les femmes (un). S MoDSietir
qu*oii n'ationi. 60 1 » » 00 » 60 » 60 i * 1 » » 60 I » I 60 60 60 00 60 dait
pas (on) Montagne et Cirone» Monténégrin?; {lc>^. Morne au Diable ^lej.
Mon de Sirafford (la). Mosqaita laSoreièie. Moosqoetairegris (an).
Mousqueures do la Reine (les). i Moutons de Paatirge (les) » Muet (le). 1
Mystère (un). 1 Mystères de rété (les). % Mystères de Londres (les) I
Mystères dacarnaval (tes) » Nabab (le). i Niaise de S^!nt-Floir(U)a Nysns
et Lunale. » Noces de Jeannette (les). 1 Nœud gordien (le). > Notables de
Pendroil (les).» 60 Notaire à marier (un). » 60 Notre-Dame de l^aris. i »
Notre-Dame-des-Angcs. i • Notre flile est prinoesee. » 60 Mnit
oragenfle(nne). > 60 60 » » 00 » 60 » 60 60 Nuits blanches (les). Nuits de la
Seine (les). 0 le meilleur des pères OdaUsque (!'). Oiseau de passage (on).
Oiseaux de la rae(le8). Oncle Tom (P). Ou demande des cuiotlières. On
demande nn gouvrennr. Opéra an eamp (1*). Ordounanco da médecin. Or l
a. Orphelines de Valneige. Orphelins du pont NotreDame (les). . I 00
pasaerai-Je mes soi* rées ? » Paix à tont prix (la). Palm;!. » Paniers de !a
comtesse. >* Pâques Vei unuaises (les) i Parades de nos pères. 1 Paraplnie
de Oamoclès. » Pardon de Bretagne (le)« 1 Par les fenêtres. » Paris (\\n
dort. Paris qui pleure. 1 ans qui s'éveille. Pariore de laies Denis. Pas laioux.
pjssé et l'avenir (le). Passion du Midi (une). Pasteur (le). Pavés sur le pavé
(les). Paysan d'aujourd'hui ^uu) ^ 60 Pesa de eliagrins (la). 4 » Pean de mon
onde (la). » Péchés de jeunesse (les), i Pension alimentaire (la). » Pendu
(le), 1 Perdrix rouge (la), » Père et portier. 5 Père Gaillard (le). 1 Père lean
(le). » 60 Perruque de mon oncle. » 60 M 60 » <0 I » »m » eo i> 60 * 60 *
60 » 60 f • m m i » i » » 4 60 60 60 00 » 60 il 60 >i 60 a •3» 60 60 60 60 60

» 60 » 60 » Pitii-tlls (le). Petit Pierre. Petite cousine ^ia). Petite Fàdeltc \[»),
 Phénomène. Philiberte. Philophes de vingt ans* Piano de Bertbe (le),
 Piccolet. Pied de fer. Pierre de tonche (U)* Pierre Février. » 60 n 60 » 60 >
 60 » 60 I 50 » 60 » 60 » 60 1 * % » » 60 Pierrot. » 60 Pile de Yolta (la). • 10
 PIquilloAlliagn. 6 » Plus belle nnit doit vie. • 6o Pompée. » 60 Po m p (J
 nnette et Pompadour. Popularité (la). Porcherons (les). Portes et placards.
 Portraits (les). Poudre coton (la). Poule (line). Poupée (le Nuremberg. Pour
 arriver. Pour (le) et le eoilio. Ponvoir d*nie fi^mme. Premier
 ubloandnFonosin (le). 1 » Premiers beaux jours. * €0 Premiers pas (les). »
 00 Premières armes de Blavean (les). » 60 Premières coqnetieriei. » 60
 Préparation an baealnn* Président de la basocbe. » 6o Pressoir (le). t »
 Prétendants (les). » 60 Prétendus de GinAletie. » 60 Prière des nanfragée. f
 » Princesse et charbonnière • 00 Prise de Gapréc (la). » 60 Promise (la). I »
 Pro|»hèle (le). I » Propre a rien. » Pttlchrisea et LéooMno. » m PnriUins
 d'Ecosse (les). I * » Quand on attend sa belle. » 60 Quand on attend sa
 bonrse. * 60 Oudiid on n'a pas le son. * 60 Quand on veut tuer son cbien. •
 60 Quatre cent mille flancs pour vingt sons. • 60 Quatre coins (les). » 60
 Quatre fils Aymon ile^). fO Quatre parties du monde. * W Queue du chien
 d'AlcibUde (la). • «6 Oni n'eniendqa*nno klok che.. . » 60 Qui se dispute
 s*adore. > co Rachcl. " 60 Rase d'amour. » 60 Rage de souvenirs (une). >
 66 Raisin malade (Ici. » ^ Raymond. I • Digitized by Çoogl(

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

UBAAiftiË m âicmL wn faéres. 19 tt*^— - — Recaler po«r
nieiiXMittter. Regardez, mais ne touchez pas. Règne des escargots ^le;
Reine Argot (la). Reine Margot (la). RestaurationdesStuarts. Réveil da lion
(le). P.ève de Matheus (te). Richard (il. Robert Broce, opéra. Robert Brooe.
Bobes bUrnchbes (!es). Roi de cœur (le). Hoi de la mode (le). Uoi de Ronifi
(le). Roi des halles (le). Rome. Romeo et Marielle. Roqnelaure. Rose âe
Pnhôme (laK Rose et Marguerite. Rosette et nœud cuulaiii. Roués innoceou
(les). Rootie» (les). Sage et leFoa(|^ . Saisons vivaates(left). Sa ! Vf] t or
Roia, Sapho. Scapin. Schamyl* Second mari de ma femme Sept merveilles
du monde. Sept péchéft capilaoï. Séraphma. Si Dieu le veut. Si j'étais roi. Si
ma femme le savait. Simon le volenr. Songe d*iine nuit dVié. Songe d'uno
nuiid'hiver. Soieueie du diable ila). » 60 >» 60 60 60 60 60 60 60 60 » 60
» 60 60 60 60 k 60 60 » 60 60 » 60 » 60 60 60 » » 60 I Sopha (le). » 00
Soubrette de qoalilé (une) >• GO Soufflez-moi dans l'œil. » 60 Souper de la
marquise. » Sourd (le). i >. Sous les pampres. » 60 Sous-préfet s'amuse
(le).» 60 Sous un bec de gai. » 60 Souvenirs de jeunesse. I » Souvenirs de
voyage. Souvent femme varie. Sport et turf. Steeple-ebsae. Stella. Suffrage
I". m Suites d'un premier lit. * Sur la terre et sur l'onde. 1 Talisman (un). »
Tambour battaoï. » Tante Lorient (la). » Tante Veriucieux (la). » Tasse
cassée (la). 3 Taverne ^lal. i Taverne du diable (lai. » lélcgrapiie électrique.
« Tempête dans nn verre d'eau (one). i Terre pi omise (la). « Terrible
Savoyard (le). » Tcsiameni d'un garçon. « Tête dtî Martin (la)» Théodore. »
Thérèse. » To be omo to be* » Tonelti (la). , 1 Torrèador ileV i Tout chemin
mène à Rome. » Tôuivienià point. » Traversin et oooverture. » irésor 4b
panvre (le). » 55,8iSfr. sscpar Jottr. > 60 60 60 » 60 60 1) 00 60 60 60 » 50
60 60 » 60 60 60 60 60 60 60 » » 60 60 60 60 60 Tribolatlons d*an grand
homme (les). » Trois amours deTibttlle. » i ro s coups de pied (les). « Trois
(l'uges (lesl.). Trois Kûis, trois Dames. « Tt-ols Sultanes (les). 4 Traltln de
la modiste. S Trou des lapins (le). » Trovatelles (les)." » Tutelle eu carnaval
(une) » Ulysse. 5 Un ei uu foui uu. » Ut de poitrine (on). » Vacances de
Pandolpbe. S 4 I » 4 1 4 » 4 60 60 60 60 60 » » 60 60 60 » 60 60 » » 60 60
ji 60 • 60 » 60 Variétés de 4852 (les). Vautrin et Frise-Poalét. Vengeurs
(les). Vestale (la). Vestrjs. Vicaire de WacttelleUl. Vicomtesse Lolotie (la).
Vie de café (la). Vie de bohème (la). Vie d'une comédienne. Vieil inuoceni
(uu). Vieux caporal (le). Vienx delà vieille roche. » 60 Vilain monsieur (un).

Vingt-quatre février (le). ->4 février, dr;^me (le). Voile de deuielle (le). Vol
 à la duchesse (le). Vol à la fleur d'orange. • Volière (la). » Voyage autour de
 ma femme (le). » Voyage autour d'une jolie femme (le). j» Voya^je
 seuiimental (un), 5 Vrai elab des femmes. 4 Yorék. » Yvenne et Loïc » 60 60
 60 » 60 60 60 » » 60 Bâ tons dans les roues (les). 60 Maîtresse du Mari (la).
 » 60 Amotir et Caprife. » 60 Billet de Marguerite (le) 4 » Oiseaux de proie
 (les). 4 » Brelan de maris. » 60 Maniean de Joseph (le). » 60 Sabotsde
 Marguerite (les)» 60 Système 6omagaii«B)« » 60 Eva. 4 « Mari qui renfle
 (on), » 60 Sobababaham H. « 60 Rosemonde. 4 « ComtedeLavernie(le).
 Maris me font toi^jours rire (les). Héritage de ma Tante (') 5j0 Diables (les).
 Oiez votre Ulle, s'ii vous plaît. La Niaise. Un Roi malgré lii. En conrou. La
 Mort di) f t^cheur. La Bouue sanglante, L'École; des agneaux. 4 » » 60 » 60
 60 » I « » 60 » 60 » 60 » 60 4 • LesEnnemisdeiafamille 4 .10
 LeCoropagnondevoyage * 60 Le Muletier de Tolède. I » Le rtinpeaud'un
 Horloger 4 » Un Oncle aux carottes. » 60 Monsieur mon fils. » 60 Le
 Cordonnier de Crécy. 4 * Les Parisiens. I a A Clichy. » 60 Dans les vignes.
 » 60 La Czarine. % » Le Chien du jardinier* | t Dlgitlzed by CSoogle

The text on this page is estimated to be only 18.32% accurate

UBHMIIE I>K MICHEt LÉVY FRÈRES* TROISIÈME
PÂUTIË palille«tl««* «■!•• * IQSÈE UTTÉRAIBE DO nfeCLB CHOIX
J)fiS MEIU^EliHS OUVRAGES DES AUltUiS MODERNES Il paul lieu
Livraisoos par wiaie. m we Série Im kg fiiiM jws. EN YEXTM,
OUYUGES COMPLETS ALEXAIIIDAE DURA^. Le» Trois MouqiiieuKS.
• * vol. vingt Ans après. — Le Viconito de Brngeloiir . . — Le Comte
tl« Monte-ùisio. . . — Le Clievjlier de MaisOD-Roofe. — URelae Margot
— Aseaoio.^ La dame de lloisoraïtt. . * . — Aroaury Les FriM'CS corses
— Les Ouiran'e-^ioq — Les deux Diane — LeRatire d'anues — Le Bâtard
de Maulénn — LaGuerre des femmes — Les Mémoire*; d'un Médecin
(Balsamo) ^ieorges •* Une FIUedn régent Cécile " Impressions de vo]rage.
Suisse ~" Midi de ia France. Une Annéeà Florence LeCorrirolo La Villa
Palmieri . Le Spéronare. . . . Le Capitaine Arena. . Les BurdsduRhin. .
Qttinse Jours an Sinsf . Sylvnndire f. c. 50 ••••• 50 to 10 50 50 2 20 «
90 * so tso % ». 90 4 80 1 50 5 60 » 90 4 40 » 70 2 » 1 <0 » 00 4 50 » 90 4
50 » i(0 i 40 » 90 * 90 AIUANDRE DINiAt. Fernande
LeChevalierd'Harmcntal.. . liabel de Ravière Acié Gau'eet France I.e
Coiiier de la reine La Tulipe noire UColonilie. — Murai.. . l . Ahrc ritOQ. .
. ' Ptsrsl Brnno.. , t Oihon rtrcher. • Pauline Souvenirs d'Aotouy
Nouvelles LeCapitiine Paul GibrielUnberi FRéOUUC SOUUC. Is Lion
amoareni. UVeaadTor.. . LÉON 60ZUN. l es Nuils du père Lachaise. . U
Médecin du Pecq. . . . 1 vol. » go 1 80 1 40 » 70 » 70 S30 1 » 70 m 50 1 80
» 50 » 50 1. 50 * 70 M 50 » SO »70 » 30 iAO 1 i 40 4 30 t Wm OE SAMT-
HIUIRE. Une Tea?a delà «rende traite. » 00 ALBÉRiC SECOND. Le
Jenncsec dorée — » BO

The text on this page is estimated to be only 14.08% accurate

UBBAIRIfi DB lltGH£L LéVY FftÈftËS. 31 EUGtNE SUE. Les
Sept Péchés capitaux. L'Orgneil — L'Envie — LaColèw — La Loxore —
La Paresse — L\\v;irirt' — 1^ Gourmandise — Les Enfants (le 1 amour. . . .
— La Bonne Aventure — Llostilatrice — f. e. . I vol. 5 » . — 1 50 . « » 90 .
^ » 70 . — » 70 » 50 « 50 » 50 » 90 4 80 > 90 FÉLIX OEMUE. Les
HislèNS de Borne.. . CHARLES DE BERNARD. Femme de 40 ans Un
Acipde venu ei b TeiatMiu Talion L'Anneau d^argeoL PAUL FÉVAL. I^JS
Amours de Paris Les Mystères de Londres U Fils du Diable. . . ••• — -1 75
— a OO — » 50 — » 80 t 73 8 » LOUIS DESNOÏEAS. AvfularesdeUobert
Uobcri. . i vol. 1 30 tUE BERTHCT. Aiilonia - » ^ l.-O. SAINTINE. Une
Maîtresse de Louis Mil •• — ALPHONSE KARR. SolIS li'S lillculs. Fort
m Uième.. MÉftt Heva La Floride La Guerre du >iizam. EUfiËNE SCRiK.
Carlo broscIii La Maîtresse anonyme.. . Judithb, oa la Loged*Opéra
Proveites 1 10 » yo * 70 — » 90 — » 70 » 14 » — ^ 30 ^ » 80 ^ k 80 — »
70 HDSÉE C(HITEHP0IU1N CHOIX m ilULLEIjRS OUmSIg
■•DBRHB& 90 Mil» 1* A. DE LAMRTINC CRAZÏCLtA L'Eklfancb La
Jsiwessb timvitvs,. histoire d'une Servante. ALEX. DBMS FILS ÏA Dame
av\ Camellias Le Prix i>b Proiooss I CÉSARINE Un Paquet de Lettres
THÈlPHaE flAUTIEB COKSTANTIlfoJ>I.B » 60 I M 50 » 60 » 70 1 30 »
50 o 50 » 50 I 80 CHARLES DE BERNARD Le Gendre. .* • La
CmouAiiTAtKE UîCE AvENTi iiE ur. Ma(;istrat. . L'IloIOGBNGB d'un
FoilÇAf . . . f. c. n 50 " TA) » oO I 50 HENRY MURGER Scènes 1)B.IA
VÎF, 1>E BOIlëMK . Madame O1.YHP1: » 50 Le Souper Kc^î^nAiii F"Lss
AMOuns d'Olivier . . Lu BoKHOim Jadis so j. 30 » 50 Le MAitcao'i OE
FiMiiciiiiB » 80 Digitized by Ccic^Ie

The text on this page is estimated to be only 14.02% accurate

LIBRAIRIE DP MICHEL itVS FUËKES. 9»Ti£AXi£
CÛNTEHPOaAIN iLLDSTBÉ CHOIX DE PIÈGES Jouées MF (ou leo
TliéÀtre» de tfmtU» Le C/iiffamier de Park 20 LaChmiedetGeiiéU, Une
tempête dans un Wtfê é^0§Êté . • Lf Morne au Diable Pas de Fumée tant
tm^ • 40 40 2" SÉRIE , — PRIX : 1 FR. Trois fiois\ troU&Miê, . . . • . iM
Hat aire La ferme de Primerose Le Chevalier de Maia»-Rouae. • . • i
uaabUven r . « . .) S*" ^ÉRIE. — PRIX : 1 FR. ::::::::::! io 40 40 Benvenuto
CelUni* Frisette. . . . Clarisse Ilarluwe. La Heine Margot, Jetmle Postillon,
40 20 40 40 4*^ — FRU ; 1 FR. La Foi, FEtpiranee et la Charité, , Lr Hd!
duPriaomUer Hamlet î Le Lait d'ânesse j Henene de Bleagte ao 5' siRti* —
PRIX : i f R« Le Livre noir • • 1 40 Uidf à quatorze heures. . . . e*" sémS.
— PRIX : 1 m. ' La Vie de bohème \ ^ Gruziella (La Chambre roupe i
Unjeunr fleminrpreesè» | Le Docteur nai* ^ 7" SBRIB.— PKIX : 1 FR.
^iurlin el Bamhoche | .« Les deux ^ans-culotte f * Les Mystères du.
Carnaval i ^ Crogtie- Poule |** Une Fièvre MUaate, il 8" SÉRIE. — PRIX :
1 FR. Bataille de Dames. . . . Le Pardon de Bretagne. , La Pariure de Jules
Denis. Paris qui dort Paris qui sTépeiUe. . . . 40 40 SÉRIE. — PRIX : 1 FR.
Intrigue et Amour \ Le Marchand de Jouets d' Enfants* • . I Gentil Bernard j
Jobin et naaeite I * Le Collier de Perles 10 iO* séru. — PRIX : I n. Le
Bourgeois de ^aris ao Us Contes de la Reine de Waaarre, . . » Qui se dispute
s'adore j **' Marie Simon \ La FamUie Poisson | li'SBtn. --PKIX: 1 FR. I
Les Nuits de la Seine | ^ Un Garçaniecke» Yiry | Un Chapeau de foUleiitM,
, , , f» L'Oncle Tom ' *\ sa Umse au Lion J 12* SÉRIE. — PRIX : 1 II»
Berthe la Flamande i Un Mari qui n'a rien à pitre j Le Testament d'un
garçon 30 Lit Chatte Blaaehe) , LATnourpris ans ekeeesun } Digitized by
Go<

The text on this page is estimated to be only 14.35% accurate

UteAiRIB te lîGHÎEL LÉVY FRÈILES. 13[^] 8KBIB. PUX : 1 F». Le Courrier de Lyon | Par les Fenêtre» Le Boi de Rome 30 Un Monsieur ^isuUUê Fmmii, . . I jn La Terre promise | 14* 9im, — pns : 1 nu Les Sept Péchés caj^mm, La fête de Martin Le Sage et le Fou Le Muet Un Merk» en bmieforitme • • • • 'J 40 y, . i . 20 • • ; • • j 40 W sé&xi. — PBa ; 1 FB. Les Sept Merveilles du tfi 7 L'ami François Les Enferêdû Parié. • « Atala La Nuit du vendredi saint 20 î ^ 40 15« SERIE. — PRISL ; 1 FB. Les quatre fils Àymun | .« &»|l<fi.. . I Un premier coup de Camf* 90 Roquelaure. | Une Nnit orageuse) 1G« SÉRIE. — PRIX : 1 FR« La Mendiante) ,a La TeneiU (*® Ijâs Àweeatê 10 Marianne I Une Utarge de cavalerie f " ât> siRiB. — ran : 1 fr. f^cs Cosaques Un Monsieur qu'on n'atlendaii pas, . Berlram te Matelot. L* Amour au Daguerréotype Irène^ on le Magnétisme 40 40 <iO 17* SBRIB. — PRIX : 1 FR* !je\$ Couliesses de la fie ^ (!n Ami acharné | La Bergère des Alpes Lee Ptmkrë de In Cêmtem, . . Marie^en fimmdaUon i 40 22 SBRUE. PRIX : 1 FB. Les Mystère» de tendre» | |q Un vilain Monsieur f Le Lys dan s In Vallée] Un tiomme^re deux Airs i LaForUdeSHurt 20 âd* SKRIB. PRIX : 1 FR. Catilina Théodore LeVviUdeBetititle. . . Les Fureurs de V Amour. Les Folies dramatiques. • • • 40 40 30 24« SBBn. — PRIX : 1. fr. La Comtesse de Senneceff, Edgard et sa Bonne» . . Manon Lescaut Le» Mémoire» de Bi^Uen, 40 40 M 1 VAné mort *. ! I I ! . iO ! [25° SÉRIE. — PRIX : 1 PB. 18' SÉRIE. — PRIX : 1 FR. Les sept Mcncilles du Monde Un Coup de vent. notre- Dame de Pnr}s Les Lundis de Madame LeChâteandesSept-Tours '30 Thérèse^ ou Ange et Diable 30 .r. ' Le vieux Caporal. * * ! Diane de Lys et de Camellias I Gra fufffi r et Df^rnffrnce de Prudkomme» Le Homan d'une lierie» . 40 . • a • • 40 40 19* 8ÉBIB. ^ PRIX : i FR. Les Myf!ffres de VFfr Voyage autour d'une jolie Femme. Le Cmwr et ta Dot Un Ut de Voffri'if Léonard le perruquier, • . . » « 40 40 30 26* SBR». — PRIX : 1 FR. Paris qui pleure et Paris qui rit . IjS Chêne et te Roseau Us Orpliëline» de Valneige, , . Marie- Rose ... LWmbigu en habUs neufs i j • • • •Digitiead 40 90 40

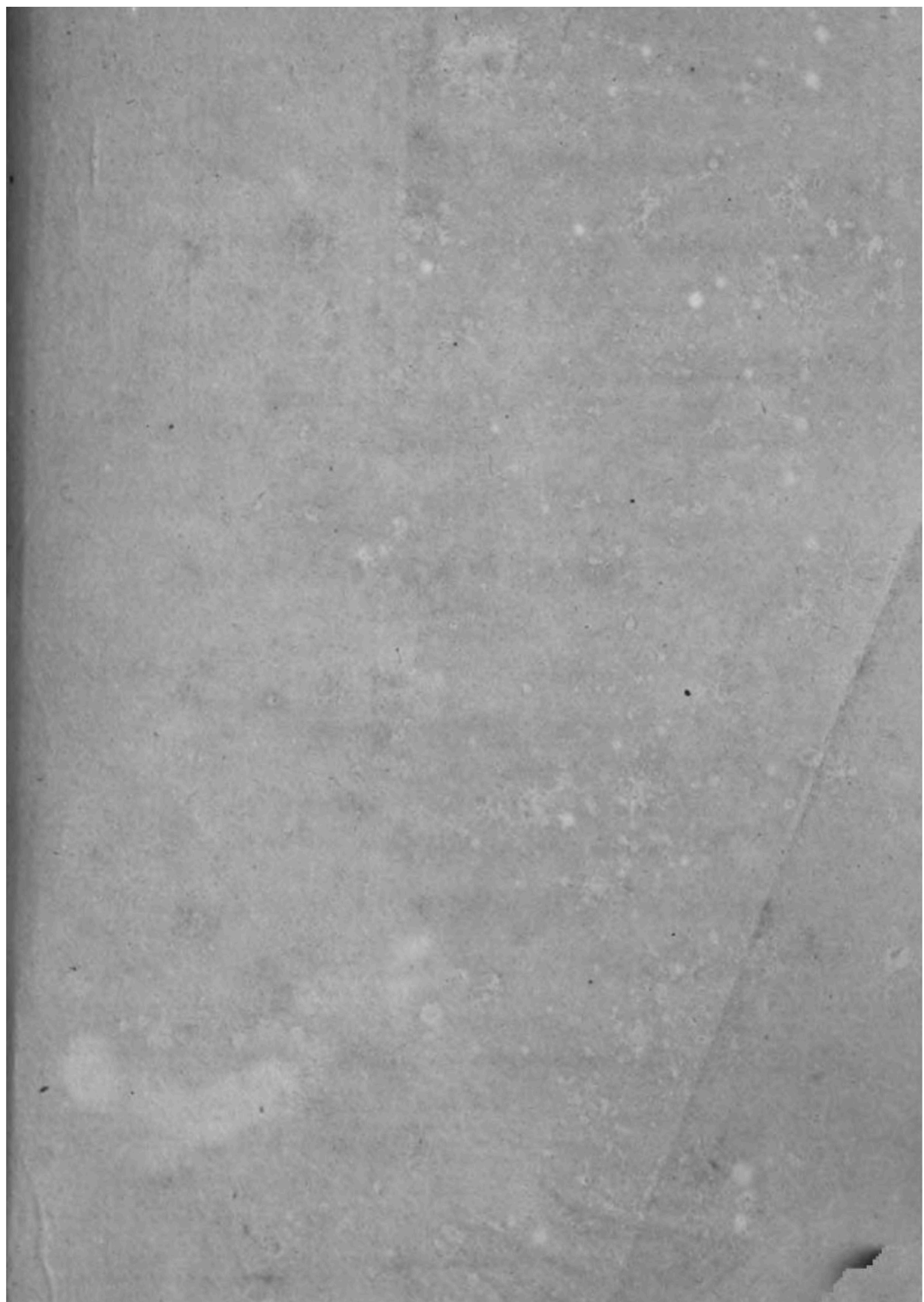
The text on this page is estimated to be only 11.81% accurate

99* %im. ^vmii m. Un Solaire à Marier Le" Hendei-roiu
Bourgeois, VUonnew de U Uaittm , 40 40 î^e Lanii't's a" \ nhur L'Argent du
DiabU 20 28" SÉRIE. — PfilX : 1 FA. la Boisièrc j Qmmd on utiemi »a
Bourse j U Ciel et rEafer j SmpiÊt Femme varie } ^ Ūnatibaza ao Schii/injl
Ik'iix Femmes en gage. . . L Armée tCOrienl OU pcs^terni-jr mes Snrêe'i?
Les Oaieles ckampêlres . . ' • • • • 50* 8ÉR1B.— PBIX : 1 FR. La tonne
Aventure. . En bonne Forlutie. . . Gusman le Hrave. . • Ce que vivent les
Hêses Lu Oketms ée la JIm. • • • t 51*" SÉRIE. PRIX : 1 FR. Le Prophète
Un Vieur df l'i Vieille Roche Échec 1 1 Mal Mam'zelle Rose Louéte de
NameuU ' SO I 40 iO 1 40 20 40 i .CONDITIONS DE U SOUSCRIPTION
IL pahaIt lue.uu deux Livr. par seiuaiuc. UXIÎ t.lvn .11909 CONTIBIIT
CNC PIÈCB t Une Série lous les mm. UNE SthlE G0KTIE9T CIKQ
PlftCES CULûUE PIÈCE m PUBLIÉE AVEC IN DESStli
KCPRESLHTANT UNE DES PRINCIPALES SCÈNES DE L'OUVRAfiE
PABIS. — IMF. SIMON RAÇOîl ET COMP., BOB D'EBFUBTU,
l^Digitized by Go<

The text on this page is estimated to be only 12.68% accurate

) BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ==^^ ANTOINE DE
LATOURETÉTUDES L'ESPAGNE — SÉVILLE ET L'ANDALOUSIE — 11
PARIS Mlf.lIFX LfA V i n^ÉjH UBRAIRES ÉDITEURS 1 S^*>

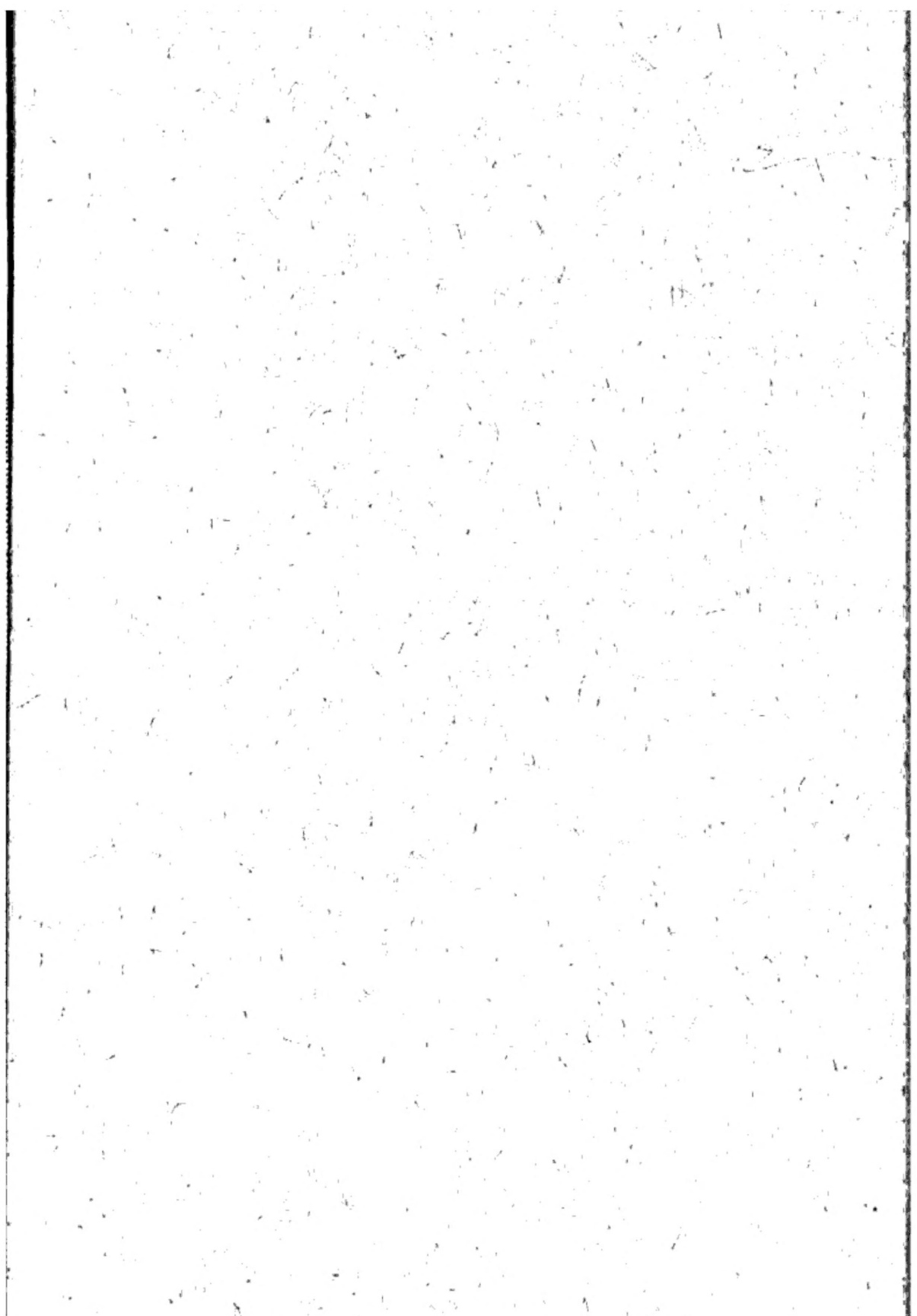




The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

cmx 1.1111 «ffftwBs cDiTsrms BIBLIOTHÈQUE
CONTEMPORAINE Format in-tS anclais, PBE1IIIÈII.E SÉmiE, à • fr. le
TolameALR. DUMAS. TieoiBia de BreçeUmo*. 6 m. d*on Médecin. S
Miartnte-Cinq. 8 .ji.Le-€rjilo 6 I CapiUiae Paul. . 1 icT. d'HanoenUl. t .
Moacquetairet. . t nft anf ■prêt. . . 8 i tleine Margot . t ime di; Hontoreau 8
raues Ortis. ... 1 I Cbev. de Mai*onRooge 1 >r\r70' 1 1 ,uuic ci P.Bruno. 1
u«enir» d'Antony. 1 Itandire t I Maître d'armes. 1 Ile du Réfrent . . 1 lerre
des femmet. 1 ibel de Bavière. . t Amaunr i CécU*. 1 Lh Frères Conei. . i
Imoreti. de Voyage. — suisse 8 — Le Corricolo. . . % — Midi de la France,
t — Bords du Bbm. . 1 — Capitaine Arena. 1 — De Paris à Cadtx. S — La
TiUa Palmiéri. 1 — Le Speronare. . . t — Qninie jours au Sinai 1 — Une
année à Florence 1 Collier dn la Reine. 8 Ange Pitou 1 Les deux Diane. . . 8
Blard de Mauléon. 8 Aclé. 1 ALBERT AUBERT. Ulasionsdejeunetse 1 El.
SOUVESTRE. Un Philosophe sous les toits. 1 Conf. d'un ouvrier. 1
Derniers paysans. . 1 Chronio. ae la mer. 1 Scènes ne la Chouannerie 1
Dans la prairie. . . 1 Les Clairières. ... 1 Scènes de la vie intime 1 Le Foyer
breton. . t Sous les Blets. ... 1 En Quarantaine. . . 1 Histoire» d'autrefois 1
Nouvelles 1 Derniers Bretons. . t Au bord du lac. . . i Au roin du feu. . . 1
Pendant la mois* son 1 Sous la tonnelle. . . 1 E. DE 6IRARDIN. Études
politiques. . 1 Questions adroinist et financières. . . i Le Pour et le Contre. 1
Bon seno, bonne foi. t Le Droit au travail an Luxembourg et k TASsemblée
naL t PAUL FÉVAL. Le Fils du diable. . 4 Myst. de Londres. . S Amours de
Paris. . S GABRIEL RICHARD. Voy. autour de ma maîtresse. 1 LOUIS
REYBAUO. Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure de«
R*'publics. » BAB.-URIBIÈRE. Hisc de TASseablM nat constituante. 1
F. LAIENNAIS. De la Société pre: et de ses lois, oo la religion. EUGÈNE
SUE. Sept Péchés capitaos f L'Orgueil S L'Envie ; la Coléra. t La Luxure;
la P»»»| ress«. . . . L'Avarice; 1a< mandise. . SURVILLE (nés m BAL7 Le
Compagnon du Foyer La Fee des nuag«s.< Jol DE LAMARTINE. raxiella.
1 »^ Vi«ion^ 1 HENRY MURGER. 'Opos de villrt et propos dé tht>âtre. 1 i
Boman de toutes les femmes. ... 1 illades et Fantaisies 1 i dessous du panier.
1 MÊRY. nglatK et Chinois. . 1 Istoire d'une colline 1 istoire de ce t|ui n'est
pas arrivé. . 1 BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGEDRS is volumei» in-as,
papier vélin, à 1 fr« le Tolame ÉMILE AUGIER. Les Piihétaires, poésies. 1
M-* É. DE 61RARD1N Il ne faut oas jouer avec la douleur. . 1 DE

STENDHAL. Souvenirs d'un gentilhomme italien. 1 A. DE
 PONTMARTIN. La marquise d'Aureboniie 1 L'Enseignement mutuel 1 CH.
 DE BERNARD, Le Vieillard amoureux. 1 La Rose jaune. ... 1 Le
 Paratonnerre.. . 1 F. PONSARD. Homère^ poème. . . i ALEX. DUMAS
 FILS. Ce que l'on voit tous les jours 1 Un paquet de lettres. 1 La Boite
 d'argent . 1 ' PROSPER MÉRIMÉE. I Arsène Guillot. ... 1 I L'abbé Au bain.
 ... 1 THÉOPH GAUTIER. Scarron. 1 Scudery 1 HENRI CONSCIENCE.
 Bosa l'aveugle. ... 1 ALPHONSE KARR. La main du Diable. 1 LÉON
 GOZLAN. La Terre promise. . 1 Un Homme arrivé. . 1 TH. DE
 BANVILLE. Les pauvres Saltimbanques. 1 JULES SANOEAI Le Jour
 «ans les main. . Olivier. . Le château de Mont sabrey. . . CHARLES DESMI
 Maurice Quentin d^e la Tour , peintre du roi Louis XV. ! • « * • Histoire
 philoipitique, anecdottque et critique de la Cravata , 1 fin Col.
 OUVRAGES DIVERS LAMARTINE. ewBViEvR. 1 volume gr. in-8. . B
 fr. ouvELLCS Co5riDEncES. 1 volume gr. in-8 8 fr. pussAiNT
 LouvcRTOâE. 1 volume gr. in-8 8fr JULES JANIN. 0 CneniN Dt
 TKATtiM. 1 volume in-8 8fr. 80 /iREUGiKVSB BE Toou>U8B. t volumes
 in-8 lîfr. 08 GaiTis cHAMPtTMS. S volumes in-8 It fr. A ViB
 LiTTtBAinE.t volumes in-8.(so«M frtu\$) iS fr. J. J. AMPÈRE
 IK>MC5ADB e?i Amcrique (sotis presse) i3 volumes in-8 ISfr. PARIS. —
 CHARLES MAGNIN. HiSTOiBB nEs M*fio?i«»rtTES d'Eitbope, depuis
 l'antiquité jii<qu>^ nos jours. « t beau volume gr. in-8. ... 6 fr. 0.
 D'HAUSSONVILLE AMCIEN DEPUTE. Histoire de la poutiqob
 BXTiBiBUBC ou COUVER!* EyE!«T FRANÇAIS, 183018V8, avec
 document", notes, pièces jastifieatifes, entièrement inédits. % volume in-8 tt
 fr. Histoire db la RiURiON db la Lorraine A LA France, avec des notes,
 pièces justificatives, dépêches et documents historiques entièrement inédits.
 S beaux volumes in-8. . . 15 fr. J. AUTRAN. PoiHEs DB LA MER. 1
 volume grand in-8 6 fr. L DE LOMÈNIE. Beaomarcrais, sa vie, se* temps,
 études sur la St sièrie (tout prett). t beaux luiui >in-8 it DE
 MONTALIVET. Lb ro! Louis-Phii.ippe (liste eii Rouv. édition, entièrement
 rei considérablement angnienti^ de tes,pièe«s joslifcRtives et docoi inéaits.
 avec on portrait et un simile nu roi, et un plan du chil de Neuilly. 1 volume
 in-8. , MAXIME DU CAMP. Les Chants modernbs. t beau n gr. in-8
 GUSTAVE PLANCHe. Portraits httéraires. 1 volumes 8 TYP. SIMON
 RAÇOn Er COMP., I, ROB d'BRFURTB.

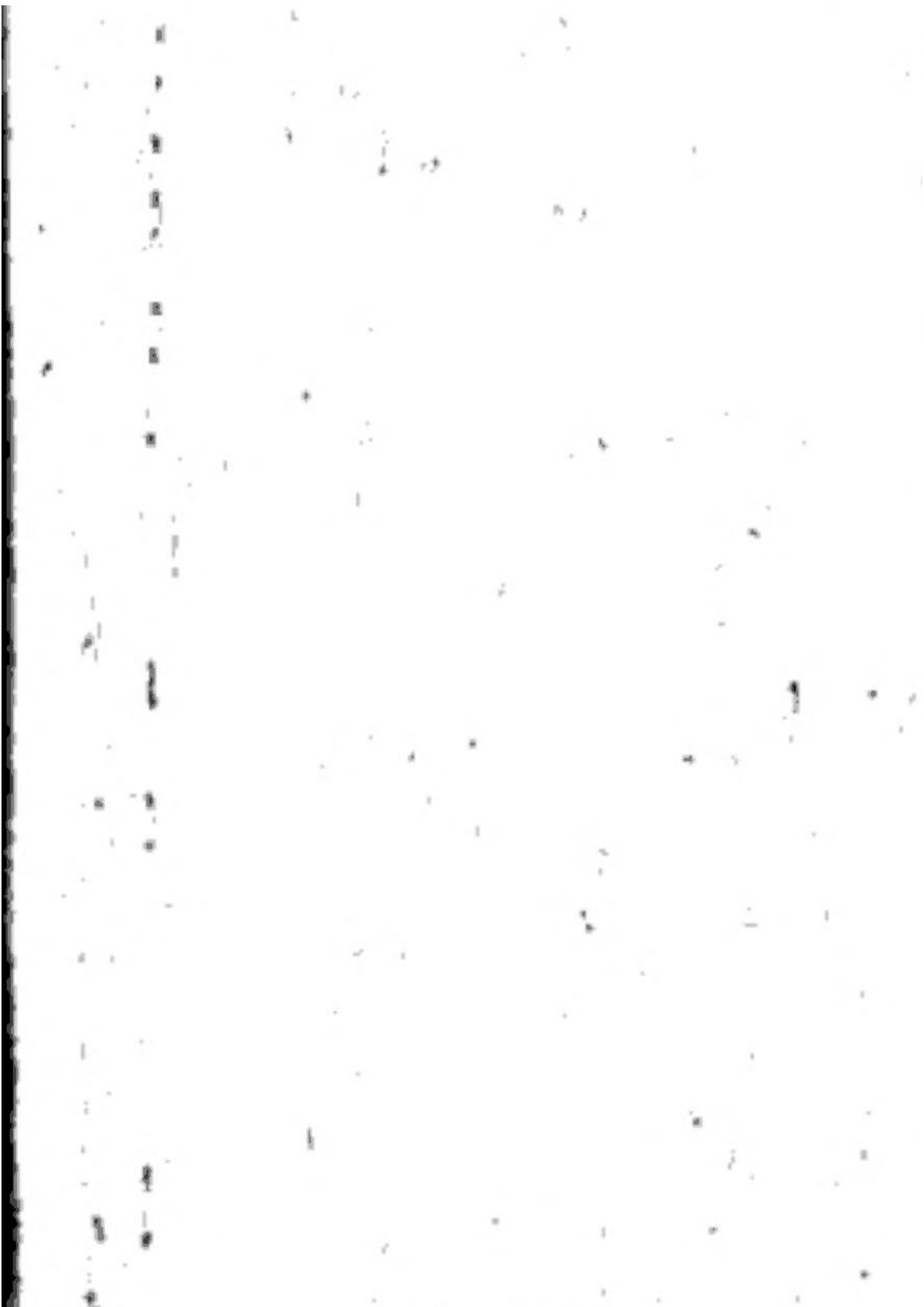


The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

l i

The text on this page is estimated to be only 8.43% accurate

BQUND MAR^ If**» UNfv.oF k^a UfiftARY »



The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

Google